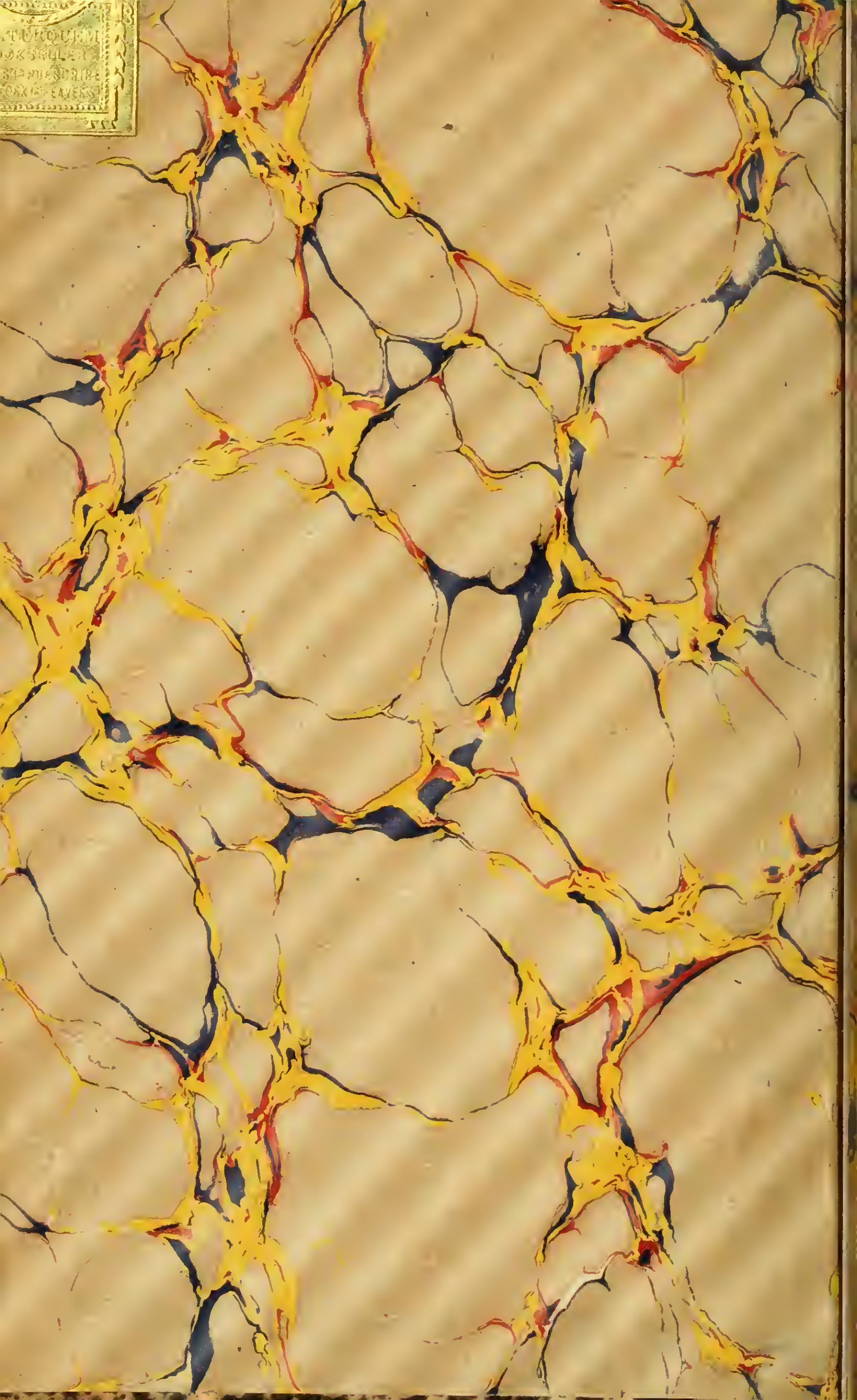
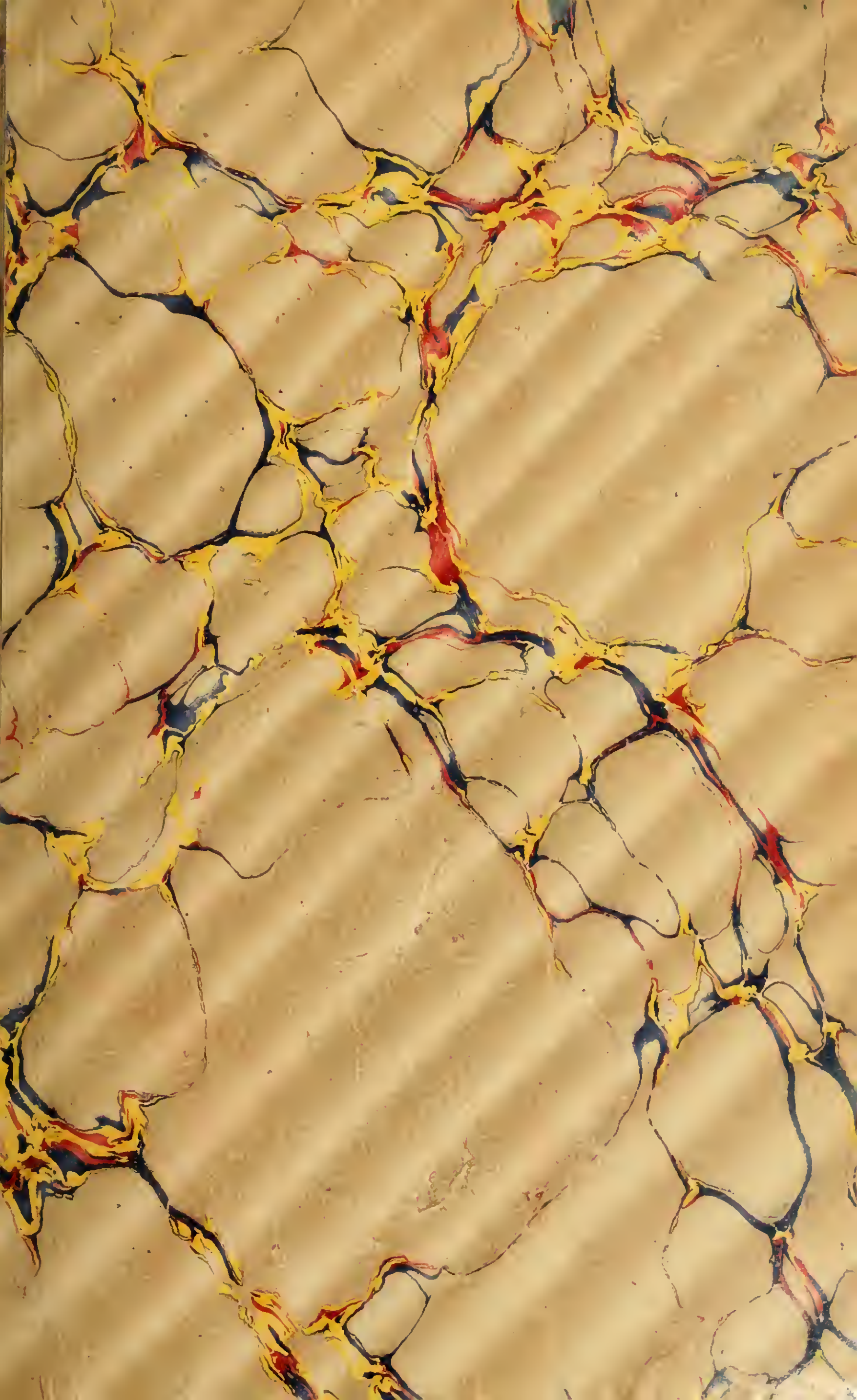


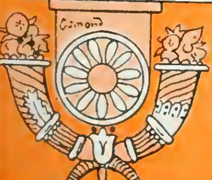




Henri d'Alméras

La Vie Parisienne sous le Consulat et l'Empire

7e ÉDITION





Albin MICHEL

PARIS

La Vie Parisienne

sous le Consulat et l'Empire

DU MÊME AUTEUR

A la Société Française d'Imprimerie et de Librairie

15, RUE DE CLUNY, 15

Cagliostro.
Emilie de Sainte-Amaranthe.
Les Dévotes de Robespierre.
Fabre d'Eglantine.

A LA LIBRAIRIE ALBIN MICHEL

Le Marquis de Sade.
Une Amoureuse. Pauline Bonaparte.
Marie-Antoinette et les Pamphlets royalistes et révolutionnaires.
La Vie Parisienne sous la Révolution et le Directoire.

EN PRÉPARATION

La Vie Parisienne sous la Restauration.

HENRI D'ALMERAS

La Vie Parisienne

sous le Consulat et l'Empire



PARIS

ALBIN MICHEL, ÉDITEUR

10, RUE DE L'UNIVERSITÉ, 10

LA VIE PARISIENNE
Sous le Consulat et l'Empire

I

PARIS SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE. LA RUE



MARS ET VÉNUS SOUS L'EMPIRE

Administré par des rhéteurs et des cuistres, que préparait mal à leurs nouvelles fonctions la lecture de Plutarque ou de Tacite, Paris a beaucoup souffert de la Révolution. Les ruines, matérielles ou morales, s'y rencontrent à chaque pas. Il faudra lui redonner ce charme et cette splendeur qu'il connut sous l'ancien régime

et qui avaient fait de lui, au XVIIe et au XVIIIe siècles, la cité souveraine, la capitale non seulement de la France mais du monde. Cette résurrection de Paris, après dix années de guerre civile, de massacre et de pillage, ce sera un des bienfaits, et un des moins contestables, du Consulat et de l'Empire.

Sa population, depuis 1789, a diminué de deux cent mille habitants (1), mais peu à peu ceux qui l'avaient déserté y reviennent.

Beaucoup d'émigrés, qui s'étaient hâtés de fuir dès les premiers troubles, rentrent sans bruit. Dans ce Paris qui reste révolutionnaire par l'aspect sinon par les tendances, ils trouveront les traces mal effacées de tous les maux que causa en grande partie leur lâcheté incurable. Ils pourront voir encore, avec une indignation qui n'ose pas se manifester, avec une douleur qui devrait s'accompagner de remords, sur l'ancienne place Louis XV, la barrière de bois qui entourait l'échafaud, cet échafaud sur lequel montèrent, livrés par eux, Louis XVI, Marie-Antoinette, et les plus fidèles serviteurs de la monarchie (2).

(1) P.-J.-B. Nougaret : *Aventures parisiennes*, Paris, 1808.

(2) Kotzebue : *Souvenirs de Paris en* 1804. Paris, 1805, t. II, p. 307.

Ces sanglants vestiges d'un passé aussi humiliant que douloureux excitent leur émotion mais ne les corrigent pas. Le malheur ne les a pas changés. Ils sont toujours les mêmes. Vaincus, ruinés, ils reparaissent, après la tourmente, sans avoir abandonné une seule de leurs ambitions ni perdu un seul de leurs préjugés. Ils ont en poche un plan de gouvernement qui consiste simplement à rebâtir tout ce qui a été détruit, et ils se croient plus que jamais indispensables à la prospérité de l'État.

En attendant qu'on fasse appel à leur présomptueuse incapacité et qu'on leur donne les places, petites ou grandes, mais de préférence grandes, dont ils ont besoin pour vivre, ils se réfugient, au risque de déchoir, dans des quartiers bourgeois, au Marais, par exemple, où ils occupent, faute de mieux, d'humbles logis pauvrement garnis d'un mobilier d'occasion.

Quelques-uns supportent dignement cette misère imméritée, et, sans trop d'amertume, se résignent à des privations qui n'étaient guère dans leurs habitudes. La plupart passent leur temps à solliciter du matin au soir, à s'éterniser dans les antichambres des personnages influents, ou à recourir aux bons offices des hommes d'affaires qui se donnent comme spé-

cialité de procurer un peu d'argent à ces infatigables quémandeurs.

Les plus titrés sont les plus âpres solliciteurs. Ceux-là ne peuvent pas s'accoutumer à être pauvres et ils sentent bien que tôt ou tard faveurs et honneurs leur seront rendus. Ils ne boudent pas le nouveau régime. Ils cherchent à se faire acheter, et le plus cher possible. Bien rentés, pourvus de titres et de pensions, ils regagneront le faubourg Saint-Germain, la Chaussée-d'Antin ou le quartier Saint-Honoré.

Ces émigrés, que Paris ne reconnaît plus et qui ne reconnaissent plus Paris, ces revenants qui promènent dans des rues bourgeoises, où on s'étonne de les voir, des habits râpés et des modes vieillies, peuvent encore compter sur un retour de fortune. Le gouvernement, que le 18 brumaire a donné à la France, leur sera plus favorable qu'à ces Jacobins intransigeants qui, eux aussi, regrettent le passé, mais le passé de 1793.

Robespierristes, Babouvistes, terroristes de tout poil, on les appelle les *exclusifs* ou les *anarchistes*. Anarchistes, cela signifie que tout pouvoir leur est odieux, quand ils ne l'exercent pas. Ils sont les derniers représentants de la Révolution, dans ce qu'elle eut de plus

RÉPONSE A L'HOROSCOPE

SUR LA DESTINÉE,

Par l'Aveugle du Bonheur.

OUI vous êtes l'enfant gaté de la fortune, il semble qu'elle a pris à tâche de vous conduire par la main au temple du vrai bonheur elle écarte tous vos concurrens, abaisse vos rivaux, détruit vos ennemis, dissipe tous les obstacles, pare à toutes vos imprudences, les fait même tourner à votre profit, si vous perdez une bonne occasion, elle vous en présente cent autres meilleures, oui, vous êtes né pour le bonheur, cependant n'en présumez pas trop. il se pouroit faire qu'elle se lassât de vous protéger. Mais non vous êtes dans ses faveurs et je vois que quoi que vous fassiez, vous jouirez toujours de la richesse, des honneurs et de la considération universelle d'une longue vie et d'une parfaite santé.

Est on bien né pour le bonheur,
C'est à résoudre difficile,
Mais qu'on le doive à son ardeur,
La chose parait plus facile.

21, 25, 52, 83, .

CONSULTATION DE BELLANGER, l'*Aveugle du Bonheur*, AVEC L'INDICATION DE BILLETS DE LOTERIE. (Collection Henri d'Alméras).

absurde et de plus sanguinaire. Ils préconisent encore, malgré la volonté du pays, malgré l'universel besoin de concorde et d'apaisement, ce culte de l'Humanité qui aboutissait à la guillotine. Comme en 1793, leurs tirades sentimentales contrastent singulièrement avec la férocité de leurs instincts et la brutalité de leurs appétits. Ils sont exaspérés, les uns de voir abandonnées et honnies les théories sociales ou politiques qui leur furent chères, les autres d'avoir perdu leurs places et leurs titres, et de n'être rien.

Les clubs, où ils péroraient devant un public frémissant et enthousiaste, la Convention où quelques-uns d'entre eux faisaient figure de souverains, les grandes fêtes révolutionnaires, les prisons, l'échafaud, ils regrettaient tout en bloc et ils voulaient tout rétablir. Pour leur usage personnel et pour quelques centaines de fous et d'enragés qu'ils traînaient à leur remorque, ces terroristes attardés avaient créé une sorte de gouvernement occulte. Ils avaient un journal, le *Journal des Hommes libres*, où s'étalaient leurs systèmes, leurs projets, leurs ambitions, leurs rancunes. Ils se réunissaient dans des cafés et des cabarets, foyers de conspiration et d'émeute. Ils préparaient presque ouvertement, dans des clubs formés par eux à

Paris et en province, la lutte contre le nouveau régime et le rétablissement de la Terreur. Dans un rapport qui est du 12 germinal an VIII (2 avril 1800) l'officier de paix Spycquet indiquait les quelques cafés, cabarets ou clubs, où ils se donnaient rendez-vous, citait les noms de bon nombre d'entre eux, et ajoutait : « Si d'un côté les royalistes se remuent et cherchent à culbuter le gouvernement, il est démontré que les anarchistes visent au même but par des moyens beaucoup plus expéditifs. (1) » On ne leur en laissa pas le temps. Bonaparte les connaissait. Pour les écraser il n'attendait qu'une occasion.

Coureurs de places, chercheurs d'argent, organisateurs de complots, conspirateurs sournois qui se glissent, qui se dérobent au regard, qui fuient la lumière, solliciteurs dont la défroque démodée excite le rire ou la pitié, émigrés ou jacobins donnaient à Paris, dans les premières années du Consulat, une physionomie un peu spéciale.

Toutes les crises qu'on venait de subir, et les bouleversements qui en avaient été la conséquence, la rue les révélait.

Beaucoup de riches étaient devenus pauvres mais en revanche beaucoup de pauvres étaient

(1) *Archives nationales*, F. 7-6267.

devenus riches. C'est ce que le bon Azaïs qui ne s'étonnait de rien et trouvait tout parfait aurait appelé une compensation. Il convient cependant de noter que la plupart de ces nouvelles fortunes furent assez mal acquises.

On rencontrait des mendiants qui portaient du linge fin et des habits fort délabrés mais d'une coupe élégante. On devinait à les voir qu'ils étaient nés plutôt pour faire la charité que pour la demander. Ils exerçaient sans aisance et avec un dégoût très marqué leur profession de mendiants. L'habitude leur manquait.

L'habitude manquait aussi à ces parvenus, fournisseurs ou autres, qui ne savaient pas être riches, dépensaient sottement leur argent volé, prenaient l'insolence pour de la grandeur, le faste pour de la dignité, et, chaque fois qu'ils allaient en voiture, semblaient se demander s'ils se placeraient à l'intérieur ou monteraient sur le siège.

On affectait de ne pas trop les mépriser, à cause de leur fortune dont chacun tirait peu ou prou, mais ils n'avaient pas, à beaucoup près, la même importance, le même prestige, que sous le Directoire. Sous le Consulat et l'Empire, le maître du jour, ce n'est pas le financier, toujours suspect et dont les malversations trouveront de sérieux obstacles ; l'enfant

gâté de Paris, trop souvent un enfant terrible, c'est le soldat.

Qu'il ait des galons ou qu'il n'en ait pas, qu'il porte le bonnet à poil, le bicorne ou le shako, qu'il soit jeune ou vieux, conscrit ou grognard, le soldat, sous l'œil bienveillant du maître, s'imagine que l'uniforme lui confère tous les droits.

Très porté à s'exagérer les services qu'il a rendus à la patrie, il prolonge en temps de paix les privilèges et les plaisirs de la guerre. Paris, et à plus forte raison la province, il les traite en pays conquis. Il bouscule les passants qui n'osent protester. Il lorgne les femmes qui ne s'en plaignent pas trop. Il envahit les cafés, tutoie le garçon, cause avec la demoiselle du comptoir, puis, quand on ne le sert pas assez vite, prend le journal entre les mains d'un paisible consommateur. Il parle haut, s'irrite d'une porte mal fermée, d'un verre insuffisamment rempli, et en fin de compte, s'il le juge nécessaire à sa dignité, rosse le patron pour lui apprendre à respecter l'armée française.

Dans les bals où il fréquente volontiers, il se présente en casseur d'assiettes, la poitrine en avant et le regard vainqueur. Les plus jolies danseuses lui reviennent de droit, et il agit en conséquence.

Le soldat courtise toutes les belles qui, dans tous les mondes — ce n'est qu'une question de grade — acceptent assez volontiers de se laisser courtiser par lui. Il ne s'attarde pas aux bagatelles du sentiment et mène rondement ses aventures amoureuses. Le prestige de l'uniforme lui attire bien des cœurs, et on sait qu'avec lui le dénouement ne se fait pas trop attendre. Aussi sur les maris trompés à Paris — et le nombre en est important — il peut en revendiquer pour sa part une bonne moitié, et la plus flatteuse.

C'est un héros sans doute, mais le bourgeois dont il trouble, avec ses gestes trop brusques, la tranquillité, dont il menace parfois le bonheur conjugal ou l'autorité paternelle, le bourgeois qui le redoute plus encore qu'il ne l'admire, voudrait bien qu'il allât exercer son héroïsme loin, très loin de Paris.

L'ouvrier lui est beaucoup plus indulgent. L'ouvrier à cette époque est patriote, chauvin et militariste. On l'étonnerait grandement en lui parlant de pacifisme. Il ne rêve que conquêtes et victoires, et la mort sur un champ de bataille paraît à ce simple une chose très belle.

Cet état d'âme, ce généreux optimisme accompagné d'une extrême confiance dans un gouvernement qui le rassasie de gloire, vient en grande

partie chez le peuple de ce qu'il gagne plus largement sa vie, de ce qu'il peut consacrer plus d'argent à ses besoins, à ses plaisirs.

Le *Journal des Débats*, dans son numéro du 14 pluviôse an VIII (12 février 1799) notait déjà ce détail: « La cherté de la main-d'œuvre, fruit du régime révolutionnaire, disait-il, a répandu dans les dernières classes une aisance inconnue jusqu'alors, qui permet à l'artisan de satisfaire ses anciens penchants pour la débauche et l'espèce d'instinct qui l'entraîne vers les jouissances dont il ne se faisait autrefois aucune idée. » Quand le peuple mange à sa faim, boit à sa soif — et la soif chez lui coûte au moins autant que la faim — quand il peut, sans compromettre son budget, dépenser quelques sous pour le théâtre, la guinguette ou le cabaret, il est assez porté à croire que les affaires ne vont pas trop mal.

La prospérité que signale le *Journal des Débats*, ne fit qu'augmenter en s'étendant à toutes les classes, jusqu'au milieu de l'Empire. Les étrangers y contribuèrent largement. Paris avait été très peu sûr pour eux pendant la Révolution. Dès que l'ordre se rétablit, ils se hâtèrent de revenir dans cette auberge du monde. Sauf l'indispensable formalité du passeport, on les laissait très libres, on ne leur

imposait d'autre obligation que de ne pas se mêler des affaires de la France. La bonne société les accueillait avec la plus aimable courtoisie.

Ils arrivaient de tous les pays de l'Europe, Russes, dépensiers et hautains, Allemands que les restaurateurs et boutiquiers trouvaient trop économes. Beaucoup d'Anglais, avant d'aller passer l'automne ou l'hiver en Italie, à Rome ou à Naples, faisaient une escale à Paris. Il y en avait dix ou douze mille pendant l'été de 1802 (1). En général ils se montraient hostiles à la France, très inquiets de son relèvement qui était pour leur pays une menace. On n'aimait d'eux que leur argent. Plus tard leur présence parut dangereuse et Napoléon se décida à l'interdire. Il écrivait à Fouché, le 7 octobre 1804 : « Je ne veux point d'Anglais à Paris ; éloignez tous ceux qui s'y trouvent. »

Dans ce Paris du Consulat qui se ranime et qui s'égaie, où le commerce reprend, où l'argent recommence à avoir confiance, où une administration sérieuse se forme, où s'ébauche un semblant de cour, les étrangers peu à peu retrouvent le luxe et les élégances d'autrefois.

(1) *Journal des Débats*, numéro du 1er août 1802.



Frontispice du *Chansonnier des Grâces,* 1803.

Les rues sont encore sales et l'éclairage défectueux (1), mais chaque jour marque un progrès. Le coup d'état de brumaire a rassuré tous ceux que la Révolution obligeait à se cacher, dans une ville hostile, sous le plus tyrannique des gouvernements.

Les riches, les enrichis, les hauts fonctionnaires, les nobles qui ont réussi à conserver leur fortune, s'installent dans des hôtels particuliers. Ceux qui ne peuvent pas ou ne veulent pas reprendre leur ancien train de vie se contentent, en attendant mieux, de petites maisons complétées par de minuscules jardins, et qui se donnent l'air de cottages.

La plupart des Parisiens, comme aujourd'hui, logent dans de vastes immeubles (2), et il s'établit d'après la hauteur des étages une sorte de hiérarchie : « Les marchands occupent le bas (la boutique) ; les gens riches le premier ; les gens aisés le second ; les salariés le troisième ; les

(1) Au mois de juin 1802 on installe sur le Pont-Neuf de nouveaux réverbères « inventés par les citoyens Fraiture et Michels », et avec lesquels « à vingt pas on pouvait aisément lire sa gazette. » L'expérience ne réussit pas et on dut y renoncer.

(2) Un nouveau numérotage des maisons eut lieu en 1805 (Numéros pairs d'un côté, impairs de l'autre; chiffres en rouge pour les rues parallèles à la Seine, en noir pour celles qui lui sont perpendiculaires.)

ouvriers le quatrième; les pauvres les étages supérieurs » (1).

Aucun confortable dans ces appartements — le nom est presque aussi ignoré que la chose. Des escaliers mal tenus, sans tapis. Des pièces mal distribuées. Un ameublement parfois somptueux, toujours incommode, parce que le bon ton, qui ne fut jamais autant respecté, l'exige. Des meubles à l'antique, *à la grecque*, dont les plus coûteux sortent de chez le grand ébéniste Jacob. « On n'est plus assis, on n'est plus reposé. Pas un siège, chaise, fauteuil ou canapé, dont le bois ne soit à nu et à vive arête (2). »

Mme Récamier, dans son hôtel de la Chaussée-d'Antin, possède un de ces mobiliers à la mode, et elle n'en est pas médiocrement fière. A chaque amie qui vient lui rendre visite elle demande : « Voulez-vous voir ma chambre ? », et la chambre de Mme Récamier — nous aurons l'occasion d'en reparler — est une des curiosités de Paris.

Plus tard, dans les dernières années de l'Empire (3), l'usage imposera les meubles « gothiques », et ils ne seront pas beaucoup plus

(1) *Journal de Paris*, 27-28 avril 1801 (article de Rœderer).

(2) REICHARDT, *Un hiver à Paris en* 1802.

(3) JOUY les signale en 1813, *L'Hermite de la Chaussée-d'Antin*, t. IV, p. 250.

commodes que les meubles gréco-romains.

La rue garde encore au début du Consulat, mais elle ne gardera pas longtemps, l'aspect qu'elle eut sous la Révolution. Sur les murs, un peu partout, des bonnets phrygiens, des triangles égalitaires, des faisceaux, des emblèmes ou des inscriptions civiques. A la porte de certains restaurants, on n'a pas effacé la formule qui maintenant fait sourire et que personne ne prend au sérieux : « *Ici on s'honore du titre de citoyen.* »

Les enseignes cessent d'être menaçantes et ne se croient plus obligées d'être patriotiques. Elles remplacent l'inopportune évocation de la guillotine par des titres de pièces en vogue ou par de mystérieuses appellations dont il serait assez difficile de deviner l'origine.

Le Bon Ermite, la Fille mal gardée, la Tentation de saint Antoine, ce sont tout simplement des magasins de nouveautés. Un boucher sentimental a fait peindre sur sa boutique, rue du Bac, un bouquet d'œillets fanés, et on lit au-dessous : *Au tendre Souvenir*. Le tailleur des hussards de la Garde a dédié son magasin, on ne sait trop pourquoi : *Aux trois pucelles*.

Les affiches abondent, affiches de théâtres (1),

(1) La première affiche théâtrale de grand format fut

de spectacles bourgeois, de loteries, des lycées, des Arts, de bals, de concerts, de jardins d'été, de fêtes de tout genre, affiches de maîtres d'armes, de restaurateurs, d'hôteliers, de tailleurs, de bottiers, de médecins, de charlatans qui signalent au public des cures merveilleuses ou d'incomparables elixirs, jugements des tribunaux, récompenses offertes à ceux qui retrouveront un chien ou découvriront un voleur.....

Un rédacteur du *Mercure de France* (1) blâme avec rigueur, et sans doute avec quelque injustice, l'abus de ces petits papiers multicolores qui tapissent les murs et en somme indiquent la reprise des affaires.

« Les affiches, dit-il, sont à Paris le genre de charlatanisme le plus productif. Leurs amorces sont à la portée de tout le monde. La variété des couleurs attire les regards, et la grandeur démesurée du caractère force à la lire. Les coins de rue, les passages, les entrées des lieux publics et principalement les galeries du Palais-Royal, sont chamarrés d'affiches de toutes les couleurs et de tous les genres, les dîners excellents à vingt-deux sous, les habits complets en trois heures, les chapeaux gratis, les bottes

placardée au mois de janvier 1814. Elle annonçait un concert spirituel donné par l'Institut.

(1) Numéro du 14 juillet 1810.

sans couture, les souliers imperméables, les cures de M. Laffecteur (1), le café Moka du pharmacien Lamègre, les calculs du mathématicien Marseille, se partagent la foule des badauds ébahis ; mais parmi ces affiches il en est une qui jouit en ce moment d'une faveur particulière et devant laquelle se rassemblent les groupes les plus nombreux ; c'est celle qui annonce les prodiges de Coco (2), sous le titre du *Cerf monté*. C'est là qu'il faut lire le brillant détail des qualités de cet intéressant animal ; qu'il faut étudier *la constitution du cerf, les moyens physiques et moraux du jeune élève, qui joint la docilité à l'adresse, la précision à la légèreté et l'audace à l'exécution, et qui, nonobstant les exercices du manège, dans lesquels il montre autant d'intelligence que de fermeté, franchit les objets les plus hauts, bien entendu toujours monté.* »

En 1814, pendant le séjour des alliés, on ne s'occupait plus du cerf Coco, et l'affiche, comme sous la Révolution, redevint pendant quelques temps politique. Au Palais-Royal, bien des gens pour satisfaire leurs rancunes ou pour se

(1) L'inventeur du « Rob Laffecteur », pour les maladies vénériennes.

(2) Coco était en 1810 une des attractions du cirque Franconi.

recommander au nouveau gouvernement, placardaient des injures contre Napoléon, et parmi ces manifestants, on remarqua le fils de Brissot qui, par ordre de l'Empereur, avait été expulsé de l'École Polytechnique.

Les badauds qui, de tout temps, furent nombreux à Paris, lisent ces affiches et s'attardent devant les caricatures, surtout devant celles qu'étale Martinet dans sa boutique de la rue du Coq. « Cette boutique a ses habitués qui n'ont jamais mis le pied dans l'intérieur : ils se contentent d'examiner, à travers les vitres, toutes les belles choses offertes à leur curiosité, de passer en revue les caricatures nouvelles, les costumes de théâtre, les portraits d'acteurs et de musiciens, les uniformes des troupes françaises et étrangères, les mises de bon goût, les meubles de bon genre (1). »

Des estampes populaires, soucieuses de l'actualité, représentent, sous le Consulat, Fanchon la Vielleuse, le tambour-major de la garde des Consuls, avec sa barbe de sapeur et son uniforme couvert de dorures, et le mameluk du premier consul, Roustan, non moins richement habillé. L'image de Bonaparte est multipliée

(1) *L'Hermite de la Chaussée-d'Antin*, t. I, p. 177 (article daté du 8 novembre 1811).

partout. Elle sert quelquefois de pendant à un portrait de Mme Récamier, illustration d'un autre genre et dont Paris n'est pas médiocrement fier. Les caricatures contre le roi d'Angleterre abondent. On peut louer leur patriotisme mais en remarquant qu'elles sont en général d'un art assez grossier (1).

Les marchands d'estampes se gardent bien de mettre en évidence mais vendent sous le manteau, des estampes satiriques dans lesquelles le gouvernement n'est pas épargné. Celle-ci nous montre, pour railler le Concordat, Bonaparte qui se débat dans un énorme bénitier, tandis que des évêques s'efforcent de le repousser au fond de l'eau avec leurs crosses. Cette autre représente Louis XVIII à cheval, derrière un cosaque (2) et galopant sur des cadavres. Dans l'éloignement un village en flammes. Voici maintenant le château des Tuileries. Deux aigles et un aiglon sortent par la fenêtre et un troupeau d'oies entre par la porte. C'est la Restauration interprétée par un dessinateur bonapartiste.

(1) KOTZEBUE, *Souvenirs de Paris en* 1804, t. I, p. 97.

(2) Au mois de mars 1814 on affiche chez les marchands de gravures des caricatures représentant des Cosaques, « monstres hideux, dit un journal du temps, vêtus de la manière la plus bizarre et commettant toute sorte d'excès. » Les Cosaques incarnent alors tous les malheurs de l'invasion.

Enseignes, affiches, caricatures, contribuent à l'animation de la rue, mais d'autres éléments, dès les premières années du Consulat, y contribuent encore d'avantage.

Les voitures, suspectes sous la Révolution, reparaissent. On trouve même qu'elles reparaissent trop. Cabriolets, wiskis, demi-fortunes, bogueys, simples fiacres, écrasent les piétons comme aux plus beaux jours du règne de Louis XVI, où on se plaignait déjà de leur allure trop rapide. Le progrès aidant, il se forme alors une industrie nouvelle et qui exige d'ailleurs des aptitudes spéciales. Des malheureux, qui n'ont pas su se procurer une profession plus sûre et moins aléatoire se font renverser par quelque véhicule lancé à fond de train, pour toucher, au risque de laisser dans cette opération délicate un bras ou une jambe, quelques écus d'indemnité.

Les camelots reprennent possession de leur empire et ils ont désormais d'autres ressources que la vente des journaux révolutionnaires ou des listes de condamnés.

Voulez-vous la règle du jeu de piquet ou cinquante-deux cure-dents pour deux sous, ou de l'eau de Cologne à treize sous le ruban, ou des brochures à six sous la pièce, à tous les coins de rue on vous les offre. Une vieille femme vous tend

une feuille satirique contre les Anglais. Un marchand en plein vent, qui monte la garde devant des morceaux de musique, attachés contre un mur, vous accroche au passage.

Des cris variés, mais également perçants et qui dénotent des gosiers infatigables, retentissent du matin au soir.

« *N'oubliez pas en passant des pierres à brrriquets qui rrrendent la lumièrrre à volonté!*

C'est le marchand de pierres à aiguiser qui campe sur le Pont-Neuf.

Plus engageant encore est cet appel :

« *La v'là, mes enfants, la marchande d'amadou !* »

A côté de l'écaillère qui crie « *A la barq! à la barq! à la barq!* » le carreleur de souliers parle en vers, en vers sans prétention :

« *Carr'leu de souliers ! Avez-vous des souliers à raccommoder? Si vos souliers sont déchirés, voilà l'ouvrier qui vous demande à travailler.* »

Un libraire ambulant débite à une clientèle peu exigeante des petits volumes imprimés avec des têtes de clous et grossièrement illustrés. Le secrétaire universel, l'oracle des dames, la clef des songes — je ne sais s'ils portent déjà ces titres — c'est la littérature du peuple :

« *Avez-vous rêvé d'chats? Avez-vous rêvé*

d'chiens ? Avez-vous vu de l'eau trouble ? Voilà l'explication de tous les rêves. »

Au Palais-Royal, une femme, qui fut presque aussi célèbre que Fanchon la Vielleuse, annonce ainsi ses gâteaux de Nanterre qui ont une grande vogue :

« *C'est la belle Madeleine, qui vend des gâteaux, des gâteaux tout chauds !* »

Mais de tous ces cris de Paris, sous le Consulat et l'Empire, aucun ne poursuit avec plus d'insistance et d'indiscrétion le passant que le cri du marchand d'encre, aucun ne révèle plus de naïve vanité : on se hâte, on est déjà loin, et l'on entend encore le terrible boniment, hurlé d'une voix infatigable :

« *C'est moi, v'là que c'est moi, c'est lui, v'là que c'est moi. Comme ça, madame, on n'en a jamais vu comme ça, mia, mia, mia, mia, mia, mia, jamais, jamais, de pareil à ça.* »

Dans les rues où la circulation est la plus active, sur les boulevards, sur les promenades, à chaque pas, on se heurte à quelque charlatan, qu'entoure une troupe de badauds.

Un matelot fait voir des puces savantes (1), attelées à un carrosse ou qui portent un boulet

(1) L'impératrice Joséphine voulut voir ces puces travailleuses et, au mois de janvier 1806, elle fit venir l'homme qui les montrait aux Tuileries.

à la patte, ou des mouches qui se battent en duel avec deux brins de paille.

Le *Sorcier musicien* joue de quatre instruments à la fois, du flageolet, du tambourin, de la harpe et des castagnettes.

La femme à barbe — une horrible jeune fille âgée d'une trentaine d'années — exhibe avec complaisance une barbe de capucin.

Des canaris apprivoisés tournent la broche, traînent une brouette, montent la garde avec un fusil, un sabre et un bonnet de grenadier.

Il y a un peu partout des aveugles, des aveugles qui font une partie de piquet, devant un public émerveillé, un aveugle qui joue du piano sur le boulevard, un aveugle qui joue du violon, au risque de rendre enragé le chien qui le mène.

Pendant ce temps l'*Espagnol incombustible*, dans sa baraque — celui-là fut en 1804 une des curiosités de Paris — boit de l'huile bouillante, s'en lave les mains et la figure et, pour varier ses plaisirs, se promène pieds nus sur une plaque de fonte rougie à blanc.

Le peuple ajoute à ces spectacles de la rue, qui n'exigent pas beaucoup d'argent, celui du tirage de la loterie, qui lui coûte infiniment plus.

La loterie joue un grand rôle dans la vie pa-

risienne à cette époque (1). Autour d'elle se forment de petites industries qui prospèrent parce qu'elles exploitent la crédulité, mine inépuisable. Je n'ai pas mentionné tout à l'heure une catégorie de charlatans à qui il convenait de faire une place à part, ceux qui vendaient aux imbéciles — et ils avaient, on le pense bien, une nombreuse clientèle — de bons numéros de loterie.

« A tous les coins, dans toutes les extrémités de la ville, vous trouverez des hommes rusés qui, sous diverses formes et de mille manières différentes, attirent les passants pour leur annoncer, infailliblement, les numéros qui sortiront au tirage prochain de la loterie ; et toujours ces faux prophètes sont environnés d'un cercle nombreux d'auditeurs et d'un essaim de curieux, dont les plus crédules se laissent séduire par les brillantes promesses de ces charlatans. Deux sous sont le prix ordinaire de ces prophéties infaillibles.

» Là un autre a dressé une espèce de table avec des caractères mobiles : vous lui dites la lettre initiale de votre nom, aussitôt il la tire

(1) « Le Directoire rétablit les loteries en 1794. Napoléon augmenta le nombre des roues. Chaque jour fut marqué par un tirage. » *Dictionnaire historique de Paris*... par A. Beraud et P. Dufey. Paris, 1828, t. I, p. 405.

de sa place, et une petite case appliquée par derrière renferme tout ce que vous désirez savoir. Un troisième a trouvé cette manière de prophétiser trop simple. Regardez cette table sur laquelle toutes sortes de petites figures se tournent, poussées par un mécanisme intérieur; au premier aspect on ne la prendrait pas pour le sanctuaire d'un prophète de loterie ; mais bientôt vous apercevez, au-dessus des marionnettes, un zodiaque attaché à la colonne qui traverse la table. Plus haut vous découvrez un autre cercle qui porte les 90 numéros. Désignez maintenant avec le doigt celle de ces marionnettes qui vous paraît posséder le mieux la science divinatoire ; par exemple, cet *Empereur turc* qui vous menace si majestueusement de sons septre ; aussitôt toutes les figures se mettent à courir ; le zodiaque, les numéros tournent, le rouage se démonte, l'*Empereur turc* s'arrête, et vous indique avec son sceptre le mois d'août, au-dessus duquel on lit le numéro 78. Rien de plus naturel et de plus sûr ; vous mettez ces numéros au mois d'août, et vous êtes à peu près certain... de perdre votre argent (1). »

Les bureaux de loterie étaient très nom-

(1) KOTZEBUE, *Souvenirs de Paris en* 1804, t. I, p. 63. Un

breux, l'*Hermite de la chaussée d'Antin* (1) mentionne un des plus importants, rue du Faubourg. Montmartre, à l'enseigne de la *Corne d'abondance*, où les billets se vendent un écu, et il nous apprend comment se faisaient les tirages.

Dans les environs de la rue Neuve-des-Petits-Champs, une ruelle étroite donne accès à un ancien hôtel. Dans la cour, envahie par la foule, un encadrement au-dessus d'une grande porte fait paraître les numéros gagnants à mesure qu'ils sont proclamés dans la salle. Des commissionnaires copient à la hâte les listes pour aller les colporter dans tous les quartiers de Paris.

Dans la salle où a lieu le tirage, des domestiques en livrée ouvrent une espèce de clôture de théâtre. Un enfant vêtu de bleu, dans un costume mythologique, se dresse à côté d'une grande roue de fortune, ornée de glaces. Il tire les 90 numéros, les déplie l'un après l'autre et les montre au public. On les renferme en-

de ces prophètes qui fonctionnait sur le Pont-Neuf et qui indiquait pour deux sous les numéros gagnants se donnait comme *privilégié par la police*. Des aveugles, sous prétexte que la Fortune est aveugle elle aussi, tenaient boutique de chance. L'un d'eux, Bellanger, fort connu des Parisiens et qu'on appelait l'*Aveugle du Bonheur*, fut condamné à mort, le 11 mai 1805, pour tentative d'assassinat.

(1) T. I, p. 264 et suiv. (article daté du 7 décembre 1811).

suite dans des étuis de carton et un autre enfant, non moins vêtu de bleu et non moins mythologique, les jette dans une seconde roue de fortune. Les cinq numéros gagnants en sont à peine sortis qu'ils apparaissent encadrés dans un bas-relief à l'extrémité de la salle.

Avide de rêve et d'illusions, le peuple trouve en ce temps-là dans la loterie, pour se résigner à sa misère, un puissant réconfort. La richesse, du jour au lendemain, sans effort, voilà ce qu'il en attend et ce qu'elle lui promet. Il a vu depuis quinze ou vingt ans de si rapides changements de fortune que rien ne décourage ses espérances.

Ceci explique peut-être cette gaîté populaire, que constatent la plupart des contemporains, cette joie de la rue, cette animation des promenades que parcourt, le dimanche, une foule joyeuse.

Les anciens boulevards — de l'emplacement actuel de la Madeleine à la place de la Bastille — plantés d'arbres depuis 1670, sont, au printemps et en été, le rendez-vous du beau monde, de ceux qui représentent, à tort ou à raison, le bon genre. Des officiers y exhibent leurs uniformes dorés. Des petits maîtres qui cherchent des maîtresses y rencontrent des coquettes à qui il ne déplairait pas de trouver des amants.

« On y voit la beauté tendre des pièges à la richesse voluptueuse, les élégantes y étaler les modes nouvelles, les femmes y montrer leurs grâces et leurs parures, et, nonchalamment assises, s'y reposer non des fatigues de leur journée, mais y prendre de nouvelles forces pour prolonger leurs jouissances (1). »

Les provinciaux, les étrangers y admirent les luxueux restaurants des cafés dont la renommée est universelle, et un bizarre édifice circulaire bâti sur un soubassement de rochers et flanqué à ses deux extrémités de deux pavillons qui dominent les boulevards, les *Bains chinois*, dont l'architecture, due à Le Noir, surnommé le Romain, est « turque, chinoise et persane (2). »

Les nouveaux boulevards ou boulevards du midi sont à la fois plus pittoresques et plus familiers. Les arbres y sont plus beaux, les maisons, qu'entourent des jardins et même des prés, y donnent aux promeneurs l'illusion de la campagne.

On a construit çà et là des théâtres, qui n'ont pas encore très bien réussi mais qui pren-

(1) *Le Conducteur de l'étranger à Paris*, par F.-M. M. Paris, 1812, p. 154.

(2) *Paris et ses Curiosités*, par Marchand. Paris, 1806, t. I, p. 132.



La Terrasse des Feuillants sous l'Empire

dront, dans quelques années, leur revanche.

Les habitués de ces boulevards du midi sont des jeunes gens et des ouvrières qui vont danser à la Grande-Chaumière, de bons bourgeois qui se rendent au Jardin turc ou qui se contentent de ces spectacles économiques qu'offre à toute heure ce quartier de Paris, des exercices du *général Jacquot*, singe savant qui eut une grande vogue en 1806, ou des parades de Bobèche et de Galimafré.

C'est en effet sur le boulevard du Temple que les deux compères, en 1809, ont débuté comme paradistes du théâtre des Pygmées, Bobèche, un beau garçon, blond, soigné dans sa tenue, vêtu d'une veste rouge, de culottes jaunes et de bas bleus, coiffé, sur la perruque rouge à queue, d'un tricorne sur lequel s'agite au bout d'un fil de laiton un papillon symbolique ; Galimafré dont le costume rappelle celui de Janot. Bobèche est caustique, spirituel à l'occasion et volontiers frondeur, juste assez pour éviter l'intervention de la police. Galimafré avec sa taille dégingandée et sa figure longue d'une aune, est balourd, niais, plus bête que nature, et fertile en calembours dont la stupidité ingénue amuse la foule.

Le Palais-Royal est aussi animé que sous la Révolution mais d'une animation moins agres-

sive. On n'y vient plus que pour se distraire.

« Le jardin, les galeries, les cafés, les maisons de jeu que renferme l'enceinte de ce palais, offrent, pour chaque heure de la journée, des tableaux dont la variété est le premier mérite. Vers neuf heures du matin les politiques se rassemblent autour de la Rotonde, et s'instruisent, pour la modique rétribution d'un sou, des nouvelles qui feront l'objet de leur entretien pour le reste du jour. A dix heures le café de *Chartres* commence à se remplir d'employés qui viennent, en déjeunant à la fourchette, y attendre l'heure du bureau. De midi à trois heures, c'est au café l'*Emblin* (1) que se réunissent ce qu'on appelle les habitués du Palais Royal, pour se distribuer ensuite dans les différentes maisons d'affaires et de plaisirs dont il se compose. A quatre heures les allées du jardin suffissent à peine à la foule des commerçants, des agents de change, des courtiers, qui, trop resserrés dans le passage Virginie, viennent plus librement y régler l'*Amsterdam banco*, le taux des fonds publics, et le prix des denrées coloniales. A cinq heures, les chaises de ces mêmes allées sont occupées, en partie, par de pauvres diables qui guettent au passage

(1) Lemblin.

quelques amis ou quelques dupes sur la bourse desquels ils fondent l'espoir de leur dîner. A sept heures, les joueurs heureux, et les étrangers qui ont dîné chez Naudet ou aux frères Provençaux, viendront compléter le repas sous la Rotonde du café du Caveau, avec des glaces, des liqueurs ou du punch à la romaine. La promenade du soir dans le jardin, s'il fait beau, et sous les arcades en cas de pluie, est réservée aux oisifs malaisés qui ont couru vainement le matin pour se procurer *gratis* des billets de spectacle, aux jeunes provinciaux tout surpris de l'impression subite qu'ils font sur les beautés qui peuplent ce séjour, aux habitants du Marais ou du pays latin qui viennent en partie de plaisir prendre des glaces au café de Foi.

Enfin de minuit à deux heures le café Lyonnais et celui de l'Empire sont le rendez-vous d'une foule de gens, dont le plus grand nombre hésiterait à rendre compte de l'emploi qu'il a fait de sa journée (1). »

Sous les portiques qu'éclairent 180 réverbères, dans le jardin, abondent boutiques élégantes, cafés, restaurants, cabinets de curiosités, maisons de jeu, maisons de prêt, maisons

(1) *Mercure de France*, numéro du 25 août 1810.

d'amour, petites industries qui ne peuvent vivre et prospérer que là, types curieux et attractions de tout genre.

Au numéro 107, Zumbo montre ses « Sculpture en cire coloriée », non loin d'une boutique où des décrotteurs ont cette enseigne, passablement ambitieuse : *Aux Artistes réunis*. Dans une autre boutique, très achalandée, « quelques hommes assis toute la journée devant le feu, ne font autre chose que des gauffres, mais des gauffres excellentes. On les sert toutes chaudes et l'on y joint, si l'on veut, un verre de Malaga (1) ».

Tous les matins, une femme, qui est une des curiosités du Palais-Royal, une femme au teint très brun, aux yeux saillants, au regard égaré, et qu'on dit un peu folle — elle le deviendra plus tard complètement, — fait entendre sur un ton de complainte, le cri que j'ai déjà signalé :

C'est la belle Madeleine... c'est la belle Madeleine.., qui vend des gâteaux, des gâteaux tout chauds !

Et elle ajoute, sa chanson finie : *Messieurs et dames, régalez-vous, c'est la joie du peuple !*

La belle Madeleine, que des poètes ont chantée, et à qui les chroniqueurs et les journalistes

(1) Kotzebue, *Souvenirs de Paris en* 1804, t. II, p. 152.

donnent une place dans leurs galeries de portraits, en a une aussi à la devanture de presque tous les peintres en miniature du Palais-Royal et, notamment, chez un des plus réputés, M. Maignen, galerie de Foy. Numéro 72 (1).

Cette célébrité contribua à troubler son cerveau qui n'était pas très solide. Elle voulut, comme bien d'autres, essayer d'exploiter le bruit qu'on avait fait autour d'elle, et, un beau matin, elle annonça, « qu'elle allait ouvrir ce que l'on nomme dans les rues de Paris un *bastringue* aux Champs-Elysées, où les jolies demoiselles trouveraient une compagnie brillante et choisie, des gâteaux toujours frais, du vin toujours vieux et en outre des cabinets particuliers pour les amis de la décence » (2). L'affaire n'eut pas de suite, et la belle Madeleine continua à vendre des gâteaux de Nanterre dans le jardin du Palais-Royal.

Le Palais-Royal sous le Consulat et l'Empire est un immense bazar. Tout ce qui est marchandise de luxe, depuis une paire de bottes sans couture jusqu'à une robe de bal, depuis un éventail jusqu'à un paysage en cheveux, depuis une

(1) J.-B. Gourier, *Personnages célèbres dans les rues de Paris*. Paris, 1811, t. I, p. 306.

(2) J.-B. Gourier, *Personnages célèbres dans les rues de Paris*. Paris, 1811, t. I, p. 307.

perruque jusqu'à un collier de diamants, on est sûr de l'y trouver.

On y trouve aussi, comme dans la période précédente, des nymphes très apprivoisées, — dont le nombre a été quelque peu réduit — et des filous qui continuent à vivre aux dépens du prochain.

« L'honneur et la vertu, déclare sur un ton un peu prudhommesque un Guide de Paris, publié en 1812 (1), l'honneur et la vertu sont bannis de ce lieu où domine la soif de l'or ; des courtiers, des escrocs et des filles à joie y tendent sans cesse des pièges a l'inexpérience de la jeunesse et des étrangers, qui le regardent comme le centre des affaires et des plaisirs, tandis que l'homme sage n'y voit que le chef-lieu de la corruption et le palais de tous les vices. »

Chef-lieu de la corruption et du palais de tous les vices, capitale du Paris gourmand et du Paris amoureux, voilà ce qui explique, quoi qu'en puissent penser l'honneur et la vertu, la vogue du Palais-Royal. Le jour où il se croira obligé d'avoir des mœurs, il en mourra.

Joyeux et corrompu, il attire, sous le Consulat et l'Empire, tous ceux, et le nombre en

(1) *Le Conducteur de l'étranger à Paris*, par F.-M. M., p. 71.

est grand, qui éprouvent le besoin de s'amuser. C'est au Palais-Royal que se donnent rendez-vous, entre deux victoires, les officiers qui reviennent d'Italie, d'Autriche ou d'Allemagne, chargés de lauriers et très désireux, comme on disait alors, d'y mèler quelques myrtes. C'est au Palais-Royal que les provinciaux, à qui leurs affaires n'enlèvent pas la préoccupation de leurs plaisirs, se sentent réellement à Paris. Un bon dîner et une agréable maîtresse, nulle part on ne se les procure aussi facilement. On n'a que l'embarras du choix.

Les années tristes du règne et les malheurs de la patrie n'enlèveront rien à son animation, à sa prospérité, et jamais il ne fut aussi fréquenté, aussi vivant et aussi gai qu'en 1814 et 1815. Les étrangers alors l'envahissent, et la plupart d'entre eux, pour se reposer des fatigues de leurs campagnes, dépensent largement. Toutes les rues qui y conduisent sont du matin au soir parcourues par des officiers ou des soldats, dont le langage et l'uniforme et les manières étonnaient également les Parisiens. D'une de ces rues devenues cosmopolites et livrées, pendant quelques mois, aux barbares, un Anglais qui se trouvait lui-même à Paris, en 1814, a tracé ce tableau :

« La rue Saint-Honoré présentait l'aspect le

plus extraordinaire ; on y voyait circuler en même temps des Allemands, des Russes et des Asiatiques venus de la Grande Muraille de la Chine, des bords de la mer Caspienne et de ceux de la mer Noire. C'étaient des Cosaques avec leurs peaux de moutons, leurs longues lances, leurs barbes rousses et touffues, et le petit fouet, nommé *Knout*, attaché à leur cou ; des Kalmouks et d'autres tribus tartares, remarquables par leurs nez plats, leurs petits yeux et leurs teints d'un rouge foncé ; des Bachkires et des Tungouses de Sibérie, armés d'arcs et de flèches ; des chefs Circassiens, nés au pied du Caucase, entièrement couverts de brillantes cottes de mailles en acier et qui portaient sur leur tête de longs casques pointus, tout à fait semblables à ceux que l'on portait en Angleterre dans les XIIe et XIIIe siècles ; des officiers russes et prussiens, avec des uniformes tout couverts de décorations.

» Beaucoup d'officiers russes sortaient à peine de l'enfance : ils étaient étroitement serrés par une ceinture au-dessus des hanches ; leur poitrine rembourrée faisait une forte saillie ; leurs cheveux tout ébouriffés descendaient jusqu'à leurs épaules. Les cheveux des simples soldats étaient au contraire coupés aussi ras que possible.



L'OSSIAN MODERNE (Musée Carnavalet).

» Les voitures russes, qui s'avançaient au milieu de cette foule, étaient attelées avec des cordes et conduites par des cochers à longues barbes, vêtus de robes d'une couleur foncée, et la tête couverte de chapeaux plats à petits bords. Tel était l'équipage du général Sacken, gouverneur général de Paris ! (1) »

Le Jardin des Tuileries, presque aussi animé que celui du Palais-Royal mais d'une animation plus « parisienne », a subi sous le règne de Napoléon et par son initiative d'heureuses modifications. Des belles plantations prolongent la promenade. L'ancien pont tournant a cédé la place à un pont de pierre plus monumental. La grande allée centrale a été élargie et le bosquet complété par deux rangées d'arbres. Dans le parterre, de vertes pelouses que bordent des plates-bandes garnies de fleurs et d'arbustes ont été substituées au feuillage triste des ifs et des buis. Un kiosque de forme élégante se dresse à l'extrémité de la terrasse du bord de l'eau. Des bâtiments disgracieux, et notamment la salle qu'occupèrent tour à tour la Constituante, la Législative, la Convention, le Conseil des Cinq-Cents, disparaissent. Ils disparais-

(1) *Paris en* 1814 *Journal de T.-R. Underwood.* Paris, 1907, p. 262.

sent quoique disgracieux, quoique provisoires. Des rues nouvelles sont percées, évocatrices de gloire, la rue du Mont-Thabor, la rue de Castiglione, et la plus belle de toutes, la rue de Rivoli.

Ainsi transformé, le Jardin des Tuileries a son public spécial, et c'est encore le journaliste du *Mercure de France* dont je citais tout à l'heure une page très pittoresque à propos du Palais-Royal, qui va nous le décrire :

« Cette promenade, la plus belle et la plus fréquentée de Paris, a, comme toutes les autres, ses habitués qui se succèdent à des heures différentes. Dès sept heures du matin, à l'ouverture des grilles, il n'est pas rare d'y voir arriver, deux par deux, des jeunes gens qui ont eu la veille dispute au spectacle, et qui viennent attendre leurs adversaires au café Godeau, au profit duquel tourne, le plus souvent, l'explication. A dix heures, quelques acteurs vont étudier leur rôle à l'ombre des allées latérales. Vers midi un essaim de ces dames qui n'ont affaire que vers la brune, se dispersent dans les allées principales où elles s'asseyent négligemment, un livre à la main, attendant au passage les nouveaux débarqués dont elles méditent la conquête. A quatre heures, au retour du bois de Boulogne, les jeunes

gens en habit de cheval, et les élégantes en négligé, viennent attendre l'heure de leur toilette. A six heures le tableau change, les allées et les carrés de verdure se couvrent d'une nuée de *bonnes* et d'enfants ; et tandis que les marmots s'ébattent innocemment sur la pelouse, leurs jeunes gouvernantes prètent l'oreille aux propos galants ou gaillards des amoureux en livrée qui les accompagnent. A sept heures, tous les politiques du faubourg Saint-Germain, les rentiers de la rue de Lille, les vétérans pensionnés, se rassemblent à la petite Provence, où ils s'entretiennent, en prenant forces prises de tabac, des progrès du Louvre, de la largeur du pont d'Iéna, de la hauteur de la Seine, et des variations du thermomètre de Chevallier, sans se douter qu'à neuf heures ils cèdent la place à de petites ouvrières qui viennent en quittant le magasin rejoindre quelques clercs de la basoche échappés de l'étude. Dix heures sonnent et le roulement des tambours donne à nos amoureux le signal de la retraite. Nous ne présentons ici que des masses, mais quel tableau piquant et varié, une *seule Journée du jardin des Tuileries* ne fournirait-elle pas à un autre Lesage ! (1) »

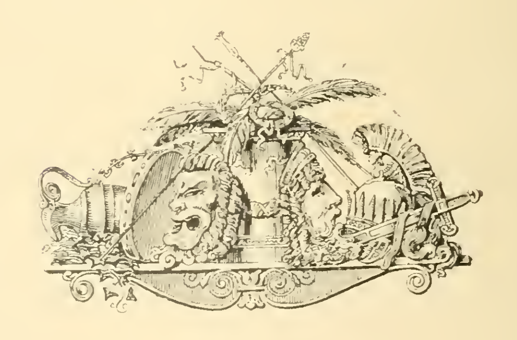
(1) *Mercure de France*, numéro du 8 septembre 1810.

Il y a des jours où le vaste et magnifique jardin peut à peine contenir la foule des promeneurs, et de promeneurs de toutes les classes. Ce sont les jours où cette foule se donne le spectacle, toujours nouveau pour elle, d'une revue, d'une parade.

Les parades remontent aux premières années du Consulat. Elles avaient d'abord lieu le quintidi, elles furent ensuite transportées au dimanche. A la fin du règne comme à ses débuts, elles excitent la même curiosité, le même enthousiasme, la même ivresse guerrière. Paris alors est patriote et chauvin. Il a le culte de l'armée. Il est reconnaissant à nos soldats, quelque uniforme qu'ils portent, d'avoir répandu au loin le renom de la France, d'avoir promené nos drapeaux sur toutes les routes d'Europe.

Enfants qui espèrent, vieillards qui se souviennent, nobles que tant de victoires ont réconcilié avec l'usurpateur, bourgeois arrachés un instant à leurs pacifiques instincts, ouvriers que séduit et grise le sublime et le grandiose, pendant que les troupes défilent et que passent vêtus de blanc, de gris, de bleu, de rouge, vêtus d'or et d'argent, maréchaux, généraux, grenadiers, chasseurs, hussards, lanciers ou gardes, pendant que la musique joue une marche entraînante, pendaut que les chevaux se cabrent

et hennissent, pendant que le tambour-major de la garde, dieu des batailles, lève sa canne massive, ce que voient tous ces spectateurs, sous les rayons du soleil et les éclairs des épées, c'est Marengo, c'est Austerlitz, c'est Iéna. De ces images lointaines tous les cœurs sont enivrés. Jamais on ne fut aussi fier d'être Français, jamais on n'eut autant de raisons d'en être fier.



APPENDICE

CADET BUTEUX AU BOULEVARD DU TEMPLE (1)

(Air : *Faut d'la vertu, pas trop n'en faut.*)

La seul' prom'nade qu'a du prix,
La seule dont je suis épris,
La seule où j'm'en donne, où je ris
C'est l'boul'vard de Temple à Paris

Ce boul'vard est vraiment unique
Pour piquer la curiosité...
On y voit l'Ambigu-Comique
Qu'est à côté de la Gaîté.
La seul' prom'nade, etc...

Y a l'spectacle à mam'sell' Rose,
Qui sans jamais s'donner d'efforts,
Moyennant queuqu's sous (c'qu'est peu d'chose)
Fait tout ce que l'on veut d'son corps.
La seul' prom'nade, etc...

On y voit sur un p'tit théâtre
Un' fill' qui du pied brode, écrit...
Plus loin la passion d'Cléopâtre
A côté d'celle d'Jésus-Christ.
La seul' prom'nade, etc...

(1) *Chansons de Désaugiers.* Paris, 1858, p. 320.

L'café d'Apollon nous r'présente
Des pièc' où pour doubler l'effet,
C'n'est *qu'à deux* qu'on parle et qu'on chante
Ah! jarni! queu trio ça fait
La seul' prom'nade, etc...

A droite, j'voyons l's Irzabelles
Avec leurs Gilles s'qu'reller;
A gauch', pour les yeux de leurs belles,
J'voyons les Paillasses brûler.
La seul' prom'nade, etc...

L'café Turc est l'jardin des Grâces,
Aussi vient-on, après les r'pas,
Y prendr' café, liqueurs ou glaces,
Ou punch, ou... qu'est-c' qu'on y prend pas?
La seul' prom'nade, etc...

Du Marais les mamans tout' fières
Y mèn'nt leurs fill's au cou tendu,
Dont la pudeur baiss' les paupières
Et dont l'empois enfle l'fichu.
La seul' prom'nade, etc...

Chaqu' jour, pour queuqu's nouveaux ménages
L'*Cadran Bleu* sonn' l'heure du bal;
Mais j'crois qu' s'il fait ben des mariages,
Il en défait aussi pas mal.
La seul' prom'nade, etc...

Viens-t'en, m'dit l'aut' soir un' petite,
Qui d' l'œil semblait me provoquer;

L'affair' d'un moment, et j'te quitte ;
J'ai queuqu' chose à t'communiquer.
La seul' prom'nade, etc...

D' *Curtius* voyez le factionnaire,
Comme il regarde l'monde en d'sous !
Si j' l'échauffons, dans sa colère,
Il est homme à fondre sur nous (1).
La seul' prom'nade, etc...

Qu'est-c' donc qu' j'entends? c'est d'la musique.
V'là tous les dindons du quartier,
Qui s'pressent, s'foulent, mais bernique...
Ils ont beau faire, j'suis le premier.
La seul' prom'nade, etc...

D'mon Barbaro v'nez voir l'adresse ;
V'nez voir l'esprit de mon p'tit ânon ;
V'nez voir mon lapin batt' la caisse,
V'nez voir mon s'rin tirer l'canon.
La seul' prom'nade, etc...

Et la trompette qui résonne
L'ivrogn' qui jur', le tambour qui bat,
Les chiens qui jou'nt, la cloch' qui sonne,
Et moi, d'crier pendant c'sabbat :
La seul' prom'nade, etc...

Mais tandis qu' pour voir tant d'bamboches
J'me tords l'jarret, les yeux et l'cou,

(1) Ce factionnaire était en cire.

Me v'là, quand j'fouillons dans mes poches,
Sans mouchoir, sans montre et sans l'sou.

La seul' prom'nade qu'a du prix
La seule dont je suis épris
La seule où j'm'en donne, où je ris
C'est l'boul'vard du Temple, à Paris.



II

CAFÉS, BALS ET CONCERTS PUBLICS JARDINS D'ÉTÉ

Très fréquentés parce qu'on y boit, et surtout parce qu'on y parle à tort et à travers, parce qu'on peut y étaler sa personnalité et y déballer ses théories, devant un public moins restreint et moins blasé que celui de la famille, les cafés ont toujours été nécessaires à un peuple éminemment loquace et communicatif.

Un guide bien renseigné (1) en comptait trois mille à Paris en 1813, et ce chiffre me paraît plutôt au-dessous de la réalité.

Les plus réputés étaient ceux du Palais-Royal. Il y en avait pour tous les goûts, et on pour-

(1) *Manuel du Voyageur à Paris*, par P. Viliers. Paris, 1813, p. 260.

rait presque dire pour toutes les professions.

Les joueurs de dames ou d'échecs se livraient d'interminables batailles au *café Conti* ou *de Chartres*, célèbre par ses coquilles aux champignons. Les amateurs de glaces et de limonade se réunissaient au *café de Foy* qui, en 1812, rapportait à son propriétaire Pouillet, qu'on appelait le riche Pouillet, vingt et un mille francs de bénéfices. Les courtiers se donnaient rendez-vous au *café du Caveau* (1).

Ce café du Caveau, au coin du perron, à côté de la boutique de Gendron, le pâtissier en vogue, porta aussi le nom de *café du Perron* et de *café du Sauvage*. Un prétendu Sauvage qui était, assurait-on, l'ancien cocher de Robespierre, jouait du tambour et de la grosse caisse, au fond d'une grotte, et recevait six livres chaque soir pour se donner, devant des spectateurs qui n'y entendaient pas malice, des airs d'anthropophage très excité.

En 1802, le propriétaire du café du Caveau ou du Perron ou du Sauvage, fit construire un pavillon sous les arcades de son établissement qui, le 15 mars 1802, le jour de la signature du traité d'Amiens, devint le *Pavillon de la Paix*,

(1) *Manuel du Voyageur à Paris*, par P. Villiers. Paris, 1813, p. 179.

en attendant de prendre, quelques années plus tard, pour le garder plus longtemps, le nom de *café de la Rotonde* (1). En 1814, au début de l'année, celui à qui il appartenait, Angelbert, tomba malade. Lorsqu'il fut guéri, au mois de juillet 1815, il constata que pendant ces dix-huit mois son établissement lui avait rapporté plus de 400.000 francs. Il en profita pour se retirer peu de temps après.

Royaliste — autant qu'on pouvait l'être à cette époque — pendant toute la période révolutionnaire, le *café de Valois* l'était resté sous le Consulat et l'Empire. On y avait vu, succédant à Métra et aux nouvellistes et les continuant avec plus de verve et de courage, Rivarol, Champcenetz, Peltier, le comte de Lauraguais. Après le dix-huit brumaire, il fut le quartier général des émigrés peu disposés à se rallier au nouveau gouvernement, des anciens volontaires de l'armée de Condé. Il représentait le faubourg Saint-Germain ou du moins la partie de ce faubourg qui se montrait irréconciliable. Sans trop craindre la police qui alors se glissait partout — et elle n'a pas beaucoup changé depuis — le marquis de Chauvron était

(1) « La rotonde si fraîchement ornée offre le soir un coup d'œil charmant. Elle est éclairée par un procédé aussi ingénieux que nouveau. » *Manuel du Voyageur, Paris...*, p. 260.

le véritable chef de ce partie d'opposition réuni dans le plus ancien café du Palais-Royal (1).

On ne conspirait pas au *café Borel*, tenu par le ventriloque Borel, dans l'ancien local du restaurant Février, ni au *café Corazza*, où venaient se retrouver les derniers survivants de la secte économiste, ni au *café du Lycée des Arts*, qui se croyait obligé par son nom de se donner des allures littéraires, et pas davantagee au *café des Mille Colonnes* (2), doublement célèbre par ses vingt ou trente colonnes que multipliaient à l'infini les glaces et par sa belle limonadière, la Romain, enlevée à prix d'or au *café du Bosquet*

Le *café des Étrangers* attirait les mélomanes. « Des musiciens, écrivait Villiers en 1813, s'y réunissent le soir et y donnent parfois des concerts fort agréables (3). »

En 1804, avait été inauguré un café qui obtint au début un assez vif succès de curiosité mais qui vécut peu, le *café du Mont-Saint-Bernard*. Kotzebue qui le visita, en donne une description dans ses *Souvenirs de Paris en 1804* (4).

(1) Plus tard, lorsque le dentiste Desiderabode eut imaginé de placer comme enseigne un cadre contenant des râteliers, près du café de Valois, les libéraux en profitèrent pour l'appeler le *Café des Mâchoires*.

(2) Il était situé à côté du café de Foy.

(3) *Manuel du Voyageur à Paris*, p. 260.

(4) T. II, p. 130.

« On a sacrifié, dit-il, une assez grande partie de l'une des salles pour y placer une espèce de modèle du Mont Saint-Bernard, fait à peu près comme les objets que les confiseurs de Berlin exposent à la Noël. Tous les murs sont ornés d'une quantité infinie de petites marionnettes ou poupées encadrées et sous verre. Elles représentent différentes nations et sont particulièrement empruntées aux voyages de Cook. On y voit, fort bien imité, le costume des paysans français des provinces éloignées. On peut voir tout cela et passer le temps fort agréablement en prenant sa tasse de café. »

Ces petites marionnettes ne sauvèrent pas le café du Mont-Saint-Bernard, et le *café Egyptien*, ouvert en 1805, ne fut pas beaucoup plus heureux, malgré ses peintures et ses sculptures imitées des monuments de l'ancienne Egypte. En revanche un café, qui s'ouvrit également en 1805, devait avoir une vogue plus durable, et surtout, dans les dernières années de l'empire et les premières années de la Restauration, une histoire plus mouvementée.

Un garçon de la Rotonde, nommé Lemblin, avait acheté à un certain Péron un établissement qui périclitait dans la galerie d'Orléans, numéros 100 et 101. Il fit décorer les salles par un peintre assez réputé, Alavoine et, en homme

habile et qui connaît son monde, il sut donner à son café une spécialité aussi avantageuse que les glaces du café de Foy ou les coquilles aux champignons du café de Chartres. Les amateurs de chocolat apprirent très vite qu'en aucun endroit de Paris on n'en buvait d'aussi bon qu'au *café Lemblin*. Le succès désormais était assuré.

Chocolat à part, Lemblin avait une double clientèle. Le matin, des littérateurs, des artistes, Martainville, Lacretelle, Boieldieu, Ballanche, etc... le soir, des officiers qui causaient peu mais buvaient beaucoup.

En 1814 et 1815, et dans les deux ou trois années qui suivirent, le café Lemblin se signala, sans que son patron y fût probablement pour rien, par sa fidélité à la cause bonapartiste. Enveloppés, comme un sabre dans son fourreau, dans leurs longues redingotes, le chapeau sur l'oreille et la moustache cirée, les demi-solde du café Lemblin, quand ils avaient suffisamment tonné contre Louis XVIII, dirigeaient des expéditions contre les chevaux-légers du café Valois. Les duels étaient quotidiens et, pour éviter des pertes de temps, il y avait à poste fixe, dans les deux cafés, des épées sous le comptoir.

Le *café des Aveugles*, plus pacifique, était une des curiosités du Palais-Royal. Il offrait au

public, qui se pressait dans ses vingt petits caveaux luxueusement décorés, de nombreuses attractions. Il avait lui aussi un sauvage batteur de caisse. Il avait un orchestre d'aveugles qui le fit appeler l'*Académie des Quinze-Vingts*, et deux marchandes de bouquets, surnommées Mmes Angot et qui comptaient parmi les célébrités parisiennes. Il avait ses ventriloques, d'abord Valentin, « l'homme à la poupée », puis Fitz James, qui, en 1814, lorsque les alliés marchaient sur Paris, prit un fusil, se battit vaillamment et se fit tuer.

Sur le boulevard du Temple (1) les cafés étaient presque aussi nombreux qu'au Palais-Royal :

Café d'Apollon, où on jouait de petites pièces (2);

Café Harger ;

Café Godet ;

Café de la Victoire ;

Café des Arts ;

(1) Sur les anciens boulevards, le café le plus connu était le café-restaurant Hardy. Marchand, dans *Paris et ses Curiosités* publié en 1806, cite, t. I, p. 179, sans le nommer : « le café qui vient de s'établir sur le boulevard Montmartre, près des Panoramas : il est vaste et décoré avec magnificence. On y jouit de l'agrément des jardins. » Il s'agit probablement du café des Variétés, fondé par Garchi.

(2) Il y avait, comme on va le voir, un autre café de ce nom, rue Saint-Honoré.

Café Turc (1);

Cadran Bleu, à l'angle de la rue Charlot, à la fois café et restaurant, fondé en 1780 et cédé en 1785 à Bancelin. Fanchon la Vielleuse y chanta les couplets de Piron et de Collé.

Le *café de la Régence* conservait ses joueurs d'échecs (2), et on était sûr de trouver toute la journée, au *café Touchard*, des comédiens de province en quête d'engagements, et au *café de Minerve* des « claqueurs dramatiques », qui escomptaient ou préparaient les succès des pièces nouvelles.

Le *café d'Apollon* et le *café du Bosquet* étaient situés l'un et l'autre dans la rue Saint-Honoré et à l'extrémité de cette rue le *café de la Barrière des Sergents* (3), plus populaire, avait installé à son comptoir une belle limonadière, rivale de Mme Romain.

Au numéro 13 de la rue des Fossés-Saint-Germain, l'ancien café Procope, devenu le *café Zoppi*, était resté littéraire et devait à cette fidélité à ses traditions, à ce respect pour son

(1) Il en sera parlé plus loin. Il était plutôt jardin d'été que café.

(2) « Ce café mérite encore la faveur des amateurs par la qualité des liqueurs qu'il offre aux palais délicats. » *Paris et ses Curiosités*, 1806, t. I, p. 179.

(3) La Barrière des Sergents se trouvait près de l'égout de la rue Saint-Honoré.

passé, une clientèle plus choisie que celle qui fréquentait, non loin de là, le *café Manoury*, place de l'Ecole, et le *café de Conti*, au coin de la rue de Thionville (qui a repris son nom de rue Dauphine) (1), et du quai de la Monnaie.

Le peuple que le luxe de ses cafés bourgeois intimidait un peu et qui s'y sentait mal à l'aise leur préférait des cabarets à demi rustiques où il buvait sans façon le vin du cru, et ces innombrables guinguettes, avec des tables boiteuses sous la maigre verdure des tonnelles, — qui abondaient surtout à la Courtille — les salons de Desnoyers, l'*Arc-en-ciel*, le *Moulin-Joli*, la *Grand'Pinte*, les *Marronniers* et l'*Ile d'Amour*, cette Ile d'Amour dont on dira plus tard :

L'Ile d'Amour est un amour d'île,
L'Ile d'Amour est un chouett'séjour.

De même que ces ouvriers et ces grisettes, mais avec moins de simplicité et pour d'autres raisons, les grandes dames et les petits maîtres, saturés de vie mondaine, éprouvaient le besoin d'échapper aux exigences du cérémonial, de respirer un air plus pur que celui des salons et de voir de la verdure, des arbres et des

(1) La rue Dauphine reçut le nom de Thionville, le 27 octobre 1792, en souvenir de la résistance de cette ville à l'armée prussienne, et reprit son ancien nom en 1814.

fleurs. C'est à ce besoin que répondaient les Jardins d'été et voilà pourquoi ils furent si nombreux et eurent tant de vogue.

La nature toute seule, ornée de sa seule beauté, n'aurait pas suffi à ces mondains. Il fallait pour qu'ils pussent s'en contenter, la faire servir de cadre à des divertissements de tout genre, à de prétendues fêtes champêtres qui gardaient toujours quelque chose de factice et d'apprêté.

Ces divertissements, nulle part ils ne furent aussi variés, aussi goûtés qu'à *Tivoli*, dont la réputation, maintenue à force d'ingéniosité et d'efforts heureux, date du Directoire.

Le premier Tivoli, celui où avaient brillé M[me] Tallien et la citoyenne Bonaparte, était situé au numéro 78 de la rue Saint-Lazare, au coin de cette rue et de la Chaussée-d'Antin qui s'appelait officiellement alors la rue du Mont-Blanc (1). Sur son emplacement s'étendaient à la fin du dix-huitième siècle les vastes jardins

(1) Beaucoup de Parisiens continuaient à l'appeler Chaussée-d'Antin, comme le prouve cette réclame insérée dans le *Journal de Paris* (numéro du 28 avril 1803) : « Tivoli, *chaussée d'Antin.* Aujourd'hui jeudi 8 floréal (28 avril 1803) Fête Champêtre. Les Amusements, Danses et Spectacles seront en activité à 4 heures. Les agréments et les jeux sont de tous les âges et sans rétribution. A 9 heures feu, d'artifice. Prix d'entrée, 2 fr. 20. »

de ce Boutin, trésorier de la marine, que la Révolution envoya à l'échafaud en compagnie d'un certain nombre de financiers, dont elle épurait ainsi les comptes, à sa manière.

Bagneux père, en était l'entrepreneur et Ruggieri fils, l'artificier, associés qui se complétaient à merveille, directeurs très avisés, si on en juge par le succès qu'ils obtinrent, et que constatent les étrangers aussi bien que les Parisiens.

« Un dimanche soir, écrivait en 1803 un Anglais (1), je me rendis avec des amis à Tivoli, lieu de plaisir favori des Parisiens. A la porte, comme à tous les spectacles, se trouvent des soldats à pied et à cheval. Le prix d'entrée est de vingt sous. La soirée était très belle et des masses de gens affluaient vers Tivoli, parmi lesquels étaient beaucoup de femmes élégantes et bien mises, sans cavaliers, ce qui n'est pas rare à Paris.

« Tivoli semble créé par la baguette magique d'un enchanteur ; des allées sablées, traversant des massifs décorés de buis, sont dominées sur les côtés par des orangers disposés en

(1) Sir John Carr. *L'Etranger en France ou Voyage de Devonshire à Paris*, publié en anglais en 1803, traduit pour la première fois par Alfred Babeau. (*Revue Hebdomadaire*, numéro du 19 novembre 1902.)

colonnades ; plus loin, c'est un élégant berceau de chèvrefeuille, de roses et d'églantiers. Lorsqu'on en sort, toute une fête se déploie aux yeux : d'un côté, ce sont des danseurs de corde, des gens courant la bague, des groupes jouant au volant, qui paraît le délassement favori et j'ajouterai le plus ridicule ; de l'autre, des danseurs, des sauteurs, des saltimbanques et des spectateurs, tous joyeux, assis sous de petits berceaux, prenant de la limonade ou des glaces. Au milieu trois cents personnes environ dansaient la valse à la mode importée d'Allemagne. Les attitudes de cette danse sont très gracieuses, mais ne s'accommoderaient pas avec la réserve des femmes anglaises...

« Au milieu de la plate-forme réservée aux danseurs, jouait un excellent orchestre. Auprès de cette sorte de théâtre, sous le large abri d'une marquise brillamment illuminée de lampes de couleur, beaucoup de personnes étaient assises, causant, jouant à la bouillotte, buvant du café, etc. Derrière s'élevait un noble temple corinthien, dont les portes aboutissaient à des allées de treillages qui conduisaient à de grands jardins, dans le goût anglais, français et hollandais, noms sous lesquels ils étaient désignés. Ces jardins étaient arrosés par de petits cours d'eau, sur lesquels

quelques personnes s'amusaient à canoter. Le tout était éclairé par des lampes brevetées à réflecteur dont l'éclat était aussi brillant que celui du jour. »

Le nouveau Tivoli fut inauguré le 23 juillet 1811, au numéro 34 de la rue de Clichy. « Ce bel établissement, écrivait le *Conducteur de l'Etranger à Paris* (1), a longtemps occupé le superbe jardin du financier Boutin ; il vient de l'abandonner pour celui du joyeux duc de Richelieu. Les Jeux, les Ris et les Amours se félicitent de cet heureux changement. Le nouveau Tivoli est mieux distribué pour la promenade et pour la danse que l'ancien. »

Dans le Tivoli de la rue de Clichy, comme dans celui de la rue Saint-Lazare, on donnait des fêtes champêtres, des bals, des feux d'artifice, des « tournois », des danses de corde. On y donnait aussi — et c'était presque une spécialité de ce jardin d'été — des ascensions aérostatiques.

Nous pouvons juger de la curiosité qu'excitaient à cette époque les ballons par celle qu'ils provoquent encore aujourd'hui — et il ne faut certes pas s'en plaindre — dans toutes les classes.

(1) Paris, 1812, p. 156.

Trois aéronautes *professionnels* se disputaient alors, et avec une âpreté dont nous retrouvons plus d'une preuve dans les journaux du temps, l'attention des savants et l'engouement de la foule. Ces trois aéronautes étaient Testu-Brissy, Blanchard et Garnerin. Si j'en parle à propos de Tivoli, c'est parce qu'ils accomplirent à Tivoli quelques-unes de leurs plus sensationnelles ascensions.

Testu-Brissy — dont il ne reste pas même un nom — avait eu son heure de gloire, le 2 octobre 1798, le jour où, devant un public émerveillé, un ballon l'emporta dans les airs monté sur un cheval. Sous l'Empire il était déjà très oublié.

Avec Lalande, un de ceux qui se montrèrent à son égard les plus sévères, Blanchard, poursuivant avec ténacité des expériences qui réussissaient rarement, était monté à Tivoli, le 26 juillet 1799, dans une nacelle suspendue à cinq aérostats. Le malheureux aéronaute, qui avait fait, au mois de février 1808, une ascension devant Louis Bonaparte, roi de Hollande, mourut dans la misère le 7 mars 1809. Il disait à sa femme dans les derniers temps de sa vie : « Ma chère amie, tu n'auras avec moi d'autre ressource que de te noyer ou de te pendre ».

Mme Blanchard ne fut ni noyée, ni pendue,

mais le 6 juillet 1819, dans une ascension exécutée à Tivoli, elle mit le feu à son ballon avec des pièces d'artifice qu'elle avait fait partir dans sa nacelle, et cette nacelle, par suite de la descente rapide du ballon, s'étant accrochée à un crampon de toit, la précipita sur le sol où elle se brisa le crâne.

L'aéronaute le plus célèbre de cette époque, Jacques Garnerin, avait été commissaire de la Convention à l'armée du Nord (1). Pris par les Autrichiens, il fut enfermé dans la prison de Bade, en Hongrie, et pour essayer de s'évader construisit un parachute. Il laissait dire et il disait volontiers lui-même qu'il était l'inventeur de cet appareil, qu'il se borna à perfectionner (2). Sa première expérience publique eut lieu dans

(1) Il a fait connaître une partie de sa vie dans une très curieuse brochure, publiée en 1797 : *Voyage et captivité du citoyen Garnerin, prisonnier d'État en Autriche.*

(2) Sous la forme d'un parapluie — car le parachute n'est qu'un parapluie qui a eu de l'avancement — nous voyons cet appareil figuré dans le *Recueil de Machines*, de Fausto Veranzio (Venise, 1617). Un certain Lebesnier l'essaya publiquement en 1670, et un prisonnier du fort de Miolan, Lavin, quelques années plus tard, en fit une nouvelle expérience qui n'était rien moins que publique puisqu'elle devait lui servir à s'évader. Il réussit mais fut repris. Le 26 novembre 1783, à Montpellier, à l'aide de deux parapluies, le physicien Sébastien Lenormand, se jeta d'un premier étage sans se faire aucun mal et, dans une seconde expérience, en décembre, il se jeta du haut de la tour de l'Observatoire de Montpellier, laquelle tour doit avoir une trentaine de mètres.

la plaine de Monceaux, le 1er brumaire, an VI (22 octobre 1797). Son ballon s'éleva à la hauteur de 300 toises et il en descendit sans encombre avec son parachute. Dans une lettre que publièrent plusieurs journaux, et qui est datée du 4 brumaire (25 octobre), il a raconté cette expérience qui souleva une vive curiosité.

« Je laisse aux témoins de cette scène, disait-il en terminant, le soin de décrire l'impression que fit sur les spectateurs le moment de ma séparation du ballon et de ma descente en parachute ; il faut croire que l'intérêt fut bien vif, car on m'a rapporté que les larmes coulaient de tous les yeux, et que des dames aussi intéressantes par leurs charmes que par leur sensibilité étaient tombées évanouies. »

Du jour au lendemain, le parachute devint célèbre, et on le vit figurer dans des pièces de circonstance. Une de ces pièces, qui n'est ni meilleure, ni plus mauvaise que les autres, adressait au pseudo-inventeur ces vers qui ne rappellent que de très loin ceux de Corneille :

Enchantés de votre voyage
A braver les hasards du vent
Nous avons dans un badinage,
Voulu retracer ce moment.
Mais comme en faisant cet ouvrage,
Il nous manquait votre talent,

Pour prévenir notre culbute
Prêtez-nous (*bis*) votre parachute.

Le 21 juin 1799 (3 messidor an VII), Garnerin fit une autre expérience sensationnelle de son parachute (1), et l'année suivante il le présenta à la cour de Saint-Pétersbourg, avec un succès qui lui valut le titre de *premier aéronaute du Nord*.

C'était un très habile homme, et convaincu sans nul doute qu'il appartenait tout particulièrement à ceux qui ont pour métier de monter en ballon, de savoir d'où vient le vent et de s'élever le plus possible. Il ne négligea aucune occasion de célébrer lui-même son mérite. A force de réclame, il parvint à éclipser complètement ses rivaux et réduisit, nous l'avons vu, le malheureux Blanchard à mourir dans le plus complet dénuement. Comme il arrive très souvent en France, où on évite avec soin tout ce qui exigerait un peu d'effort et de réflexion, les contemporains adoptèrent sans hésiter l'opinion que Garnerin avait de lui-même. Soutenu par la faveur publique, il fut « l'aéronaute de toutes les réjouissances officielles ».

(1) Un journal du temps, le *Mois*, tenu par une société de gens de lettres, donne dans son numéro 4 la description et la figure coloriée du parachute dont se servit Garnerin le 21 juin 1799.

Lors des fêtes du couronnement il avait reçu trente mille francs pour une ascension qui devait surpasser ce qu'on avait vu jusqu'alors.

Dans la soirée du 16 décembre 1804, un gigantesque aérostat s'éleva lentement au-dessus de la place du parvis Notre-Dame. Ce ballon soutenait une couronne éclairée par huit mille verres de couleur, et, au moment où il quitta le sol, soixante mille fusées l'entourèrent d'une pluie de feu.

L'aérostat monta majestueusement dans cette lueur d'incendie, domina la ville de sa couronne multicolore, puis, entraîné par le vent, prit son vol. Le lendemain, les habitants de Rome le virent planer au-dessus de la coupole de Saint-Pierre. Il descendit tout d'un coup, s'éloigna à l'horizon, et vint s'abattre comme un oiseau blessé dans le lac Bracciano. Ceux qui étaient accourus et qui le sortirent de l'eau, purent lire l'inscription peinte sur l'étoffe : *Paris, 25 frimaire an XIII (16 décembre 1804) couronnement de l'empereur Napoléon par S. S. Pie VII.*

Or, dans sa course éperdue au-dessus de la campagne de Rome, le ballon, rasant la terre, s'était heurté au *Tombeau de Néron*, et y avait laissé accrochée une partie de sa couronne. On affecta de voir là un mauvais présage, malignement commenté dans les salons hostiles à l'em-

pereur. Ces propos satiriques firent perdre à Garnerin son titre d'aéronaute officiel, mais sa popularité ne s'en trouva nullement diminuée.

Il avait dû vivement regretter ce choc malencontreux de son ballon contre le tombeau de Néron. Tant que Napoléon fut sur le trône, Garnerin se montra son fidèle admirateur et sujet. En 1816, reprenant son indépendance, il composa à l'occasion de la fête de Louis XVIII un divertissement dédié à la Garde nationale et qui s'intitulait, le *Triomphe du Lys* (1).

L'art d'abandonner à propos les vaincus et de flatter les maîtres du jour, c'est aussi un parachute.

Malgré ses palinodies, par lesquelles il se rapprocha de bon nombre de ses contemporains, et non des moindres, l'habile aéronaute dans ses derniers jours (2) dut plus d'une fois, j'imagine, regretter le Consulat et l'Empire. Il ne retrouva plus les succès qu'il avait connus pendant cette période ni l'indulgence excessive que lui témoignèrent alors et le public et les journaux et les théâtres.

(1) Au mois de novembre 1815, Garnerin avait publié contre son frère aîné, qu'il accusait de profiter de sa vogue, une brochure très violente et qui donne une assez triste idée de son caractère : *Usurpation d'état et de réputation par un frère au préjudice de son frère.*

(2) Il mourut en 1823.

Dans ce concert d'éloges, où il joua souvent pour plus de sûreté le rôle de chef d'orchestre, on ne constate, et avec beaucoup d'attention, que quelques fausses notes, d'anodines railleries qui ne tiraient pas à conséquence. Ainsi, au mois d'août 1800, le Théâtre des Troubadours donna une pièce de Servières, Morel, Francis et Étienne, les *Dieux à Tivoli*, dans laquelle on se moquait d'une des dernières ascensions (qui n'avait pas trop réussi) de l'aéronaute en vogue, et, par la même occasion, des calembours prodigués sans mesure et du jeu vulgaire et caricatural de l'acteur Brunet, déguisé sous le nom de Finet, quoiqu'il manquât surtout de finesse (1).

Tivoli qui avait tant contribué à la réputation de Garnerin ne fut pas moins favorable aux débuts (à Paris) d'un de ses confrères, d'un des précurseurs de l'aviation.

Un ouvrier horloger, nommé Deghen, ou Degen, né en Autriche vers 1756, et qui exerçait habilement sa profession à Vienne, s'était mis pour son malheur à s'occuper de la direction des ballons. D'essai en essai il avait fini par fabriquer des ailes (2) avec lesquelles il se préci-

(1) V. *Journal du Commerce, de Politique et de Littérature*, numéro du 26 thermidor an VIII (14 août 1800).

(2) Ces ailes avaient vingt-deux pieds d'envergure. Il les faisait mouvoir à l'aide de leviers.

pita du haut du clocher de l'église de Saint-Étienne de Vienne, sans autre résultat que de se casser une jambe.

Cet insuccès n'avait en rien diminué la confiance de Deghen, ni affaibli son courage ; mais, convaincu que ses ailes ne pourraient seules le soutenir dans l'air, il s'était décidé à les compléter par un ballon.

Venu à Paris en 1812, l'aéronaute autrichien fit, le 10 juin, à Tivoli, devant un très nombreux public, sa première expérience. Elle réussit assez bien, quoique contrariée par le vent. Deghen, porté par sa machine ailée, descendit facilement à Châtenay.

La seconde expérience fut beaucoup moins heureuse. Elle eut lieu au Champ-de-Mars. Le ballon venait à peine de quitter le sol lorsque les ailes s'enchevêtrèrent dans les cordages. L'aéronaute ou plutôt, pour lui donner son véritable nom, l'aviateur, tomba avec son appareil sur les spectateurs. Ceux-ci protestèrent violemment. La foule, toujours impitoyable pour l'insuccès, montra sa brutalité ordinaire. Il y eut des sifflets, des huées (1). La recette fut saisie

(1) On assimilait très injustement Deghen, inventeur ingénieux, à un certain Calais qui, au *Jardin Marbeuf*, en 1801, avec un appareil fabriqué par lui, avait vainement essayé de quitter le sol.

par l'ordre du gouvernement, et, après prélèvement des frais, distribuée aux hôpitaux. Deghen s'empressa de quitter Paris et on n'en entendit plus parler.

A défaut de ces ascensions plus ou moins mouvementées, qui excitaient la curiosité des Parisiens, le *Pavillon de Hanovre*, sur le boulevard des Capucines, avait son pittoresque jardin, dessiné à l'anglaise, le *Jardin des Capucines*, où abondaient des spectacles de tout genre. Aux visiteurs du beau monde qui se contentaient des plaisirs de la promenade, il offrait « une ombre favorable aux doux épanchements de l'amour, aux confidences de l'amitié et aux artifices de la coquetterie » (1). Les autres, ceux qui ne venaient pas là simplement pour s'y montrer, y trouvaient « des comédiens, des marionnettes, un amphithéâtre d'équitation (dirigé par Franconi) des danseurs, des funambules, des escamoteurs (2) », et surtout bon nombre d'animaux. « On peut appeler ce jardin l'arche de Noé. On y a rassemblé beaucoup d'animaux parmi lesquels on doit distinguer les chevaux de Franconi (3) ». En 1806, les principales attractions étaient la puce savante,

(1) *Paris et ses Curiosités*, t. I, p. 173.
(2) *Manuel du Voyageur dans Paris*, 1806.
(3) *Paris et ses Curiosités*, t. I, p. 173.

le sacrifice de Jephté, l'âne savant, la clémence de Napoléon, le fils dénaturé et le tigre du Bengale (1).

Le soir, on donnait au Pavillon de Hanovre des séances de fantasmagorie et des concerts très fréquentés.

Non loin du Jardin des Capucines, le *Jardin Ruggieri* — rue Saint-Lazare, n° 20 (2) — avait comme spécialité les feux d'artifice.

Au n° 4 de l'ancienne rue de Chartres, devenue de 1797 à 1815 la rue de Mantoue, s'ouvrait un vaste parc, dessiné en 1778 par Carmontelle pour le duc d'Orléans. On y voyait, semés çà et là pour distraire les promeneurs et pour embellir la nature, des ruines grecques, des ruines romaines, des ruines gothiques, chapelles ou ermitages, des obélisques, des pyramides, des péristyles, des bains ornés de statues. On y voyait même des arbres. C'était un parc très élégant mais qui avait coûté fort cher et qu'on appela pour cette raison les *Folies de Chartres*. Il ne prit que plus tard le nom de *Parc de Mousseaux* ou *de Monceaux*.

(1) *Manuel du Voyageur dans Paris*

(2) La rue Saint-Lazare fut sous l'Empire une des plus élégantes de Paris. Elle fut habitée par Marmont, le général Ornano, Demidoff, Hainguerlot, le tribun Carion Nisas, Julie Candeille, Mlle de Quincy et Mme Hamelin.

Sous l'empire Napoléon, en fit cadeau à Cambacérès, mais celui-ci l'ouvrait au public qui se présentait avec une mise décente (1).

Passy avait le *Ranelagh* dont l'histoire, quoiqu'elle ne soit pas tout à fait dans notre sujet, doit nous arrêter un peu.

En 1774, un garde de la porte du Bois de Boulogne, un certain Morisan, obtint du gruyer de ce bois l'autorisation d'enclore l'emplacement d'un bal et de compléter ce bal par un café, un restaurant et une salle de spectacle. Et comme l'Angleterre était alors à la mode, il appela son établissement le Petit Ranelagh, ou simplement le Ranelagh, du nom d'un bal qui existait à Chelsea, près de Londres.

Cet établissement n'était pas encore achevé lorsque le grand maître des eaux et forêts révoqua l'autorisation donnée par son subordonné et fit rendre contre celui qui en avait bénéficié, par les juges de la Table de marbre, un terrible arrêt :

« Ordonnent, disaient ces impitoyables juges, au sieur Morisan, de faire abattre et démolir les cheminées, fours et fourneaux par lui construits dans le Bois de Boulogne ; font aussi défense audit Morisan de recidivèr d'al-

(1) *Le Conducteur de l'Etranger à Paris*, 1812, p. 156.

lumer dans ses logis, enceintes, Ranelagh et baraques, *sous peine de galères*. Au surplus, font défense de continuer aucuns ouvrages, à peine d'être les contrevenants, ouvriers et voituriers, emprisonnés sur-le-champ ».

Morisan se démena tant et si bien, mit tant de gens en campagne et obtint de si sérieux appuis — celui de Marie-Antoinette peut-être — que le jugement de la Table de marbre fut cassé et le privilège maintenu.

Ceci se passait en 1779 et presque aussitôt la vogue du Ranelagh commença, pour durer jusqu'à la Révolution. Elle était due en grande partie aux feux d'artifice qu'y donnait Torré (1).

En 1780, lorsque Marie-Antoinette vint passer l'été à la Muette, une Société de grands seigneurs, composée de cent membres, organisa une série de bals qui avaient lieu le jeudi et où n'assistaient que des invités de choix. La Reine parut au premier de ces bals et elle venait souvent se promener sur la magnifique pelouse du Ranelagh.

Les tables du café, pendant la belle saison,

(1) Le plus beau, celui dont les Parisiens gardèrent longtemps le souvenir, fut le feu d'artifice qui représentait la prise de Grenade par le comte d'Estaing et qui fut tiré en présence de cet habile marin — acclamé ce jour-là par les Parisiens, et guillotiné le 28 avril 1794.

étaient dressées sous les arbres. La salle de danse devenait au besoin théâtre et même loge maçonnique. C'est dans cette loge qu'en 1778 Franklin avait été reçu franc-maçon.

La Révolution ruina le Ranelagh. Il perdit son public aristocratique. Il n'eut d'autre ressource que les bals populaires du dimanche qui ne payaient même pas les frais de l'entreprise. Pour liquider leur situation, qui s'aggravait de jour en jour, Morisan et son associé fermèrent leur salle et la démolirent.

Ils se hâtèrent de la reconstruire sous le Directoire qui ramenait, et on sait avec quel excès, cette vie mondaine et ces fêtes galantes supprimées par la Révolution. Mme Tallien, Joséphine Bonaparte et Mme Recamier, y succédèrent à Marie-Antoinette, reines d'un jour déguisées en contemporaines d'Alcibiade et dont le costume, réduit au minimum, faisait dire à un moraliste chagrin :

D'un tissu trop clair, trop léger
Ces belles Grecques sont vêtues ;
Un souffle peut le déranger
Et nous les montrer toutes nues.
Aux yeux souvent un voile adroit
Promet une beauté divine,
Rarement la beauté qu'on voit
Egale celle qu'on devine.

On rencontrait au Ranelagh des muscadins, des jeunes gens à cadenettes, qui s'amusaient, pour passer le temps, à fronder le nouveau régime. Surpris un jour, en 1797, par un bataillon de la Garde directoriale, ils franchirent les murs du jardin, grimpèrent sur les arbres, pour mieux dominer les événements, ou se cachèrent dans les caves. Ce fut pendant quelques heures un combat héroï-comique qui se termina, sans effusion de sang, par l'incarcération de quelques séditieux bientôt remis en liberté. Des dames bien en cour les réclamèrent. Ils étaient nécessaires à leurs plaisirs.

Le Ranelagh ne reconquit sa vogue que sous le Consulat. Il cessa alors d'être suspect et frappé d'interdit. Comme aux beaux jours passés, les fêtes du dimanche et les bals d'abonnés le remplirent d'une foule joyeuse. La pelouse, le café sous les grands arbres, la salle de danse avec son décor luxueux, ses festons et ses astragales, retrouvèrent leurs habitués, aussi nombreux que ceux d'autrefois. Lucien Bonaparte y venait souvent, et Bertrand, et Trenitz, le rival de Vestris, et bien d'autres qui aimaient la danse ou qui aimaient simplement l'amour.

Ce renouveau du Ranelagh dura jusqu'en 1814. A cette époque les Cosaques, qui campaient dans les environs, l'envahirent un beau

matin et manifestèrent l'intention de le démolir pour se chauffer avec ses débris. Ces vaillants guerriers avaient froid. Ils étaient déjà entrés dans le magasin des décors et commençaient à taillader à coups de sabre une toile de fond qui représentait des arbres.

— Comment, leur dit Morisan, vous avez un bois sous la main et vous brûlez ma forêt !

Ce raisonnement parut très logique aux Cosaques. Ils remirent leurs sabres au fourreau et — pour quelque temps — le Ranelagh fut sauvé aux dépens du Bois de Boulogne.

Dans le quartier des Champs-Élysées, aux voies triomphales, aux larges horizons, nombreux étaient les jardins d'été, publics ou payants, ornés par la nature ou truqués par la spéculation.

A quelque distance des *Salons de Flore* et de *Mars*, bals très fréquentés (1), le long de l'avenue et à gauche en allant vers la Barrière de l'Étoile, s'ouvrait, sur la grande rue de Chaillot, le *Jardin Marbeuf* (2), où se donnaient ren-

(1) Le *Salon de Mars* se trouvait sur le rond-point des Champs-Elysées, à l'entrée de la rue Montaigne actuelle. Le *Salon de Flore* était situé à une très faible distance, et du même côté, sur le côté droit de l'avenue des Champs-Elysées.

(2) Une société l'acheta à cette époque, le divisa par lots et ménagea un passage entre eux. Ce fut le passage Marbeuf, plus tard avenue Marbeuf.

dez-vous des grisettes et leurs amants occasionnels, et qui disparut en 1812.

Le *Jardin du fleuriste Tripet* n'était pas loin de là ; quoiqu'on n'y dansât pas, qu'on n'y donnât aucune fête champêtre, et qu'on n'y pût voir que des jonquilles, des tulipes ou des renoncules, sans compter d'autres fleurs de moindre importance, il attirait au printemps les « amateurs de Flore ».

Dans l'ancien Élysée-Bourbon, Velloni avait installé le *Hameau de Chantilly*, et il annonça en 1801 cet événement sensationnel par une note communiquée aux journaux et que publia le *Journal des Débats*.

« HAMEAU DE CHANTILLY, CI-DEVANT L'ÉLYSÉE-BOURBON

AYANT DEUX ENTRÉES PAR LES CHAMPS-ÉLYSÉES ET PAR LE FAUBOURG SAINT-HONORÉ, AU COIN DE LA RUE MARIGNY.

» Velloni fils a l'honneur de prévenir le public qu'il fera incessamment l'ouverture de son nouvel établissement du Hameau de Chantilly, par une grande fête extraordinaire. On trouvera journellement des haltes anglaises composées de toutes espèces de viandes froides et des meilleurs vins, ainsi que des déjeuners à la

fourchette, et autres déjeuners, servis dans les chaumines du hameau.

» Un grand café champêtre sera établi au milieu d'une vaste salle de verdure : l'on y trouvera café, thé complet, chocolat, bavaroises, punch, toutes sortes de liqueurs fraîches, vins de liqueurs, liqueurs fines des îles, gros fours glacés à l'italienne, un assortiment complet de glaces et moules, sorbets, mousses faites par le citoyen Tortoni, élève et successeur de Velloni père ; une nouvelle citronnelle mousseuse comme le meilleur vin de champagne, une bièrerie hollandaise au centre du hameau, où il se débitera de la bière blanche de première qualité, avec des pâtisseries différentes, et généralement tout ce qu'on pourra désirer, le tout du meilleur choix et de la tenue la plus propre et la plus décente. L'on jouira dans ce vaste local de tous les agréments de divers jeux champêtres, comme balançoires, jeux de bague, volants, courses sur l'eau, danse au milieu du hameau dirigée par le citoyen Julien ; superbe promenade sur la terrasse du château, nouvellement décorée de pavillons, ornée de glaces, figures, vase portant fleurs et lumières, et une quantité de beaux orangers ; enfin, rien n'a été négligé pour rendre ce séjour le plus aimable et le plus élégant.



PÓTIER

» Le prix du billet d'entrée sera journellement d'un franc, dont 75 centimes seront reçus en consommation quelconque, la danse et les jeux champêtres exceptés.

» Il (Velloni fils) se propose de donner une fois par décade, de grandes fêtes extraordinaires, composées d'un concert vocal et instrumental, exécuté par l'orchestre du citoyen Feydeau, sous la direction du citoyen Lahoussaye ; beau feu d'artifice par le citoyen Ruggieri, et magnifique illumination par le citoyen Duvergier. Le programme de ces fêtes sera annoncé par des affiches, la veille et le jour qu'elles devront avoir lieu : le billet d'entrée pour ce jour-là sera de 2 francs sans consommation (1) ».

Malgré toutes ces attractions, le *Hameau de Chantilly* réussit médiocrement. En vain il avait pris soin d'offrir au public ce que le public aimait, dans un décor de village des plaisirs

(1) Comme les autres jardins d'été, le Hameau de Chantilly inondait les journaux de ses réclames. En voici une publiée, le 28 avril 1803 (8 floréal an XI), par le *Journal de Paris* : « Auj. jeudi 8 floréal, Fête et Bal Champêtre, Feu d'artifice sur l'eau tiré à 9 h. 1/2 du soir ; Concert d'harmonie, Illuminations, et quantité de nouveaux Jeux consacrés aux plaisirs des Dames (quels pouvaient bien être ces jeux?). Glaces, Restaurants et toutes sortes de Rafraîchissements. Prix du billet d'entrée 1 fr. 50, dont 0 fr. 75 en consommation. La Danse et généralement tous les Jeux sans rétribution. »

variés qui n'avaient pas grand'chose de commun avec l'innocence des champs.

Cette imitation et cet arrangement de la nature, ce pittoresque orné, devaient plaire à des Parisiens mal renseignés en général sur la véritable beauté d'un paysage et très peu capables de la ressentir. Aussi les trouvons-nous prodigués avec un art factice et rococo dans presque tous ces jardins d'été, mais nulle part autant qu'à *Bagatelle*.

Lisez l'enthousiaste description de cette promenade par un contemporain (1), et vous verrez à quel point un architecte ou un sculpteur, avec les meilleures intentions du monde, pouvait gâter, sous prétexte de la compléter, l'œuvre de la nature :

« Ce séjour enchanté offre le tableau d'une nature agreste, dont les sites heureux contrastent partout avec les productions des arts. Le charmant jardin de Bagatelle, ainsi que son pavillon, est situé au milieu du Bois de Boulogne : c'est l'œuvre de l'architecte Bellanger. Le pavillon qui joint l'élégance à la richesse, fut élevé dans six semaines; il est petit, mais sa petitesse convient à son objet : c'est ce qu'indique

(1) *Paris et ses Curiosités*, par Marchand, 1806, t. II, p. 71.

l'inscription en lettres d'or qu'on lit sur un marbre placé au-dessus de la porte : *Parva... sed apta*.

» On arrive au principal bâtiment après avoir traversé trois cours. La troisième est décorée, ainsi que la façade, de statues de marbre placées dans des niches. Dans le vestibule, on voit sur des cippes quatre bustes en marbre, d'après l'antique. Au fond, sous l'escalier, s'élève sur un piédestal la statue d'une nymphe, portant sur la tête une corbeille de fruits : cette corbeille sert au besoin à recevoir des girandoles pour éclairer l'escalier. Le rez-de-chaussée est composé de trois pièces, la salle à manger, le salon et la salle de billard. La salle à manger est décorée avec goût : on y remarque une cuvette placée au bas d'une glace, qui reçoit deux jets d'eau fournis par des dauphins. Les objets qui se répètent dans la glace produisent d'agréables effets. Le salon est à l'italienne : c'est une rotonde à l'italienne, dont la coupole est d'une belle élévation. La forme élégante de cette pièce, ornée d'arabesques, lui donne un caractère de majesté. La décoration de la salle de billard est d'un genre qui ne plaît pas moins. Un joli escalier en bois conduit aux appartements supérieurs, et, chemin faisant, les yeux se fixent sur une belle copie du tableau de la *Noce*

Aldobrandine. La chambre à coucher offre la forme d'une tente que l'on appelle *marquise*; tout l'ameublement est analogue à cette forme militaire. Cette tente semble supportée par plusieurs faisceaux de piques, surmontés de casques.

» La composition du jardin anglais est très ingénieuse : tous les objets qu'on y rencontre réveillent dans l'âme des sensations douces dont la variété réjouit. L'hermitage est à gauche ; des branches d'arbres toutes brutes lui servent de clôture. On y voit une maison et un oratoire couverts en chaume. Ces rustiques bâtiments sont soutenus par des arbres vivants.

» Des galeries irrégulières, souterraines, entièrement tapissées de mousse forment le rez-de-chaussée. Un escalier étroit soutenu par des branches d'arbres, conduit à la chambre à coucher ; elle est décorée avec la même simplicité. Dans une espèce d'alcôve est le lit qui, quoique seulement composé de mousse, invite à s'y reposer. Une petite galerie mène à l'oratoire que l'art n'a qu'ébauché.

» En quittant ce religieux séjour, on traverse des bosquets, des prairies, des vallons et des ruisseaux sur de jolis ponts : on trouve une grotte souterraine, on descend quelques marches, l'obscurité vous fait reculer, mais la curio-

sité vous ramène. Vous avancez dans la ténébreuse caverne : la nuit vous environne : mais bientôt un rayon de lumière fait renaître l'espoir ; le trouble cessé, et le jour vous éclaire de nouveau. Vous êtes alors agréablement surpris par la vue d'une grande pièce d'eau, et la découverte d'un rocher sur lequel est bâti un pavillon gothique. C'est le pavillon du philosophe, auquel on monte par un pavillon tournant. Il est entouré d'une petite galerie; l'intérieur est orné de médaillons représentant les sept Sages de la Grèce. Les vitres des fenêtres sont de plusieurs couleurs, qui vous font voir la nature sous diverses teintes : emblème ingénieux des passions humaines qui font voir à l'homme le même objet sous différentes couleurs.

» Dans le rocher sur lequel est construit ce pavillon, on a taillé une grotte assez vaste ornée de toutes les productions agréables du règne minéral. C'est sans doute le cabinet d'histoire du philosophe, comme le pavillon en est l'observatoire.

» On aperçoit de loin un rocher élevé et presque entièrement environné des eaux limpides d'un petit lac. Du haut de ce rocher, une nappe d'eau tombe en cascade, et de chute en chute se mêle avec fracas dans le lac qui lui sert de bassin : c'est par le moyen d'une ma-

chine hydraulique qui remplit un réservoir caché sous le rocher, que ce prodige s'opère.

» En parcourant ce délicieux jardin, le ciseau du sculpteur, vainqueur du temps, vous offre les dieux de l'antiquité, leurs autels, et vous transporte enfin dans les vallées délicieuses de l'ancienne Grèce ; mais bientôt un nouvel objet rappelle à votre imagination les plaines fertiles de l'Egypte. Un obélisque chargé d'hiéroglyphes, s'élève sur un piédestal supporté par quatre crocodiles.

» C'est ainsi que le jardin de Bagatelle, par la variété des objets qu'il offre à l'œil, enchante tout à la fois l'esprit et le cœur. Ce séjour qui semble avoir été créé par la magie, est digne d'exciter la curiosité de l'homme le plus indifférent. Les étrangers ne le visiteront pas sans en emporter dans leur patrie d'agréables souvenirs (1). »

A l'autre extrémité de Paris, sur le boulevard du Temple, au coin de la rue Charlot, le *Jar-*

(1) « Il est impossible, dit un de ces étrangers, de voir un plus agréable séjour dans un aussi petit espace... Maintenant (en 1804) le château de Bagatelle est occupé par un traiteur qui fait payer quinze sous pour l'entrée, et cinquante sous pour un verre de mauvais vin de Madère. La vue est charmante, et le parc agréable quoique sauvage (*sic*). Dans quelques appartements on voit encore les anciens meubles, mais la plupart des chambres ont été pillées. » KOTZEBUE, *Souvenirs de Paris en* 1804, t. II, p. 334.

din Turc continuait à attirer un public peu exigeant en matière de distractions, un public de bourgeois et de petits boutiquiers.

« Ce jardin, écrivait Marchand en 1806, n'est pas d'une grande étendue, mais la distribution est agréable. De petits cabinets en treillage offrent un asile contre les importuns. Les dames du Marais sont l'ornement de ce jardin, tandis que leurs paisibles maris sont occupés à jouer une partie de dames, de trictrac, de domino ou de billard (1). »

Non loin de lui, au coin de la rue du Temple, *Paphos*, essayant en vain de lutter contre un rival plus heureux, avait changé de nom sans accroître beaucoup sa vogue (2). Il s'appelait dans la première année de l'Empire le *Jardin d'Hébé*, et il deviendra plus tard le *Jardin des Princes*. En fait de princes, on n'y voyait guère que des grisettes et des filles (3). La principale attraction était une vaste rotonde dans laquelle

(1) *Paris et ses Curiosités*. t. I, p. 174.

(2) « Le jardin Turc ne peut suffire à la foule qui l'assiège : à quelques pas de lui le jardin des Princes, avec le talent, on peut dire à cause du talent de Garnerin, offre tout les charmes de la solitude. On serait tenté de croire que la sentinelle qui est à la porte a la consigne de ne laisser entrer personne. » *L'Hermite de la Chaussée-d'Antin*. Paris, 1815, t. I, p. 19. (Chronique du 18 août 1811.)

(3) « Paphos est le Tivoli des Grisettes », *Paris à la fin du* XVIIIe *siècle*..., par J.-B. PUJOULX, Paris, 1801.

on dansait le dimanche et le jeudi. L'entrée coûtait ces jours-là quinze sous. Les autres jours, elle était gratuite.

Le petit peuple parisien fréquentait peu ces jardins dont le luxe l'intimidait et où il ne se sentait pas chez lui. Aux divertissements qu'on y donnait, il préférait les fêtes champêtres, dans les villages de la banlieue. Elles exigeaient moins de frais et l'amusaient davantage. A la fin de l'été surtout, elles avaient pour lui beaucoup d'attrait, puisqu'elles lui permettaient, en prenant pour prétexte la fatigue de la marche ou la chaleur du soleil, de s'humecter copieusement le gosier.

« Les *fêtes champêtres* (et sous ce nom, nous n'entendons pas parler de celles qui se donnent au milieu de Paris, dans des jardins de 50 perches carrées) se disputent les derniers jours de la belle saison. Chaque village des environs de Paris jouit du privilège d'attirer périodiquement toutes les classes des habitants de la capitale. Quelques-unes de ces fêtes patronales, et principalement celles de Saint-Maur, de Vincennes, de Meudon, de Choisi, se distinguent par une réunion plus nombreuse; mais il en est une

Les grisettes fréquentaient également l'*Hermitage de Montmartre*, à la barrière des Martyrs, ouvert en 1807, et où le bal était conduit par Rose et le restaurant tenu par Branchu

surtout, qui l'emporte sur toutes les autres par son éclat et sa durée, c'est la fête de Saint-Cloud. La raison de cette prédilection des Parisiens, se trouve naturellement dans l'espoir qu'ils ont de jouir, en ce lieu, de la vue de LL. MM. II. qui daignent ordinairement se montrer dans cette réunion de famille. La foire de Saint-Cloud dure un mois entier, et la multitude qui s'y porte, pendant les quatre dimanches consacrés à cette joyeuse solennité, est elle-même le plus agréable des spectacles. Rien de plus riant et de plus varié que le tableau du départ et du retour. Des centaines de charrettes couvertes s'acheminent sur le pavé de la grande route, chargées jusque sur le brancard de trois ou quatre générations d'une même famille de bons artisans qui s'en vont gaiement passer leur journée dans les allées du parc. Sur les deux côtés du chemin, trottent, au milieu d'un nuage épais de poussière, les petites voitures appelées *coucous*, dont les conducteurs trouvent le moyen, avec un seul cheval (et quel cheval encore !) de transporter, en une heure de temps, à deux lieues de distance, huit personnes, en comptant les *lapins* et les *singes*, c'est-à-dire, ceux qui vont sur le siége et derrière la voiture. Ces carrossées se composent ordinairement d'employés subalternes, de commis-mar-

chands, de clercs de procureurs et de jolies grisettes qui se distribuent dans toutes les guinguettes de Saint-Cloud, et reviennent à pied le soir, au son mélodieux des *mirlitons*. Entre les carioles et les charrettes, circulent avec la rapidité de l'éclair, les légers bockeys, les brillantes calèches, les jolis chars-à-bancs, où se cachent sous leur ombrelle les élégantes dont le dîner s'apprête chez le fameux Griel. Distingués sur la route, tous les rangs, tous les états sont gaiement confondus dans le cours de la fête; on y jouit pêle-mêle de cette foule de jeux, de spectacles que l'on rencontre à chaque pas, et au milieu desquels s'écoule la plus grande partie de la nuit (1). »

Dans une de ses chansons, qui est intitulée *le Menuisier Simon ou la Rage de sortir le dimanche*, Desaugiers a raillé avec beaucoup de verve cette manie des ouvriers et des petits artisans parisiens de consacrer la journée du dimanche à de fatigantes et ennuyeuses promenades, au lieu de se reposer tranquillement au logis :

Allons, Suzon, j'tenons dimanche,
Ouvre tes yeux et tes rideaux ;
Quand j'ons six grands jours scié la planche

(1) *Mercure de France*, numéro du 22 septembre 1810.

Tu sais qu'j'ai d'la maison plein l'dos.
Il faut que j'sortions d'un' barrière...
Débarbouill' vite ton garçon... ;
Passe l'jupon
Moi l'pantalon
Et, zon, zon, zon
En avant, ma Suzon
J'goberons moins de m'ringu's que d'poussière
Mais j'ne serons point z'à la maison.

Où c'que j'irons ? que tu vas m'dire ;
C'est aujourd'hui foire à Pantin,
Courons-y vite, que j'respire
L'parfum z'embaumé du matin...
Seul'ment n'mets pas tes plus bell's hardes
Car ce nuage au-d'ssus d'Charenton
N'promet rien d'bon
Tant pis... Quoi donc ?
Et, zon, zon, zon
J'sais c'que c'est qu'un bouillon...
J'allons être inondé d'hall'bardes
Mais je n'serons point z'à la maison...

Frascati nous servira de transition pour passer des jardins d'été aux bals et aux maisons de jeu. On se promenait à Frascati, on y dansait, on y jouait surtout.

Le décor extérieur et intérieur était resté le même que sous le Directoire. A la porte une énorme lanterne, un soleil artificiel qui, projetant de tous côtés ses rayons, éclairait la façade peinte en bleu et en rose. Visible du boulevard,

une terrasse, bordée de vases de fleurs, dominait le minuscule jardin. Un escalier conduisait à un vestibule d'aspect plus ou moins pompéien — c'était la mode du jour — et qui s'ouvrait sur une grande salle entourée de glaces et ornée de guirlandes, entre lesquelles des amours ou des génies portaient des carquois ou des torches. A l'extrémité s'érigeait, patronne du lieu, dans sa blancheur marmoréenne, une statue de la Vénus de Médicis. Six autres salles faisaient suite à celle-là, et c'étaient partout, prodigués avec moins de goût que de luxe, des dorures, des glaces, des lustres de cristal, des tentures de soie ou de velours, des lampadaires qui représentaient des nymphes ou des déesses vêtues de leur seule beauté.

Le jardin était le triomphe du factice. Entre les orangers, les acacias et les rosiers, qui semblaient humiliés et confus du voisinage, des ponts rustiques, des temples, des rochers en toile et une tour en bois peint, qu'on rentrait, je le suppose, les jours de pluie.

C'était d'ordinaire à dix heures, à la sortie de l'Opéra, que la bonne société venait contempler ces merveilles, prendre du café ou des glaces, et laisser quelques louis sur les tables des salles de jeu.

Cependant la vogue de Frascati avait beau-

coup diminué, et les divers entrepreneurs qui s'y succédèrent pendant cette période ne furent pas très heureux.

Ruiné par une trop belle limonadière qu'il avait installée à son comptoir, Garchi partit pour Stockholm, où il devint officier de bouche du roi de Suède, mais sa maîtresse l'y suivit et il continua à se ruiner pour elle. Il mourut dans la misère à Hambourg.

Un des veneurs de Napoléon, M. Duthilière avait acheté Frascati. Il le loua à plusieurs entrepreneurs. L'un d'eux, Perrin, qui s'était réservé le jeu, gagna une vingtaine de millions et les perdit à la Bourse. Celui-là aussi mourut insolvable.

Savary, ministre de la police, céda le privilège à un certain Bernard, ancien fabricant d'armes en province, afin de compenser les pertes qu'il avait subies dans ses fournitures pour le compte de l'Etat. Bernard (1) eut pour successeur le marquis de Chalabre qui ne laissa que des dettes.

Vis-à-vis Frascati, l'Hôtel d'Augny qui appar-

(1) « M. Bernard, celui qui a eu le bonheur de faire rendre gorge, en 1814 et 1815, à nos amis les ennemis, a vu disparaître ses millions dans des spéculations de bourse... » *Nouveau Tableau de Paris.* Paris, 1834. (Article de Charles Reybaud, sur les Maisons de Jeu).

tint plus tard à Aguado — et où on donna le premier bal des Victimes — s'intitulait le *Salon des Étrangers*. Le directeur était le marquis de Livry qui avait épousé une jolie danseuse de l'Opéra, Mlle Saulnier. Des bals très fréquentés y avaient lieu. Ils servaient surtout à achalander cet élégant tripot, à y attirer une société choisie.

« De tous les plaisirs auxquels on courait à cette époque (sous le Consulat), le plus recherché et le plus à la mode était le bal masqué du Salon des Étrangers. Le marquis de Livry en faisait les honneurs. La meilleure société de l'Europe était alors rassemblée à Paris et la France, à peine échappée aux derniers orages de la Révolution, semblait saisir avec empressement tous les plaisirs qui pouvaient bannir de sa mémoire le souvenir de ses troubles politiques. Le Salon des Étrangers était chaque soir rempli d'une foule immense.

» De quel jeu effrayant j'ai été le témoin ! J'ai vu perdre trois cent mille francs d'un seul coup ; et quels quadrilles ! quels danseurs ! c'était Duport, c'étaient Bigottini et Miller, qui rivalisaient de grâce et de légèreté dans les divertissements de la soirée.

» Les soupers étaient servis par Robert avec tout le luxe de la gastronomie, non pas à un

seul couvert, mais sur plusieurs tables, de sorte que chacun pouvait choisir sa compagnie aussi bien que ses mets.

» Il y avait un Anglais qui donnait régulièrement au garçon un louis chaque fois qu'il demandait quelque chose.

» Un soir que le garçon avait reçu de cet Anglais généreux jusqu'à dix pièces d'or : « Milord, lui dit-il tout surpris, peut-être ignorez-vous qu'on ne paie pas ici ? — Oh ! oh ! peu importe, garçon, reprit l'Anglais froidement ; quand un homme risque cent mille francs sur une carte, il a bien de quoi donner quelques louis pour qu'on lui serve à souper. Voilà dix autres louis pour t'apprendre que je ne me trompe pas ».

» Que de gens de tout sexe, de tout âge, de tout rang, venaient chez le marquis de Livry, pour y hasarder, à la faveur du domino, le fruit de vingt ans de travail et d'économie sur une carte (1). »

Malgré l'organisation de la forme des jeux, les tripots, plus ou moins clandestins, plus ou moins protégés par la police subalterne, abondaient à Paris. Il y en avait surtout au Palais-

(1) *Souvenirs d'une dame du palais impérial*, par la baronne de Vaux, publiés dans le t. III des *Mémoires de Constant*. Paris, 1830, p. 76.

Royal — au 36, au 113, au 129, au 154, etc. — et dans les rues voisines, mais aucun quartier n'en était dépourvu. Il y en avait de populaires et d'aristocratiques. Ils prenaient, comme aujourd'hui, toutes les formes, bals, cercles, pensions bourgeoises. On y jouait le trente et un, le craps, le creps, le pharaon, qui disparut en 1815, le biribi et le passe-dix, supprimés plus tard parce qu'ils donnaient à la banque un trop grand avantage. Des dames du plus haut rang transformaient leurs salons en salles de roulette qui subvenaient largement aux frais du ménage.

Avec ou sans maisons de jeu, les bals publics, à une époque où la bonne et la mauvaise société montraient le même goût pour la danse, étaient très nombreux (1). Je me borne à mentionner ceux qui ont eu quelque importance, ceux qui ont laissé un nom qu'on retrouve parfois dans les Mémoires du temps.

Bal du jardin Doria, ci-devant bal champêtre des Marronniers, rue du Faubourg-du-Temple, n° 77.

(1) A propos de ces bals publics (sous le Consulat) Kotzebue note un détail curieux : « J'ai remarqué, dit-il, dans plusieurs de ces salles de danse une espèce d'industrie assez singulière. Dans un coin de la salle on voit un silhouetteur qui y a dressé sa table, et qui fait sur-le-champ des silhouettes à des prix assez modiques. » *Souvenirs de Paris en* 1804, t. II, p. 324.



Bal Tarare, rue Vieille-du-Temple.

Bal du Grand Salon, faubourg du Temple.

Bal de l'Elysée-Bourbon, ou ci-devant Vauxhall d'été, boulevard du Temple.

Bal du Vauxhall d'hiver, au théâtre Molière, rue Saint-Martin.

Bal du Zéphire, rue Saint-Denis, 195, au coin de la rue Mauconseil.

Bal du Vauxhall de l'Ermitage d'hiver, rue de Provence, au coin de la rue du Mont-Blanc.

Bal de l'Athénée des Étrangers, rue Neuve-Saint-Eustache (on n'y était admis que par cartes d'invitation).

Bal du Cirque des Muses ou du *Hameau de Chantilly*, rue Saint-Honoré, 91, vis-à-vis la rue du Four.

Bal du Prado ou *Veillées de la Cité*, rue de la Barrillerie (dans l'ancien théâtre de la Cité).

Bal du Salon des Redoutes, rue de Grenelle-Saint-Honoré, 40.

Bal du Salon de Flore, sur l'avenue des Champs-Élysées.

Bal du Salon de Mars, au rond-point des Champs-Élysées.

Bal de la Grande Chaumière, boulevard Montparnasse.

Bal champêtre de l'Hermitage, faubourg Montmartre, barrière des Martyrs.

Comme sous le Directoire, les concerts, presque autant que les bals, jouaient un rôle important dans les distractions de la société parisienne.

« Un chanteur, un pianiste ou tout autre artiste célèbre arrive-t-il à Paris ; il propose un concert pour s'y faire connaître, entendre et applaudir.

» La salle de la rue de la Victoire est ordinairement consacrée à ces réunions d'artistes. On entend Garat, Kreutzer, Frédéric Duvernoy, Baillot, Nadermann, Lebon, Mmes Armand, Branchu, Barilli, Festa, Correa, etc... (1) »

Le goût de la musique classique s'était répandu dans toutes les classes et elle avait pour interprètes d'excellents artistes, dont le nom n'est pas oublié.

Parmi les exécutants : les pianistes Pradher (2), Ladurner — dont la femme, violoniste célèbre, composa des mélodies qui eurent beaucoup de vogue — les violonistes Rode, Baillot (3), Habeneck aîné.

(1) *Manuel du Voyageur à Paris*, par VILLIERS, p. 212.

(2) C'était l'accompagnateur préféré de Garat.

(3) Baillot, élève de Poliani, à Rome, était entré à l'orchestre Feydeau, sur la recommandation de Viotti. Il remplaça Rode au Conservatoire. Il faisait partie, comme second violon de la musique particulière de l'Empereur. Baillot mourut le 15 septembre 1842. Son violon se trouve dans le musée du Conservatoire, à qui il le légua.

Parmi les chanteurs : Garat et Crescentini, dont nous parlerons tout à l'heure, Mlle Scio, étoile des concerts Feydeau, Mlle Doyen, Mme Branchu, et surtout Mme Barilli, Mlle Catalini et Mlle Grassini.

Mlle Bandini, fille d'un chanteur italien, avait épousé Barilli, *primo buffo caricato*. Elle ne se destinait pas au théâtre, et ce fut son mari qui l'obligea en quelque sorte à y entrer. Elle avait une voix très fraîche servie par un remarquable talent dramatique. Pour chanter à la cour, elle recevait chaque année 6.000 francs de gratification.

Angélique Catalani, née à Venise en 1785 — d'autres disent à Sinigaglia, dans les États pontificaux — avait débuté en 1802, à seize ans, sur le théâtre de l'*Argentina* à Rome, avec un succès prodigieux dû autant à sa jeunesse qu'à son talent de cantatrice. Elle joua ensuite au Théâtre italien de Lisbonne, dans une troupe dont Crescentini était directeur, et, en 1806, vint pour la première fois à Paris. Elle chanta dans les deux concerts donnés à Saint-Cloud les 4 et 11 mai 1806, et on admira beaucoup sa merveilleuse virtuosité, l'art avec lequel elle se jouait des difficultés musicales les plus grandes. A cet égard tous les témoignages contemporains la déclarent incomparable. Napoléon lui

donna 5.000 francs comptant, une pension de 12.000 francs et la disposition gratuite de l'Opéra pour deux concerts — dont le premier eut lieu le 21 juillet 1806 (1) — et qui produisirent 49.000 francs. Mlle Catalani quitta la France en 1806 et n'y revint qu'en 1814.

C'est à la Scala de Milan — où elle avait débuté en 1794, à vingt ans — que Bonaparte, quelques jours après la bataille de Marengo, entendit pour la première fois la Grassini. Elle lui plut tellement, et comme femme et commme chanteuse (2), qu'il l'engagea à venir à Paris. A peine y fut elle arrivée, qu'elle se lia avec Garat dont les conseils lui furent précieux.

Le 22 juillet 1800, on la vit figurer, dans tout l'éclat de sa beauté, à la fête qui eut lieu au Champ-de-Mars et à laquelle assistaient les soldats qui venaient de s'illustrer dans la campagne d'Italie. Un orchestre de 800 musiciens

(1) Les billets coûtaient trente-six francs, ce qui représenterait aujourd'hui quatre-vingts francs environ.

(2) « Sa voix, contralto vigoureux et puissant, était d'une grande étendue dans les sons élevés ; expressive et sympathique, elle se prêtait sans effort à toutes les nuances du chant expressif et passionné, et dans les morceaux légers, vifs et piquants, elle déployait un brio, un mordant et une souplesse remarquables. Jamais cantatrice n'a possédé peut-être un talent plus flexible et des ressources de vocalisation plus variées. » Marie et Léon Escudier. *Vie et Aventures des Cantatrices célèbres*... Paris, 1856, p. 230.

exécuta des airs militaires composés pour la circonstance par Gossec. Tous les grands chanteurs du temps étaient là. La Grassini partagea leur succès.

C'était une admirable cantatrice, mais son accent trop prononcé l'écartait de l'opéra et son genre de talent convenait peu à l'opéra-comique. Ces raisons la déterminèrent à quitter Paris en 1801. Elle alla d'abord à Berlin et resta deux ans, de 1802 à 1803, à Londres, mais l'année suivante, après la proclamation de l'Empire, elle revint en France et fut attachée au théâtre et aux concerts de la cour avec 36.000 francs de traitement et 15.000 francs de gratification.

Très gaie et très simple dans le monde la Grassini offrait cette particularité d'être, quoique actrice, dépourvue de prétention et incapable d'envie (1).

On n'en pouvait pas dire autant de Garat, au moins en ce qui concerne la prétention. Il était resté sous l'Empire le délicieux chanteur et l'homme insupportable qu'il avait été sous le Directoire. Il conservait au même degré le désir, l'impérieux besoin d'accaparer l'attention, non seulement par les qualités de sa voix mais par

(1) Après l'Empire, elle retourna en Italie, Les dernières années de sa vie se passèrent dans les environs de Paris. Elle mourut vers 1850.

la coupe de ses habits. Ses rubans de montre, par leurs dimensions et leur couleur, étaient uniques à Paris, et il faisait détruire les pièces de drap dans lesquelles on découpait ses gilets, afin que personne n'en pût porter comme lui.

Le moindre bruit, quand il détaillait devant des femmes qui se pâmaient une de ses douceureuses romances, lui paraissait plus qu'une inconvenance, un véritable crime de lèse-majesté. Un jour il admonesta sévèrement une de ses auditrices qui avait cru pouvoir en l'écoutant déguster un sorbet : « Madame, lui dit-il, je n'ai pas l'habitude de chanter avec accompagnement de cuillère ».

Sa vanité prodigieuse, toujours en quête d'éloges et d'honneurs, se dispensait volontiers de la plus élémentaire politesse. « J'eus trois fois, raconte Kotzebue dans ses *Souvenirs de Paris en 1804* (1), l'occasion d'admirer à quel point il pousse l'impertinence. La première fois, il avait promis de ne pas manquer, et cependant il ne vint pas ; la seconde fois, c'était chez Mme Regnault de Saint-Jean-d'Angély : il vint et je sus qui c'était, aussitôt qu'il parut. Il entra au milieu d'une société brillante, habillé négligemment en bottes, les cheveux à la Titus et

(1) T. II, p. 68.

en désordre ; il se donna des airs comme aurait pu le faire autrefois un homme de cour ; on eut beau le prier, jamais on ne put obtenir de lui qu'il chantât. La troisième fois (chez cette femme sensible qui est l'auteur de *Valérie* (1), il en fit presque autant. Je vis avec quelle chaleur on le priait de chanter, je lus clairement sur son visage que ces prières ne lui déplaisaient point, et qu'elles étaient une sorte de prélude qu'il ne voulait pas faire cesser de si tôt. Comme je hais à la mort toutes ces grimaces, je sortis précipitamment quelques minutes avant qu'il daignât se rendre aux vœux de la société. »

Garat, quoique sa vogue ne fût pas diminuée, avait sous l'Empire un rival, chanteur achevé comme lui mais un peu moins complet comme homme.

Jérôme Crescentini était un de ces *evirati* — ainsi qu'on les nommait en Italie — qui devaient à une opération assez délicate une voix plus fraîche et plus juvénile, et il est permis de noter, en s'en étonnant un peu, que cette opération ne lui enleva en rien les sympathies

(1) Cette femme sensible c'est la baronne de Krudener qui publia en 1806 un roman auto-biographique *Valérie*. Ce roman était déjà connu en 1804 par des lectures qu'en faisait l'auteur aux habitués de son salon.

admiratives des grandes dames de son temps.

Ce chanteur, de même que beaucoup d'autres, aimait l'argent, et c'est en le prenant par son faible que Napoléon le fit venir à Paris.

« Dans ce temps de guerres continuelles, l'Autriche payait ses soldats et ses chanteurs avec un papier-monnaie dont le crédit se perdait de jour en jour, et Crescentini paraissait très sensible à l'harmonie des écus. Lorsque M. de Rémusat (surintendant des Théâtres de Paris) lui fit des propositions pour l'engager de la part de l'Empereur, ce virtuose fut tellement charmé par la certitude d'empiler des napoléons au lieu de plier des assignats, qu'il borna modestement à 6.000 francs le prix de ses services annuels. M. de Remusat, le duc de Bassano (Maret) lui firent remarquer l'inconvenance d'une telle demande : « Je vous accorde » les 6.000 francs, dit le duc au chanteur, et » vous ordonne au nom de l'Empereur, d'en » accepter vingt-quatre autres pour l'honneur » de votre talent et du Souverain qui sait » l'apprécier ». Crescentini se soumit respectueusement aux volontés de son Souverain (1). »

Le triomphe de Crescentini c'était le rôle de

(1) Castil-Blaze. *Chapelle-Musique des Rois de France.* Paris, 1832, p, 184.

Roméo dans l'opéra de Zingarelli, *Roméo et Juliette* (1). Il y surpassait le célèbre Marchesi, de Milan.

Dans une représentation de cet opéra sur le théâtre de la cour il chanta avec tant de talent que Napoléon, enthousiasmé, lui donna séance tenante, la décoration de la Couronne de fer (2).

Récompense un peu imprévue. Ceux qui avaient été décorés de cet ordre en Italie se plaignirent. Crescentini, disaient-ils, est un excellent chanteur et un honnête homme, mais il lui manque cependant quelque chose. Pour les consoler de cette mortification qu'ils prenaient trop à cœur, on fit courir à Milan, ce dicton : *Sono tutti coglioni quegli che hanno la corona di ferro*.

L'Empereur se montra toujours très favorablement disposé à l'égard de ce mélodieux *castrato*. On en cite un exemple assez amusant.

En 1811 (3), Crescentini avait été prié de chanter dans un concert aux Tuileries où

(1) Opéra en trois actes joué pour la première fois à Milan en 1796, représenté à Paris le 16 décembre 1812.

(2) Cet ordre avait été fondé par Napoléon en 1805, à l'occasion de son couronnement comme roi d'Italie.

(3) Il publia cette même année 1811, par souscription, à Paris, un *Recueil d'exercices pour le chant des voyelles* avec un *discours préliminaire* en italien.

devaient également paraître Viotti, Baillot, Garat, Nourrit père, Mme Branchu, etc.

Au dernier moment le maître des cérémonies s'aperçoit qu'on n'a pas pensé à envoyer, selon l'usage, des voitures aux artistes, et ce jour-là précisément il pleuvait à verse. A la hâte il mobilise tout ce qu'il peut se procurer de véhicules au château ou dans les environs. Pour Crescentini on n'avait pu découvrir qu'un char à bancs.

Le chanteur monte sur ce char très peu triomphal et, dans son dépit, refuse obstinément de s'abriter sous le parapluie du conducteur.

Il se présente dans la salle de concert, ruisselant, transformé en cascade, et s'adressant au public qui le considérait avec stupéfaction :

« Messieurs, dit-il en affectant de parler très froidement, il m'est impossible de chanter aujourd'hui, car j'ai attrapé tout à l'heure un rhume sur le maudit char à bancs qu'on m'a envoyé. »

Crescentini obligé de voyager sur un char à bancs ! Crescentini enrhumé ! C'était une grosse affaire. On se livra immédiatement à une enquête. Le maître des cérémonies reçut une de ces réprimandes qui faisaient trembler des maréchaux de France, beaucoup plus que n'au-

raient pu le faire les boulets des ennemis. L'Empereur se hâta d'envoyer au chanteur son médecin, et il reçut quelques jours après une tabatière d'or avec le portrait du maître et cette flatteuse inscription : *Napoléon à Crescentini*.



APPENDICE

PETITS SPECTACLES. — LES PANORAMAS

1800 (1)

L'Automate, qui joue aux échecs et aux dames, rue des Poulies.

La Femme invisible, enfermée dans une cage de verre, répond sans être vue aux questions qu'on lui pose.

1801

L'Automate de Pelletier, joue 16 airs de suite sur le galoubet.

1802

Hommes extraordinaires (deux frères au corps couvert d'écailles), présentés par le citoyen Joanny, palais du Tribunat, galerie de pierre, n° 178.

1803

L'Espagnol incombustible.

La jeune Norvégienne à barbe, boulevard du Temple.

1804

Courses d'oiseaux hollandais, boulevard du Temple.

Serpents à sonnettes vivants, montrés à l'hôtel Taranne, faubourg Saint-Germain.

(1) Ces dates qui sont naturellement approximatives indiquent l'époque où les petits spectacles cités paraissent avoir eu le plus de vogue.

1805

Le ventriloque Thiemet. (Il donnait ses séances deux fois par semaine, le mercredi et le samedi, dans la salle des redoutes de la rue de Grenelle-Saint-Honoré.)

1806

Cabinet du citoyen Bertrand, ancien professeur de physiologie et d'accouchements. Palais du Tribunat, galerie du café de Foi, 23. Ouvert tous les jours, de 9 heures du matin à 10 heures du soir. Entrée 1 fr. 50. « Le citoyen Bertrand est parvenu à offrir à l'œil de l'observateur les diverses périodes des maladies auxquelles nous expose le dérèglement de nos passions (1). »

Cabinet-Musée de M. Pelletier, hôtel de Beauvais, rue Saint-Antoine, 324.

On y montrait des pièces mécaniques ;

Un automate qui jouait en même temps du galoubet et du tambourin ;

Un instrument appelé harmoni-metallica ;

Un tableau dans lequel se mouvaient vingt-neuf personnages ;

Divers outils et entre autres une scie-rabot qui coupait le bois en lamelles très minces avec lesquelles on fabriquait des fleurs artificielles.

Cabinet d'histoire naturelle, de phénomènes et d'antiquités, rue du Paon-Saint-Victor, 13.

Appartenait à une d^lle^ Gaillard (pierres, coquilles, oiseaux, plantes, un petit nègre noir et blanc, pierres gravées, médailles, vases, idoles et fétiches, habillements, armes et ustensiles des sauvages).

(1) *Paris et ses Curiosités*... T. I, p. 180.

Cabinet de physique expérimentale et amusante de M. Robertson, rue et cour des Capucines, vis-à-vis la place Vendôme (fantasmagorie; expériences sur le fluide galvanique) (1).

Théâtre pittoresque et mécanique du citoyen Pierre, rue Neuve-de-la-Fontaine (2).

« Jamais la peinture et la mécanique n'ont produit des effets plus surprenants et des illusions plus complètes que sur ce théâtre. Le citoyen Pierre y présente la nature dans toute sa grandeur, et avec toutes ses diversités. Ce sont ses montagnes majestueuses, ses sites pittoresques et animés, ses vues lointaines, ses perspectives magnifiques; c'est la transparence des eaux, la verdure des prés, la teinte sombre et imposante des rocs, l'azur des cieux, la lumière du soleil, le mouvement des grandes villes et l'ordonnance de leurs places. On y voit le soleil levant chasser devant lui les nuages, et paraître sur l'horizon avec tout son éclat. Nos guerriers y reconnaissent, dans les environs de Mayence, le théâtre de leurs travaux et de leur gloire. En un mot le théâtre pittoresque du citoyen Pierre mérite d'être vu (3). »

1807

Assaut de danse de corde entre Forioso et Ravel dans la salle Montansier. (L'enjeu était de 500 francs. Ravel fut vainqueur.)

Le Mnémoniste Fémaigle (4)

(1) Voir sur ce spectacle qui eut un très grand succès les *Mémoires du physicien-aéronaute Robertson*. Paris, 1831.

(2) Il s'installa plus tard rue du Port-Mahon, dans le quartier Feydeau.

(3) *Paris et ses Curiosités*... 1806, t. I, p. 185.

(4) V. *L'Hermite de la Chaussée-d'Antin*, t. II, p. 147.

1808

Panharmonicon, orgue exposé dans la cour des Fontaines.

1810

Éléphant automate, qui mangeait, buvait et digérait en vingt-quatre heures. (Fabriqué par A. Baudon-Gaubourg, il fut exhibé au Palais du Tribunat, dans la galerie des Bons-Enfants.)

1811-1812

Fantasmagorie, par M. le Breton, rue Bonaparte.

Cabinet d'architecture de M. Dufourny, quai des Quatre-Nations.

Ventriloques au café Borel, au café des Aveugles, etc. (1)

Tours d'adresse par le prestidigitateur Olivier, rue Grenelle-Saint-Honoré.

« Olivier, dit la duchesse d'Abrantès (2), était un homme qui faisait des tours de cartes et d'adresse avec un talent merveilleux. » On le payait très cher pour venir fonc-

(1) Ce divertissement était fort à la mode. J'ai déjà cité les ventriloques qui se disputaient la faveur du public, Thiemet, Valentin, Borel, Fitz James. Comte, qui devait être le plus célèbre, n'arriva qu'assez tard à la réputation. Vers 1810 il commença à donner des séances dans la Salle de la rue de Thionville, sans grand succès. Il se décida alors à parcourir la province et l'étranger. Ce n'est guère qu'à la Restauration qu'il parvint à lutter avantageusement contre ses rivaux. Il prit à cette époque le titre de physicien, du Roi auquel lui donnait droit, assurait-il, un brevet accordé par Louis XVIII le 26 juillet 1815. L'année suivante il publia un ouvrage assez amusant. *Voyage et Séances anecdotiques de M. Comte* (de Genève), *physico-magi-ventriloque.*

(2) *Histoire des Salons de Paris*. Ed. Garnier, t. III, p. 234.

tionner dans les Salons, et il a eu l'honneur d'être célébré dans une chanson de Desaugiers (1), que nous allons citer *in-extenso* en manière d'intermède.

Je n'vois, en fait de pestacles
  Foi d'Cadet Buteux,
Rien qui vaille les miracles
  D'nos escamoteux;
J'en savons un passé maître
  Qu' j'avons vu l'aut' soir;
Gn'y a qu'un moyen de l'connaître
  Et c'est d'aller l'voir

J'crois que c'luron-là s'appelle
  Monsieur Olivier;
Et c'est dans la ru' d'Guernelle
  Qu' travaille l'sorcier;
I' sait vous r'tourner, vous prendre
  Qu'on n'y connaît rien
Et j'dis qu' s'il ne s'fait point pendre
  C'est qu'il le veut bien.

J'pensons une carte, i' m'la nomme,
  C'était l'roi d'carreau:
V'la qu' d'une main il prend z'un' pomme
  Et d' l'autre un couteau;
Il la partage, il la montre,

(1) Elle a pour titre : *Soirée de Cadet Buteux, passeux à la Rapée, aux Expériences du sieur Olivier.* (Chansons de Desaugiers. Paris, 1858, p. 110.)

Et, voyez l'malin!
V'la mon roi qui s'y rencontre
En guise d'pépin.

C' qu'est pus fort, c'est qu'il prépare
Un grand verre d'vin,
Et vous l'flanque, sans dir' gare,
Au nez d'mon voisin:
L'diable d'vin s'métamorphose
En rose, en œillet:
V'là, m'dis-je en restant tout chose,
Un vin qu'a l'bouquet!

J'li prêtons, à sa prière,
Mon castor à glands,
Parc' qu'il avait z'envi' d'faire
Une om'lette dedans:
Gn'y a point z'a dire, il l'a faite,
Et ça sous not' nez
Et, jarni, moi, d'voir c't'om'lette
Ça m'a tout r'tourné.

Il me d'mande que j'li garde
Six écus tournois;
J'les prenons, mais quand j'y r'garde
V'la qu'i' m'en manqu' trois;
On les trouv' dans un' aut' poche:
A Paris, quoiqu' ça,
N' faut point z'un' lunett' d'approche
Pour voir ces coups-là.

Il perce un mouchoir d'percale
D'la grosseur d'un œuf;
Il souffle dessus, il l'étale,
Crac, le v'là tout neuf.
Pour nos fill's, ah! queu trouvaille,
Dans c'siècle d'vartus
Si, pour boucher z'un' entaille
N'fallait qu'souffler d'ssus!

V'là qu' tout à coup la nuit tombe...
Et, pour divartir
J'vois comm' qui dirait d'un' tombe
D's esquelett's sortir :
A leurs airs secs et minables,
On s'disait comm' ça :
C'est-i d's artist's véritables
Qui jou'nt ces rol's-là ?

Mais avant qu'un chacun sorte
(Et c'est là l'chiendent !)
V'la l'Fanfan qui nous apporte
Deux torches d'rev'nant
Morgué! que l'bon Dieu t'bénisse.
Suppôt d'Lucifer!
J'croyions que j'avions la jaunisse,
Tant j'avions l'teint vert.

Bref, c't'Olivier z'est capable,
Dans l'méquier qu'i' fait.
D'escamoter jusqu'au diable,
Si l'diable l'tentait :

Par ainsi, sans épigramme,
Crainte d'accident,
Faut toujours, messieurs et dames,
S'tâter en sortant.

1813

Le Phoque ou Lionne de mer, rue Neuve-des-Petits-Champs, 11.

1814

Le Calculateur américain Zerah Colburn, rue Vivienne, 15.

1815

La Vénus Hottentote, rue Saint-Honoré, 188.

Le Rhinocéros vivant, rue Castiglione.

Théâtre des Acrobates, fondé par Mme Saqui, sur le boulevard du Temple (1).

(1) A ces petits spectacles il faut en ajouter un qui attirait surtout un public populaire, le *Combat du Taureau*.

Avant la Révolution (qui le supprima) il n'était autorisé que les jours de Concert spirituel, pendant lesquels les autres spectacles étaient fermés. Quand on l'eut rétabli, il eut lieu les dimanches et fêtes, derrière l'hôpital Saint-Louis, au bout de la rue Grange-aux-Belles. Des taureaux, des loups, des ours, des ânes s'y battaient contre des dogues, et on annonçait ces acteurs à quatre pattes par des affiches spéciales où ils étaient aussi abondamment loués, et sans doute à plus juste titre, que leurs confrères des grands théâtres. A la fin de chaque représentation, la direction débitait, et c'était son plus sérieux bénéfice, une pommade souveraine pour les plaies. Quand on en avait elle les guérissait, quand on n'en avait pas elle en faisait venir.

Le Combat du Taureau fut plus tard transporté à la

Une attraction d'un genre tout nouveau, dont les débuts en France datent — ou à peu près — de cette période, doit nous arrêter plus longtemps.

On attribue l'invention des panoramas au peintre écossais John Barker. Le premier essai public eut lieu, en 1787, à Édimbourg et ce fut une vue de cette ville. En 1792 le premier panorama ouvert à Londres représenta une vue de la flotte anglaise à Portsmouth.

Quelques années plus tard, Fulton étudia les procédés de John Barker et projeta de les introduire en France. Le 26 avril 1799 il prit un brevet d'importation d'une durée de dix ans, mais ne pouvant, faute d'argent, l'utiliser lui-même, il le vendit à M. et Mme James Thayer.

James Thayer fit construire simultanément deux coupoles à l'entrée du passage qui leur dut son nom de passage des Panoramas. Ces coupoles avaient 17 mètres de diamètre et 7 mètres de hauteur.

Un article de Lucas Rochemont dans le *Journal des Dames et des Modes*, le 20 thermidor an VII (7 août 1799) annonça en ces termes

barrière dite du Combat et qui avait d'abord porté le nom de barrière de Pantin. Les garçons bouchers étaient particulièrement friands de ce genre de spectacles.

l'ouverture du premier de ces panoramas (1) :

«Depuis le 17 du présent mois (le 17 thermidor, c'est-à-dire le 4 août 1799), il vient d'être offert à la curiosité des amis des arts, dans le Pavillon circulaire, construit, depuis peu, dans l'intérieur du Jardin d'Apollon, ci-devant des Capucines, près le boulevard, un plan de Paris, peint avec tout le charme de la vérité, et tout le séduisant de l'optique. Ce plan s'offre à tous les regards, près du thelegraphe (*sic*) des Tuileries; le spectateur, placé sur une planche circulaire, au milieu de l'enceinte, est sensé jouir de la perspective, qui a fourni l'idée de ce tableau aux artistes de mérite (2) qui l'ont exécuté; il le domine dans le pourtour du local, et, d'un seul regard, peut se promener sur la vaste enceinte de cette grande commune, et en distinguer tous les objets dignes de sa curiosité. »

Une note envoyée aux journaux informait le public que « ce panorama ou tableau sans bornes était ouvert tous les jours à la nouvelle rotonde, située Jardin dit d'Apollon, boulevard Montmartre, depuis huit heures du matin jus-

(1) L'autre suivit de près. On y représenta l'*Évacuation de Toulon par les Anglais en* 1793.

(2) Jean Mouchet, Denis Fontaine, Constant Bourgeois et Pierre Prevost.

qu'à huit heures du soir. Prix d'entrée : 1 f. 50 par personne ».

La nouvelle invention, ou du moins l'invention que les Parisiens croyaient nouvelle, eut un grand succès, et l'Institut nomma une Commission chargée de l'étudier et d'en rechercher les perfectionnements.

En 1802, le Pavillon de Hanovre eut son panorama (ouvert le 15 mai) qui donna une vue de la ville de Londres. Ceux du Jardin des Capucines ou d'Apollon et du boulevard Montmartre représentaient, en 1804, au commencement de l'hiver, le camp de Boulogne et Amsterdam (peints par Prevost) — en 1806, des vues de Paris, de Toulon, de Lyon et une nouvelle vue de Londres.

Le principal peintre de ces tableaux circulaires, Prevost, et Thayer qui les avait introduits en France, jugèrent utile de s'associer. En 1807, ils firent construire entre le boulevard des Capucines et la rue Neuve-Saint-Augustin, une nouvelle rotonde qui avait 32 mètres de diamètre sur 16 mètres de hauteur. C'est là qu'ils représentèrent, en 1809, *l'Entrevue de Tilsitt* (1), que Napoléon vint voir en 1810, et

(1) Le *Moniteur universel* du 9 avril 1809 l'annonçait ainsi, en même temps que d'autres vues : « Panorama. — Les *Vues d'Amsterdam et de Boulogne* sont exposées dans les

dont il avait peut-être conseillé le sujet à Prevost.

L'Empereur n'ignorait pas que le patriotisme a besoin d'être cultivé, enseigné. Il pensait que les panoramas, en illustrant les victoires les plus récentes, en évoquant les pages les plus glorieuses qu'il était en train d'écrire avec la pointe de son épée, pourraient fortement agir sur l'âme populaire. Voilà pourquoi il eut, en 1810 ou 1811, l'idée de faire élever, dans le grand carré des Champs-Élysées, huit rotondes où seraient représentées les grandes batailles de la Révolution et de l'Empire. Les événements de 1812 empêchèrent la réalisation de ce grandiose projet.

Le 6 mai 1810 (1), le panorama de Wagram avait succédé à celui de Tilsitt. C'était un des meilleurs tableaux de Prevost, et le *Mercure de France* lui consacra, le 28 juillet 1810, un très élogieux article : « La bataille de Wagram est d'un effet magique ; on se trouve en un moment, transporté du boulevard des Capucines dans les plaines de la haute Autriche. Cet ouvrage

deux rotondes du boulevard Montmarte, depuis 10 heures du matin jusqu'à 6 heures. La *Vue de Naples* est exposée dans une troisième rotonde. Celle de Tilsitt vient d'être ouverte au public dans la grande rotonde, boulevard des Capucines. Prix d'entrée : 2 francs chaque. »

(1) Jour anniversaire de la bataille de Wagram.

offrait des difficultés de plus d'un genre. Les unes ont été surmontées, et les autres éludées avec beaucoup d'art. Comment éviter la monotonie dans une plaine immense, où l'on n'aperçoit aucun arbre, aucun accident de terrain, où les masses se trouvent jetées à l'horizon? Pour obvier à cet inconvénient si grave, l'artiste a su varier ses premiers plans en divisant sa surface en terres labourées, en prairies en champs de blé, que traversent quelques grandes routes qui vont se perdre dans les derniers plans. »

Un peu partout avaient surgi des panstéoramas, des cosmoramas, etc. Ils ne réussissaient pas toujours. *L'Hermite de la Chaussée-d'Antin* écrivait dans un article du 18 août 1811: « M'expliquera-t-on pourquoi la curiosité qui ne se lasse pas du spectacle de Pierre, avec son éternelle tempête et son lever de soleil de tous les soirs, ne conduit presque personne au *Cosmorama*, où les tableaux sont plus vastes, plus intéressants et surtout plus variés? (1) » Le 6 mai 1812, Prevost inaugura une vue d'Anvers, et ce fut un des derniers panoramas de cette époque.

(1) T. I, p. 19.

III

GASTRONOMES ET MYSTIFICATEURS
TOPOGRAPHIE CULINAIRE DE PARIS

Rendons à l'Empire cette justice qui lui est due. Il a beaucoup aimé. Il a beaucoup mangé. L'un est peut-être la conséquence de l'autre.

Les femmes ne seront que plus tard des sylphides poétiques et éthérées, affranchies, à les en croire, des matérialités de la nature. Elles ne mangent pas encore du bout des lèvres et avec des mines dégoûtées, comme si elles avaient honte de cet avilissante obligation. Ce sont en général de robustes matrones, solides au poste, bien montées en couleur, et chez lesquelles l'appétit est à la hauteur du tempérament, et elles ne s'en cachent pas.

On n'a pas encore dénoncé la faillite de l'estomac. Les hommes de ce temps sont capa-

bles de faire un bon dîner sans l'expier par une indigestion. D'importunes grastralgies ne les obligent pas à se soumettre à un régime. Ils ne se nourrissent pas de produits pharmaceutiques, de poudres ou de pilules, mais d'excellents biftecks cuits à point ou de savoureuses volailles. Ils les arrosent copieusement, ainsi qu'il convient à un honnête homme, de vins généreux qui mettent du soleil dans le cerveau et dans le cœur. Bien manger, ce n'est pas seulement un plaisir et un plaisir très vif, c'est un honneur. Cela prouve des habitudes de luxe et une délicatesse native. Il convient de mépriser également le pauvre qui ne peut pas manger une nourriture fine et relevée et le riche qui la mange avec indifférence. Comme la gourmandise est l'esprit de l'estomac, une juste considération doit entourer celui qu'on appelle alors le *gastronome*.

Ce type du temps c'est Cambacérès, archigourmand plus encore qu'archichancelier, qui le représente le mieux, et c'est lui que nous prendrons comme exemple, mais disons d'abord quelques mots sur l'heure des repas et leur distribution.

On débutait naturellement par le petit déjeuner, au saut du lit.

Entre dix et onze heures, déjeuner à la four-

chette composé de viandes froides et de viandes grillées. L'heure de midi, depuis longtemps démodée, ne continuait à être en usage que dans les provinces le plus reculées.

Vers 1804, la bonne société commença à prendre l'habitude de se mettre à table à six heures au plus tôt, à sept heures au plus tard. Dans une lettre à son neveu, le 6 septembre 1806, le cardinal Maury déclarait cette obligation de dîner à sept heures du soir très incommode (1).

Les grands dîners, dont on abusait un peu dans cette société à la fois gourmande et hiérarchique, avaient l'inconvient d'être trop longs, trop copieux, avec un trop grand nombre de convives. Ils coûtaient fort cher, à cause du prix élevé des primeurs dû surtout à la difficulté des tranports. Ils étaient souvent mal servis, même chez les plus hauts fonctionnaires. Les traditions d'élégance ne se maintenaient que dans le faubourg Saint-Germain. Elles y remplaçaient, un peu par nécessité, le luxe de la table.

Presque partout le maître de la maison ser-

(1) Mgr Ricard, *Correspondance et Mémoires du cardinal Maury*, t. II, p. 343. Dans le peuple et la petite bourgeoisie on dînait plus tôt. En général l'heure variait beaucoup suivant les classes de la Société et la profession. De 3 heures à 7 heures, les restaurants étaient pleins.

vait lui-même. « Tout amphitryon qui sait vivre, dit l'*Almanach des gourmands* qui faisait autorité en la matière, doit savoir offrir jusqu'à trois fois à chacun des convives du même plat (1) ». Mais l'amphitryon n'offrait pas aux invités avec les mêmes formules. La politesse se mesurait très exactement à l'importance de chaque convive. Talleyrand excellait dans ces nuances, qui rappelaient à propos à ceux qu'il admettait à sa table le rang qu'ils occupaient dans le monde et l'estime où on les tenait. Le mauvais côté de cette politesse si bien dosée c'est qu'elle attachait infiniment plus d'importance au titre et aux fonctions qu'à la valeur intellectuelle ou morale.

Au dessert un des convives se levait et chantait de son mieux une chanson où les mêmes motifs revenaient perpétuellement et dont on entonnait en chœur le refrain, mais cet usage diparut dans les premières années de l'Empire, sauf dans les dîners de sociétés bachiques ou littéraires.

On quittait la salle à manger et on allait dans le salon pour prendre le café et les liqueurs, ces délicieuses *liqueurs des îles* que vendait la célèbre Martiniquaise, Mme Amphoux.

Aux petits soupers du XVIII[e] siècle s'é-

(1) *Souvenirs de Paris en* 1804, t. I, p. 245.

taient substitués, aux mêmes heures, les *thés*. « On appelle ainsi, dit Kotzebue (1), des repas qui se font entre deux et trois heures du matin, et où l'on trouve de tout excepté du thé. De la viande, du gibier, des vins spiritueux, du punch, etc., voilà de quoi se compose un thé. » On y mangeait aussi des glaces, et les meilleures venaient de chez Mazurier, limonadier à l'entrée des Champs-Élysées.

L'anglomanie de la bonne société parisienne avait emprunté à nos voisins le nom qu'ils donnaient à leurs goûters, mais elle leur laissait très judicieusement l'insipide boisson qu'ils absorbaient avec tant de plaisir. La bouilloire n'était là que pour faire partie du décor et donner au besoin satisfaction à de rares invités, mais on buvait surtout du punch, et sa préparation, selon toutes les règles de l'art, n'était pas une chose de mince importance. Plus d'un jeune mondain y avait acquis une bien flatteuse réputation.

L'industrie des restaurants devait, on le comprend, largement bénéficier d'un goût aussi général et aussi prononcé pour la bonne cuisine. Aussi furent-ils nombreux et prospères pendant cette période.

(1) *Souvenirs de Paris en* 1804, t I, p 245

On trouvait au Palais-Royal les plus importants, les plus connus, Robert, Lépine, Very (1), Justa, Bertrand, Naudet. Ce dernier, excellent cuisinier fourvoyé un instant dans la politique, avait joué, si j'en crois un journal de la Restauration (2), un rôle assez odieux en 1794 : « Le restaurateur Naudet, dit ce journal, était, dans le cours de l'an II de la République, président d'un Comité révolutionnaire. M. G... qui se souvenait probablement de la magistrature du restaurateur, dînait un jour chez lui quelque temps après la Terreur. On lui servit du veau qui lui parut avancé : il s'en plaignit ; le garçon contesta, le dîneur parla haut, et Naudet intervint : « Monsieur, lui dit le mécontent, quand » je dîne au Comité révolutionnaire, je m'attends » du moins à trouver de la chair fraîche. »

Grignon, dont les talents culinaires ne valaient pas à beaucoup près ceux de l'ex-terroriste, offrait à sa clientèle — une clientèle en grande partie allemande — le spectacle charmant de ses deux filles qui se tenaient au comptoir dans chacune des salles, et dont on

(1) Les Very avaient deux restaurants, celui des Tuileries, dont il sera question plus loin, et celui du Palais-Royal, ouvert en 1808

(2) La *Foudre*, numéro du 25 septembre 1822. (Ce journal avait pour principal rédacteur Alphonse de Beauchamp, très renseigné sur les choses de la Révolution.)

s'accordait à reconnaître la beauté et la candeur.

Les Frères Provençaux venaient de se transporter de la rue Helvétius au Palais-Royal. « Il n'est point d'étranger, de femme galante, pas même de bourgeois de la Place Royale, écrivait en 1813 *L'Hermite de la Chaussée-d'Antin* (1), qui ne connaisse ces trois enfants de la Durance, arrivés à Paris sans autre ressource que le secret de la brandade de morue dont ils ont fini par rendre tributaire toute l'Europe civilisée, de l'embouchure du Tage aux bords de la Néva. »

En réalité, ces Frères Provençaux étaient trois beaux-frères. Ils s'appelaient Maneille et avaient épousé les trois sœurs. Deux d'entre eux, Barthélemy et Simon, avaient été, jusqu'à l'époque où commença l'émigration, les cuisiniers du prince de Conti.

Il leur fallut plusieurs années avant de s'imposer, malgré les mérites de leur morue en brandade, à l'attention des gourmands. Daumesnil, qui n'était alors que chef d'escadron, contribua pour une large part à les mettre en vogue. Il donna chez eux à tous les officiers de son régiment un déjeuner d'huîtres. Les

(1) Tome III, p. 92.

caves, où ce déjeuner eut lieu, étaient brillamment illuminées, et sur chaque bouteille — on en but beaucoup — une étiquette portait le nom du cru et de l'année.

En 1808, leur réputation était faite. Elle devait durer près d'un demi-siècle. Leur restaurant, dont Blucher se montra un des plus fidèles habitués, se composait de trois salons peints en gris et très simplement meublés. Les vins y étaient excellents.

Beaucoup de restaurants, et non des moindres, s'étaient installés dans les environs du Palais-Royal, Beauvilliers, rue de Richelieu, numéro 1243; Lambert, Prunier (au numéro 311), dans la même rue; Camus, rue des Filles-Saint-Thomas; Champeaux, rue de Chartres. Champeaux n'avait qu'un modeste salon qui occupait en partie le premier étage d'une maison de modeste apparence, mais là se réunissaient des artistes célèbres ou en passe de le devenir, l'architecte Mazois, le pianiste Zimmermann, les peintres Gautterot, Colson, Vermey et Gros.

Un voyageur anglais, que j'ai déjà cité, et qui visita Paris en 1802, parle assez longuement d'un restaurant qui est, dit-il « un des mieux fréquentés et des plus connus... Il vient d'être construit dans le jardin des Tuileries, sous les

auspices du Premier Consul et d'après un plan que son goût exquis a approuvé. C'est une imitation d'un des petits palais d'Herculanum ; un portique, supporté par des colonnes doriques, relie les deux larges ailes. La façade, ouvrant sur une terrasse, commande une vue superbe sur les allées et les statues du jardin. Le rez-de-chaussée est divisé en trois grandes salles communiquant par de larges arcades et aux extrémités desquelles se dressent d'immenses glaces qui en doublent l'aspect. Au milieu, un escalier, bordé d'orangers, conduit aux salles à manger du premier étage, toutes admirablement peintes dans le style d'Herculanum et presque entièrement garnies de glaces d'un grand prix (1). »

Ce restaurant était celui de Véry, et, cinq ou six ans à peine après sa fondation, il faillit être démoli pour des raisons d'édilité. Au mois de septembre 1807, Mme Véry adressait à Joséphine une pétition pour demander un sursis de déménagement. On avait donné aux cafetiers ou autres qui occupaient des bâtiments sur la terrasse des Feuillants l'ordre de les quitter au plus vite, parce qu'on allait com-

(1) John Carr, *L'Etranger en France ou Voyage du Devonshire à Paris...* (*Revue Hebdomadaire*, numéro du 19 novembre 1902.)

mencer les travaux d'une nouvelle rue qui devait longer cette terrasse.

Cette cruelle nécessité fut épargnée au restaurant Véry et, dans les dernières années de l'Empire, il jouissait d'une vogue extraordinaire que constate Jouy, fin connaisseur en matière de cuisine : « S'agit-il d'un dîner d'étrangers et de provinciaux à qui l'on veut donner une haute idée de la capitale, dont on se croit obligé de leur faire les honneurs ? C'est aux Tuileries, c'est chez Véry qu'il faut les conduire. Comme on jouit de leur étonnement à la vue de ces brillants salons où tout semble arrangé pour le plaisir des yeux ! Ces tables de granit, ces candélabres en bronze doré, ces vases de fleurs que multiplient en les réfléchissant les panneaux de glace dont les murs sont couverts commencent un enchantement que l'art du cuisinier soutient pendant tout le repas, mais que détruit pour l'ordinaire le moment où l'on apporte la carte payante (1). »

Ce qu'était chez Véry, non pas la carte payante, mais la carte des plats, un autre gourmand va nous le dire (2).

(1) *L'Hermite de la Chaussée-d'Antin* (article du 13 février 1831, *les Restaurateurs*). A noter cependant que pour 10 à 12 livres on y dînait fort bien, et que pour 36 sous on avait soupe, bouilli, deux entrées, entremets et demi-bouteille de bon vin.

(2) KOTZEBUE, *Souvenirs de Paris en* 1804, t. I, p. 266.

« On a d'abord à choisir entre neuf espèces de potages, qui sont suivis de sept espèces de pâtés. Ceux qui n'aiment pas la pâtisserie peuvent se régaler d'huîtres à dix sous la douzaine, car il y a dans l'antichambre des femmes qui ne font autre chose que les ouvrir. Suivent vingt-cinq espèces de hors-d'œuvre, presque tous froids ; cependant on y distingue les pieds de cochon à la Sainte-Menehould, les saucisses, boudins, andouilles, choucroutes, poissons marinés, etc. ; mais la base du dîner est le bouilli assaisonné avec vingt sauces différentes, ou le bifteck avec toutes ses variations. Quand on s'est d'abord fait un fond solide avec une bonne partie de ce que j'ai cité, on peut choisir dans trente et une entrées de volailles sauvages ou domestiques, et vingt-huit de veau ou de mouton ; ce choix est d'autant plus difficile, que l'on ne connaît pas toujours les termes techniques. Par exemple, qui pourrait deviner ce que c'est qu'une *mayonnaise de poulet*, une *galantine de volaille* ou une *épigramme d'agneau*. Souvent trompé par ces noms bizarres il arrive que l'on se fait servir des mets qui ne remplissent pas l'attente du palais ni du gosier. Il en est de même du poisson, dont on compte vingt-huit espèces différentes : anguilles, morues, carpes, sau-

mons, esturgeons, brochets, goujons, cabillauds, merlans, maquereaux, perches, moules, turbots, soles, raies, aloses, éperlans, sont offerts le même jour à votre appétit et à votre gourmandise. Il faut convenir que les amateurs de poisson ne sont pas mal à Paris.

» Le rôti réclame ensuite son tour; il y en a de quinze espèces, parmi lesquelles se distinguent: le chapon gras de Normandie, les poulardes du Mans, les perdrix rouges ou bartavelles, et les bécasses.

» Après le rôti, nous ne devons pas oublier les entremets qui, sous quarante-quatre formes différentes, viennent tenter un gosier friand. On y trouve tous les légumes de la saison, et même ceux qui n'en sont pas, car on peut se procurer en tout temps des asperges et des petits pois, des œufs accommodés de cent manières, des crèmes, des truffes au vin de Champagne, du macaroni, des champignons, des écrevisses et des compotes.

» Je défie le mangeur le plus intrépide de conserver de l'appétit en sortant de dîner chez ce restaurateur; mais s'il restait encore une petite place dans son estomac, elle serait bientôt remplie par le choix qu'il pourrait faire dans trente et un plats de desserts.

» Pour humecter un tel repas, on peut choisir

entre vingt-deux espèces de vin rouge et dix-sept de blanc; ensuite on peut le terminer avec du vin de liqueur, dont on vous offre une longue liste; mais on ne le sert que dans de petits verres.

» Après le café, on peut choisir, dans seize espèces de liqueurs, celle qui paraît la plus digne de la préférence. »

Presque égal à Véry, Le Gacque avait aussi son restaurant sur la terrasse des Feuillants.

Citons encore parmi ces illustrations de la cuisine :

Rose, Hardi, Riche, sur le boulevard des Italiens;

Aurant, rue de la Michodière;

Guillot, rue Neuve-Le-Pelletier;

Le Capucin, rue d'Angoulême;

Sur le boulevard du Temple: Bancelin, Constat, Henneveu, Jardin (au coin de la rue du Faubourg-du-Temple), *Le Cadran Bleu* (au coin de la rue Charlot), *La Galiote*, *Le Méridien*;

Sernot, rue de la Jussienne;

Robert, au numéro 66 de la rue Saint-Martin;

Billiotte, au numéro 612 de la rue du Bac;

Le Rocher de Cancale, au coin de la rue Mandar et de la rue Montorgueil;

Le Veau-qui-tète, sur la place du Châtelet, avait la spécialité, qu'il garda longtemps, des

pieds de mouton, et la *Rapée*, des rognons au vin de Champagne et du poisson d'eau douce.

Un des principaux restaurants du quartier latin était celui d'Édon, sur le boulevard Saint-Germain. Les étudiants riches y faisaient des repas à 2 fr. 50 par tête.

Dans la plupart de ces restaurants se réunissaient d'innombrables sociétés chantantes et bachiques. Elles étaient nées de ce besoin de rire et de se distraire, après tant d'angoisses, de cette joie de vivre qui suit et fait si vite oublier les grandes catastrophes, révolutions, pestes ou tremblements de terre. Chacun peu à peu reprenait ses habitudes et retrouvait son entrain, redevenait le Français qui aime à rire et à boire, et qui aime aussi à répandre ses œuvres, à la fin d'un repas, au milieu d'amis qu'il croit indulgents :

« Ce fut en l'année 1797 qu'on recommença à chanter : une réunion d'hommes d'esprit, dont la plupart sortaient des prisons révolutionnaires, ressuscita la gaieté. Depuis sept ans on gémissait en France, on se fatiguait de pleurer, on chanta ; le caractère national reprit le dessus, et la gaieté vint sécher les larmes que la Terreur avait fait répandre (1). »

(1) Merle, *Notice sur Desaugiers*, en tête des œuvres du

Beaucoup de ces groupements d'amis de la bonne chère et de joyeux chansonniers n'ont laissé qu'un nom, et souvent un nom prétentieux ou bizarre.

Tels furent, plus ou moins célèbres :

Le Caveau des Muses,

Les Épicuriens,

La Société lyrique,

La Société dramatico-littéraire, fondée en 1811 ;

La Société des Amis de la goguette, fondée également en 1811 et qui, uniquement composée d'artistes, avait deux réunions par mois ;

La Société des enfants d'Apollon (on appelait ainsi les poètes — et quels poètes ! — sous l'Empire) ;

La Société des Paresseux,

La Société des Ours,

La Société des Fous,

La Société des Sots,

La Société des Bêtes, où chacun dans sa chanson de réception prenait un nom de bête ;

La Société de la Fourchette, dont les membres ne devaient pas dépasser le nombre de quatorze et prenaient l'engagement de se soutenir et de

chansonnier. Paris, 1858, p. 11. C'est aux *Dîners du Vaudeville*, comme on le verra plus loin, que la chanson bachique reprit son empire.

s'entr'aider, quoique écrivains. La plupart furent de l'Académie.

En 1797 Barré avait fondé les *Dîners du Vaudeville. Le Caveau moderne*, ou simplement le Caveau, leur succéda en 1806, Le libraire Capelle en fut, avec Armand Gouffé, le fondateur et il en fut aussi l'éditeur en titre. Tous les mois il publiait un cahier de chansons et chaque année il les réunissait en volume.

Les premiers membres du *Caveau* ressuscité furent Désaugiers, Laujon, Brazier, Moreau, Piis, Segur aîné, Dupaty, Philippon de la Madeleine, Ducray Duménil, Cadet Gassicourt, Grimod de la Reynière. En 1813, Désaugiers y fit entrer un jeune chansonnier qui montrait d'heureuses dispositions et qui s'appelait Béranger. Il fut élu malgré l'opposition de Piis qui était alors secrétaire général de la police — car la police elle-même chantait en ce temps-là.

Le Caveau « tenait ses agapes » *au Rocher de Cancale*, où on trouvait les meilleures huîtres de Paris et où on trouvait aussi, sans comparaison, bon nombre d'écrivains et de comédiens, Duval, Bouilly, Arnault, Andrieux, Picard, Michot, Talma.

Désaugiers a, comme on le pense bien, chanté le Rocher de Cancale, dont le patron était Balaine :

Inaccessible à tout buveur d'eau claire
Ce roc toujours fut l'écueil du chagrin ;
Jamais ses flancs qui bravent le tonnerre
Ne sont battus que par des flots de vin.
Et si le ciel noyait encor le monde
Pour en bannir les sots et les méchants,
Seul préservé, ce roc serait sur l'onde
Une arche ouverte à tous les bons vivants (1).

Le Caveau eut une sorte de succursale, les *Soupers de Momus*, qui donnèrent leur premier banquet, le 1er mars 1813, chez Beauvilliers.

La gourmandise, et même la voracité (accompagnée ou non de chansons) qui caractérisent le Consulat et l'Empire, ont trouvé, disions-nous, leur représentant le plus complet dans Cambacérès. C'est au chapitre de la cuisine qu'il faut parler de ce personnage, pour le bien placer dans son cadre (2).

Consul, Cambacérès avait refusé, comme son collègue Lebrun, d'aller loger aux Tuileries, où des pavillons leur étaient réservés. Il quitta son appartement de la rue Chabanais pour s'installer dans l'hôtel d'Elbeuf, qu'il s'était fait concéder (3). Il le meubla très richement et

(1) *Chanson de Desaugiers*. 1858, p. 547.
(2) V. *L'Archichancelier Cambacérès*, par Pierre VIALLES. Paris, 1908.
(3) L'hôtel d'Elbeuf avait été reconstruit en 1755 par la

sans frais en recourant au Garde-Meuble.

Après la cour, où se trouvaient le logement du portier et le corps de garde, une haute porte cintrée, drapée d'une tenture rouge, donnait accès au vestibule et à l'antichambre, où des fontaines de pierre imitaient assez bien le marbre.

La salle à manger, aux trois grandes fenêtres avec des rideaux en gros de Tours vert, était meublée, toute en acajou, d'une grande table, de cinq servantes dont les pieds tournés se terminaient par des sabots en cuivre doré. Une grande lanterne en bronze doré était suspendue au plafond peint en bleu de ciel.

Cette salle à manger s'ouvrait sur un salon qui donnait sur le jardin. Un canapé, dix fauteuils et dix chaises en soie blanche, ornés de bouquets, d'oiseaux, de médaillons où s'entrelaçaient des râteaux, des pelles, des houlettes, en formaient l'ameublement frais et printanier. Une console en marbre veiné supportait des vases du Japon et de Sèvres. Dans cette pièce, tout, lorsque Cambacérès n'y était pas, respirait la grâce un peu factice du XVIIIe siècle.

La chambre à coucher, en lampas gris, blanc

femme d'Emmanuel Maurice, duc d'Elbeuf. Après avoir été habité par Cambacérès il devint la caserne des Cent-Suisses. Il fut démoli en 1838.

et bleu, avait comme principal ornement une petite table en bois plaqué de rose amarante avec une galerie en bronze doré d'où surgissait un Amour en bronze au pied duquel on lisait ces inscriptions, l'une empruntée à Virgile et l'autre à Corneille.

Namque erit iste mihi semper Deus...

Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal,
Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien.

Sur cette petite table, Cambacérès travaillait souvent le matin.

A côté s'ouvrait le cabinet, avec ses chaises de maroquin vert, son grand bureau et sa bibliothèque garnie de livres empruntés aux bibliothèques publiques et qui, sans doute, n'y revinrent pas.

Une antichambre où se tenaient ordinairement les valets en riche livrée, presque aussi majestueux que leur maître, séparait le cabinet du salon de cérémonie.

Ce salon était tendu de tapisseries en gros de Tours bleu et de tapisseries des Gobelins qui représentaient des épisodes de l'histoire d'Esther. Un lampas bleu éteint, en rose et blanc recouvrait fauteuils, chaises, bergères ou canapés. Çà et là des consoles, des tables à thé,

des tables de jeu, pour le trictac, pour la bouillotte, et une énorme commode ronde, ornée de bronze ciselé et doré. Quatre termes en formaient les quatre montants, dont les panneaux représentaient, encadrés dans des guirlandes, soutenus par des nœuds, liés par des rubans, des trophées militaires entre des branches de laurier. Et sur cette commode monumentale, dont le décor guerrier convenait peu aux instincts pacifiques de Cambacérès, se dressait à côté d'une pendule de marbre, un globe peint d'une couleur d'azur et semé d'étoiles d'or.

Au premier étage un autre salon tendu également de tapisseries des Gobelins, et une grande chambre à coucher.

Au deuxième étage les appartements des deux secrétaires, Monvel, fils de l'acteur, et Lavollée, et ceux de quelques-uns des domestiques.

Dans les écuries, dix chevaux de carrosse, quatre de selle, et deux de cabriolet.

En 1808, l'ex-second consul abandonna l'hôtel d'Elbeuf pour aller habiter, dans la rue Saint-Dominique, le vaste hôtel Molé (1), qu'il avait acheté 350.000 francs et sur la façade duquel

(1) C'est aujourd'hui le Ministère des Travaux publics. A l'époque où Cambacérès l'habitait, il y avait au rez-de-chaussée six salons de réception.

il fit placer cette inscription en lettres de bronze : *Hôtel de Son Altesse Sérénissime le duc de Parme.*

Consul ou archichancelier, Cambacérès se distingua par sa vanité épaisse et par son goût pour le faste. Il le poussa jusqu'à l'abus le plus déplaisant et le plus ridicule. Nul n'eut au même degré l'air et les manières du parvenu. On connaît son mot — peut-être inventé mais si vraisemblable — à d'Aigrefeuille : « En public appelez-moi Altesse Sérénissime, mais entre nous il suffit que vous m'appeliez Monseigneur (1) ».

Ce goût du faste, Cambacérès l'apportait surtout dans le train de sa maison. Il s'était entouré d'une nombreuse valetaille, à la tête de laquelle d'Aigrefeuille et de Châteauneuf portaient le titre pompeux de chambellans.

Le marquis d'Aigrefeuille, chevalier de Malte, ancien procureur général de la cour des aides de Montpellier, était un gros homme de petite taille, aux joues poupines et colorées, et qui marchait en se dandinant comme s'il eût eu beaucoup de peine à porter son énorme ventre. Sa petite épée ressemblait à une broche. D'ailleurs

(1) « Il se faisait répéter le titre de Monseigneur du matin au soir comme le Bourgeois gentilhomme. » Mme de STAEL : *Dix années d'exil.* Edit. Garnier, p. 143. (Mme de Staël ne nomme pas Cambacérès, mais c'est évidemment de lui qu'il s'agit.)

très poli, très fin, plein d'esprit et fort obligeant.

En sa qualité d'amateur de bons morceaux — à qui Grimod de la Reynière le jugeant à sa valeur et le prenant par son faible dédia l'*Almanach des Gourmands* — d'Aigrefeuille avait le gouvernement de la cuisine et s'en acquittait à merveille. Il dut renoncer à ce poste de confiance lorsque son maître, compris en 1815 dans la loi contre les régicides, se réfugia en Belgique, et on fit alors contre lui l'épigramme bien connue :

D'Aigrefeuille, de Monseigneur
Ne pouvant plus piquer l'assiette,
Pour en témoigner sa douleur
A mis un crêpe à sa fourchette.

L'archichancelier n'abandonnait pas complètement à son chambellan le gouvernement de la cuisine et de la salle à manger. Il était à la fois fastueux et avare. Il voulait être bien servi et ne pas trop dépenser. Chaque matin il s'occupait minutieusement de sa table, mais surtout avec la préoccupation d'en diminuer autant que possible les frais. Dans ces grands dîners — Carême qui servit chez lui sous les ordres de son maître queux, Grand-Manche, le constate avec indignation — « il notait les entrées qui n'avaient pas été entamées ou qui l'étaient peu, et, le lendemain, il composait son menu avec cette

vile desserte. Quel dîner ! juste ciel ! Je ne veux pas dire que la desserte ne puisse être utilisée ; je veux dire qu'elle ne peut pas donner un nouveau dîner, un dîner de prince et de gastronome (1) ».

Il recevait très souvent, des gens qui voulaient s'attirer ses bonnes grâces — et aucun moyen n'était plus sûr — des cadeaux sous forme de victuailles, du gibier, des volailles appétissantes, de savoureux pâtés. Il les enfermait avec soin dans un garde-manger, après avoir inscrit sur un registre spécial la date des arrivées, et on ne les servait sur la table que lorsqu'il en donnait l'ordre. Il n'avait pas besoin de compter sur ceux qui désiraient lui plaire pour se procurer des champignons qu'il trouvait exquis, des champignons ramassés sur les garrigues pierreuses de Montpellier. Il les faisait venir lui-même.

Quoiqu'il aimât certains plats raffinés — par exemple des perdreaux cuits d'un côté et rôtis de l'autre — c'était plutôt un gros mangeur qu'un gourmet. C'est encore Carême qui nous l'apprend : « Pourrait-on croire, dit-il, qu'il préférait à tous les mets le pâté chaud aux boulettes ; plat lourd, fade et bête ? Un jour que le bon Grand-Manche voulut remplacer les

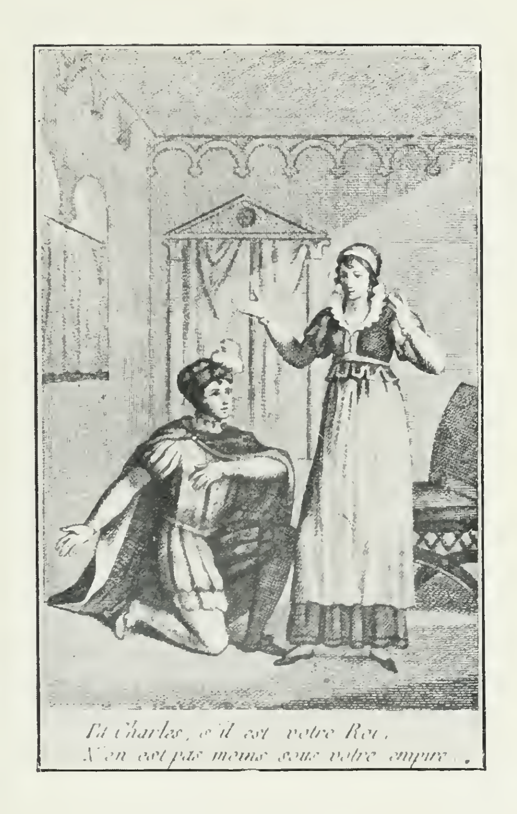
(1) Article publié dans le *Constitutionnel* en 1835.

boulettes par des quenelles de volailles, de crêtes et de rognons, le croiriez-vous, le prince se fâcha tout rouge et exigea ses boulettes de godiveau à l'ancienne qui étaient dures à casser les dents : — lui les trouvait délicieuses.

» Pour hors d'œuvre, on lui donnait fréquemment un morceau de croûte de pâté réchauffé sur le gril, et on portait sur sa table le *combien* d'un jambon qui avait servi toute une semaine... »

» Ni M. de Cambacérès, ajoute Carême, ni Brillat de Savarin n'ont jamais su manger... Ils aimaient tous deux les choses fortes et vulgaires et remplissaient tout simplement leur estomac... M. de Savarin était gros mangeur et causait fort peu et sans facilité, ce me semble ; il avait l'air lourd et ressemblait à un curé. A la fin du repas, sa digestion l'absorbait et je l'ai vu dormir. »

Ce psychologue culinaire se montre sans doute un peu trop dur pour l'archichancelier, mais il est certain que la cuisine, sous le Consulat et l'Empire, sauf dans quelques maisons attachées aux traditions du passé, manquait, comme la plupart des hommes et des femmes de cette époque, de légèreté, de distinction et d'esprit. Elle abusait de la nourriture copieuse et solide, des plats de résistance. Elle tenait compte de l'exagération de l'appétit beaucoup



Une scène d'*Agnès Sorel*

Comédie de Bouilly et Dupaty (Vaudeville, 19 Avril 1806).

Collection Henri d'Almeras.

plus que de la délicatesse du goût, et elle avait pour cela ses raisons. Ces généraux, ces sabreurs infatigables, qui appartenaient en général à la plèbe et dont la vie était si active, si mouvementée, avaient à leur service d'indomptables estomacs, terriblement exigeants. Ces viragos, harnachées comme des juments de corbillard, et qui allaient de réception en réception, de fête en fête, dansant toute la nuit, se promenant une grande partie du jour, toujours debout, toujours en tenue de parade, ne se seraient pas contentées de la nourriture légère qui convenait, qui suffisait à une petite marquise de la cour de Louis XV.

Tous ces gens-là, mais surtout Murat, Junot, Fontanes, Grimod de la Reynière, dont nous parlerons plus loin, le baron de Cussy (1), dévoraient, et l'on citait les fins gourmets, les amateurs, les vrais gastronomes, comme Talleyrand (2), qui auraient été dignes de savourer un petit souper sous la Régence, et qui n'ignoraient pas que bien manger n'est pas seulement une nécessité mais un art.

Les dîners-réceptions de Cambacérès avaient

(1) Le baron de Cussy fut nommé, le 7 mai 1812, préfet du palais.

(2) Talleyrand, dont les dîners étaient célèbres, avait un des premiers chefs de cuisine de Paris, Boucher.

lieu le mardi et le samedi. Ils se distinguaient par leur luxe et leur faste. « Le service était somptueusement ordonné : 50 à 60 laquais en livrée de drap bleu, avec revers de velours de même nuance galonnée d'or, et de nombreux maîtres d'hôtel en habit noir offraient les rafraîchissements (1). »

Il y avait ordinairement vingt-cinq ou trente convives. Peu de femmes. Elles empêchent, pensait l'amphitryon, de faire attention à ce qu'on mange.

Cambacérès découpait et offrait lui-même certains plats, ceux auxquels il attachait une importance particulière (2).

Ces dîners pantagruéliques commençaient vers cinq heures et demie et malgré la quantité de plats — cinquante à soixante, divisés en quatre services — étaient terminés vers sept heures. Les convives mangeaient beaucoup et parlaient peu.

Les réceptions venaient ensuite et lorsque Monseigneur était passé, majestueusement, de groupe en groupe, semant çà et là quelques mots aimables qu'on accueillait avec les plus

(1) Reichard, *Un Hiver à Paris en* 1803. Paris, 1903, p. 136.

(2) Il eut quelque temps auprès de lui une jeune fille, sa parente, fille de son cousin Davidal de Montferrier. Il la maria à dix-huit ans avec un banquier de Bayonne, Bastarèche.

respectueuses démonstrations, un valet de chambre venait annoncer la voiture de son Altesse. Cambacérès se retirait alors dans ses appartements et sortait peu après pour se rendre au théâtre, le mardi à l'Opéra et le samedi aux Variétés.

Avant de se coucher, il faisait presque tous les soirs, au Palais-Royal, une promenade quasi triomphale, flanqué de ses deux chambellans et suivi de ses deux secrétaires, Monvel et Lavollée, auxquels se joignaient parfois quelques-uns de ses familiers, Piis, Alissan de Chazet, l'ancien conventionnel Bonet de Freyches, le marquis Davidal de Montferrier, le notaire Noël. Le cortège s'avançait lentement de galerie en galeries, sous les regards plutôt ironiques des badauds.

De temps en temps Cambacérès daignait assister aux séances du *Jury dégustateur*, organisé par Grimod de la Reynière — un autre gourmand mais de qualité supérieure — pour décider du mérite de certains plats (1).

Le nombre des jurés était variable. Jamais plus de douze, jamais moins que cinq. Ils ne siégeaient qu'à table, et au moins cinq heures.

(1) Le frontispice (dessiné par Dunant, gravé par Maradon) de la troisième année de l'*Almanach des Gourmands*, présente une de ces séances du Jury dégustateur.

Pour être juré il fallait avoir la réputation bien établie d'un gourmet et avoir été élu par douze membres et à l'unanimité.

Le président perpétuel était Grimod de la Reynière, le second président, perpétuel également, ce qui ne l'empècha pas de mourir en 1805, Gastaldi. Perpétuels aussi étaient le vice-président, Chagot, et le chancelier garde des Sceaux, Rouget, « artiste célèbre en pâtisserie. »

Le président, la dégustation du plat soumis aux épreuves terminée, recueillait les voix, et le secrétaire tenait note des *légitimations* ou approbations qu'il faisait signer au président. Quand une nouveauté culinaire avait été admise par le Jury dégustateur, personne n'eût osé ne pas la trouver excellente.

Les séances avaient lieu le mardi chez Grimod de la Reynière, à son hôtel de la rue des Champs-Élysées, n° 1, ou dans son château de Villers-sur-Orge.

En été, on dressait la table dans la cour du château, sous un magnifique catalpa.

A l'extérieur était apposé ce règlement :

Salle du Jury dégustateur.

« Par ordonnance spéciale du Jury dégustateur :

» L'entrée de la cour de la première succur-

sale champêtre du Jury dégustateur est formellement interdite :

» 1° Aux charrettes attelées de plus d'un cheval ;

» 2° Aux voitures non suspendues de quelque nature qu'elles soient;

» 3° A tous les valets étrangers accompagnant leurs maîtres.

» Par mandement du Jury dégustateur,

» *Le secrétaire greffier préposé aux légitimations.*

Alphonse Pinard. »

On lisait sur un des battants de la porte d'entrée :

Chacun fait des châteaux en Espagne.

Et, sur l'autre battant :

Dans ce château qui n'est point ordinaire
De rien au monde il ne faut s'étonner,
De rien aussi l'on ne doit se fâcher,
C'est le plus sûr moyen de plaire et de s'y plaire.

Des inscriptions analogues, en vers ou en prose, couvraient les murs des corridors qui conduisaient à la bibliothèque. Bornons-nous à citer celle-ci, qui est une des plus amusantes :

« Il y a trop de vin pour dire la messe, il n'y en a pas assez pour faire tourner les moulins, donc il faut le boire. (Conversation de M. Gabriel,

ci-devant chanoine régulier de la Congrégation de N.-S. et procureur de l'abbaye de Donièvre. Il était digne d'être général de l'ordre des Bernardins.) »

Enfin, pour rassurer ses visiteuses, Grimod de la Reynière avait fait mettre sur la porte d'un escalier qui conduisait au grenier : « Montez sans crainte, mesdames. »

Elles devaient monter sans crainte les invitées de Grimod de la Reynière. La plupart étaient des actrices.

Au dîner du 13 janvier 1807 assistait Mlle Mézeray, et l'auteur dramatique Dieulafoy, qui ne put s'y rendre, s'en excusa par cette pièce de vers dont voici le premier et le dernier couplet :

Apôtres de la gourmandise,
Joyeux disciples de Comus,
Plaignez un gourmand que la bise
Depuis six mois retient perclus,
Enchaîné, cloué dans sa chambre,
Par fièvre et migraine attaqué.
Sachez enfin que votre membre,
Mes frères, est tout disloqué...

Et vous dont la grâce piquante
Éveille à la fois tous nos goûts,
Mes sœurs, que ce rocher qu'on vante.

S'écroule gaiement sous vos coups ;
Engloutissez l'huître gentille,
Hélas ! je ne me plaindrai plus,
Si vous me gardez la coquille
Où l'amour niche ses élus.

Cette même année 1807, Mmes Emilie Contat, Desbrosses et Belmont furent admises dans le Jury, et en l'honneur de Mme Belmont, dont le meilleur rôle était celui de Fanchon la Vielleuse, l'artiste célèbre en pâtisserie, Rouget, créa les *Fanchonnettes.*

Le 10 janvier 1810, on reçut Mlle Minette du Vaudeville et sa sœur Augusta. Ce jour-là Rouget inaugura des *gâteaux à la Minette* que le Jury déclara exquis.

Chaque actrice invitée donnait ainsi son nom à quelque pâtisserie ou confiserie de choix. On dédia, en 1812, à Mlle Hervey l'*Hervinette* ; à Rose Dupuis, du Théâtre-Français, les *gâteaux à la Dupuisette* ; à Mlle Volnais, *les petits pains à la Volnais*, inspirés sans doute par les jolis vers que le chevalier de Boufflers avait jadis adressés à la duchesse de Lauzun, déguisée, dans un bal masqué chez la maréchale de Luxembourg, en boulangère :

Charmante boulangère
Que j'aime la tournure

Des petits pains au lait,
Que la simple nature
A mis dans ton corset.

En 1812 également, le 26 mai — c'était la 465e séance du Jury dégustateur, et ce fut une des dernières — pour la réception de Mlle Mars, la perle du Théâtre-Français, Rouget, dont l'imagination était inépuisable, inventa des bonbons de sirop parfumé, les *perles à l'Ingénue*.

Le château de Villiers-sur-Orge, où eurent lieu bon nombre de ces dîners, offrait d'autres curiosités que ses inscriptions. On y trouvait de mystérieuses cachettes, des couloirs dissimulés dans les murs, des planchers qui cédaient tout à coup sous les pas des visiteurs, des tuyaux acoustiques par lesquels arrivaient à l'improviste d'effrayants appels. Grimod de la Reynière n'était pas seulement un gastronome, c'était un mystificateur. Les gens qu'il invitait à venir passer quelques jours dans son château, pouvaient s'attendre à une réception mouvementée.

A peine étaient-ils dans leurs chambres, avec l'espoir d'y dormir tranquillement, que tout s'animait autour d'eux. Les rideaux s'agitaient, comme secoués par un vent violent. Les armoires et les commodes s'ouvraient d'elles-mêmes. Graves magistrats ou jolies marquises,

les portraits d'ancètres remuaient les bras, tiraient la langue. Des fantômes, des squelettes apparaissaient. Au fond de la pièce on entendait des plaintes, des cris étouffés. Le lit à son tour finissait par avoir un rôle dans cette fantasmagorie et se renversait sur le plancher.

Grimod de la Reynière avait fondé, en 1795, le *Dîner des Mystificateurs* qui se donnait chez Meot, au Palais-Royal et qui comptait parmi ses habitués Choudard-Desforges, l'auteur du *Sourd ou l'Auberge pleine*, Piis, le libelliste Pellepore, le marquis de Sade, l'économiste Turmeau de la Morandière, les romanciers Félix Nogaret et Jean Charlemagne, Martainville, Mayeur de Saint-Paul et Musson (1).

C'est à un de ces dîners qu'on annonça à Nicolas Restif de la Bretonne — le plus beau phénomène de vanité littéraire qui ait jamais existé — qu'il venait d'être élu membre de l'Académie Française. Solennellement, chaque convive vint déposer une couronne de lauriers sur la tête du romancier qui affectait des airs modestes et crevait de joie et d'orgueil. On le laissa pendant une heure savourer sa gloire et se gonfler comme un dindon qui fait la roue, puis on lui

(1) Ce dîner existait encore à la fin de la Restauration. Il n'a jamais publié de statuts.

apprit que c'était un autre Nicolas, Nicolas Selis, qui avait été élu.

Cette manie de la mystification qui sévit au dix-huitième siècle (1) et dont Poinsinet le jeune fut la principale victime, est une des caractéristiques du Consulat.

« Les mystificateurs et plaisants, écrivait Kotzebue en 1804 (2), sont encore très à la mode. Ils se mettent à la table des grands, et tout leur talent consiste à faire des grimaces, à imiter les cris de toutes sortes d'animaux ou le bruit d'une scie ; à changer leur voix et jouer la comédie derrière un paravent, à se déguiser de toutes les manières, à se moquer d'un honnête homme de la société. »

Un honnête homme et par-dessus le marché un imbécile dont on s'était moqué deux ans auparavant, un certain Présille qui abusait, pour vendre ses rasoirs, des réclames emphatiques, avait servi de sujet à une estampe qui a pour titre : *Couronnement de l'illustre coutelier Presille au théâtre de la Gaîté, le 19 prairial an X* (le 18 juin 1802.)

Parmi les officiers qui cherchaient à se distraire entre deux batailles, dans la bonne so-

(1) V. *Correspondance de Favart.* Paris, 1807, t. II, p. 238.
(2) *Souvenirs de Paris en* 1804, t. II, p. 319.

ciété, dans le peuple, s'était répandu ce goût pour la farce. Malgré le peu de sympathie qu'ils inspiraient à Napoléon, il y avait eu beaucoup de mystificateurs à l'armée d'Italie. Ils pullulaient à Paris, dans tous les mondes. Quelques-uns d'entre eux en faisaient un métier, tout en s'abritant, pour ménager leur amour-propre, derrière d'autres professions plus relevées mais qui leur rapportaient beaucoup moins.

Legros, chirurgien rue Favart, égayait sa clientèle en simulant la surdité. Il se donnait le nom de général Boisvin et prétendait avoir eu, à la bataille de Marengo, le tympan crevé par un boulet de vingt-quatre, qui était passé à six lignes de son oreille. Il était toujours armé d'un cornet acoustique (1).

Musson était un miniaturiste de talent (2), mais on ne le connaissait guère dans le monde que comme mystificateur. Il portait des farces et des bouffonneries à domicile. Elles lui étaient payées fort cher. Une de ses mystifications les plus célèbres et une de celles pour lesquelles il ne réclama aucune rétribution, consista à

(1) *Mémoires de la duchesse d'Abrantès*, t. IV, p. 320, t. VI, p. 174.

(2) Les *Tablettes de Renommée* disaient de lui en 1791 : « Cet artiste a fait plusieurs portraits à la cour, pour la famille royale, et a eu l'art de l'amuser souvent par son caractère naïf et facétieux. »

promener un bourgeois de province en berline à travers la banlieue parisienne, sous prétexte de lui montrer Orléans.

Il lui arriva plus d'une fois, malgré tout son aplomb, d'être à court. Invité à Neuilly, chez la duchesse d'Abrantès, il fut placé à côté d'un Hongrois, le comte de Palfy, pour se moquer de lui aussi poliment que possible. Or ce comte de Palfy ne prêtait pas du tout à la charge. Comme la plupart des hommes, il n'était ni intéressant ni ridicule. Musson le regarde, l'examine, se bat les flancs pour imaginer quelque chose de très amusant et ne trouve rien. Il fait des gestes désespérés, lève les yeux au ciel, rattache sa serviette, prend son couteau, le pose, le reprend et reste bouche close... Au bout de quelques minutes, son embarras, qui n'était pas prévu dans le programme, devint si évident et parut si comique que tous les convives se mirent à rire. Ce jour-là Musson fut plus mystifié que mystificateur (1).

Cet homme qui passait son temps à semer de la joie autour de lui eut une fin tragique. Depuis quelque temps il était triste et parlait sans cesse de sa mort prochaine. Un matin, un de

(1) Duchesse d'Abrantès, *Histoire des Salons de Paris*. Ed. Garnier, t. III, p. 242.

ses amis qui était venu le voir le trouve en proie à un profond abattement. Il lui en demande la cause. Musson lui apprend qu'il vient de faire un rêve affreux et raconte ce rêve. Il était en train de travailler dans son atelier lorsqu'il entend frapper à sa porte. Il ouvre. Une dame se présente, vêtue d'un long voile noir.

Elle demande qu'on lui fasse son portrait, et tout de suite. Elle ôte son voile, et Musson aperçoit une tête de mort.

Cette sinistre apparition avait beaucoup frappé le mystificateur. Malgré tout ce que pouvaient lui dire ses amis, il répétait que sa fin était proche. Un soir qu'il revenait de chez M. Hainguerlot, rue du Mont-Blanc, vers onze heures du soir, il ne vit pas, plongé dans ses réflexions, une voiture qui arrivait à fond de train. Le timon lui défonca la poitrine et il mourut sur le coup.

Rival de Musson, Thiémet avait pour spécialité d'imiter en parlant le bruit de la machine de Marly. La duchesse d'Abrantès raconte une de ses aventures (1) :

« Un jour Thiémet reçoit une lettre pour aller dîner chez sir Arthur Bowles, rue du Faubourg-Saint-Honoré. Comme ces sortes d'invita-

(1) *Mémoires*, t. XIV, p. 322.

tions lui arrivaient tous les jours, il mit celle-là dans son agenda, et, au jour marqué, à cinq heures et demie, il s'achemina vers l'hôtel du noble Anglais : il demande sir Arthur Bowles ; on lui indique le premier, il monte, il trouve une antichambre où dix valets s'écrient en le voyant :

— Oh ! que Milord va être content !... il croyait que monsieur ne viendrait pas !...

— Oh !... Oh !... répétèrent en faux-bourdon d'en bas et d'en haut les valets anglais en regardant le pauvre Thiémet qui ne savait plus où il en était. De l'antichambre il entre dans une autre chambre bien chaude, bien éclairée, où deux valets de chambre vêtus de noir, le reçoivent comme un récipiendaire ; l'un d'eux, prenant un flambeau, lui dit en bon français de vouloir bien le suivre, et, marchant devant, lui fait traverser deux ou trois salons fort beaux, mais où il ne voyait pas un être vivant.

— Quelle diable de fête est-ce donc que celle-ci ? disait-il en lui-même.

» Enfin, le valet de chambre ouvre une dernière porte, et annonce :

— Monsieur Thiémet !

» Il entre, et se trouve dans une grande bibliothèque arrangée à merveille, et dans laquelle il voit, dans un immense fauteuil à

oreilles, un homme de la capacité matérielle la plus immense, ayant un bonnet de velours noir encadrant une grosse figure réjouie, aux joues rebondies, aux yeux ronds et clairs, au triple menton, et à l'aspect vraiment original. Ce digne personnage était enveloppé dans une vaste robe de chambre de soie de la Chine, et fumait tranquillement et solitairement son chibouk. En apercevant Thiémet, il mit sa pipe de côté, et avançant vers Thiémet une large main bien blanche et bien potelée, il lui secoua la sienne à lui arracher le bras de l'épaule, en répétant avec l'accent le plus inouï et le plus prononcé :

— Oh ! monsieur Thiémet !... faites-moi rire, je vous prie !... Oh !...

» A cette singulière interpellation, Thiémet regarda autour de lui avec étonnement ; il était seul avec son gros Anglais, qui le regardait comme un homme extraordinaire... Du reste, personne ; lui et le gros Anglais, le gros Anglais et lui, voilà quels étaient les seuls convives. Thiémet trouva l'aventure bouffonne : il était là dans une excellente maison, auprès d'un bon feu, dans une belle et riche bibliothèque, ayant de bons tapis sous ses pieds, de doubles rideaux aux fenêtres pour empêcher le bruit du dehors et le vent de bise de venir troubler ceux qui étaient auprès d'une vaste et

bonne cheminée, dans laquelle brûlait un feu clair et abondant ; et puis cette figure si remarquablement empreinte d'un sceau particulier qui indiquait le besoin du bien-être et de la joie, mais à tout prix,.. Tout cet entourage, tout jusqu'à l'amphitryon qui n'était pas la pièce la moins curieuse de la collection, tout électrisa Thiémet, et il se surpassa dans cette soirée ; il lui parut plaisant pour lui-même de se donner le plaisir d'une représentation, et sa gaieté devint si bruyante et si complète, que le gros gentilhomme demanda grâce. Ils s'étaient mis à table vis-à-vis l'un de l'autre, ayant à côté des seaux d'argent dans lesquels étaient des bouteilles de vins de Sillery frappés de glace. Ils en burent assez pour que Thiémet fût sublime, dans sa partie de chasse surtout, mais pas de manière à être ivre. Thiémet se mit à rire aussi et à si bien rire, que sir Arthur Bowles en perdit la respiration : il se renversa sur son grand fauteuil à la Molière, en criant d'une voix entrecoupée :

— Oh!... oh!... assez! assez!.. monsieur Thiémet! vous allez me faire mourir!...

« Et en racontant cette histoire Thiémet riait encore de manière à ce qu'elle devînt la meilleure de toutes les siennes. »

Deux hommes sous le Consulat, Ramolino



MADAME TALMA

Née Vanhove

et d'Offreville, dûrent aux mystifications dont ils furent l'objet, — surtout au château de Plessis-Chamant, chez Lucien Bonaparte — une sorte de réputation.

Ramolino, comme son nom le laisse pressentir, était très simple d'esprit, en même temps que très superstitieux et d'une remarquable couardise. Une nuit il entendit soudain dans sa chambre un bruit dont il ne pouvait s'expliquer la cause. Épouvanté, il se dresse sur son lit. Bientôt la chambre se remplit d'une lueur blafarde, et tout à coup se dressa un fantôme, enveloppé dans un suaire qu'il agitait en poussant des cris inarticulés. Ce fantôme s'avançait lentement. Quand il fut à quelques pas du lit, il s'arrêta et, d'une voix sourde qui semblait sortir de terre, il déclara à Ramolino qu'il était l'ombre de son père et, sous peine d'être plongé dans les enfers, lui ordonna de ne plus jamais manger d'épinards.

Ce que cet ordre avait de bizarre, Ramolino ne s'en rendit pas compte. Plus mort que vif, il jura d'obéir, et le fantôme disparut après avoir encore agité son suaire, en signe de satisfaction.

Au déjeuner, naturellement, il y avait des épinards. On en offre à Ramolino. Il refuse. On insiste, et il finit par raconter l'histoire du

fantôme. Tout le monde, à commencer par le fantôme lui même, Lucien Bonaparte, éclate de rire, mais Ramolino ne voulut jamais admettre qu'on l'avait mystifié, et depuis cette nuit terrible, où son père lui était apparu, il ne mangea plus d'épinards.

Ramolino n'était qu'un imbécile, d'Offreville, qui à la bêtise ajoutait la vanité, était un sot. La duchesse d'Abrantès qui le constate a fait de ce grotesque prétentieux un assez joli portrait :

« Toujours coiffé à *l'oiseau royal*, ses deux ailes de pigeon poudrées encadraient un visage composé d'un nez et d'un menton formant exactement le casse-noisette, de deux petits yeux toujours remuants parce que leur maître prétendait qu'ils pétillaient d'esprit, d'une bouche dans laquelle il n'y avait pas une dent, et tout cela rouge et luisant comme une cerise. Ajoutez à cela des pieds et des mains d'une grandeur démesurée (1). »

D'Offreville se croyait poète et grand poète. Il déclarait à la duchesse d'Abrantès, qui lui avait laissé voir qu'elle ne partageait pas cette opinion : « Vous pouvez dire ce que vous voudrez de mes vers : tant pis pour vous, pour la finesse de votre goût, si vous ne les trouvez

(1) *Mémoires*, t. II, p. 150

pas bons : mais je persiste à dire que Corneille et Racine ont des endroits faibles... moi je n'en ai pas un seul... (1) »

Au besoin pour bien établir sa supériorité il aurait pu citer ce vers d'une de ses tragédies : *Statira*

Fera retentir Tyr du bruit de mes exploits.

La vanité littéraire, quand elle atteint un certain degré — et elle atteint ce degré chez beaucoup d'écrivains — devient une véritable folie. C'est cette folie qui rendait d'Offreville ridicule et qui fit de lui un *patito* providentiel.

Dans les premières années de l'Empire un dîner n'était pas complet et ne paraissait pas suffisamment agréable sans la présence d'un de ces plaisants de société et de sa victime.

La manie des mystifications fut mise sur la scène dans un opéra-comique de Creuzé de Lesser (2), musique de Gaveaux, joué au théâtre Feydeau le 17 février 1806, et qui a pour titre *Monsieur des Chalumeaux*. En voici le sujet :

M. des Chalumeaux, accompagné de son ami, M. Lajeunesse, arrive à Marseille et prend

(1) *Mémoires*, t. V, p. 390.

(2) Sous le pseudonyme d'Auguste, son prénom. Creuzé de Lesser était alors membre du Corps législatif. Il fut nommé, après la Restauration, préfet de la Charente.

l'hôtel du duc de Villars, gouverneur de la province, pour une auberge. Une grande dame, déguisée en servante, le sert à table. Il trouve le menu excellent, mais la note, qui s'élève à trois mille francs, lui paraît un peu salée. Au 3e acte, les lits, à la grande stupéfaction des voyageurs, montent, descendent, se promènent dans la chambre. Le couplet final adressé au public et chanté par Solié, qui jouait le rôle du duc de Villars, fait allusion à l'époque de l'année où la pièce fut représentée :

Puissent tant de plaisanteries
Passer à votre tribunal ;
On doit excuser les folies
Quand on les fait en carnaval.

Tout le monde n'excusait pas ces folies. Collin d'Harleville blâma l'abus des mystifications, en 1803, dans sa comédie *Malice pour malice*, et Lebrun, en 1807, dans une épître contre *les Bouffons*, écrivait :

Je connais trop le prix d'un riant badinage
Mais je hais d'un bouffon l'absurde persiflage...

On se lassa enfin de ce genre de distraction, comme de bien d'autres. Dans les dernières années de l'Empire il était absolument démodé, même en province.

IV

LES THÉATRES

Dans un article du *Journal des Dames et des Modes*, le 10 prairial an VII (29 mai 1799), le citoyen Lucas-Rougemont — car on était encore citoyen à cette époque, mais pas pour longtemps — après avoir consacré quelques lignes émues aux sept théâtres qui, depuis le commencement de l'année, venaient de disparaître — la République, Feydeau, les Amis des Arts, Louvois, les Pantagoniens, les Liliputiens et l'Opéra-Buffa (1) — énumérait, avec des commentaires en général peu bienveillants, ceux qu'on avait récemment fondés. « L'empressement de les connaître excite dejà, disait-il, la démangeaison du beau sexe toujours impatient ».

(1) Pour certain d'entre eux cette disparition ne fut que momentanée.

Ces nouveaux théâtres, qui pour la plupart n'attirèrent qu'un trop petit nombre de spectateurs, étaient :

Les Troubadours (1) ;

Le Lyri-Comique ;

Les Victoires nationales, « où l'on déshonore Molière » ;

Le Théâtre Doyen, auquel s'étaient réunis des artistes venus de l'Ambigu, « association estimable où l'on retrouve des acteurs que le public applaudissait aux boulevards, tels que Billmer, la citoyenne Cousin, femme Picard, charmante actrice et quelques autres ». Si estimable que fût cette association, et malgré les charmes de la femme Picard, le répertoire du théâtre Doyen laissait beaucoup à désirer, l'orchestre était fort mauvais et la scène, faite pour un spectacle de société, étroite et incommode ;

Le Théâtre de la citoyenne Malaga, « tout ce qu'il y a de moins intéressant aux boulevards » ;

La Gaité, ressuscitée sous la direction du ci-

(1) Plusieurs théâtres ont porté ce nom. Celui-ci s'était ouvert en mai 1799, sous la direction Leger dans la salle du Théâtre-Molière, avec un prologue de Leger, *Nous verrons* (qui fut applaudi) et une pièce, le *Billet de logement* (qui fut sifflé).

toyen Rosni, et si mal ressuscitée d'ailleurs que Lucas Rougemont la compare « au dernier jet de lumière d'une chandelle qui finit ».

Quelques années plus tard, en 1806, à la veille du décret du 8 août 1807 dont nous parlerons tout à l'heure, le nombre des théâtres connus, classés, fréquentés par un public intermittent, s'élevait à une vingtaine :

Théatre français de la République, dans la salle du faubourg Saint-Germain ;

Opéra, depuis 1794 dans la salle construite par la Montansier, rue de Richelieu ;

Opéra-Comique ou Théatre Feydeau, rue Feydeau ;

Louvois, rue Louvois ;

Opéra Buffa, rue Favart ;

Vaudeville, rue de Chartres-Saint-Honoré, numéros 14 et 16.

Variétés ou Théatre Montansier ;

Théatre Molière, rue Saint-Martin ;

Théatre de la Cité, rue de la Barillerie, numéro 7 (1) ;

Ambigu-Comique, boulevard du Temple ;

Théatre du Marais, rue Culture-Sainte-Catherine ;

(1) Il fut abandonné en 1807, et devint un bal public sous le nom de la « Veillée ».

Gaité, boulevard du Temple ;

Théatre de la rue des Victoires ;

Théatre des jeunes artistes, rue de Bondy ;



Émilie Hevert

Théatre des Délassements, boulevard du Temple (1) ;

Théatre des jeunes Élèves, rue de Thionville aujourd'hui Dauphine ;

Théatre sans prétention, boulevard du Temple ;

Théatre de la rue du Bac, au numéro 75, ou Théâtre des Victoires nationales, fondé par Cuvelier ;

Théatre de l'Estrapade ;

(1) Les Délassements, qui occupaient l'ancien hôtel Foulon, servaient de refuge à des troupes ambulantes. Dumersan écrivait en 1802 dans le *Coup de fouet ou Revue de tous les Théâtres de Paris*, petit pamphlet assez bien renseigné : « De jeunes élèves, sous la direction de Belfort, composent la troupe de ce petit théâtre qui occupe alter-

THÉATRE MAREUX, rue Saint-Antoine, numéro 46 (1).

Avec Talma, Lafon, Fleury, Saint-Phal, Saint-Prix, Armand, Mlle Raucourt, Mlles Émilie Contat, Mézeray, Bourgoin, Mars, Georges, Duchesnois, le Théâtre-Français présentait un ensemble excellent, mais, quoiqu'on y jouât, pour flatter les goûts du maître, plus souvent la tragédie que la comédie, il restait par destination le « tripot comique », si peu ménagé par les nouvellistes du XVIIIe siècle. Les démêlés de ses acteurs et de ses actrices, leurs vanités, leurs jalousies, leurs intrigues continuaient à amuser Paris qui s'amuse de peu. De temps en temps, quelque incident nouveau, plus dramatique que les autres, contribuait à tenir le public en haleine. Ainsi, au mois de mai 1804, pour une reprise d'*Iphigénie en Aulide*, Mme Raucourt, sifflée et bien sifflée, rendit responsable, et sans doute à juste titre, de ce procédé blessant, Mlle Bourgoin (qui jouait le rôle d'Iphigénie et voulait se réserver les applaudissements) et elle lui administra dans les

nativement la salle de la rue de Thionville et celle des Délassements » p. 109.

(1) La *Porte-Saint-Martin* était fermée par autorité de justice. Le *Théâtre Olympique*, rue Chantereine, numéro 30, où le danseur Forioso, en 1802, avait attiré un nombreux public, n'existait plus.

coulisses une vigoureuse correction. Plus d'un vieil amateur regretta que cette petite opération n'eût pas eu lieu sur la scène.

La troupe de l'Opéra était aussi très bonne, sous le Consulat et l'Empire. Elle comptait, en 1802, parmi ses meilleurs artistes : Laïs, Cheron, Adrien, Lainez, Roland, Mmes Maillard, Latour et Branchu (1). Née en 1780, Alexandrine Chevalier, femme du danseur Branchu, avait débuté à l'Opéra en 1800 par le rôle d'Antigone dans *Œdipe à Colone* (2). Son plus grand succès fut le rôle de Julia dans la *Vestale* de Spontini (3). Elle quitta le théâtre en 1825. « Si la force des poumons et l'intensité de la voix, disait en 1816 la *Biographie des Hommes vivants* (4), suffisent pour constituer une parfaite cantatrice, Mme Branchu ne le céde à aucune autre. Malgré la révolution opérée en France dans la tragédie lyrique par les Gluck, les Piccini, les Sacchini, il ne paraît pas que

(1) Le corps de ballet se composait de Vestris (fils du grand Vestris qui mourut en 1808), de Deshaies, Gardel, Baulieu, Beaupré, de Mmes Gardel, Clotilde (qui épousa Boieldieu), Vestris, Chameroy, qui mourut cette même année 1802, etc...

(2) Opéra en 3 actes de Guillard, musique de Sacchini, représenté pour la première fois à l'Opéra le 1er février 1787.

(3) Tragédie lyrique en 3 actes, paroles de Jouy. Première représentation à l'Opéra, le 11 décembre 1807.

(4) L'article est signé Yc.

nous puissions espérer avoir de longtemps une bonne cantatrice à notre Opéra. Aux agréments stériles qui surchargeaient notre antique psalmodie, on a cru devoir substituer de grands éclats de voix; et les acteurs pensent ne pas atteindre le but s'ils ne remplissent de vibrations sonores la vaste scène sur laquelle leur organe se déploie. Quand à la déclamation, ce serait leur parler une langue étrangère.» D'autres critiques se sont montrés moins sévères à l'égard de Mme Branchu, et l'un d'eux, dont l'opinion est diamétralement opposée à celle que nous venons de citer, assure que « personne n'a mieux possédé qu'elle, les grandes traditions de l'école de Gluck ».

Avec Elleviou, l'incomparable Elleviou, Martin, Chenard, Gavaudon, Juliet, Mmes Scio, Saint-Aubin — dont la représentation de retraite eut lieu le 2 avril 1808 — Dugazon, Crétu, Carline, Gavaudan, Goulhier, le Théâtre Feydeau, grâce à la variété de son répertoire, à la commodité et à l'élégance de sa salle et au luxe de sa mise en scène, était un des plus fréquentés de Paris.

L'Opéra-Buffa au contraire n'eut jamais qu'un public d'élite, qui y allait surtout par snobisme, et qui parvint difficilement à le faire vivre. La troupe était en général mauvaise et le répertoire

démodé (1). « Malgré les dépenses que fait le gouvernement pour ce théâtre, écrivait Kotzebue en 1804, et la protection particulière que lui accorde Bonaparte (2), il est très médiocre; il a un ténor (Nozzari) qui chante bien, et un bouffon (Martinelli) qui ne joue pas mal. Comme je ne suis pas connaisseur, je me tais sur Mme Strina-Sacchi. On n'y joue presque jamais que d'anciens opéras. Pendant mon séjour à Paris, on se proposait de confier cette entreprise à des actionnaires; mais le public n'y prit aucun intérêt. C'est vainement que le gouvernement donne 600.000 francs par an, et que Bonaparte paie sa loge 12.000 francs (3); ce spectacle ne pourra se soutenir, parce que l'on n'aime point ce genre à Paris, et que l'on n'en veut pas (4). »

Le Vaudeville, fondé en 1792 par Piis et Barré, dans l'ancienne salle de bal du *Panthéon*, eut en 1803 un de ses plus grands succès avec une pièce de Bouilly, Bouilly le lacrymatoire, *Fan-*

(1) En 1802 : Lazzerini, ténor, Raffanelli, baryton, Parlamagni, basse-taille, Martinelli, grime, Mme Strina-Sacchi, Bolla, etc.

(2) On sait qu'il était grand amateur de musique italienne.

(3) Il avait dans les quatre grands théâtres de Paris (Théâtre-Français, Opéra, Feydeau et Opéra-Buffa) une loge très richement décorée et ornée, tantôt au-dessus tantôt au-dessous, d'une étoile d'or. Sous l'Empire il payait ces loges trimestriellement sur un budget établi chaque année.

(4) *Souvenirs de Paris en* 1804, t. II, p. 248.

chon la Vielleuse (1), qui mit en scène une des célébrités populaires chantée à la fin du XVIIIe siècle par tous les poètes de la rue.

Au boulevard du Temple
Le jendi l'on contemple
Tous les gens de bon ton
Pourquoi la mode a-t-elle
Fait choix de ce lieu? C'est, dit-on,
Pour entendre la vielle
La vielle de Fanchon...

D'après le règlement du 3 juin 1807, qui lui laissait la vie sauve mais en l'enfermant dans un genre déterminé, qui d'ailleurs ne lui fut pas trop défavorable, le Vaudeville ne pouvait plus jouer que des pièces de trois actes au plus, mêlés de couplets sur des airs connus. Un peu pour se venger mais surtout pour plaire à ce public français qui aime à se moquer même de ce qu'il admire, ce théâtre que l'on condamnait aux couplets forcés à perpétuité, s'octroya comme spécialité la parodie. C'est ainsi qu'en 1810, au mois de septembre, pour consacrer et railler de son mieux le succès des *Bayadères* (2), il donna la *Manufacture d'indiennes* ou

(1) « Fanchon » fut le meilleur rôle de Mlle Belmont.

(2) Opéra en 3 actes, paroles de Jouy, musique de Catel, représenté pour la première fois à l'Opéra, le 7 août 1810.

le Triomphe des Schalls et de la queue du Chat (1), pièce dans laquelle un certain Fadoli, bas-normand de son métier, hérite d'un oncle une manufacture d'indiennes, à condition de choisir entre trois cousines, également vieilles, également laides, et d'épouser celle qui lui paraîtra la moins redoutable.

L'Ambigu-Comique, dirigé par Corsse — l'acteur qui tint avec un si grand succès le rôle de Mme Angot dans *Mme Angot au sérail de Constantinople* (2) — puis par Audinot fils, avait son public, un public populaire peu exigeant — il n'a pas beaucoup changé — sur la valeur littéraire des pièces qu'on lui présentait. Il ne demandait que du sang et des larmes, et peu lui importait que le vice fût puni et la vertu récompensée dans un français de qualité inférieure. Parmi les actrices de l'Ambigu-Comique il en était une que le *Coup de fouet* nous fait connaître par cette aimable note : « Une Mme Lévèque ne serait peut-être pas sans talent, si elle eût été instruite à une meilleure école et si elle conservait, dit-on, moins de penchant pour les liqueurs fortes et les exercices sensuels (3) ».

(1) Vaudeville en un acte par Dieulafoy et Gersin.

(2) Représenté pour la première fois à l'Ambigu-Comique, le 21 mai 1800. Corsse était directeur depuis 1798.

(3) P. 74.

Voilà en quelques lignes, si je ne m'abuse, un signalement complet.

L'auteur du *Coup de fouet*, passant tour à tour, et avec aisance, des portraits d'artistes aux études d'ensemble, ne se montre pas plus indulgent pour un petit théâtre de cette époque, le *Théâtre sans prétention* — où on avait dû lui refuser une pièce — que pour cette pauvre Mme Lévêque qui aimait un peu trop à boire, sans compter le reste.

« Un nommé Prevost, soi-disant homme de lettres, nous apprend ce critique acerbe, est le directeur-auteur-répétiteur-acteur-allumeur-décorateur ; il accouche régulièrement, chaque mois, d'un drame, d'une comédie, ou d'une tragédie, en cinq actes et en prose, voire même quelquefois en vers...

» Il ne se contente pas de faire jouer ses immortelles pièces ; pour attester à la postérité et son genre et sa fécondité, il les fait toutes imprimer et annoncer sur l'affiche qu'on en trouve des exemplaires chez les ouvreuses de loges de son intéressant spectacle (1).

» Les acteurs du *Théâtre sans prétention* sont au niveau des pièces qu'ils jouent ; rien n'est

(1) On voit que si ce théâtre était *sans prétention*, son directeur n'en manquait pas.

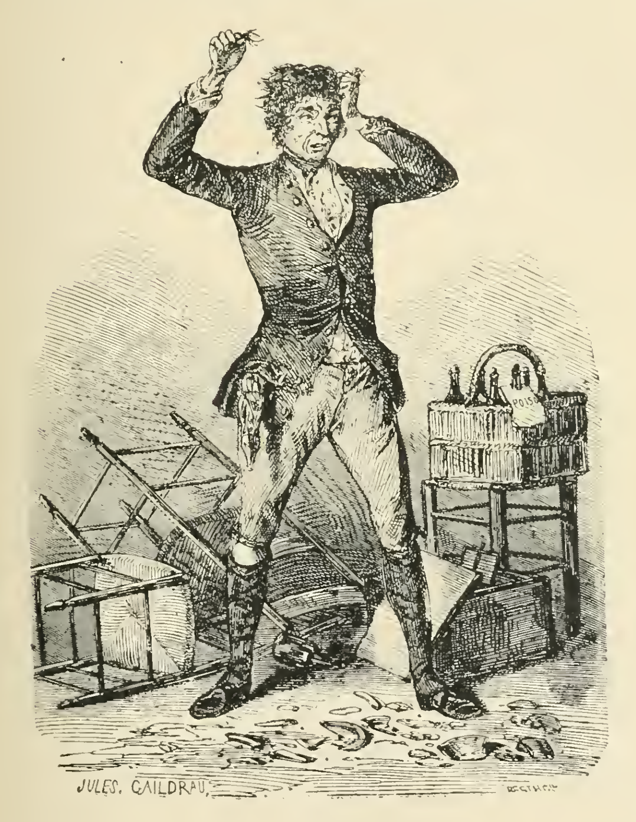
plus plaisant que le ton ampoulé et l'air gigantesque, qu'ils emploient à débiter les niaiseries historiques dont on fatigue leur malheureuse mémoire. »

Dans son parti pris de malveillance, Dumersan ne semble pas se douter que si ces acteurs n'avaient pas joué avec le plus grand soin et même avec le plus grand respect les comédies ou tragédies de leur directeur, celui-ci se serait empressé de les flanquer à la porte.

Un autre petit théâtre qui eut à subir bien des péripéties, jusqu'au moment où il disparut en 1807, le *Théâtre Molière*, possédait une des plus jolies salles de Paris, des loges ornées de glaces, une décoration élégante et de riches costumes. Kotzebue qui assista à une représentation en 1804 n'y trouve d'insuffisant et de mauvais que les pièces et ceux qui les interprétaient. On ne peut pas tout avoir.

Le vrai théâtre de Paris en ce temps-là, celui où on allait non pas pour se faire voir, non pas pour se donner l'attitude d'un passionné de grande musique et de haute littérature, mais simplement pour se distraire, celui des filles, des petits maîtres et des vieux garçons, celui où les célibataires, et même les autres, étaient assurés de pouvoir conclure, avec des épouses d'occasion, des mariages provisoires, le théâtre

des ris et des jeux, mais pas des jeux innocents, le théâtre-sérail, c'était les Variétés.



BRUNET (Rôle de Jocrise).

Son foyer avait conservé le même aspect que sous le Directoire, lorsque le commissaire de

police, Robillard, venait s'asseoir sur la bergère, au coin du feu, et étalait majestueusement sa coiffure d'avant 1789, ses ailes de pigeon, ses cheveux poudrés noués en queue de rat, ses boucles d'argent à la Chartres et ses lunettes de mandarin.

Le long des murs ornés de glaces, il y avait encore sous les mêmes lustres les mêmes fauteuils ou sophas. Sur le grand balcon de bois découpé (1) qui en faisait le tour, les filles continuaient à se promener ou à s'accouder parfois, pour causer avec un de leurs clients.

Le limonadier avait son buffet à l'une des extrémités, et à l'autre, Mme Canavagh, la libraire, vendait des pièces de théâtre et ces Anas — *Brunetiana*, *Jocrissiana*, *Cadet-Rousseliana*, *Angotiana*, etc. — fabriqués en général pour Barba et ses confrères par Armand Raguenaud.

Sous le Consulat et sous l'Empire, jusqu'en 1807, comme pendant la période précédente, ce foyer des Variétés était fréquenté par les plus jolies femmes de la bonne société ou de la mauvaise, et surtout par les nymphes, aussi peu effarouchées que possible, du Palais-Royal. Les élégants, les officiers, entre deux campagnes,

(1) On avait surnommé ce balcon le *quai de la Grenouillère*.

entre deux victoires, s'y donnaient rendez-vous. Les provinciaux, les étrangers croyaient y respirer plus qu'ailleurs l'air de Paris. Les gens de lettres, les journalistes, les auteurs dramatiques venaient y chercher des nouvelles et y apporter des mots que bientôt après répétait, sans toujours les comprendre, toute la salle. On y frondait le gouvernement, mais pas trop haut, parce que les mouchards ne manquaient pas.

La troupe comptait alors de très bons acteurs, Bosquier-Gavaudan, Dubois, Cazot, Vauxdoré, Aubertin, Joly-Lefèbre, Crétu, César, Fréderick, Amiel, Duval, qui a donné son nom à un emploi, Brunet qui, du théâtre de la Cité, était passé aux Variétés en 1798 et qui, par son jeu naïf et balourd, par sa bêtise ahurie, contribua beaucoup à la vogue de ce théâtre, Tiercelin qui venait des Troubadours et qui avait débuté en 1801 sur la scène de la Montansier. Tiercelin, l'acteur-peuple, le Taconet de l'époque, partageait avec Brunet le sceptre de la gaîté et du rire délirant : il excellait dans les rôles d'Auvergnats et de forts de la halle, de mariniers, et surtout dans les caricatures qu'il poussait jusque dans leurs dernières limites.

En général les haillons lui allaient mieux que les habits: et pourtant, à la ville, sa toilette était recherchée ; il avait été muscadin,

mais muscadin crâne avec le chapeau sur l'oreille et souvent prêt à demander raison d'un regard qui lui semblait impertinent : il disait alors : *Nous allons hacher du persil* (1).

Parmi les femmes brillaient au premier rang Mmes Granger, Elomire, Flore, Drouville, Barroyer, Caroline, Mengozzi et Cuisot.

Les Variétés, où Volange, en 1798, avait transporté son bagage théâtral, *Jérôme Pointu*, *l'Intendant comédien*, *Janot ou les Battus paient l'amende*, etc., possédaient un répertoire qui plaisait au public mais qui scandalisait les pontifes de la critique et provoquait l'indignation intéressée des grands théâtres.

En vain, pour désarmer l'envie, essayèrent-elles d'y joindre quelques pièces patriotiques. Ainsi, au mois de janvier 1804, elles en donnèrent une tout à fait de circonstance (2) et dans laquelle les auteurs, Tissot et Martainville, exploitaient habilement la haine contre l'Angleterre que n'avait pas diminué le traité d'Amiens. On y voyait « un personnage nommé *Georges, brasseur dans l'île des Cygnes*, distribuant des tonnes de bière à tous les villages

(1) *Les Mystères des Théâtres de Paris*, par un vieux comparse. (Tuffet) Paris, 1844, p. 228.

(2) *Georges le Taquin ou le Brasseur de l'île des Cygnes*, divertissement allégorique, mêlé de vaudevilles.

d'alentour et excitant leurs habitants contre un *brave armurier*, nommé *François*, dont tout le crime est de vouloir que la rivière coule pour tout le monde, et que *mademoiselle Malte*, jolie marchande d'oranges, enlevée par Georges, soit restituée à son maître. »

» Georges a bien signé la paix dans un cabaret, *à l'enseigne de la ville d'Amiens*, mais il ne l'a signée, par précaution, que de la main gauche, et l'on voit que cela ne l'engage à rien. On conçoit que la pièce ne peut finir que par une rude leçon infligée par l'armurier au déloyal marchand de bière, et par la délivrance de mademoiselle Malte (1). »

Ces attaques (mêlées de vaudevilles) contre la perfide Albion n'apaisaient pas les rancunes des grandes scènes, trop désertées par le public.

La Comédie-Française se plaignait du voisinage de ces « Bouffons » qui avaient l'audace de gagner de l'argent, et beaucoup, à côté d'elle (2). Que les spectateurs préférassent — car sans aucun

(1) *Moniteur universel*, numéro du 23 janvier 1804.

(2) « Tout est permis sur ce théâtre (des Variétés); on y supporte, on y applaudit même les plaisanteries les plus graveleuses et les plus indécentes. J'y ai entendu un huissier dire : « Une femme ne redoute jamais une prise de corps ! » et cette platitude excitait des éclats de rire universels et inextinguibles. » Kotzebue. *Souvenirs de Paris, en* 1804, t. II, p. 259.

doute ils les préféraient — Janot, Jocrisse et Cadet Roussel à Polyeucte, Cinna et Britannicus, elle s'en indignait bruyamment. Désireux de flatter le goût de Napoléon pour la tragédie, et inspirés d'ailleurs, au moins quelques-uns, par un critique dont l'opinion avait beaucoup de poids, le préfet de police, Fouché, plusieurs journaux très graves menèrent une campagne contre le pauvre théâtre qui ne demandait qu'à amuser, moyennant une honnête rétribution, le prochain, et à vivre tranquille.

Les défenseurs du genre noble, qui, en ce temps-là où sévissaient les Luce de Lancival et les Népomucène Lemercier, étaient aussi le genre ennuyeux, obtinrent sans grande difficulté, un décret de l'Empereur qui obligeait les Variétés à quitter la salle du Palais-Royal avant le 1er janvier 1807. On espérait bien qu'elles ne survivraient pas à ce déménagement.

Pour des raisons qui seront indiquées dans un prochain chapitre et auxquelles l'art dramatique n'avait pas grand'chose à voir, Cambacérès essaya d'intervenir — timidement — en faveur du théâtre menacé.

« Je ne m'étonne pas, dit Napoléon, que l'archichancelier soit pour le conservatoire de la Montansier. C'est le vœu de tous les vieux garçons de Paris. »

Sans doute les vieux garçons de Paris, archichanceliers ou non, disposaient de quelque influence, car Mlle Montansier put obtenir pour elle et pour ses associés Crétu, Foignet, César, Amiel et Simon, l'autorisation de faire bâtir un théâtre qui devait remplacer la salle du Palais-Royal.

Elle s'empressa de l'annoncer au public par cette affiche qui rassura les amateurs de spectacles gais.

PALAIS DU TRIBUNAT

« Un décret impérial du mois de juin dernier ayant ordonné à l'administration du Théâtre des Variétés-Montansier de quitter ce local au 1er janvier 1807, la direction fait construire une salle dans le jardin des Panoramas, boulevard Montmartre. Cette salle ne sera achevée qu'à Pâques prochain, et les acteurs, pendant cet intervalle, occuperont la salle de la Cité. »

La dernière soirée aux Variétés-Montansier du palais du Tribunat, eut lieu le 31 décembre 1806, et, à la fin de la représentation, chaque acteur vint chanter un couplet dans le costume du rôle où il avait eu le plus de succès. Voici quelques-uns de ces couplets qui furent particulièrement goûtés par le public :

Brunet, dans *Monsieur Vautour* (1) :

A la cité, de mon tabac
Je vais transporter l'entreprise.
J'aurai toujours du Macoubac :
Pour moi n'allez pas lâcher prise.

Bosquier-Gavaudan, dans *Valogne* ou *le Diable couleur de rose* (2) :

Vers la Cité, de quelques pas,
Faites pour moi le sacrifice :
Comme Normand, d'avance, hélas !
Je crains le Palais de Justice.

Mme Drouville, dans *Manon la Ravaudeuse* (3) :

Dans le quartier où nous allons
Comme ici puissè-je être heureuse !
N'allez pas tourner les talons
A la petite ravaudeuse.

Mlle Mengozzi dans *Lisbeth* ou *les Amants protées* (4) :

Vous que l' tambour et l' tambourin
A la gloire, au plaisir entraîne,
Quand vous avez passé le Rhin,
Craindrez-vous de passer la Seine ?

(1) Vaudeville en un acte, par Désaugiers, Georges Duval et Tournay.

(2) Operette en un acte, par Levrier de Champion et Gaveaux.

(3) Vaudeville en un acte, par Désaugiers, Meurion et Servières.

(4) Comédie en un acte, par Patrat.

Le théâtre de la Cité existait depuis quinze



LAFON, (Rôle d'Auguste)

ans lorsque la troupe Montansier, en 1807, s'y installa. Les funambules Ravel et Forioso

venaient d'abandonner ce local quand les acteurs y arrivèrent.

Malgré l'engageant appel qui leur avait été adressé, les spectateurs ne se pressaient pas de les y suivre, et Mlle Montansier et ses associés se demandaient avec angoisse comment ils échapperaient à la faillite menaçante. Une pièce dont le succès fut énorme, prodigieux, invraisemblable, les sauva. *La Famille des Innocents*, vaudeville de Sewrin et Chazet, attira tout Paris et permit d'attendre tranquillement l'ouverture de la salle des Panoramas (1).

L'inauguration de cette nouvelle salle, bâtie d'après les plans de l'architecte Cellerier, eut lieu le 24 juin 1807, avec un prologue de Desaugiers, Francis et Moreau, *Le Panorama de Momus*, qui fut très applaudi (2).

A une époque où le répertoire de chaque théâtre était rigoureusement délimité, les Variétés, sous peine de se voir retirer l'autorisation de jouer, devaient s'en tenir au genre villageois, poissard, « populaire », qu'avaient illustré Collé,

(1) Brunet avait dans cette pièce le rôle d'un niais, Innocentin. Pour savoir l'heure, il faisait sonner une montre à répétition en fer-blanc et comptait tout haut les tintements. — Mais, lui disait Vaudoré, ta montre sonne treize heures! — C'est qu'elle avance d'une heure, répondait Innocentin.

(2) En 1808, comme nous l'avons dit, Garchi ouvrit près du théâtre le *café des Variétés*.

Vadé et Favart. L'étalage des grands sentiments et l'exploitation des héros étaient interdits à cette scène qui ne s'en trouvait pas plus mal.

La troupe s'augmentait de quelques artistes de valeur, en 1807, Vernet et Odry (1), en 1809, Mlle Vautrin, Mlle Julia Perset, et Potier.

Potier avait paru d'abord, sans éclat, sur la scène des *Délassements comiques*, puis au *Théâtre de la rue du Bac*, où il se lia avec Désaugiers. Aux Variétés ses débuts ne furent pas très heureux. On lui reprochait sa voix rauque, caverneuse, son débit un peu monotone. Il fallut que le public s'habituât à la finesse de son jeu qui, à côté des excentricités et des charges de Brunet ou de Tiercelin, paraissait compassé et froid. Cette résistance des spectateurs dura peu. Potier, qui étudiait minutieusement ses rôles et les interprétait avec leurs moindres nuances, ne tarda pas à être considéré comme le premier acteur des Variétés et même comme le premier acteur comique de Paris.

La prospérité du théâtre du boulevard Montmartre ne diminuait pas, on le pense bien, le nombre de ses ennemis. Ils s'obstinaient à lui

(1) Odry ne commença à être vraiment apprécié qu'en 1811 dans un vaudeville de Merle et Brazier, *Quinze ans d'absence*, où il joua un rôle qui semblait fait pour lui, celui d'un paysan timide et niais, Morin.

reprocher son genre « burlesque et bas ». Vers 1813, la troupe de la Montansier avait représenté un vaudeville de Désaugiers et Gentil, *l'Ogresse* ou *la Belle au bois dormant*, dans lequel Tiercelin semblait abuser du droit qu'a un acteur d'être comique. Il l'était avec exagération, il l'était jusqu'au scandale. Les arbitres du goût, brevetés ou non, protestèrent. Savary était alors ministre de la police. Il fit mander dans son cabinet les directeurs de toutes les petites scènes du boulevard, les scènes suspectes, et leur adressa — le spectacle devait être assez amusant — un long discours sur la morale, la littérature saine et reconstituante, la nécessité d'élever le niveau du goût populaire, etc.

Il se tourna ensuite vers les directeurs des Variétés, qui avaient servi de prétexte à cette mercuriale, et leur déclara que s'ils n'épuraient pas leur répertoire, il fermerait leur théâtre.

Brunet (co-directeur depuis 1807) répondit, d'une voix mal assurée, que les pièces ayant été visées par la censure, on ne devait pas le considérer comme responsable de l'effet qu'elles produisaient et que d'ailleurs, sous l'ancien régime, on en avait donné de beaucoup plus licencieuses.

A ce mot d'ancien régime, qu'il prit sans

doute pour une provocation personnelle, le ministre de la police bondit : « Oui, s'écria-t-il, monsieur Brunet, sous l'ancien régime, les ducs — il oubliait qu'il était duc lui aussi — les marquis, les comtesses, riaient de ces platitudes ; mais on les a tous mis à la porte, et, nous, on ne nous y mettra pas ! »

L'année suivante, Napoléon partait pour l'île d'Elbe et Savary était mis à la porte de son ministère.

En 1814 et 1815 le théâtre où régnaient Brunet, Potier et Tiercelin fut adopté de préférence par les officiers étrangers qui affluaient à Paris. Ceux-là non plus n'aimaient pas la tragédie.

Dans cette rapide chronique des Variétés pendant la période napoléonienne certains détails, dont nous avons fait mention, suffiraient à prouver l'antipathie qu'inspiraient à l'Empereur les genres inférieurs et les scènes secondaires. Il avait le culte, il avait aussi la manie du sérieux et du grand. Son génie épique répugnait à tout ce qui était bas ou même familier et simple. L'esprit le charmait modérément et, d'ordinaire, il en usait assez peu pour sa consommation personnelle. Il ne pardonnait pas à la comédie d'offrir au spectateur une imitation de la vie réelle. : « Elle est pour moi, disait-il, comme si l'on voulait me forcer à m'intéresser aux

commérages de vos salons. J'accepte vos admirations pour Molière, mais je ne les partage pas (1) ».

Qui n'admirait pas Molière devait tenir en médiocre estime Désaugiers, Francis, Sewrin et leurs pareils. Et en effet l'Empereur témoignait un égal mépris à leurs œuvres et aux scènes qui les représentaient. Il prétendait, avec quelque apparence de raison, que l'art n'avait rien à voir dans la chute ou le succès de ces pièces, dans la ruine ou la prospérité de ces petits théâtres.

A un autre point de vue, Napoléon, trouvait tout à fait excessif le nombre de ces petites scènes dont les unes ne réussissaient pas assez et dont les autres réussissaient trop. Il fallait supprimer ou du moins diminuer dans une très large mesure la concurrence « désastreuse » qu'avaient à subir les grands théâtres, Comédie-Française, Théâtre de l'Impératrice ou Odéon, Opéra et Opéra-Comique, qui n'arrivaient à se soutenir qu'au moyen des subsides du gouvernement.

Telles furent les raisons qui provoquèrent le décret du 29 juillet 1807 (2).

(1) Maurice ALBERT, *Napoléon et les Théâtres populaires.* (*Revue de Paris*, numéro du 15 juin 1902.)

(2) Ce décret ne concernait nullement les théâtres d'acro-

La manière d'agir de Napoléon à l'égard des grands et des petits théâtres n'a rien qui puisse surprendre. Elle était aussi conforme à ses théories politiques qu'à ses théories littéraires. Il voyait dans l'art dramatique, soumis à un idéal très haut, astreint à certaines règles, un moyen d'assurer la moralité du pays et de faciliter la tâche du gouvernement. Il voulait que chaque écrivain fût un professeur de dignité humaine et d'obéissance civique. Respect des mœurs, respect des lois, les deux choses devaient aller ensemble. De là découlait tout naturellement la nécessité de la Censure.

Au début du Consulat, Bonaparte avait paru assez favorable à un régime de liberté. Un rapport de police du 23 ventôse an VIII (12 mars 1799) (1) lui fait dire : « Je ne crains pas les rois régnants, moins encore ceux des théâtres. » Un an plus tard (avril 1800) il confiait à son frère Lucien, ministre de l'intérieur, la surveillance des théâtres.

bates, à propos desquels le *Mercure de France* écrivait dans son numéro du 11 août 1810 : « L'ouverture et la ruine des petits théâtres de fantaisie se succèdent avec une merveilleuse rapidité. En moins de six ans nous avons vu s'élever et s'écrouler les théâtres des sauteurs, des danseurs de corde, des chiens savants et des *puppi napolitani*. Voici venir un nouvel entrepreneur qui nous annonce *les Fables de La Fontaine mises en action*, ce qui suppose une ménagerie entière. »

(1) Archives nationales.

Aucune pièce ne pouvait être représentée sans une double autorisation, d'abord du Ministre de l'intérieur, puis du directeur général de l'instruction publique. Félix Nogaret, littérateur médiocre et ancien attaché au cabinet du lieutenant de police, fut chargé du premier examen des œuvres dramatiques.

En 1803, Rœderer, directeur de l'instruction publique, eut à s'occuper tout spécialement des théâtres, mais l'année suivante cette surveillance délicate fut attribuée à un *bureau de la presse* (ou plutôt de la littérature) dont faisaient partie quatre censeurs : Esmenard, Desfaucherets, Lemontey et Lacretelle jeune.

Les nouveaux règlements, de plus en plus sévères, aboutirent en 1806 à l'organisation définitive de la Censure, et on la plaça à cette époque sous la haute main du Ministre de la police.

Le public se plaignait-il de ces atteintes à la liberté ? En aucune manière. Il les trouvait au contraire très justifiées et indispensables. La France sortait toute meurtrie d'une terrible crise de désorganisation sociale. Elle avait au plus haut degré — au moins pendant les premières années du règne — le respect de l'autorité et le besoin de l'ordre. Et il arriva même cette chose étrange, qu'en certaines circonstances les spectateurs se montrèrent plus rigoureux que le

gouvernement, plus impérialistes que l'Empereur.

Mais l'opposition — une opposition réduite à une infime minorité — ne désarmait pas. A défaut des manifestations éclatantes qui l'eussent exposée à trop de risques, elle saisissait les moindres occasions de gêner ce régime glorieux et populaire qu'elle ne pouvait renverser. Royaliste ou jacobine, elle se faisait sournoise et prudemment malveillante. Elle ne montrait une apparence de courage que là où n'existait pour elle aucun danger. Et c'est au théâtre surtout que cette opposition, cachée dans le parterre ou au fond d'une loge, essayait de prendre sa revanche, par des applaudissements séditieux, d'une défaite à laquelle elle ne savait pas se résigner.

Cet état d'esprit d'une faible partie de la population parisienne explique certaines mesures qui sembleraient, au premier abord, injustifiables et qui peut-être s'imposaient.

Parmi les écrivains de ce temps, qui en compte de très mauvais, aucun ne fut plus doucereusement médiocre, au moins dans ses œuvres, qu'Alexandre Pineux-Duval, ni plus désireux de vivre en paix avec les pouvoirs établis. Il donna, lui aussi, l'exemple des convictions intermittentes et des fidélités provisoires. Litté-

rairement, il s'efforçait, pour gagner sa vie et accroître sa réputation, d'intéresser le public. Il y réussit quelquefois. Eh! bien, cet homme, que rien n'y prédisposait, devint un jour, sans avoir sollicité cet honneur ni prévu ce danger, le porte-drapeau du parti royaliste.

Le 17 février 1802, on devait représenter à la Comédie-Française une pièce d'Alexandre Duval, *Édouard en Écosse* ou *la Nuit d'un Proscrit*, drame historique en trois actes en prose. Ce drame, d'ailleurs fort ennuyeux — et l'ennui dans certains cas est un antidote — semblait si peu dangereux, si peu suspect, que Bonaparte voulut assister à la première. Il paraissait y trouver un assez vif plaisir lorsqu'il aperçut, dans une loge placée en face de la sienne, le duc de Choiseul-Stainville, à peine rentré de Hollande où on l'avait déporté, et qui applaudissait avec ostentation. De temps en temps, certaines phrases, qu'une partie du public semblait attendre, étaient couvertes d'acclamations, par exemple cette déclaration (1), en apparence bien innocente, du proscrit Édouard : « Je ne bois à la mort de personne ».

Cette manifestation royaliste, on ne manqua

(1) Par ordre de Fouché, cette phrase fut interdite à la seconde représentation.

pas d'en rendre Alexandre Duval responsable. On lui attribua « l'intention secrète d'exciter l'intérêt public sur les malheurs de la famille des Bourbons ». Le pauvre homme n'y songeait guère.

A peine de retour aux Tuileries, Bonaparte avait adressé de grands reproches à Cambacérès pour avoir autorisé la pièce. Cambacérès, à son tour, blâma Chaptal, ministre de l'intérieur, et ce mécontentement officiel, suivant la filière et descendant de degré en degré, alla sans doute retomber de tout son poids sur quelque sous-ordre qui n'y pouvait rien.

Averti par Chaptal, avec qui il était lié, de l'orage qui le menaçait, Alexandre Duval était parti pour Rennes, pendant qu'on interdisait sa pièce.

Croyant tout arrangé, il venait, quelques mois plus tard, de regagner Paris lorsqu'il apprit que pour quelque allusion politique qu'on avait cru voir dans l'*Antichambre*, on avait arrêté Dupaty, l'auteur de cette pièce (1). C'était là un mauvais son de cloche. Duval se hâta de repartir, mais, cette fois, trouvant Rennes trop près de la police consulaire, il alla jusqu'à

(1) « Cette pièce, donnée au Théâtre-Feydeau en 1802 (le 26 février) fit beaucoup de bruit à Paris; et la représentation en fut défendue par la police. Peu de temps après,

Saint-Pétersbourg. Il en revint en 1803 et n'eut désormais qu'à se louer de la bienveillance du gouvernement. On le nomma, en 1807, directeur de l'Odéon, ce qui ne l'empêcha pas, en 1806, d'accuser, dans une brochure virulente, son confrère, Picard, d'avoir été attaché « au char de l'usurpateur ». Il savait à quoi s'en tenir sur ce genre d'attelage.

Premier consul ou empereur, Napoléon montra toujours la même prédilection pour la tragédie classique, semeuse d'héroïsme (1). En 1801, sur son ordre, Chaptal écrivait aux acteurs du Théâtre-Français pour les engager — déjà ! — à jouer plus souvent l'ancien répertoire.

D'un autre côté, s'il avait ses raisons pour s'opposer à l'exaltation du sentiment royaliste, l'exaltation du sentiment impérialiste lui semblait désirable et nécessaire. Et on peut croire que

l'auteur fut conduit à Brest comme requisitionnaire, et destiné à être embarqué pour rejoindre l'armée de Leclerc à Saint-Domingue; mais après quelques mois de prison il lui fut permis (grâce à l'intervention de Joséphine) de revenir à Paris. « On crut, dans le temps, que le ressentiment de quelques valets, devenus grands seigneurs, dont il avait paru se moquer dans sa pièce, avait été la principale cause de son voyage. » *Biographie des Hommes vivants*. Paris, 1816, t. II, p. 474. Il est certain que lorsqu'on attaque les valets, en France, on s'expose à mécontenter bien de gens.

(1) Il exceptait *Polyeucte*, où il voyait du fanatisme religieux.

lorsqu'il lui arrivait de le dire, il était sincère.

Cette préoccupation si naturelle chez un homme qui se savait indispensable au bonheur et à la gloire du pays, il ne l'a jamais exposée plus clairement que dans la lettre qu'il écrivait de Milan, à Fouché, le 1er juillet 1805, et par laquelle nous terminerons ce chapitre.

« Il ne paraît pas que le succès des *Templiers* (1) dirige les esprits sur ce point de l'histoire française. Cela est bien, mais je ne crois pas qu'il faille laisser jouer des pièces dont les sujets seraient pris dans des temps trop près de nous. Je lis dans un journal qu'on veut jouer une tragédie de Henri IV. Cette époque n'est pas assez éloignée pour ne pas réveiller des passions. La scène a besoin d'un peu d'antiquité, et, sans porter de gêne sur le théâtre, je pense que vous devez empêcher cela, sans faire paraître votre intervention. Vous pourriez en parler à M. Raynouard, qui paraît avoir du talent.

Pourquoi n'engageriez-vous pas M. Raynouard à faire une tragédie du passage de la première à la seconde race ? Au lieu d'être

(1) Première représentation, au Théâtre-Français, le 14 mai 1805.

un tyran, celui qui lui succéderait serait le sauveur de la nation (1). »

Le passage de la première à la seconde race et le sauveur de la nation! Fouché, qui était un coquin mais qui était aussi un homme d'esprit, dut sourire en lisant cette lettre.

(1) Cité dans les *Mémoires de Mme de Remusat*. Paris 1880, t. II, p. 163.



V

AMOURS DE THÉATRE

Même dans ses relations passionnelles avec des femmes de théâtre, Napoléon parut tenir grand compte du répertoire. Il eut surtout pour maîtresses des reines ou des princesses de la Comédie-Française. C'était d'ailleurs le grand dépôt, le dépôt officiel. Plusieurs membres du gouvernement y puisaient, et de préférence ceux qui désiraient confier le soin d'égayer leurs loisirs à des femmes habituées aux grandeurs, frottées de quelque littérature, capables d'une conversation suivie, et en somme moins vulgaires que celles qu'ils avaient épousées.

Parmi ces maîtresses dramatiques de Napoléon, la plus célèbre fut Mlle Georges. Il l'aima pendant quelques mois, et à l'actrice qui put inspirer cet amour, il en reste un rayon de gloire.

Marguerite-Joséphine Weymer, dite Georges,

était née à Bayeux, le 23 février 1787 (1). Son père, Georges Weymer, dirigeait une troupe ambulante, dans laquelle, vers douze ans, elle commença à jouer la tragédie.

Protégée, formée par la Raucourt, très susceptible de s'intéresser à une jeune actrice, pourvu qu'elle ne fût pas laide, Mlle Georges débuta au Théâtre-Français le 28 novembre 1802 — et ses débuts, opposés à ceux de Mlle Duchesnois, qui venaient d'avoir lieu — partagèrent la cour et la ville et faillirent provoquer une révolution.

Mlle Duchesnois, en 1802, avait vingt-six ans (2). Elle était fort laide, malgré des yeux expressifs et un corps admirable (3). Avait-elle débuté comme « fille à parties » dans une maison de

(1) Pour sa biographie, consulter deux ouvrages récents, d'un égal intérêt : *Mémoires inédits de Mademoiselle Georges* (publiés par M. Chéramy). Paris, 1908. — *Une Maîtresse de Napoléon, Mademoiselle Georges*, par Hector Fleischmann. Paris, 1908, librairie Albin Michel.

(2) Elle était née le 5 juin 1777, à Saint-Saulve, près de Valenciennes.

(3) « Mlle Duchesnois est beaucoup plus laide qu'il n'est permis à une actrice de l'être. » Kotzebue. *Souvenirs de Paris en* 1804, t. II, p. 222. « Mlle Duchesnois avait eu toute sa vie à lutter contre la laideur; elle ressemblait à ces lions de faïence qu'on met sur les balustrades; elle avait surtout un nez dont le sifflement ressemblait à l'ampleur. En revanche, elle était merveilleusement faite, et son corps eût pu rivaliser avec celui de la Vénus de Milo. Aussi

la Chaussée-d'Antin? un historien, d'ordinaire très bien informé, l'affirme (1). Quoi qu'il en soit, après avoir joué sur diverses scènes de



Mlle Raucourt

province, elle essaya, vers 1800, d'entrer à la Comédie-Française, en fut repoussée par un

adorait-elle le rôle d'Alzire qui lui permettait de se montrer à peu près nue. » *Mémoires d'Alexandre Dumas.* Paris, 1863, t. IV, p. 27.

(1) Frédéric Masson. *Napoléon et les Femmes.* Paris 1897, pp. 129 à 131.

des acteurs de la troupe, Florence, qui la jugea mauvaise, incurablement mauvaise, et vint demander à Legouvé, l'auteur du *Mérite des Femmes*, son appui et des leçons. Il promit l'un et l'autre. La jeune actrice qui s'adressait à lui l'intéressa tout de suite. Elle était vêtue d'une misérable robe d'indienne, en plein hiver, elle semblait certaine de son avenir et comme illuminée d'un feu intérieur. Elle avait, dans un visage souffreteux et ingrat, de très beaux yeux.

Son énergie était extrême et elle le prouva. Les obstacles de tout genre qui se dressaient sur sa route stimulaient son ambition. Sa carrière dramatique fut une longue bataille.

Soutenue par la moitié de Paris, combattue par l'autre moitié, elle sollicita un début au Théâtre-Français et, après bien des efforts, elle l'obtint. Elle avait voulu paraître dans le rôle de Phèdre, qui convenait à son talent très dramatique. Son premier rôle, le 12 juillet 1802, fut son premier succès.

On savait qu'une cabale s'était formée contre elle. Le public accourut pour assister à cette lutte que tous prévoyaient. Dès les premiers vers, il fut conquis (1).

(1) « Si sa figure parut d'abord laisser à désirer pour la régularité des traits, sa taille noble et bien prise, la pureté de sa diction, la douceur de son organe, la simplicité, la

Les débuts terminés, les spectateurs exigèrent que ses camarades missent sur sa tête une couronne qu'on lui avait jetée sur la scène. Naudet s'y décida, sans enthousiasme.

Au moment de l'admission, où l'attendaient les jalousies et les haines provoquées par son succès éclatant, elle eut contre elle Dazincourt, qui la trouvait trop laide pour avoir du talent, Lafon qui manifesta sa résolution de ne jamais jouer avec ce « monstre », surtout Mlle Raucourt qui déclara qu'elle dépenserait sa fortune pour l'écraser. Talma, Mlle Vanhove, Mlle Bourgoin lui donnèrent leurs suffrages, et elle eut en fin de compte une faible majorité, mais on décida que les rôles de reines lui seraient interdits et qu'elle ne jouerait que ceux de jeunes amoureuses, qui s'accordaient peu avec sa figure.

Geoffroy l'avait d'abord beaucoup louée. Il la loua bien moins, dès que Mlle Georges eut débuté. Pour expliquer cette volte-face, il disait que, lui aussi, il n'était pas insensible à la beauté. C'était, en effet, une raison, et plus d'un critique, de ce temps ou du nôtre, aurait pu au

vérité de son début, le sentiment profond des beautés poétiques, et surtout l'accent passionné de sa déclamation entraînèrent tous les suffrages. L'enthousiasme fut général. » *Biographie des Hommes vivants*. t. II, p. 442.

besoin l'invoquer. Malheureusement pour Geoffroy, les journalistes, les faiseurs de caricatures, la jugèrent insuffisante, et le feuilletoniste des *Débats* s'en aperçut à ses dépens.

Depuis quelques mois, on préparait les débuts, on escomptait d'avance le triomphe de la merveille des merveilles, de l'incomparable rivale de Mlle Duchesnois.

L'événement sensationnel, annoncé par toutes les trompettes de la renommée, se produisit le 23 novembre 1802. Ce jour-là, Mlle Georges se montra pour la première fois au public du Théâtre-Français dans le rôle de Clytemnestre, d'*Iphigénie en Aulide*. Mlle Raucourt avait distribué 400 billets de faveur au parterre, mais l'enthousiasme des spectateurs n'avait pas besoin d'être stimulé. Le succès fut éclatant. Tous les journaux, favorables ou hostiles, le constatèrent. Peu de jours après la première représentation, le *Mercure de France* écrivait : « Tout ce qui peut illustrer un début s'est trouvé réuni pour Mlle Georges Weymer, élève de Mlle Raucourt. Les hommes se battaient à la porte, les femmes bravaient le danger pour leur plaisir et poussaient des cris épouvantables qui n'attendrissaient personne. Les curieux ne sont pas sensibles. Une taille élevée et élégante, des bras dont les mouvements naturels sont pleins de

grâce, la tête parfaitement placée, une figure régulièrement belle et pourtant agréable, un organe sonore, pas encore seize ans, tels sont les avantages de Mlle Georges qui débutait dans le rôle de Clytemnestre, d'*Iphigénie en Aulide*. Enfin, à la première entrée de Mlle Georges, le public, saisi d'admiration, s'est rappelé la dernière débutante que la nature n'a fait belle que par son âme, et les plus vifs applaudissements ont accueilli la Clytemnestre française, à coup sûr plus parfaite que ne le fut jamais l'épouse d'Agamemnon. »

Deux partis s'étaient formés, les *Géorgiens*, qui soutenaient Mlle Georges, et les *Carcassiens* — ainsi nommés par leurs adversaires — qui étaient les partisans passionnés de sa rivale. A la tête de ce premier parti s'était placée, on devine pour quelle raison, Joséphine. Son intervention fit recevoir, deux ans plus tard, à quart de part, malgré une vive opposition, Mlle Duchesnois, pour jouer les reines, les mères, les grandes et les jeunes princesses (1). Dans l'autre camp, Geoffroy étalait une admiration qui n'était guère dans ses habitudes. Il poussait l'enthousiasme jusqu'à la partialité et à l'injustice. Chacun de ses articles des *Débats* couvrait de fleurs

(1) Arrêté du Préfet du Palais, le 20 mars 1804.

la jeune actrice qui avait eu la chance de lui plaire, sans être obligée, heureusement pour elle, de l'en récompenser.

Lorsque Mlle Georges créa à son tour, avec plus de fougue et de violence, avec moins d'accablement et de tendresse, ce rôle de Phèdre par lequel avait débuté Mlle Duchesnois, la guerre des *Géorgiens* et des *Carcassiens* prit des proportions imprévues. A chaque représentation, il y avait de véritables combats, et les cannes venaient en aide aux sifflets. Un soir, les Carcassiens du parterre escaladèrent les fauteuils d'orchestre, et la police eut toutes les peines du monde à les empêcher d'envahir la scène (1).

La rivalité des deux actrices s'accompagna de procédés trop dépourvus de bonne camaraderie et même de délicatesse. Un jour que Mlle Georges

(1) Cette guerre, qui passionna et amusa Paris, a été racontée en détail dans un petit livre curieux et bizarre, *La Conjuration* de *M*[lle] *Duchesnois contre M*[lle] *Georges Weymer, pour lui ravir la couronne*; *avec les pièces justificatives recueillies par M. J. Boullault.* Ouvrage dédié au Parterre, à l'Orchestre, aux Loges, aux Galeries, à l'Amphithéâtre et même au Paradis du Théâtre-Français. A Paris, chez Pillet jeune, libraire, place des Trois-Maries, près du Pont-Neuf, numéro 2, et chez Martinet, libraire, rue du Coq-Honoré, numéro 124. An XI (1803). Ce Boullault, auteur dramatique de son métier, avait la spécialité des titres extraordinaires. Il publia, en 1801, un roman intitulé: *Mes amours à Nanterre ou le diable n'est pas toujours à la porte d'un pauvre homme.*

devait jouer ce rôle de Phèdre, qui suscitait tant de colères, on lui fit parvenir, à midi, un journal qui annonçait qu'à Abbeville des décombres étaient tombés sur la tête de son père et l'avaient grièvement blessé. La nouvelle était fausse, et c'était Mlle Duchesnois qui l'avait fait insérer dans le journal (1).

Ces détails donnés sur la carrière dramatique de Mlle Georges, passons à sa carrière amoureuse, à laquelle, de même que beaucoup d'actrices, elle attachait encore plus d'importance.

Un soir où jouait cette Clytemnestre de seize ans (2), parmi les spectateurs qui se pressaient dans la salle du Théâtre-Français, il y en avait un qui valait à lui seul tous les autres — sans les diminuer — le Premier Consul en personne. Sa présence eut des suites mémorables mais auxquelles la politique resta étrangère.

En rentrant chez elle, Mlle Georges y trouva le premier valet de chambre du Consul, Constant, qui lui dit de la part de son maître qu'on viendrait la prendre le lendemain, à huit heures du soir, pour se rendre à Saint-Cloud.

Le lendemain, en effet, Constant l'attendait,

(1) Du moins Mlle Georges l'affirme. V. Ses *Mémoires inédits*, p. 60.

(2) En nivôse, an XI, d'après Frédéric Masson. Probablement dans les derniers jours de décembre 1802.

à l'heure convenue, au bas de l'escalier de l'entrée des artistes, avec une voiture sur le siège de laquelle se tenait fièrement César, le même César qui conduisait Bonaparte le jour de la machine infernale.

Ils partent, arrivent à Saint-Cloud, traversent l'orangerie, s'arrêtent un instant devant la fenêtre de la chambre à coucher donnant sur la terrasse. Là Roustan attendait. Il soulève le rideau, aide l'actrice à entrer, ferme la fenêtre, et passe dans une autre pièce.

Quelques minutes plus tard, un bruit de pas se fait entendre, une clef tourne dans une serrure, et Bonaparte apparaît à la porte qui s'ouvre sur la bibliothèque.

Ce qui se passa ensuite, Mlle Georges va nous le dire dans une page de ses *Mémoires* (1) qui, jusqu'à preuve du contraire, me semble singulièrement idéalisée et d'un sentimentalisme un peu niais.

« Le Consul est en bas de soie, culotte satinée blanc, uniforme vert, parements et collet rouges, son chapeau sous le bras. Je me levai. Il vint à moi, me regarda avec ce sourire enchanteur qui n'appartenait qu'à lui, me prit par la main et me fit asseoir sur un énorme divan,

(1) *Mémoires inédits*, pp. 78 et suiv.



LAETITIA,

Mère de l'Empereur Napoléon

leva mon voile qu'il jeta à terre sans plus de façon...

— Comme votre main tremble! Vous avez donc peur de moi! Je vous parais effrayant? Moi, je vous ai trouvée bien belle, hier, madame, et j'ai voulu vous complimenter. Je suis plus aimable et plus poli que vous, comme vous voyez.

— Comment cela, monsieur.

— Comment! je vous ai fait remettre 3.000 fr. après vous avoir entendu dans Émilie, pour vous témoigner le plaisir que vous m'avez fait. J'espérais que vous me demanderiez la permission de vous présenter pour me remercier. Mais la belle et fière Émilie n'est point venue.

Je balbutiais, je ne savais que dire.

— Mais je ne savais pas, je n'osais prendre cette liberté.

— Mauvaise excuse! vous aviez donc peur de moi?

— Oui.

— Et maintenant?

— Encore plus.

Le Consul se mit à rire de tout son cœur.

— Dites-moi votre nom?

— Joséphine-Marguerite.

— Joséphine me plaît, j'aime ce nom; mais je voudrais vous appeler Georgina. Hein! voulez-vous? Je le veux.

(Le nom m'est resté dans toute la famille de l'Empereur.) »

A ce moment, sur le désir exprimé par l'actrice que fatigue et intimide un éclairage trop brillant et peu favorable aux émois d'une pudeur qui ne demande qu'à se rendre, Bonaparte sonne Roustan et lui ordonne d'éteindre, dans les lourds candélabres, quelques-unes des bougies. L'opération faite, Roustan sort et la conversation continue.

« Voyons, Georgina, racontez-moi tout ce que vous avez fait. Soyez bonne et franche, dites-moi tout.

Il était si bon, si simple, que ma crainte disparaissait.

— Je vais vous ennuyer. Puis comment dire tout cela ? Je n'ai pas d'esprit, je vais très mal raconter.

— Dites toujours.

Je fis le récit de ma très petite existence, comment je vins à Paris, toutes mes misères.

— Chère petite, vous n'étiez pas riche ; mais à présent, comment êtes-vous ? Qui vous a donné le beau cachemire, le voile, etc. ?

Il savait tout. Je lui racontai toute la vérité sur le prince Sapieha (1).

(1) Entreteneur désintéressé et amant platonique, assure Mlle Georges à diverses reprises dans ses *Mémoires*, et c'est évidemment « toute la vérité » qu'elle raconta à Napoléon.

Il était bien tendre, bien délicat; il ne blessait pas ma pudeur par trop d'empressement, il était heureux de trouver une résistance timide. Mon Dieu! je ne dis pas qu'il était amoureux, mais bien certainement je lui plaisais. Je ne pouvais en douter. Aurait-il accepté tous mes caprices d'enfant? Aurait-il passé toute une nuit à vouloir me convaincre? Il était très agité, pourtant, très désireux de me plaire; il céda à ma prière, qui lui demandait grâce.

— Pas aujourd'hui. Attendez. Je reviendrai, je vous le promets.

Il cédait, cet homme devant lequel tout pliait. Est-ce peut-être ce qui le charmait? Nous allâmes ainsi jusqu'à cinq heures du matin. Depuis huit heures, c'était assez.

— Je voudrais m'en aller.

— Vous devez être fatiguée, chère Georgina. A demain, vous viendrez?

— Oui, avec bonheur. Vous êtes trop bon, trop gracieux, pour que l'on ne vous aime pas, et je vous aime de tout mon cœur.

Il me mit mon châle, mon voile. J'étais loin de m'attendre à ce qui allait arriver à ces pauvres effets. En me disant adieu, il vint

m'embrasser au front. Je fus bien sotte, je me mis à rire et lui dit :

— Ah ! c'est bien : vous venez d'embrasser le voile du prince Sapieha.

Il prit le voile, le déchira en mille petits morceaux ; le cachemire fut jeté sous ses pieds. Puis j'avais au col une petite chaîne qui portait un médaillon des plus modestes, de la cornaline ; au petit doigt, une petite bague plus modeste encore, en cristal, où Mme Ponty avait mis des cheveux blancs de Mlle Raucourt. La petite bague fut arrachée de mon doigt, le Consul la brisa sous son pied. Ah ! il n'était plus doux alors. Je fus interdite et me disais : « Quand tu me reverras, il fera beau ». Je tremblais. Il revint tout gentiment près de moi.

— Chère Georgina, vous ne devez rien avoir que de moi. Vous ne me bouderez pas, ce serait mal, et j'aurais mauvaise opinion de vos sentiments, s'il en était autrement...

On ne pouvait pas en vouloir longtemps à cet homme ; il y avait tant de douceur dans sa voix, tant de grâce, qu'on était forcé de dire : « Au fait, il a bien fait ».

— Vous avez bien raison. Non, je ne suis pas fâchée ; mais je vais avoir froid, moi.

Il sonna Constant.

— Apporte un cachemire blanc et un grand voile d'Angleterre.

Il me conduisit jusqu'à l'orangerie.

— A demain, Georgina ; à demain !

Voilà littéralement ma première entrevue avec cet homme immense. »

Cette première entrevue fut suivie de beaucoup d'autres et, naturellement, Joséphine ne tarda pas à s'en douter. Elle aimait trop son mari depuis qu'il ne l'aimait pas assez. Elle passait une partie de son temps à le surveiller et souffrait, plus qu'il n'était nécessaire, de ses trahisons.

« Un soir, raconte Mme de Rémusat (1), Mme Bonaparte, plus pressée que de coutume par sa jalouse inquiétude, m'avait gardée près d'elle et m'entretenait vivement de ses chagrins. Il était une heure du matin ; nous étions seules dans son salon. Le plus profond silence régnait aux Tuileries. Tout à coup elle se lève : « Je n'y puis plus tenir, me dit-elle. Mlle Georges est sûrement là-haut ; je veux les surprendre ». Passablement troublée de cette résolution subite, je fis ce que je pus pour l'en détourner, et je ne pus en venir à bout. « Suivez-moi, me dit-elle, nous monterons ensemble ». Alors je lui repré-

(1) *Mémoires*, t. I, p. 208.

sentai qu'un pareil espionnage étant même sans convenance de sa part, serait intolérable de la mienne, et qu'en cas de découverte qu'elle prétendait faire je serais sûrement de trop à la scène qui s'en suivrait. Elle ne voulut entendre à rien ; elle me reprocha de l'abandonner dans ses peines, et elle me pressa si vivement que, malgré ma répugnance, je cédai à sa volonté, me disant d'ailleurs intérieurement que notre course n'aboutirait à rien et que, sans doute, les précautions étaient prises au premier étage contre toute surprise. Nous voilà donc marchant silencieusement l'une et l'autre, Mme Bonaparte, la première, animée à l'excès, moi derrière, montant lentement un escalier dérobé qui conduisait chez Bonaparte, et très honteuse du rôle qu'on me faisait jouer. Au milieu de notre course un léger bruit se fit entendre. Mme Bonaparte se retourna : « C'est peut-être, me dit-elle, Roustan, le mameluk de Bonaparte qui garde la porte. Ce malheureux est capable de nous égorger toutes deux ». A cette parole, je fus saisie d'un effroi qui, tout ridicule qu'il était sans doute, ne me permit pas d'en entendre davantage, et sans songer que je laissais Mme Bonaparte dans une complète obscurité je descendis avec la bougie que je tenais à la main, et je revins aussi vite que

je pus dans le salon. Elle me suivit peu de minutes après, étonnée de ma fuite subite. Quand elle revit mon visage effaré, elle se mit à rire, et moi aussi, et nous renonçâmes à notre entreprise. »

Cette liaison dans laquelle, au moins au début, Napoléon avait semblé éprouver presque de l'amour, dura de 1802 à 1804. Mlle Georges racontait plus tard, à Alexandre Dumas que son illustre amant (1) l'avait quittée « pour se faire empereur » (2). Ce fut en effet peu de temps avant le sacre que cessèrent leurs relations.

Mais il resta chez Mlle Georges un véritable culte pour l'Empereur. Elle devait le manifester très courageusement, lorsqu'il ne pouvait que lui nuire. Elle exprima le désir de suivre Napoléon à Sainte-Hélène. Sous la Restauration, elle se montra pendant une représentation avec un bouquet de violettes au corsage, et, pour l'en punir, le duc de Duras l'obligea à quitter le Théâtre-Français (3).

(1) Elle le compléta, dit-on, avec Lucien Bonaparte, Jérôme, Talleyrand, Murat, Coster Saint-Victor, Alexandre Ier, le prince de Wurtemberg, le comte Beckendorf, etc. Ce furent les amants de la première période.

(2) *Mémoires*, t. IV, p. 1.

(3) Il convient de remarquer qu'à cette admiration ardente pour l'empereur correspondait un immense orgueil d'avoir été distinguée par lui. Cet orgueil domina désormais

Une anecdote rapportée par Constant (1) laisserait croire — si elle est authentique — que Napoléon, dans ses passagères amours, se montra moins courtois et plus brutal à l'égard de Mlle Duchesnois qu'à l'égard de Mlle Georges.

Elle avait été mandée, elle aussi, comme un simple ministre. Elle attendait dans la chambre où on l'avait introduite. Napoléon, absorbé par quelque affaire importante, continuait à travailler dans son cabinet. On frappe à sa porte, on l'avertit de la présence de l'actrice. « Qu'elle attende, répond-il ». Le temps passe. On revient de nouveau. Sans interrompre son travail, sans lever les yeux, il ordonne : « Qu'elle se déshabille et se couche ». L'ordre est transmis et exécuté. Une troisième fois, sur la prière de l'actrice un peu embarrassée de son rôle, on vient, au risque de quelque terrible rebuffade, le relancer. Il écrivait toujours. Impatienté, il se lève, et laissant à peine à l'envoyé le temps

la carrière de Mlle Georges, la convainquit qu'elle était incomparable, l'empêcha de perfectionner son talent et contribua pour une large part à sa fugue de 1808. Cette fugue se produisit pendant les représentations de l'*Artaxerxès* de Delrieu, où elle jouait le rôle de la fille du Roi des Rois, et on en profita pour dire, dans je ne sais plus quel vaudeville :

Du soleil la fille aînée
A la lune a fait un trou.

(1) *Mémoires*, t. I, p. 8.

de parler. « Qu'elle s'habille, dit-il, et s'en aille ! ».

Napoléon eut encore, dit-on, comme maîtresses dramatiques — ces choses-là ne sont jamais bien prouvées — avec Mme Branchu, de l'Opéra, Emilie Leverd et Thérèse Bourgoin, du Théâtre-Français, qu'il appelait la « déesse de la joie » (1).

Thérèse Bourgoin a tenu une large place, et une place très méritée, dans la chronique scandaleuse du temps.

Elle débuta comme danseuse — et c'est tout dire — au théâtre de la Gaîté, sous Ribié. Après avoir pris des leçons de Mlle Dumesnil, elle parut pour la première fois sur la scène du Théâtre-Français, le 28 novembre 1801, dans le rôle de Mélanie. Son succès fut très grand et on la reçut d'emblée sociétaire, ce qui était presque sans exemple. Aucune qualité supérieure ne justifiait ce traitement de faveur, et Thérèse Bourgoin, pendant toute sa carrière, resta une actrice de petits théâtres de boulevard égarée dans le grand répertoire.

Un de ses biographes assure qu'elle avait sur la scène de la naïveté et de la décence. Elle se rattrapait largement hors du théâtre.

(1) *Mémoires de Bigarré.*

C'était une fausse ingénue, à la figure poupine, aux yeux étonnés et candides. D'ailleurs, forte en gueule, suffisamment spirituelle, très médisante, toujours prête à se moquer de ses camarades aussi bien que des puissants du jour (1), et pourvue d'un vocabulaire que plus d'une poissarde lui aurait envié.

Le ministre de l'intérieur, Chaptal, un savant très grave, fut un de ceux qui, sous le Consulat, apprécièrent le plus les mérites de Mlle Bourgoin. Une petite aventure assez amusante la lui fit connaître.

Le baron Capelle (2) qui était alors attaché au Ministère de l'Intérieur, traversait un jour l'antichambre du bureau des Théâtres, lorsqu'il aperçut, un peu cachée dans l'ombre, comme si elle voulait dissimuler son trouble, une femme qui paraissait fort désolée. Il s'approche et l'interroge. Thérèse Bourgoin, car c'était elle, répond, les yeux pleins de larmes,

(1) « Célèbre par ses bons mots grivois, un peu à la façon de Mlle Arnould. » Th. Tung. *Lucien Bonaparte et ses Mémoires*, t. II, p. 262.

(2) Guillaume-Antoine-Benoît de Capelle, né en 1773, dans le département de l'Aveyron. Après avoir été en 1792 lieutenant de grenadiers dans le 2e bataillon des Pyrénées-Orientales, il fut destitué en 1794 comme neveu d'émigré. A la suite du 9 brumaire, il rentra dans la carrière administrative.

qu'elle sort du cabinet d'Esmenard (1), et que celui-ci a essayé de la violenter. Et en effet elle montre ses vêtements tout en désordre. Elle raconte la scène, puis, s'arrêtant, elle réfléchit quelques secondes, et, souriant au milieu de ses larmes : « Encore, dit-elle, si cet Esmenard était moins laid ! (2) »

Capelle se hâta d'aller faire part de cet incident tragi-comique à Chaptal, et c'est ainsi que l'ex-danseuse de la *Gaîté* et l'auteur de l'*Essai sur le perfectionnement des Arts chimiques en France* entrèrent en relations.

Ces relations allèrent très loin si on en juge par le surnom que l'actrice donnait au ministre, son ministre. Elle l'appelait *papa clystère* (3).

Thérèse Bourgoin, dans ses mots à l'emporte-pièce, n'épargnait personne. Elle commit la faute de s'attaquer à l'Empereur, et celui-ci s'en vengea comme on va le voir.

« Napoléon ayant appris que Mlle B..., jolie actrice du *Théâtre-Français*, s'était permis quelque indiscrétion sur son compte, voici ce qu'il imagina pour s'en venger. Dans cette aventure,

(1) Esmenard était alors chef du bureau des théâtres, au Ministère de l'intérieur.

(2) Veron, *Mémoires d'un Bourgeois de Paris*, 1854, t. I, p. 129.

(3) Barras, *Mémoires*, t. III, p. 175.

le ministre C... devint l'objet d'une mystification très plaisante. Il entretenait cette actrice et avait la faiblesse d'en être jaloux. Napoléon, qui travaillait la nuit comme le jour, envoya un soir, à onze heures, ordre à C... de se rendre sur-le-champ aux Tuileries. Le page, porteur de la lettre, apprend en arrivant chez le ministre, qu'il n'est pas chez lui, mais qu'on le trouvera certainement chez Mlle B... Il s'y rend aussitôt, lui fait remettre l'ordre de Sa Majesté, et retourne rendre compte de la manière dont il s'est acquitté de sa mission. C..., déjà couché, se lève promptement, reprend ses habits et son cordon et se fait conduire au palais des Tuileries.

» A peine était-il parti, qu'on frappe à coups redoublés à la porte de Mlle B...; elle croit que c'est le ministre qui revient, et elle cherche s'il n'a rien oublié, mais on lui présente une lettre apportée par un page de l'Empereur. Elle l'ouvre avec une agitation dont elle peut à peine se défendre, et lit avec peine ces mots mal écrits, parce qu'ils avaient été tracés de la propre main de Sa Majesté : « Vous vous ren-» drez sur-le-champ au palais des Tuileries. » Napoléon. » Elle s'habille avec autant de soin que le lui permet la nécessité d'obéir promptement à cet ordre, fait mettre ses che-

vaux à sa voiture, et s'empresse de se rendre au palais.

» Pendant ce temps, Napoléon entretenait son ministre de divers décrets, lui faisant prendre des notes et lui faisait rédiger des projets. Tout à coup, un page se présente à la porte en disant : « Elle est arrivée, Sire ! » — « Faites » entrer répond l'Empereur. » C... jette les yeux du côté de la porte pour voir quelle était la visite nocturne que Napoléon allait recevoir; il reconnaît Mlle B... ; la plume lui tombe des mains, et il reste la bouche et les yeux ouverts, et comme pétrifié. Cependant, l'actrice s'avance vers l'Empereur, et lui dit avec respect qu'elle se rend aux ordres de Sa Majesté. « Passez dans cette chambre, » dit Napoléon, sans daigner la regarder, en lui montrant une porte opposée à celle par laquelle elle était entrée; « couchez-vous et attendez- » moi. » Elle disparaît, et le pauvre C..., couvert d'une sueur froide, est obligé de reprendre la plume et de passer à travailler deux heures qui lui parurent deux siècles. Enfin, il est congédié (1).

» Aussitôt l'Empereur sonne, un valet de

(1) *Mémoires pour servir à la vie d'un homme célèbre* (Napoléon), par M. M... Paris, 1819, IIme partie, p. 52.

chambre arrive : « Dites à la B... de se retirer, » dit-il, son rôle est joué. »

» Le lendemain, il conta lui-même cette aventure, qui fit la conversation de tous les salons, jusqu'à ce qu'une autre l'eût fait oublier. C... en trouva le dénouement fort bon; mais l'actrice fut cruellement mortifiée et prétendit qu'elle avait reçu un affront sanglant. »

Chaptal trouva peut-être le dénouement fort bon, mais les circonstances qui l'avaient précédé lui parurent moins agréables. Il n'attendit pas qu'on le congédiât. Il estima avec raison que le procédé dont on usait à son égard le congédiait suffisamment. Il prit son portefeuille, fit un grand salut et partit. Le lendemain, il envoya sa démission.

Quant à Thérèse Bourgoin, cette petite histoire, dont son amour-propre n'avait pas à se louer, lui donna immédiatement des convictions royalistes. Jusqu'en 1815, elle les dissimula de son mieux. A cette époque, et avant même que Waterloo eût mis fin à la destinée héroïque de Napoléon, elle se para de fleurs de lis pour fêter d'avance le retour du roi.

Maîtresse de Lucien Bonaparte, Mlle Mézeray se trouvait moralement obligée par ce titre d'être bonapartiste. Mlle Mars le fut aussi, pour d'autres raisons moins personnelles.

Cette grande actrice représentait à bien des égards la *femme empire*. Elle aimait le panache, les parades, les chevaux qui piaffent, les uniformes brodés d'or, l'éclair des épées. Elle affichait des opinions politiques. Elle aurait dû se borner à des opinions amoureuses.

Son premier grand succès avait été, en 1803, le rôle du sourd-muet dans la pièce de Bouilly, l'*Abbé de l'Épée* (1). En 1812, elle passa des ingénues aux grandes coquettes. Grande coquette, elle le fut à la ville autant qu'au théâtre, et trop longtemps. Elle ne s'aperçut jamais qu'elle vieillissait ou elle feignit de ne pas s'en apercevoir. Dans les dernières années de l'Empire, elle commençait déjà à cacher son âge (2).

Comme les actrices de la *Comédie-Française*, mais avec un peu moins de littérature, celles des théâtres des boulevards consacraient leurs soirées au public et leurs nuits à quelques par-

(1) Comédie historique en cinq actes en prose, représentée pour la première fois au Théâtre-Français, le 23 frimaire, an VIII (14 décembre 1799).

(2) On a raconté qu'en 1814 ou 1815, elle présenta son fils à l'Empereur pour le faire entrer dans les pages et que Napoléon ayant demandé à l'actrice son âge, elle répondit bravement : « Vingt-deux ans ». La même question ayant été posée au fils, celui-ci se borna à répondre : « J'ai juste un an de plus que ma mère ».

L'anecdote est controuvée. M[lle] Mars, née en 1778 ou 1779 ne pouvait pas avoir, même en 1815, un fils de 23 ans.

ticuliers, qui n'étaient pas toujours les mêmes. Mlle Cuizot réussissait surtout dans la seconde partie du programme.

C'était une petite actrice des *Variétés*, à la voix criarde, au jeu plein de minauderies ridicules, mais elle avait une taille très fine, des cheveux noirs bouclés et de jolis yeux. A condition de parler ou de chanter le moins possible, elle avait quelques chances de plaire au public.

Elle plaisait tout particulièrement à Cambacérès. Il l'avait connue ou du moins il l'avait vue de très près, pour la première fois, à une représentation qu'il donna, en 1807, dans son hôtel, et où elle parut, déguisée en étudiant en droit, puis en Apollon.

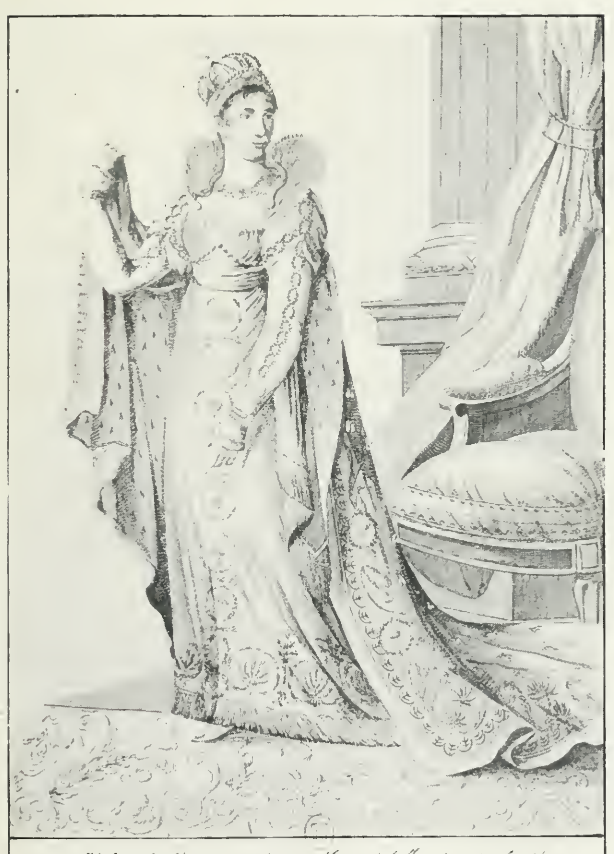
« A dater de ce jour, raconte Mlle Flore dans ses *Mémoires* (1), Monseigneur loua une loge aux *Variétés* et il y vint presque tous les soirs.

» Lorsque l'Empereur parla de supprimer notre théâtre, l'archichancelier lui dit gaiement :

— Ah! Sire, vous ne voudriez pas me faire perdre le prix de ma loge que j'ai payé d'avance.

— C'est juste, répondit l'empereur, lorsque la toile est levée, on ne rend pas l'argent.

(1) *Mémoires de Mlle Flore, actrice des Variétés*. Paris, 1904, p. 55.



Habit de Cérémonie de sa Majesté l'Impératrice Joséphine
le Jour du Couronnement

» Le théâtre des *Variétés* fut conservé, grâce à notre camarade Cuizot. »

Mlle Cuizot portait à merveille le travesti.



Mlle Mars

C'est par là qu'elle attira l'attention et mérita la sympathie de Cambacérès. Il avait, dit-on, en matière d'amour, des goûts assez hétérodoxes. Du moins, tout le monde y croyait ou

affectait d'y croire. Napoléon lui-même, en plaisantait quelquefois. Un jour que l'archichancelier, pour s'excuser d'arriver en retard, prétendait qu'une dame était venue le voir. — « Il fallait lui dire, répliqua en souriant l'Empereur, prends ton chapeau, ta canne et laisse-moi. »

Lorsque Cambacérès eut prit Mlle Cuizot pour maîtresse, le public n'en continua pas moins à le railler sur ses goûts réels ou supposés. On faisait remarquer que, par suite de la position de sa loge, la jolie actrice lui tournait souvent le dos. On citait (ou on inventait) son mot à un de ses courtisans qui, lorsque Mlle Cuizot fut enceinte, voulait aimablement l'en rendre responsable.

— Cela regarde M. de B..., aurait-il répondu. Je ne l'ai connue que postérieurement (1).

Postérieurement ou non, Mlle Cuizot jouait le mieux du monde son rôle de maîtresse. C'est le seul rôle qu'elle ait jamais su jouer. Quand il était dans sa loge, « elle venait l'y trouver et se chargeait de le tenir éveillé (1) ».

Un de ses parents crut devoir un jour lui faire remarquer ce que cette liaison avec une

(1) *Mémoires pour servir à la vie d'un homme célèbre*, par M. M..... Paris, 1819, IIme partie, p. 68.

actrice des *Variétés* — encore si elle eût appartenu à un grand théâtre! — avait de répréhensible et de choquant chez un archichancelier. Comme on va le voir, il prit très mal l'observation.

« Un cousin germain de Cambacérès, homme d'une loyauté et d'une inflexibilité de principes à toute épreuve, ancien capitaine de grenadiers au régiment de Touraine et chevalier de Saint-Louis, le chevalier de Montlaur, se permet, avec une franchise respectueuse, de soumettre à S. A. S. quelques observations sur l'opinion que le public émet sur son compte, au sujet de ses promenades dans les galeries du Palais-Royal, et surtout de ses assiduités au *Théâtre des Variétés* et des œillades dont une actrice rend le public témoin : — « Monsieur, lui » répond l'Altesse, quand un homme de ma » qualité a traversé d'une manière aussi illustre » toutes les époques de la Révolution, il s'in» quiète peu de l'opinion publique. Tout ce » que l'on peut dire m'est indifférent et ne sau» rait atteindre ma dignité; vos observations » sont pour le moins très déplacées. » — « C'est » mon attachement et mon respect pour vous, » reprend le chevalier de Montlaur, qui peuvent » seuls me porter à vous parler avec cette fran» chise. Et que voulez-vous que l'histoire dise

» de vous, lorsque vos liaisons avec Mlle Cuizot,
» et vos séances au théâtre de Brunet et de
» Jocrisse deviennent l'objet des plus sanglantes
» épigrammes? » — « Monsieur, je me f... de
» l'histoire et quant à vos remontrances, n'y
» revenez plus : je n'ai besoin des leçons de per-
» sonne, j'en donne et je n'en reçois pas (1). »

Il est probable que le chevalier de Montlaur n'y revint pas.

Si de hauts dignitaires ou de simples particuliers avaient un goût très vif et d'ailleurs assez naturel pour les actrices des divers théâtres de Paris, certains acteurs n'inspiraient pas une moindre sympathie à des dames de la cour et de la ville, deux surtout, Elleviou et Lafon.

Lafon, qui fut l'amant de Pauline Bonaparte et de bien d'autres, s'appelait Rapenouille, mais il avait trouvé, avec raison, que ce nom d'usurier de province s'accordait mal avec son genre de beauté. C'était un méridional de petite taille, mais vif, élégant, avec des yeux noirs très expressifs qui corrigeaient suffisamment ce qu'un nez un peu trop en l'air pouvait avoir de vulgaire. Il avait débuté au *Théâtre-Français*, le 8 mai 1800. Il y jouait, avec plus de chaleur

(1) *Souvenirs du comte de Montgaillard*. Paris, 1895, p. 254.

et de verve que de distinction, les rôles de jeunes héros. Il plaisait tout particulièrement aux femmes, qui aiment beaucoup l'héroïsme, quand il est jeune et bien tourné.

Elleviou, d'ailleurs acteur excellent et délicieux chanteur, devait une bonne part de ses succès féminins à ses costumes.

« Otez-lui, dit un annuaire de théâtre, son pantalon, ses bottes, sa veste de hussard ou de jockey, son grand chapeau de casseur d'assiettes, son sabre traînant ou sa cravache, ce n'est plus le même homme (1). »

A l'*Opéra-Comique*, il se conduisait en véritable tyran, jaloux de ses camarades, se trouvant sans cesse trop mal payé, trop peu apprécié, et, au moindre prétexte, menaçant de quitter le théâtre et d'aller cultiver, non pas son jardin, mais ses immenses propriétés du département du Rhône.

Il finit, en effet, par prendre sa retraite, le 18 mars 1813, et se retira, jeune encore, dans son domaine de Ronzières (1).

Capricieux, vaniteux, fat, insolent et joli gar-

(1) *L'Opinion du Parterre*, par COURTOIS. Paris, 1808.

(1) Il mourut longtemps après, à 72 ans, le 5 mai 1842, dans les bureaux du *Charivari* où il venait renouveler son abonnement. Mémorable exemple du danger qu'il y a à se réabonner à un journal.

çon, Elleviou incarnait l'homme à bonnes fortunes de son temps et peut-être de tous les temps.



GRANDS DÉTAILS EXACTES DES CÉREMONIES

Qui ont éte observées dans l'Église Cathédrale de Notre-Dame deParis, pour le Couronement et le Sacre de leurs Majestes-Imperiales. — Ceremonial de la réception de Sa Saintete dansla Metropole. Rejouissances qui aurout lieusur les Boulevarts et la place de la Concorde.

EN-TÊTE D'UN COMPTE-RENDU DES FÊTES DU COURONNEMENT
Collection H. d'Alméras

VI

AUTOUR DE NAPOLÉON
SA FAMILLE. — JOSÉPHINE. — MARIE-LOUISE

De cet entourage de Napoléon, de sa mère, de ses frères, de ses sœurs, de Joséphine, de Marie-Louise, nous ne parlerons ici, et le plus brièvement possible, qu'en ce qui touche à notre sujet. En quoi ils furent mêlés à la vie parisienne, et quel rôle prépondérant ou obscur ils y jouèrent, voilà ce que nous nous proposons d'indiquer en quelques traits rapides.

Mme Lœtitia, qui devint Mme Mère, sans que son caractère s'en trouvât modifié, vécut le plus souvent hors de France depuis 1804. Elle avait suivi Lucien en Italie, au moment

où éclata le dissentiment qui, de longue date, existait entre les deux frères. Elle assistait de loin au règne de son fils et n'en était pas éblouie. Même aux heures des plus éclatants triomphes, son intraitable bon sens prévoyait, attendait les mauvais jours. Elle vécut volontairement à l'écart, plus soucieuse d'imposer l'estime que d'inspirer la sympathie, et comme figée dans une attitude raide et hautaine. Parce qu'elle était économe, on la déclarait avare; mais tous ceux qui la connurent la jugèrent supérieure à son titre et à sa destinée.

Joseph, l'aîné de la famille, en fut longtemps le chef. Même empereur, Napoléon avait pour lui de la considération et une sorte de respect.

Parmi ces Bonaparte, si pauvres et si désireux de ne plus l'être, Joseph, le premier, en 1796, avait fait un mariage riche (1). De là, un prestige qui ne l'abandonna jamais complètement.

C'était d'ailleurs un lettré, spirituel, fin causeur, et qui, à la veille du Consulat, en 1799, avait publié sous le voile de l'anonymat, un roman, *Moïna* (2), qui eut moins de succès que

(1) On sait qu'il avait épousé, à 26 ans, la fille d'un ancien fabricant de savons de Marseille, Julie Clary, peu jolie, mais bien dotée.

(2) *Moïna*, an VII (1799). Paris, Hennert. La 2e édition parut en 1814, chez l'éditeur Pélicier, sous ce titre : *Moïna ou la Villageoise du Mont-Cenis*.

le coup d'État de brumaire, mais ne passa pas absolument inaperçu.

Nul n'est prophète dans son pays. On pourrait dire encore plus justement, que nul n'est grand homme dans sa famille. Dans les affections les plus tendres, les plus dévoués, toujours la vanité surnage. Sauf peut-être Jérôme, les frères de Napoléon se refusèrent à admettre sa supériorité, quelque éclatante qu'elle dût paraître. Ils préféraient croire à sa chance, dans l'intérêt de leur amour-propre. En sa double qualité d'avocat et d'écrivain, Joseph prenait son cadet pour un sabreur. Ce sabreur lui donna deux couronnes, sous lesquelles il fut comme écrasé.

Joseph avait acheté, rue du Rocher, un hôtel construit par l'architecte Gabriel, pour une danseuse de l'*Opéra*, Mlle Grandi (1), et un peu plus tard, au mois d'octobre 1798, la terre de Mortefontaine (près Senlis), alors en très mauvais état. Il fit réparer les anciens bâtiments, redessiner le jardin et bâtir une orangerie et une volière.

A Mortefontaine, surtout pendant les pre-

(1) Il acquit dans la suite un hôtel du faubourg Saint-Honoré, construit par Bloin, valet de chambre de Louis XIV, et qui avait appartenu au comte de Marbeuf, l'ancien gouverneur de la Corse.

mières années du Consulat, Joseph recevait une société choisie à laquelle il offrait, comme distractions, des promenades sur les lacs, des lectures d'ouvrages nouveaux, des charades, des parties de billard, ou encore, plaisir très apprécié, des récits émouvants, pleins de revenants et de spectres, et qu'on écoutait, la lampe éteinte, pour se procurer une délicieuse terreur.

Il y avait là, d'ordinaire, à côté d'inconnus qui se bornaient au rôle de figurants, le comte de Cobentzel, ambassadeur d'Autriche; le marquis de Lucchesini, ambassadeur de Prusse, marié à une femme déjà mûre, qui zézayait et se donnait des allures de fillette; Regnault de Saint-Jean-d'Angély; Miot de Mélito; de Jaucourt; le marquis de Chauvelin; Stanislas de Girardin; Jean Debry; le médecin Cabanis, le chevalier de Boufflers, qui continuait à écrire de petits vers; Arnault; Rœderer; Fontanes; Palissot (1), ruiné par la Révolution et qui n'avait pour vivre, que sa place de conservateur de la bibliothèque Mazarine; Palissot, qui voyait désormais l'humanité à travers sa misère et ses déceptions et qui s'éloigna bientôt d'un milieu qu'il trouvait trop bruyant et trop gai pour lui.

(1) Palissot mourut le 15 juin 1814, à 85 ans.

La Fayette, Mme de Staël venaient quelquefois à Mortefontaine. Le poète Casti, l'auteur des *Animaux parlants* (1), toujours coiffé d'un bonnet de soie noire, payait en éloges excessifs, d'excellents dîners dont il sentait tout le prix, et servait de « mystifié », très résigné et très docile, à Mme Leclerc et à Mme Murat.

Joseph supportait très bien que dans son salon on blamât, avec quelque discrétion, la politique de son frère et, lui-même, en plus d'une occasion, ne s'en priva pas. De là, entre Napoléon et lui, de terribles discussions, où l'un se targuait de son droit d'aînesse et l'autre de son titre de Consul et d'Empereur. Un jour, à la suite d'une de ces discussions — c'est Lucien qui le raconte — Joseph tira à balle sur un portrait de son frère, en formant le souhait que la blessure faite au tableau tuât celui qu'il représentait.

Il garda toujours son franc-parler et l'indépendance de ses opinions. Très hostile à Joséphine et ne s'en cachant pas, il essaya d'empêcher son couronnement, et lorsque Napoléon eut donné l'ordre aux femmes de ses frères de porter la traîne du manteau de la nouvelle

(1) Le poème des *Animaux parlants*, fut publié à Paris, en 1802. Casti mourut l'année suivante.

impératrice, le jour du sacre, il menaça de quitter la France.

Il ne la quitta que deux ans après, en 1806, pour aller lui aussi recevoir une couronne, à Naples. Les rois étaient alors des fonctionnaires à qui l'Empereur accordait de l'avancement, même quand ils ne le demandaient pas. C'est ainsi que Joseph régna — si l'on peut employer ce mot — sur l'Espagne, de 1808 à 1813. Waterloo brisa sa carrière et fit de lui le comte de Survilliers.

Lucien s'était moins bien marié que Joseph. Garde-magasin des vivres à Saint-Maximin, dans le Var, il avait épousé, le 4 mai 1794, la sœur de l'aubergiste chez qui il logeait, Christine Boyer (1). Quelques mois plus tard, il réussit à obtenir la place, qu'il jugeait très bonne, d'inspecteur des charrois, à Saint-Chamond. L'ambition qu'il n'avait pas, qu'il n'osait pas avoir, les victoires de son frère la lui donnèrent, et, aidé par lui, il devint vite, malgré ses humbles débuts, un personnage important. Commissaire ordonnateur de l'armée du Nord, député aux Cinq-Cents, Lucien, dès le lendemain du coup d'État de brumaire, dont il se montra

(1) Fille de Pierre-André Boyer et de Rosalie Fabre. Elle n'avait aucune fortune.

l'habile metteur en scène, fut ministre de l'intérieur.

Celui-là aussi se prenait pour un écrivain, très supérieur par conséquent à ceux qui ne savaient que gagner des batailles. Il avait publié en 1799, la même année et chez le même éditeur que son frère, un roman en deux volumes, *la Tribu indienne ou Édouard et Stellina*, signé seulement de ses initiales C.-L. B. (Charles-Lucien Bonaparte). D'autres ouvrages devaient suivre dont le plus connu et le plus ennuyeux, ce qui n'est pas peu dire, est un poème épique de vingt-quatre chants, comme l'*Iliade*: *Charlemagne ou l'Église délivrée* (1).

Il n'y a qu'un Bonaparte qui fût capable d'écrire un poème épique, Napoléon. Il l'écrivit avec la pointe de son épée. Lucien n'était qu'un rhéteur frotté de jacobinisme et qui, en politique comme en littérature, visait au sublime et n'atteignit qu'à l'emphase. Le culte de l'antiquité, mal connue, mal comprise, s'unissait chez lui à des prétentions littéraires qu'aucun de ses livres ne justifie. Il aimait à s'entourer d'écrivains célèbres, et leur esprit courtisa-

(1) Publié pour la première fois en 1814, à Londres, chez Longmann. La 2e édition parut l'année suivante à Paris, chez Didot.

nesque, leur platitude professionnelle, flattaient sa vanité.

Dès que sa fortune, notablement accrue par le coup d'État de brumaire, le lui permit, dès qu'il fut devenu un des premiers personnages de l'État, il donna à l'hôtel Brissac, où on avait installé le ministère de l'intérieur (1), des fêtes magnifiques, des bals qui rappelaient, avec un peu moins d'impudeur, ceux du Directoire. Les plus jolies femmes du temps venaient y parader, Mmes de Noailles, de Fleurieu, de Gervasio, de Puységur, de Chauvelin, de Fenouille, de Caze, de Vigny, de Listenay, d'Ormesson, de Villette, de Nanteuil, de Nicolaï, de Rémusat, la fille du riche banquier Perregault qui avait épousé Marmont, la fille de Mme de Genlis mariée au général Valence, et la future duchesse d'Abrantès, Laure de Permon, et Mme Visconti, — belle comme une statue mais facile à animer, et Berthier le savait bien.

En 1799, Lucien avait acheté à son beau-frère, Leclerc, le château de Plessis-Chamant et il y avait fait construire un nouveau pavillon, une salle de fêtes et un théâtre. A Plessis-Chamant, de même qu'à l'hôtel de Brissac, avec Dugazon

(1) Dans la rue de Grenelle-Saint-Germain. Plus tard, Lucien acheta 300.000 francs, l'hôtel de Brienne, rue Saint-Dominique.

comme régisseur, il jouait la tragédie, et sa sœur Elisa le plus souvent lui donnait la réplique. Le public, un public de choix, se composait des familiers de la maison, Félix Desportes, secrétaire particulier de Lucien, Duquesnoy, Arnault, Esmenard, Alexandre de Laborde, La Harpe, Fontanes, Châteaubriand, Beugnot, Rœderer, Stanislas de Girardin, le chevalier de Boufflers, Dupaty, le peintre Le Thière et le miniaturiste Chatillon.

Le peu de goût qu'avait Lucien pour le comique il le dépensait dans les mystifications et pour ce genre de divertissement, dont nous avons déjà parlé, il avait à Plessis-Chamant deux hommes précieux, d'Offreville et Ramolino.

Quand on était las d'apparitions, de bruits de chaines traînées par spectres, ou simplement d'histoires terrifiantes racontées d'une voix sépulcrale, la littérature reprenait un instant ses droits. Dans ce château hanté par des fantômes très vivants, Arnault lut quelques-unes de ses fables, et La Harpe, vieux diable devenu ermite, des fragments de son poème, *le Triomphe de la Religion* ou *le Roi martyr*, martyr pour la seconde fois puisqu'il était le sujet d'un poème de La Harpe (1)

(1) « Cette triste épopée devait avoir douze chants ; les six

Par amour-propre beaucoup plus que par dignité, Lucien, en toute occasion, résistait à l'impérieuse volonté de son frère et il ne dissimulait pas ses sentiments d'hostilité pour Joséphine. Au mois d'octobre 1800, il dut donner sa démission de ministre de l'intérieur, et comme dans cette place il s'était montré fort insuffisant, on le nomma ambassadeur de France en Espagne. A Madrid, il enleva la fille d'un limonadier. Ce n'était pas pour cela qu'on l'y avait envoyé. En vain essaya-t-il d'étouffer le scandale. L'écho en arriva jusqu'à Paris, et le trop galant ambassadeur fut rappelé.

Lucien vécut alors à Paris comme un simple particulier, faisant un assez bel usage de sa fortune, collectionnant les tableaux, et protégeant les lettres. Il protégeait aussi les actrices, Mlle Mézeray, par exemple, qui fut sa maîtresse. En 1802, il entra pour la seconde fois au Tribunat et

premiers qui ont paru et où l'auteur se montre au-dessous du médiocre, font peu regretter les six qui restaient à faire. » *Biographie universelle et portative des Contemporains*, t. III, p. 84. Obligé de quitter Paris en novembre 1797, La Harpe avait obtenu la permission d'y revenir après le 19 brumaire, mais, à la suite du scandale que provoqua en 1801 sa *Correspondance russe*, où il attaquait violemment la plupart des philosophes du XVIIIe siècle, le gouvernement consulaire lui donna l'ordre de s'éloigner de vingt-cinq lieues de la capitale. On l'autorisa cependant à résider à Corbeil. Rentré à Paris, à la fin de l'année 1802, il mourut le 11 février 1803, très pauvre et très méprisé.

perdit sa femme, Christine Boyer. Il la regretta beaucoup, mais, pour ne pas avoir à la pleurer trop longtemps, il épousa, le 26 octobre 1803, sa maîtresse, Alexandrine de Bleschamp, femme divorcée d'un agent de change, Hippolyte Jouberthon. Ce mariage avait été célébré secrètement à Plessis-Chamant, mais Napoléon l'apprit très vite et il en éprouva une vive irritation. Lucien refusa de le rompre, et, à la suite de scènes très violentes dans lesquelles les deux frères ne gardèrent aucun ménagement, il reçut l'ordre de quitter la France. Au mois d'avril 1804, il partit pour l'Italie, disgrâcié mais colossalement riche.

Pendant la campagne d'Italie, Napoléon avait eu comme aide de camp son frère, Louis. Premier consul, il le fit nommer chef d'escadron, puis colonel du 5e dragons à Verneuil. Il avait pour lui une affection un peu méprisante et dans laquelle il entrait surtout de la pitié : « Louis, disait-il à Sainte-Hélène, a de l'esprit, n'est point méchant, mais avec ces qualités un homme peut faire bien des sottises et causer bien du mal. L'esprit de Louis est naturellement porté à la bizarrerie. Il a été gâté encore par la lecture de Jean-Jacques... Peut-être trouverait-on une atténuation à son travers d'esprit dans le cruel état de sa santé, l'âge où elle s'est

dérangée, les circonstances atroces qui l'ont causé, et qui doivent avoir singulièrement influé sur son moral (1). »

La maladie en effet l'avait rendu mélancolique et atrabilaire. Sa sensibilité en était toute endolorie. Perclus d'un côté, il semblait éprouver de ses infirmités et de ses souffrances une sorte de honte. Il fuyait le monde. Il vivait à l'écart dans son petit château de Baillon, bâti au milieu de la forêt du Lys et qui avait appartenu au mari de la Pompadour, Le Normand d'Etiolles. On ne le voyait guère, timide et silencieux, qu'à la Malmaison où chez le vieux grammairien Urbain Domergue, professeur d'humanités au collège Charlemagne et célèbre par le quatrain que lui décocha Ecouchard Lebrun :

> Le pauvre Urbain que l'on taxe
> D'un pédantisme assommant,
> Joint l'esprit de la syntaxe
> Aux grâces du rudiment.

Dans le salon d'Urbain Domergue se réunis-

(1) *Mémorial de Sainte-Hélène.* Paris, 1823, t. IV, pp. 256 et suiv. Napoléon le considérait d'ailleurs comme un homme fort bien doué : « Louis, disait-il, eût plu, et se fût fait remarquer partout. » Id. t. VII, p. 100. Celui-là aussi avait eu dans sa jeunesse des velléités littéraires. Il avait publié en 1800 chez Arthur Bertrand, un roman en trois volumes. *Marie ou les Peines de l'Amour*, réédité en 1814 sous ce titre : *Marie ou les Hollandaises.*

saient quelques gens de lettres, Arnault, Palissot, etc., et ce milieu, relativement simple, plaisait à un homme aussi peu épris que possible de vie mondaine.

A vingt-quatre ans, en 1802, Louis épousa Hortense de Beauharnais, fille de Joséphine. Ce fut pour l'un comme pour l'autre un mariage de résignation. Ils étaient à peine unis depuis quelques semaines que Louis, repris par ses idées noires, abandonna sa jeune femme et se réfugia dans le Midi, sous prétexte de soigner sa santé. L'âme chez lui était encore plus malade que le corps.

Pour calmer la douleur secrète, et d'autant plus vive, d'Hortense, Napoléon crut qu'il suffirait d'acheter à ce ménage si rapidement désuni un joli hôtel, qui ne rappelait que d'agréables souvenirs et où d'autres couples, d'ailleurs illégitimes, avaient été heureux...

« C'était l'hôtel de la Dervieux de l'Opéra, une maison entre cour et jardin, avec un jardin de plus d'un arpent qui va jusqu'à la rue Saint-Lazare, et qui, décoré de treilles et de statues, a des aspects ombreux de petit parc lointain. Et c'est la merveille, le pavillon élevé d'un étage sur le rez-de-chaussée, qui, sur la cour, montre en façade ses quatre colonnes engagées, qui, sur le jardin s'arrondit pour un de ces

précieux salons en rotonde qui restent la trouvaille suprême des architectes du dernier siècle. Trois pièces pour les réceptions sur la grande façade, puis le jardin s'étendant encore à droite derrière les écuries, une salle à manger ajoutée s'ouvrant sur un parterre qui semble en continuer la perspective... Sur les murs nus de stuc d'un seul ton s'engagent des colonnes minces chargées de blanches arabesques, interrompues à places réglées par des médaillons de couleur. Au-dessus des portes, bas-reliefs blancs, sur fonds soutenus aux plafonds plus chargés; compartiments à décors de stuc, encadrant des tableaux. Très peu de meubles; presque pas. Plus un décor est important et rare, moins on doit en cacher. C'est ici le chef-d'œuvre de Bellanger, l'architecte, l'ancien amant de Sophie Arnould, qui s'employa si bien à décorer la maison, qu'il devint parfaitement amoureux de celle qui en était la maîtresse; et, la Révolution survenant, comme il n'avait point de préjugés, il l'épousa (1). »

Depuis son mariage avec une femme qu'il n'aimait pas et dont il ne se croyait pas aimé, Louis Bonaparte se sentait peu désireux d'ha-

(1) Frédéric Masson, *Napoléon et sa famille*, t. II, p. 159. L'hôtel de la Dervieux avait ensuite appartenu au carrossier Simon, mari de Mlle Lange.

biter la France. Gouverneur général du Piémont en 1804, roi de Hollande en 1806, il se retira à Gratz, en Styrie, après son abdication, et en 1814 il alla vivre en Italie sous le nom de comte de Saint-Leu.

Jérôme ne lui ressemblait pas. Celui-là, le plus jeune des quatre frères et par le caractère aussi bien que par l'âge, joua auprès de Napoléon, comme on l'a justement remarqué, le rôle de fils de famille. Très dépensier, très ami du plaisir et ne se préoccupant guère d'autre chose (1), il était d'ailleurs de tous les Bonaparte celui qui avait le plus de succès dans les salons, celui que les femmes admiraient le plus — parce qu'un joli garçon leur paraîtra toujours supérieur à un grand capitaine — et le seul qui pour être aimé s'efforçât d'être aimable.

Il y réussit trop bien, et Napoléon se hâta en 1801 — Jérôme avait à peine dix-huit ans — de l'embarquer dans l'escadre qui allait faire voile vers Saint-Domingue. On n'exigea pas de lui qu'il montrât quelque vocation pour la car-

(1) « Jérôme était un prodigue dont les débordements avaient été criants; il les avait poussés jusqu'au hideux libertinage. » *Mémorial de Sainte-Hélène*, t. III, p. 370. Napoléon dit, dans un autre passage du *Mémorial*, que son plus jeune frère « en mûrissant eût été propre à gouverner », t. VII, p. 100. Quand il mourut en 1860, à soixante-seize ans, l'ex-roi Jérôme n'avait pas achevé de mûrir.

rière maritime. Le désir qu'on avait de l'éloigner en tint lieu.

Jérôme Bonaparte, en 1803, commandait la frégate l'*Épervier*. Chassé par une flotte anglaise il vint se réfugier dans le port de New-York. Quelque temps après, le 24 décembre 1803, il épousait la fille d'un riche négociant de Baltimore, Elisabeth Patterson. Il en eut un fils qui, plus tard, à ceux qui l'engageaient à venir à Paris où l'attendait des titres superbes, déclara qu'il n'en connaissait pas de plus beau que celui de citoyen américain.

Jérôme était à peine de retour en France que Napoléon l'obligea à divorcer et, dans la crainte qu'il ne se mésalliât une seconde fois, en 1807, il lui choisit comme femme une fille du roi de Wurtemberg. Le mariage eut lieu le 7 août 1807. Six jours après, Jérôme, par la grâce de son frère et sans que rien l'y prédisposât, devint roi de Westphalie. Il avait beaucoup aimé sa première femme. Il aima beaucoup la seconde. On le louera suffisamment à cet égard en disant qu'il fut aussi bon mari que mauvais roi.

Les sœurs de Napoléon, on doit leur rendre cette justice, lui causèrent presque autant d'ennuis que ses frères.

Elles eurent du moins le mérite de l'aider de leur mieux à reconstituer cette vie mondaine

qu'à tort ou à raison il jugeait nécessaire dans un pays bien organisé. Elles ne le firent pas par dévouement mais pour le plaisir très vif qu'elles y trouvaient. Napoléon poursuivait un but politique et social. Elles se contentaient de chercher des amants pour compléter leurs maris. Chacun se donne un idéal à sa taille.

Des trois sœurs, Marie-Anne-Élisa était l'aînée. Elle avait épousé en 1791, à quinze ans, un petit capitaine d'infanterie sans fortune et de médiocre noblesse, Félix Bacciocchi, qui ne se doutait guère alors qu'il deviendrait sénateur, grand officier de la Légion d'honneur, prince de Lucques et de Piombino.

Plus encore que celui des hommes, le caractère des femmes subit les influences extérieures. Élisa Bacciocchi avait montré dans les premières années de son mariage quelque simplicité, mais sa vanité et sa prétention s'accrurent en même temps que le pouvoir et le prestige de son frère. Elle se drapa dans ce rôle qui la flattait de sœur du tribun Octave, de l'empereur Auguste. Elle voulut avoir aussi une suprématie incontestée, et elle essaya de régner sur les Lettres. On la vit sous le Consulat, protectrice, inspiratrice, des poètes courtisans, arborer le costume de Muse et en prendre les attitudes. « Elle était coiffée avec un voile de mousseline

brodée en soie de toutes couleurs brochée d'or, tortillé autour de sa tête, et une guirlande de laurier à la manière de Pétrarque et de Dante, juchée là-dessus. Une tunique fort longue avec une jupe à demi-queue par-dessus; peu ou, je crois, point de mouches et, par-dessus tout cela, un immense châle en manière de manteau (1). »

En sa qualité de Muse, Élisa Bacciocchi avait pour amant en titre un poète, Fontanes, que Fouché appelait le *Céladon de la Littérature*, et qui, petit et gras, commun de tournure et d'esprit, plaisait aux femmes par la beauté de ses dents, la malice de son regard et le cynisme de ses conversations qui contrastait singulièrement avec l'emphase guindée de ses vers.

Fontanes papillonnait lourdement dans cette villa de Neuilly qui avait été la Folie-Saint-James (2) et où Elisa Bacciocchi recevait surtout des écrivains, Chateaubriand, La Harpe, Boufflers, Rœderer, Esmenard, Arnaud, Andrieux, etc...

(1) *Mémoires de la duchesse d'Abrantès*, t. III, p. 323.

(2) Près de la porte, de Neuilly, en sortant du bois de Boulogne. Cette maison de campagne avait été construite pour M. Saint-James, trésorier de la marine. Elle appartint ensuite à Mme Hainguerlot. « Mme Hainguerlot possède, à Neuilly, cette habitation charmante, où sont reçus tous les artistes et hommes de lettres, pour lesquels cette dame a infiniment de considération. » *Manuel du Voyage aux Environs de Paris...* par P. Villiers. Paris, 1802, t. II, p. 162.

En fait de lettres, Pauline, *Paulette*, n'apprécia jamais que les lettres d'amour, et à condition de ne pas trop longtemps s'y attarder. Incomparablement belle, elle mit avec une impudeur ingénue sa beauté au service d'un des tempéraments les plus impérieux, les plus insatiables que l'histoire ait connus. Elle ne vécut que pour s'offrir et se donner. Elle fut plus qu'une amoureuse, elle fut une nymphomane. Ne la jugeons pas avec trop de rigueur. N'oublions pas que les fêtes du Consulat et l'Empire, que ces grandioses cérémonies et ces bals fastueux lui durent en grande partie leur merveilleux éclat. Elle en incarna la splendeur et la grâce. Elle fut le sourire de cette époque.

Napoléon dans le *Mémorial de Sainte-Hélène* parle ainsi de sa troisième sœur, Caroline :

« Dans sa petite enfance on la regardait comme la sotte et la Cendrillon de la famille ; mais elle en a bien rappelé ; elle a été une très belle femme, et est devenue très capable (1). »

Marie-Annunziata-Caroline, — on l'appela d'abord par son prénom d'*Annunziata*, qui ne lui plaisait pas beaucoup — devint en effet « très capable » et elle fut peut-être la plus intelligente des sœurs de Napoléon; mais pour

(1) Tome VI, p. 209.

le brevet de grande beauté que lui décerna son frère, il convient de faire quelques réserves. Une taille épaisse, un buste trop court, des épaules rondes et la tête trop grosse pour le corps donnaient à Caroline une tournure disgracieuse, mais elle se sauvait par l'expression intelligente du regard et par la fraîcheur du teint et la finesse de la peau « qui ressemblait, remarque la duchesse d'Abrantès, à un satin blanc glacé de rose (1) ».

Mariée en 1800 à ce chevaleresque, magnifique — et un peu ridicule — Murat, à ce général de fantasia que ses soldats, tout en l'admirant beaucoup, surnommaient *Franconi*, Caroline Bonaparte s'installa en 1802 dans l'hôtel Thélusson qu'il avait acheté au comte de Pons-Saint-Maurice.

« En janvier 1802, Murat achète à Paris, moyennant une somme qui passe 500.000 francs, le magnifique hôtel Thélusson, bâti en 1780 par l'architecte Ledoux, occupant l'espace compris entre la rue de la Victoire et la rue de Provence. Entrée principale rue de Provence par une grande arcade d'où l'on voit la rue Cérutti (2) jusqu'au boulevard... Les voitures suivent deux chaussées établies aux deux côtés

(1) *Mémoires*, t. III, p. 125.

(2) La rue d'Artois devint en 1792, la rue Cérutti. C'est aujourd'hui la rue Laffitte.

de la partie basse du jardin et, en entrant, sous l'hôtel même déposent les visiteurs à couvert au pied du grand escalier; puis, de là, se rendent aux remises et aux écuries qui sortent par la rue de la Victoire. On monte cet escalier qui, comme il sied dans un palais, s'élance droit, uniquement coupé par deux paliers, et l'on se trouve aux appartements de réception: deux vastes antichambres, deux immenses salons, une salle de concert, une bibliothèque, une galerie, une grande salle à manger; puis, des chambres, des cabinets de travail, les appartements intimes. Des salons où l'on sort sur une terrasse ornée de statues, d'orangers et de fleurs, d'où deux rampes d'escalier en pierre descendent au jardin. Supportée par une masse de rochers, cette terrasse s'arrondit au-devant du salon principal que dépasse un avant-corps soutenu par huit colonnes corinthiennes. C'est l'hôtel le plus élégant et le plus recherché de Paris, digne de ce Thélusson, associé de Necker, qui laissa, dit-on, plus de vingt millions de fortune (1).... »

Caroline était énergique, ambitieuse à l'excès,

(1) Frédéric Masson, *Napoléon et sa famille*, t. II, p. 52. A côté de l'hôtel Thélusson, au numéro 40, se trouvait l'hôtel de la Légation de Saxe, au numéro 54, l'hôtel de Regnault de Saint-Jean-d'Angély.

affamée de gloire et de pouvoir. Elle entraîna son faible mari dans la voie qui devait le conduire au trône et à la mort.

Dans les papiers du comte d'Antraigues, publiés par Léonce Pingaud (1), il existe un très remarquable portrait de Joséphine sous le Consulat.

« Tête sans cervelle, dit d'Antraigues, prompte à rire et à pleurer, elle est du moins fidèle à ses affections et à ses relations. Presque timide avec ses anciennes connaissances, elle ne se ménage point pour obtenir les places et les grâces, et elle réussit. Elle parle sans gêne du bon temps où elle était la petite Beauharnais, et avec sa naïve immoralité de créole nomme ses anciens amants. Plus souvent, elle se lamente en femme étonnée et embarrassée de sa grandeur présente. Trop souvent, indiscrète sans le savoir, au sujet des plans du Premier Consul, elle accepte et sait taire aux intéressés les critiques qui parviennent à ses oreilles sur la politique et le Gouvernement. Sa journée se partage entre des conversations futiles et galantes et des larmes que font couler les duretés de

(1) *Un Agent secret sous la Révolution et l'Empire. Le Comte d'Antraigues.* — Librairie Plon.

Bonaparte ou la peur des complots. Il y a des moments où de cruelles anxiétés l'assiègent, quand elle voit son beau-frère Murat, un de ses principaux ennemis, nommé gouverneur de Paris, ou quand elle apprend que Joseph, son autre beau-frère, a proposé de la répudier et de l'envoyer régner à Parme. Sera-t-elle de l'avis de tous, excepté de Talleyrand, couronnée à côté de son mari ? Cette incertitude la ronge jusqu'à la dernière heure, puis, avec sa frivolité étourdie, elle oubliera un moment ses craintes devant une tunique de gaze ou un carton de dentelles, présents qu'elle destine à ses nouvelles égales, les reines étrangères, et elle rit même comme une folle, si l'amie lui dit alors : « Vous vous êtes partagé les rôles avec votre mari ; il veut ôter aux souverains la chemise et vous la leur laissez ».

Sa beauté, à laquelle manqua toujours la fraîcheur, conservait encore quelques restes ; et elle venait à peine de renoncer à celui de ses amants qu'elle aima le plus, M. Charles.

Ce Charles était né à Romans. Il avait un frère adjudant de place à Marseille. Il entra lui aussi dans l'armée et s'engagea dans une compagnie de guides. Pendant la campagne d'Italie il était lieutenant et faisait partie de l'état-major de Leclerc, alors adjudant général.

Nommé général, Leclerc lui fit donner le grade de capitaine et le prit pour aide de camp.

Lorsque Joséphine arriva à Milan et logea au palais Serbelloni, tous les officiers lui furent présentés, et parmi eux M. Charles. Elle le remarqua, et tout le monde, autour d'elle, s'en aperçut. « Madame Bonaparte, dit la duchesse d'Abrantès de ce favori du jour — et de la nuit — lui était attachée avec l'intérêt le plus vif. C'était une chose qui n'était inconnue de personne à l'armée et dans la ville de Milan (1). »

Bonaparte ne tarda pas à être averti par Mme Leclerc, très heureuse de nuire à sa belle-sœur, et par d'autres personnes de son entourage. M. Charles fut obligé de quitter l'armée d'Italie, mais Joséphine ne l'abandonna pas. Grâce à sa protection il put entrer comme associé dans l'entreprise de vivres de la compagnie Bodin, et il y fit une fortune qu'il perdit plus tard.

Joséphine avait gardé aux Tuileries, elle garda toujours, des goûts d'intimité, un besoin de se soustraire le plus possible au rôle que lui imposait sa nouvelle situation. L'étiquette l'ennuyait. Rien ne lui était plus agréable que de reprendre ses habitudes d'autrefois, de rece-

(1) *Mémoires*, t. IV, p. 244.

voir librement ses amis ou de faire le soir des patiences.

Une grande partie de son temps se passait à s'attifer. Quoiqu'elle eut très consciensement trompé son mari, elle en était fort jalouse. Elle craignait sans cesse d'être répudiée par lui. Pour continuer à lui plaire et pour être plus sûre de le retenir, elle n'avait d'autre préoccupation que d'orner sa beauté, une beauté qui ne pouvait plus se priver de secours, et plus que jamais elle avait soin « de peindre et d'orner son visage (1) ».

Ces essais d'ornementation et ces séances de peinture n'avaient lieu, on le comprend, qu'en présence de très rares initiées. Une femme qui n'est plus jeune ne désire pas qu'on sache par quels moyens elle essaie de le paraître encore. « Joséphine arrivait à cet âge où l'on a besoin des mystères de la toilette pour réparer des ans l'irréparable outrage ; elle eût été très ennuyée d'avoir autour d'elle des figures

(1) « Par réminiscence de la cour de Versailles, le Premier Consul qui préludait aux grandeurs de l'Empire, établit, pour le dimanche, une messe à midi, au château (des Tuileries) suivie d'une réception. Obligée alors de parader au grand jour dans une toilette brillante, Joséphine commença dès ce moment à mettre du blanc pour dissimuler son teint de créole un peu jaune. » *Souvenirs du Directoire et de l'Empire*, par Mme la baronne de V. (de Vaux). Paris, 1848, p. 44.

nouvelles, changeant tous les trois mois. Elle borna donc son secours à Mme Avrillon, son ancienne femme de chambre sous la dénomination de fille de garde-robe. Mme Saint-Hilaire (1) n'avait pas d'autres fonctions que la garde des diamants et de paraître à la toilette pour apporter les bijoux (2). »

Uniquement confiante dans son propre goût, Joséphine, lorsque fut formée sa maison d'impératrice, s'empressa d'enlever à sa dame d'atours, Mme de La Valette — qui s'habillait trop mal elle-même pour bien habiller les autres — toutes ses attributions, et elle transforma la plupart de ses femmes de chambre en dames d'annonces.

Elle se levait ordinairement vers neuf heures et la matinée suffisait à peine à sa toilette. Elle se faisait coiffer dans un élégant peignoir garni de dentelles, puis on lui apportait, pour qu'elle pût choisir ce qu'elle mettrait ce jour-là, de grandes corbeilles qui contenaient robes, chapeaux, châles, etc. « Le nombre de ses châles allait à trois ou quatre cents ; elle en faisait des robes, des couvertures pour son lit, des

(1) « Première femme de chambre qui avait été attachée autrefois à Mme Adelaïde, tante du roi. » *Note de la baronne de Vaux.*

(2) *Souvenirs du Directoire et de l'Empire*, par Mme la baronne de V..., p. 64.

coussins pour son chien. Elle en avait constamment un tous les matins qu'elle drapait sur ses épaules... Bonaparte qui trouvait que les châles la couvraient trop, les arrachait, et quelquefois les jetait au feu ; alors elle en redemandait un autre. Elle achetait tous ceux qu'on lui apportait de quelque prix qu'ils fussent ;... Au reste, c'était un des grands luxes de cette cour (1). »

Elle changeait de chemise et de linge trois fois par jour et ses bas ne servaient qu'une fois. Le matin, elle portait généralement des chapeaux garnis de fleurs et, le soir, elle se coiffait en cheveux, avec des fleurs des perles ou des pierres précieuses.

Tous les mois elle passait une revue de sa garde robe d'atours et donnait à sa femme de chambre ce qui lui semblait démodé, des robes qu'elle n'avait jamais mises et qui ne lui plaisaient plus.

Son budget s'élevait, d'après Mme de Rémusat à 720.000 francs par an ; d'après M. Maze-Sencier, à 560.000 francs (2). Il ne représentait qu'une partie de ses dépenses. Tout ce qui

(1) *Mémoires de Mme de Rémusat*, t. II, p. 345.

(2) *Les Fournisseurs de Napoléon Ier et des deux impératrices.* Paris, 1893, p. 11. Ce chiffre de 560.000 francs, c'est celui de l'année 1808.

était beau, tout ce qui était cher, la tentait. Elle achetait pour le plaisir d'acheter (1).

Elle adorait les bijoux, et cette passion datait de loin. Dans les premiers temps de son mariage avec le vicomte de Beauharnais, elle portait dans ses poches, pour se donner le plaisir de les manier, de les regarder, les quelques pierres précieuses, pas très précieuses, qu'il lui avait offertes. Plus tard, de 1804 à 1809 — des calculs très précis de M. Frédéric Masson nous l'apprennent — sur ses dépenses de toilette qui atteignirent le chiffre de 6.647.580 francs, plus d'un quart, 1.625.664 francs (2), alla entre les mains des orfèvres et joailliers.

Ces coûteuses pierreries, pour lesquelles l'armoire à bijoux de Marie-Antoinette était trop petite, Joséphine éprouvait un vif plaisir à les faire voir dans leurs écrins aux femmes de son entourage.

« Nous demandâmes un jour à l'Impératrice, raconte Mme Georgette Ducrest, de nous montrer ses diamants qui étaient enfermés dans un caveau secret, dont Mme Gazani et Mme Pierlot avaient ordinairement la clef. Avec une com-

(1) *Mémoires de Mme Avrillon*, t. I, p. 206.

(2) Il faut doubler pour avoir la valeur en argent d'aujourd'hui. C'est donc plus de 500.000 francs par an que dépensa Joséphine en achats de bijoux.

plaisance parfaite pour le désir de jeunes filles bien indiscrètes, elle donna l'ordre d'apporter une énorme table dans le salon, plusieurs femmes d'atours y posèrent une foule innombrable d'écrins de toute les formes. On les arrangea sur cette table si grande qui en fut couverte ; lorsqu'ils furent ouverts nous fûmes éblouies du brillant, de la grosseur et de la quantité de pierres composant ces parures. La plus remarquable, après celle des diamants blancs, était en poire de perles fines, toutes parfaitement régulières et d'une eau superbe ; des opales pailletées, des rubis, des saphirs, des émeraudes, étaient entourés de gros brillants qui n'étaient regardés cependant que comme *monture*, et dont on ne comptait jamais la valeur, dans l'estimation que l'on faisait de ces bijoux, collection, je crois unique, en Europe, puisqu'elle se composait de tout ce que les villes conquises par nos armées renfermaient de précieux. Jamais Napoléon n'eut besoin de les prendre ; on s'empressait de les offrir à sa compagne ; des guirlandes, des bouquets de toutes ces pierres précieuses, rendaient justes les descriptions des contes de fées. Il faut avoir vu réunies toutes ces richesses pour s'en former une idée.

» L'Impératrice ne portait presque jamais que des parures de fantaisie ; aussi le spectacle de

cette *boutique* pour écrin surprit la plupart d'entre nous. Sa Majesté s'amusait beaucoup de notre admiration muette (1). »

Ce goût pour la dépense livrait Joséphine comme une proie à l'avidité quémandeuse d'une quantité de marchands qui trouvaient toujours le moyen de pénétrer jusqu'à elle. Modistes, lingères, orfèvres, joailliers, coiffeurs (2), peintres en miniatures (3), encombraient les petits appartements. Du matin au soir on apportait à l'Impératrice des objets de tout genre, et, sans presque les regarder, elle les achetait à des prix considérablement majorés dont elle avait en quelque sorte le privilège.

En vain l'Empereur donnait les ordres les plus sévères pour empêcher cette invasion. L'amour du lucre renversait toutes les barrières. Dans leur désir de vendre cinq ou six fois ce qu'ils valaient, robes, chapeaux ou bijoux, des modistes armées de cartons, des orfèvres porteurs d'écrins,

(1) *Mémoires sur l'Impératrice Joséphine*, par Georgette Ducrest, Ed. Fayard, p. 95.

(2) Le premier coiffeur était Leroy. Celui-là avait ses entrées journalières dans les petits appartements, du côté des atours.

(3) « Elle avait la manie de se faire peindre, et donnait ses portraits à qui en voulait, parents, amis, femmes de chambre, marchands mêmes. » *Mémoires de Mme de Rémusat*, t. II, p. 343.

se glissaient par toutes les portes, et bravaient la volonté de celui à qui personne, sauf les marchands parisiens, n'osait résister. Quelques-uns cependant n'eurent pas trop à se louer de leur obstination et payèrent pour les autres.

« Le gaspillage outré qui se faisait dans la maison de l'impératrice était un continuel sujet de chagrin pour Napoléon, et il avait fait défendre la porte de Joséphine à divers fournisseurs dont il connaissait par expérience la disposition à abuser de la trop grande confiance de l'impératrice.

» Un matin qu'il était entré sans être attendu chez l'impératrice il y trouva rassemblées quelques dames qui formaient le conseil secret de la toilette, et une célèbre marchande de modes, faisant un rapport officiel sur les nouveautés les plus riches et les plus recherchées. C'était précisément une des personnes à qui l'Empereur avait interdit sévèrement l'entrée du Palais, et il ne s'attendait point à la trouver là. Toutefois, il ne fit point d'éclat, et Joséphine, qui le connaissait mieux que personne, fut la seule qui comprit l'ironie de son regard, lorsqu'il se retira en disant : « Continuez, Mesdames, je suis » fâché de vous avoir dérangées ». La marchande, fort étonnée de n'avoir pas été rudement mise

à la porte, se hâta de se retirer. Mais arrivée à la dernière marche de l'escalier qui conduisait aux appartements de Sa Majesté l'Impératrice, elle se vit abordée par un agent de police, qui l'invita le plus poliment du monde à monter dans un fiacre qui l'attendait dans la cour du Carrousel.

Elle eut beau protester qu'elle aimait mieux s'en aller à pied; l'agent, qui avait reçu des instructions précises, lui saisit le bras de façon à prévenir toute réplique. Il fallut obéir, et prendre avec ce fâcheux compagnon le chemin de Bicêtre.

» Quelqu'un vint rapporter à l'Empereur que cet enlèvement faisait grand scandale dans tout Paris; qu'on l'accusait tout haut de vouloir relever la Bastille; que beaucoup de personnes avaient été faire à la captive leurs compliments de condoléances, et qu'il y avait devant la porte de la prison de Bicêtre une queue de voitures. Sa Majesté n'en tint aucun compte, et s'amusa beaucoup de cet intérêt excité, comme disait l'Empereur, par une marchande de pompons. « Je » laisserai, disait encore l'Empereur à ce sujet, » je laisserai bavarder les Caillettes, qui tiennent » à l'honneur de se ruiner pour des chiffons. » Mais je veux que l'on apprenne à cette vieille » juive que je l'ai fait mettre *dedans* parce

» qu'elle a oublié que je l'avais mise de-
» hors (1). »

« Un autre célèbre modiste excita aussi un jour la surprise et la colère de Sa Majesté par des observations que personne en France, excepté cet homme, n'aurait eu la hardiesse de lui faire. L'Empereur qui avait coutume de régler, à la fin de chaque mois, les comptes de sa maison trouva exorbitant le mémoire du marchand de modes en question, et m'ordonna de le faire venir. Je l'envoyai chercher. Il vint en moins de dix minutes, et je l'introduisis dans la chambre de Sa Majesté, qui était à sa toilette : « Monsieur, lui dit l'Empereur, ayant
» sous les yeux le compte du modiste, vos prix
» sont fous, plus fous, s'il est possible, que
» les niais et les sottes qui s'imaginent avoir be-
» soin de votre industrie. Réduisez-moi cela
» raisonnablement, ou je me chargerai moi-
» même de la réduction ».

» Le marchand, qui tenait à la main le double de son mémoire, se mit à justifier, article par article, le prix de ses fournitures, et conclut cette énumération assez longue par une sorte de surprise et de regret que la somme totale ne

(1) L'histoire a été un peu enjolivée. On verra tout à l'heure que la chose n'alla pas aussi loin que le disent les *Mémoires de Constant*.

s'élevât point plus haut. L'Empereur que j'habillais pendant tout ce bavardage avait peine à contenir son impatience ; et je prévoyais déjà que cette singulière scène aurait une mauvaise fin, lorsque le modiste combla la mesure, en se permettant de faire observer à Sa Majesté que la somme qu'elle destinait à la toilette de l'Impératrice était insuffisante, et qu'il y avait de simples bourgeoises qui dépensaient plus que cela. J'avoue qu'à cette dernière impertinence je tremblais pour les épaules de l'imprudent personnage, et je suivis avec inquiétude les mouvements de l'Empereur. Cependant il se contenta, à mon grand étonnement, de froisser dans sa main le mémoire de l'audacieux modiste ; et, les bras croisés sur la poitrine, il fit deux pas vers lui, en prononçant ce seul mot : *Vraiment* ! avec un tel accent et un tel regard que le marchand se précipita vers la porte, et gagna du pied sans attendre son règlement (1). »

L'anecdote que raconte Constant, ou plutôt le véritable auteur de ses Mémoires, Maxime de Villemarest, nous la retrouvons, plus exactement rapportée, dans les *Mémoires* de Stanislas de Girardin (2).

(1) *Mémoires de Constant*. Paris, 1830, t. IV, p. 229.

(2) Publiés en 1834, t. II, p. 402. A l'époque où eut lieu cette histoire, c'est-à-dire vers 1808, Stanislas de Girardin,

« L'empereur se rendait dans l'appartement de l'Impératrice ; il lui arrivait souvent d'y entrer au moment où il était le moins attendu. En passant dans un petit salon, il aperçoit une femme seule qu'il ne connaissait pas ; il lui demande son nom — « Je m'appelle Despeaux (1). — Que faites-vous ! — Je suis marchande de modes ». — A ces mots, saisi d'un singulier soupçon, il sort furieux de salon, et rentre dans son appartement. Il frappe à coups précipités à la porte du salon de service. — « Duroc, Duroc est-il là ? — Non, Sire — Qu'on aille le chercher. » Un moment après il frappe de nouveau pour savoir si Duroc n'est pas arrivé. — « Pas encore. — Savary est-il là ? — Oui, Sire. — Qu'il entre... Une femme s'est introduite chez l'Impératrice, c'est une dame Despeaux qui se dit marchande de modes ; elle doit être dans la pièce où se tiennent les dames d'annonce. Allez, mon cher Savary, allez la faire arrêter, et faites-la conduire à Bicêtre. »

» Savary part pour exécuter les ordres du maître ; Duroc arrive un moment après, il est in-

très renseigné sur la chronique du temps, était membre du Corps législatif.

(1) Mlle Despeaux avait son magasin au numéro 11 de la rue de Grammont. V. le chapitre sur les Modes. — *Appendice.*

troduit chez l'empereur qui lui répète l'ordre qu'il vient de donner à Savary. Il veut faire quelques représentations, elles sont mal accueillies, l'Empereur lui dit d'obéir. Il rencontre Savary, et l'engage à laisser s'échapper Mlle Despeaux — « Non, parbleu, non, je n'en ferai rien ; tu ne serais pas aussi indulgent, si elle fournissait des modes à ta femme : c'est elle qui me ruine ; je trouve une occasion de me venger, je ne serai pas assez sot pour la perdre. Va, mon cher, tu en ferais toi-même autant, si, au lieu de Mlle Despeaux, c'était Leroi, le modiste, car c'est chez lui que ta femme achète tous ses chiffons. »

Duroc sourit, mais il ne put empêcher que Mlle Despeaux ne fût saisie par les gendarmes. L'empereur, mieux éclairé, révoqua avec empressement l'ordre de la conduire à Bicêtre. »

Jusqu'à la fin Joséphine montra la même humeur dépensière. En se plaçant à ce point de vue, on peut dire que le divorce auquel se décida Napoléon en 1808 fut une mesure d'économie autant qu'un acte politique.

Sa seconde femme avait des goûts très simples. Ce fut peut-être sa seule qualité.

A peine la nouvelle du mariage de Marie-Louise avec Napoléon était-elle devenue offi-

cielle que les journaux avaient commencé, par ordre, à entonner ses louanges. L'un d'eux assurait que la jeune archiduchesse connaissait, outre sa langue maternelle, le français, l'italien, l'anglais et le latin (!), qu'elle chantait et s'accompagnait sur le piano « à ravir », qu'elle savait broder et dessiner « en perfection » et que toute sa personne portait « l'empreinte de la beauté, de la grâce et de la majesté ». C'était un merveilleux présent que son pays offrait au nôtre.

Le 27 février, Napoléon disait dans son adresse au Sénat :

« Les brillantes qualités qui distinguent l'archiduchesse Marie-Louise lui ont acquis l'amour des peuples de l'Autriche. Elles ont fixé nos regards. Nos peuples aimeront cette princesse par amour de nous, jusqu'à ce que, témoins de toutes les vertus qui l'ont placée si haut dans notre pensée, ils l'aiment pour elle-même. »

Ce moment-là ne devait jamais venir.

Les lettres qu'on a publiées de Marie-Louise(1) et qui datent des deux ou trois années qui ont précédé son mariage, nous la révèlent sottement

(1) Frédéric MASSON, *L'Impératrice Marie-Louise.* Paris, 1902.

sentimentale, douceâtre, niaise et puérile, annoncent déjà ce que sera plus tard cette petite oie épousée par un aigle.

A son arrivée en France on la trouva plus fraîche que réellement jolie : « Sa taille était ordinaire, et si ses épaules et sa poitrine eussent été d'un moins grand volume, elle aurait pu avoir une tournure agréable. Mais ce dont elle manquait entièrement, c'était la grâce... Jamais femme n'en fut plus dépourvue. Il y avait bien en elle un ensemble mais il était confus. Rien n'y était en harmonie. C'était un regard Kalmouk avec une bouche autrichienne. C'étaient des parties de personne a la Rubens, et puis des bras et des mains d'une maigreur ou plutôt d'une petitesse ridicule, dès qu'il était question de proportions ; une grande fraîcheur, de jolis cheveux, tels étaient les charmes qui avaient séduit Napoléon (1) ».

(1) *Mémoires de la duchesse d'Abrantès*, t. XIII, p. 85. Le portrait que trace la générale Durand est un peu plus flatté : « Marie-Louise avait 18 ans et demi, une taille majestueuse, une démarche noble, beaucoup de fraîcheur et d'éclat, des cheveux blonds qui n'avaient rien de fade, des yeux bleus mais animés, une main et un pied qui auraient pu servir de modèles, un peu trop d'embonpoint, que toutefois elle ne conserva pas longtemps en France... Rien n'était plus gracieux, plus aimable que sa figure, quand elle se trouvait à l'aise, soit dans l'amitié, soit au milieu des personnes avec lesquelles elle était particulièrement liée; mais dans le

A travers l'enthousiasme officiel perçait peu à peu le mécontentement presque général. Pour des raisons de sentiment, les seules qui puissent l'émouvoir et le diriger, le peuple regrettait Joséphine dont il connaissait la parfaite bonté. Les royalistes de leur côté étaient à la fois surpris et irrités qu'un empereur d'Autriche eût donné sa fille à celui qu'ils considéraient comme un usurpateur et un parvenu. Dans tous les milieux on déplorait le mariage de Napoléon avec une étrangère, venue d'un pays contre lequel la France avait toujours été en lutte, et bien des gens, à ce propos, rappelaient les souvenirs, encore très vivants, laissés par Marie-Antoinette.

Bientôt, comme un essaim d'abeilles, les épigrammes prirent leur vol.

On disait que l'Empereur avait donné à Marie-Louise un maître de grammaire et que celui-ci avait trouvé qu'elle *déclinait* bien, qu'elle *conjuguait* mal, qu'elle avait oublié le *passé*, et qu'elle prenait *l'imparfait* pour le *futur*. D'autres prétendaient qu'en recevant la cor-

grand monde, et surtout dans les premiers moments de son arrivée en France, sa timidité lui donnait un air d'embarras que bien des gens prenaient mal à propos pour de la hauteur. » *Mes Souvenirs sur Napoléon, sa famille et sa cour*. Paris, 1819. (La générale Durand avait été première dame de l'Impératrice de 1810 à 1814.)

beille elle n'avait pu s'empêcher de murmurer : « J'aime mieux le *présent* que le *futur* ». Ces deux épigrammes ont évidemment une origine royaliste, de même que cette prétendue conversation entre deux poissardes, dans laquelle étaient attaquées les femmes de la cour impériale. La première poissarde disait : « Il vient d'arriver une grande dame à la cour : nous n'y reconnaîtrons personne » — « Bah ! répondait l'autre, j'y reconnaîtrons toujours quelques *dames d'honneur* ».

Dans les salons hostiles au gouvernement, on chantait, les portes bien closes, cette chanson en langage poissard, attribuée à Martainville (1).

C'est donc ben vrai qu' not' Empereur
Épouse une princess' d'Autriche
Faut bien qu'un si grand seigneur
S'unisse avec quéq'zun de riche ;
Et puis c't'homme-là a sa raison
Pour prendre un' femme de bonne maison.

J'aurions ben gagé six francs
Qu'on n' l'i baillerait pas cette fille.
Car il était depuis si longtemps
Si mal avec tout' la famille

(1) On la chanta, paraît-il, dans les rues, mais on ne dut pas l'y chanter longtemps.

Qu' deux fois il leur fit par peur
Prendre Jacq' Delog' pour procureur (1).

La veille du mariage, le 30 mars 1810, au moment où Marie-Louise, se disposait à partir pour Saint-Cloud, le préfet de la Seine, Frochot, lui avait adressé ces flatteuses paroles : « Escortée de Vienne jusqu'ici par l'amour des peuples, Votre Majesté sait maintenant que par l'ascendant des vertus, autant que par les grâces de sa personne sa destinée est de régner sur tous les cœurs. »

Jamais prédiction ne devait moins se réaliser. Mariée malgré elle à un homme qu'elle n'aimait pas, qu'elle n'aima jamais, Marie-Louise apportait en France de secrètes rancunes et bien des préventions. Ce pays où on lui offrait un trône était celui que ses parents et ses maîtres lui avaient appris à haïr. C'était déjà beaucoup qu'elle remplaçât désormais cette haine par de l'indifférence. Malgré tout, impératrice des Français, elle restait Autrichienne. Une autre, mieux douée, mieux armée, aurait pu faire effort et cacher sous une bonne grâce d'emprunt ses véritables sentiments, mais une

(1) C'est-à-dire les obligea à *déloger*, à abandonner leur capitale.

timidité excessive l'empêchait de paraître aimable dans les rares occasions où elle désirait l'être. Le plus souvent elle ne semblait se préoccuper que de tenir à distance ceux qui avaient à vivre autour d'elle. On lui avait si souvent cité, à Vienne, l'exemple de Marie-Antoinette, victime de son mépris pour l'étiquette !

Embarrassée et guindée, jouant son rôle et tenant son rang avec un ennui hautain, telle elle apparut dans ces réceptions officielles où Joséphine, naguère, se montrait si cordiale et si charmante.

Même dans ces réunions où elle aurait pu déposer le lourd fardeau de sa couronne et se donner le plaisir de n'être plus qu'une femme elle ne tolérait pas la moindre atteinte au cérémonial.

Un jour Mme de Montesquiou lui ayant demandé des nouvelles de sa santé, elle la toisa d'un regard indigné, puis se tournant vers Napoléon qui se trouvait là : « *Est-ce l'usage ici*, dit-elle, *qu'une Impératrice soit interrogée familièrement ?* »

Une autre fois, la duchesse de Bassano, qui était alors enceinte, dans une de ses visites à l'Impératrice, voyant tous les tabourets occupés, avait cru, sans choquer les convenances, pouvoir s'asseoir sur le fauteuil réservé d'ordinaire à l'Empereur. Aussitôt Marie-Louise se leva,



GENERAL & MADAME MURAT

The Assumed King & Queen of Naples

sonna un de ses chambellans et lui donna l'ordre de faire enlever l'auguste meuble : « Désormais, ajouta-t-elle, quand l'Empereur ne sera pas chez moi, qu'il n'y ait pas d'autre fauteuil que le mien ».

Par des procédés de ce genre, par sa volonté très évidente de n'avoir avec les dames de sa maison ou de son entourage que les rapports strictement obligés, la froide et hautaine allemande qui avait succédé à cette bonne créature de Joséphine, dont les défauts mêmes étaient aimables, sema l'antipathie autour d'elle. « Marie-Louise, dit la duchesse d'Abrantès (1), n'était aimée d'aucune de nous, et cela était fort naturel. Constamment retirée dans son appartement le plus intime, elle ne voyait en familiarité que la duchesse de Montebello. »

Dans ses appartements, où elle passait la plus grande partie de son temps, sans jamais s'ennuyer, elle brodait, elle lisait, elle prenait des leçons de musique ou de dessin. Le soir, devant quelques intimes, elle s'amusait à faire tourner son oreille sur elle-même. Si inférieure à bien des égards, elle était sur ce point sans rivale. Personne, soit en France, soit à l'étranger, ne faisait tourner son oreille aussi facilement et

(1) *Mémoires*, t. XVI, p. 48.

aussi bien que l'impératrice Marie-Louise.

Elle eut un fils, ce fils si attendu, ce petit roi de Rome que pendant les journées d'été ou de printemps promenait dans le jardin des Tuileries une calèche en forme de conque, traînée par deux jeunes daims dressés par Franconi et que lui avait donnés sa tante, Caroline, reine de Naples. Elle l'aimait d'une affection tranquille et modérée. Elle ne mit d'excès et de passion que dans l'amour, au déclin de sa vie.

Elle l'aimait à heure fixe. On le lui amenait tous les matins à 9 heures. Elle l'embrassait, et se hâtait de le remettre à la nourrice, assise près du lit. Elle lisait alors les journaux, surtout les journaux venus d'Autriche, sa vraie patrie. L'enfant au bout de quelques minutes s'ennuyait et pleurait. Aussitôt, comme à un signal prévu, la nourrice l'emportait. Le programme ne variait presque jamais.

Dans l'après-midi. à quatre heures, cette mère si occupée allait voir pour la seconde fois le petit roi, jusqu'au moment, qui ne tardait guère, où un chambellan chamarré d'or, venait l'avertir que son professeur de dessin, Isabey, ou son professeur du musique, Paër, l'attendait.

Rien ne l'ennuyait et rien ne semblait l'intéresser. Par son absence de coquetterie et son indifférence pour la toilette, au moins à cette

époque, elle montrait à quel point elle était peu française. L'Empereur lui donnait 500.000 fr. pour son budget, et cette somme suffisait largement, d'autant plus que l'invasion des fournisseurs dans les appartements des Tuileries, même des fournisseurs habituels et brevetés, à la suite de mesures très sévères, avait cessé subitement.

« M. Leroy faisait faire dans ses magasins les robes de l'Impératrice sur un modèle qu'on lui avait remis. Jamais ni lui, ni personne de sa maison ne les a essayées à Sa Majesté. Les femmes de chambre lui indiquaient les changements qu'il y avait à faire. Il en était de même des autres marchands et fournisseurs... aucun d'eux n'a pu voir l'impératrice ni lui parler dans son intérieur (1). »

Ce n'étaient pas seulement les fournisseurs auxquels s'appliquait un règlement en apparence si bizarre.

« L'Empereur avait prescrit que Marie-Louise ne devait voir aucun homme dans son intérieur ; Paër était le seul excepté (2), parce qu'il était maître de piano, et encore fut-il ordonné à la dame du palais de service ou bien à une dame

(1) *Mémoires de Constant*, t. IV, p. 266.
(2) Il faut ajouter Isabey, qui jouissait du même privilège.

d'annonce de ne jamais quitter l'Impératrice.

» Un jour l'Empereur arriva à l'improviste chez Marie-Louise : c'était à Saint-Cloud. En entrant dans l'appartement, il aperçut à l'extrémité de la chambre un homme dont il ne reconnut pas d'abord les traits. Son premier mouvement fut celui de la colère ; il s'emporta jusqu'à dire un mot très dur à la dame de service ; je crois que c'était Mme Brignolé (1)... Elle s'excusa en disant que c'était Biennais (2) qui avait dû venir lui-même expliquer à l'Impératrice le secret d'un serre-papier qu'il venait de faire pour Sa Majesté.

» L'Empereur ne dit rien d'abord... Il regarda Biennais, et puis se promena, mais le front toujours soucieux... ensuite il dit toujours avec humeur :

— C'est égal... *c'est un homme*, et aux ordres que j'ai donnés à cet égard il ne peut exister d'exceptions, ou bientôt il n'y aura plus de règles (3) ».

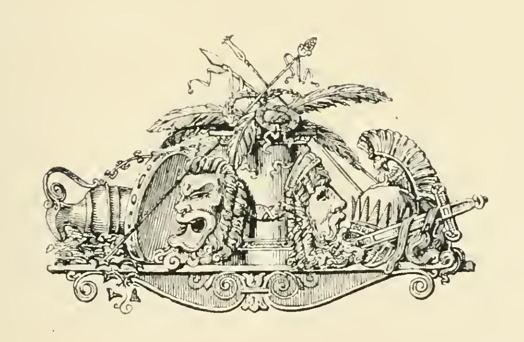
(1) Mme de Brignole.

(2) « Biennais était orfèvre de l'Empereur, comme Odiot et plusieurs autres ; mais il était surtout marchand de nécessaires et de meubles dans ce genre-là, que personne, au reste, n'a jamais faits comme lui. Il n'était plus jeune à cette époque, et je pense que même à vingt ans, il n'a pas été plus dangereux qu'il l'était alors. » *Note de la duchesse d'Abrantès.*

(3) *Mémoires de la duchesse d'Abrantès*, t. XIII, p. 283.

Ces mesures de précaution avaient leur raison d'être chez le mari génial mais quadragénaire d'une femme de dix-neuf ans. Elles permirent plus tard à Napoléon d'affirmer à Sainte-Hélène, à ses derniers moments que, Marie-Louise « était la vertu même (1) ».

(1) *Biographie universelle et portative des Contemporains*, t. III, p. 471.



APPENDICE

LE MARIAGE DE NAPOLÉON ET DE MARIE-LOUISE (1)

« Tu veux que je te raconte tous les détails de la cérémonie qui eut lieu hier. — Devenu curieux pour la première fois de ta vie et pour te plaire, j'ai tout vu et je puis tout décrire...

» Quel spectacle ! quel enchantement ! quel présage ! Comme il était beau ce cortège ! comme cette pompe était éclatante ! comme cette foule de Rois et de jolies femmes formaient un brillant cortège et une belle cour ! Sous une voûte immense dans la galerie du Louvre, la plus belle qui existe en Europe, ornée des chefs-d'œuvre des plus grands maîtres, étaient réunies les femmes les plus aimables de Paris,

(1) *Lettre de Labouisse-Rochefort à sa femme, Éléonore, le 3 avril* 1810 (publiée dans la réédition de ses souvenirs).

Il n'est pas inutile de remarquer, pour expliquer ce débordement d'enthousiasme, que Labouisse de Rochefort, au fond très royaliste, comme il le prouva plus tard, après la chute de l'Empire, était fonctionnaire, et que sa lettre à Éléonore n'est que le brouillon d'un article qui devait paraître dans un journal du temps.

toutes rayonnantes de parures et de bijoux. L'admiration était muette de surprise, on n'avait pas assez d'yeux pour tout voir ! Le temps était devenu superbe ; tous les nuages qui menaçaient de troubler cette grande journée ont disparu, le soleil s'est montré dans tout son éclat pour éclairer une aussi belle scène...

» L'impatience était au comble. On attendait le couple auguste, dont l'alliance paraît devoir assurer et fixer les hautes destinées de la France. Les hérauts d'armes ont paru, une musique harmonieuse s'est fait entendre ; des costumes superbes, de riches décorations annonçaient les Chambellans, les Maîtres des cérémonies, les Conseillers d'état, les Sénateurs, les Ministres, les Princes ; mais tous les yeux se portaient vers le même point, on ne regardait que le héros de la fête et son épouse ; les cœurs volaient au-devant d'elle, en s'écriant : « Jonchez sa route de roses, que les Amours les multiplient sur ses traces ».

» La jubilation était peinte sur toutes les figures ; l'Empereur lui-même, tout radieux d'espérance et de joie, conduisait par la main sa noble compagne. Il s'enivrait à la fois des tendres émotions qu'il faisait naître dans un cœur pur et chaste, et de l'enthousiasme d'un peuple soumis et fidèle, dont les vives acclamations

lui exprimaient la commune allégresse (1).

» Sortis de cette galerie incomparable du Muséum, d'où nous emportions d'aussi surprenants souvenirs, un spectacle inattendu est venu nous surprendre : S. M. I. et R. a fait rappeler les régiments de sa garde qui s'étaient retirés. Les cavaliers sont arrivés au galop, l'infanterie s'est rangée en bataille, elle a défilé sous la façade des Tuileries, et l'Impératrice a pu voir toute cette jeunesse guerrière, tous ces valeureux soldats, tous ces généreux et braves défenseurs d'une patrie qui est devenue la sienne. Quel moment! placée sur un balcon auprès du plus illustre des époux, elle faisait admirer la richesse de sa taille, la majesté de son port, la dignité et la modestie de son maintien, réunis à l'air le plus touchant et le plus affable. LL. MM. les reines de Naples, d'Espagne, de Hollande, de Westphalie, les grandes duchesses de Bade et de Toscane l'entouraient ; c'étaient autant de roses animées autour de l'Immortelle : les spectateurs se pressaient sans tumulte ; une joie

(1) « Ce que je ne pouvais dire dans un article destiné à être public, mettons-le en note. C'est qu'en traversant la galerie du Louvre dans toute sa longueur, l'Empereur avait sur ses lèvres un sourire qu'on pouvait appeler à la fois sourire de contentement et sourire sardonique. » *Note de Labouisse de Rochefort.*

naïve, qui sortait des cœurs, animait toutes les figures.

» Je ne te dirai rien du banquet, quoiqu'il fût magnifique ; ni du feu d'artifice, qui s'est perdu dans un brouillard de fumée ; on n'a pu jouir que de l'éclat des pétards, d'un nombre infini de fusées volantes, et des pluies d'or qui, lancées dans les airs, retombaient en gerbes sur les spectateurs. Mais c'est l'illumination qui était ravissante, tout Paris ne semblait plus former qu'une architecture de feu, et cette nuit ressemblait encore à un beau jour...

» La foule était si grande, qu'il était presque impossible de pénétrer vers le centre où l'ensemble du plus beau coup d'œil se développait comme par enchantement. Cependant, M. de Kervalant et moi, nous avons su nous ouvrir un passage, et laissant sur notre gauche le pont et le Palais des Arts (l'Institut), le Ministère de la police (1), les eaux de la Seine qui réfléchissaient tant de lumières, la grande Chancellerie (2) surmontée de l'*Étoile de l'honneur*, qui, comme un emblème allégorique de l'étoile du berger, semblait descendre du firmament, et

(1) Sur le quai Voltaire.

(2) Dans l'ancien hôtel de Salm, quai Bonaparte et rue de Lille.

l'hôtel du Ministre de la guerre (1), représentant dans un tableau le Génie de la France, couronné des mains de la Victoire, s'alliant avec la Beauté : on y lisait :

UN HÉROS, DE L'EUROPE ASSURE LE BONHEUR.

» Nous nous sommes avancés vers le Palais du Corps législatif (2), dont l'architecture si imposante et si noble se dessinait avec grâce et majesté : c'était le Temple de l'Hymen placé entre les deux fleuves du Danube et de la Seine ; deux génies portaient sur des boucliers les armes des deux empires, et la Sagesse couronnait de guirlandes le chiffre des deux époux. Minerve et Thémis, et les statues de Colbert, Sully, L'Hôpital, d'Aguesseau ornaient les côtés de ce riche péristyle. Des colonnes torses, garnies de verres de toutes couleurs, liaient par le pont cet édifice à la place de la Concorde, et formaient la belle avenue du Temple de l'Hymen ; à chaque extrémité du pont étaient des socles surmontés d'obélisques. Dans le lointain, on apercevait l'ancienne église de la Madelaine, non achevée, mais où une charpente provisoire avait figuré le Temple de la Gloire. Toute cette place si vaste était entourée d'orangers de feu

(1) Dans la rue de Varennes.
(2) Dans le Palais-Bourbon.

dans des caisses de feu; les Champs-Élysées, semblables à un palais d'une immense étendue, se prolongeaient jusqu'à l'arc de triomphe, et éclairaient les jeux d'une foule heureuse. Le Ministère de la marine mettait en harmonie ces Champs-Élysées si admirables, avec le jardin et le château des Tuileries. Tous ces édifices ne formaient qu'un seul palais où les merveilleuses imaginations des *Mille et une Nuits* se trouvaient réalisées. La richesse, le goût, les arts, je dirais presque un pouvoir magique, ont concouru à l'envi à l'embellissement de cette fête pompeuse, et l'on a pu se dire dans un moment d'illusion : *La baguette des Fées a passé par là.* »

Lorsqu'il publia la deuxième édition de ses souvenirs, Labouisse de Rochefort, après avoir reproduit cette lettre, y ajouta quelques détails un peu moins enthousiastes.

« Le coiffeur de l'Impératrice l'avait si mal coiffée que son diadème la blessait et qu'elle était prête à se trouver mal... La vice-reine d'Italie (1), qui est d'un sang vraiment royal, était si outrée d'avoir à porter la queue de la robe de l'Impératrice qu'elle la laissa échapper plusieurs fois. On lui avait adjoint cinq Reines

(1) Amélie de Bavière.

de nouvelle fabrique pour remplir ce cérémonial et former le premier cortège. La reine de Hollande, Hortense, avait les yeux chargés de larmes d'être condamnée à honorer le triomphe de la rivale de sa mère...

» Les cardinaux ont refusé d'assister à la fête, leur place s'est trouvée vide. Les Cours souveraines n'ont pas voulu non plus être du cortège ; elles ont répondu que *Louis XIV, qui était assez despote, n'a jamais rien exigé des Parlements qui pût les humilier.* Enfin, il y a eu, dit-on, beaucoup d'amertumes dans l'enchantement d'une aussi haute alliance. »



VII

LA COUR ET SES PLAISIRS

On ne savait pas encore très bien, à la fin de l'année 1799, quels étaient les véritables sentiments de la majorité du pays et si elle désirait un changement de personnel ou un changement de régime. De là résultait pour les nouveaux dépositaires du pouvoir la nécessité de ne pas trop brusquer les choses et de ménager les transitions.

La cour consulaire, si on peut dans cette première période lui donner le nom de cour, affectait la simplicité républicaine pour complaire à une nation qui venait enfin de s'apercevoir qu'elle n'était ni républicaine ni simple.

Les audiences de Bonaparte s'obtenaient facilement. Il s'y présentait sans aucun apparat et n'y montrait aucune morgue. Quel que fût le

rang des solliciteurs, il les recevait avec les mêmes égards, les écoutait avec la même attention. Autour de lui, tout le monde affichait le plus pur civisme, et jamais les théories égalitaires ne parurent avoir eu autant d'enthousiastes défenseurs.

Cet étalage de vertus révolutionnaires était trop peu sincère, et au fond trop inutile, pour durer longtemps. Le Premier Consul, quittant le Luxembourg, s'était installé aux Tuileries, le 19 février 1800. Dès le lendemain, il faisait arracher les deux arbres de la Liberté plantés dans la cour. Ce que signifiait cette exécution et ce qu'elle préparait, les moins clairvoyants le comprirent.

On continuait dans les réceptions des Tuileries, on continua pendant un an ou deux, à appeler les hommes « citoyen », et les femmes « madame », mais il y avait désormais dans ce palais, où naguère campait l'émeute, une préparation, une obligation d'étiquette. A l'entrée des appartements étaient postés, comme au temps de Louis XVI et de Marie-Antoinette, un huissier et des valets, aussi importants, aussi majestueux, aussi plats que ceux de l'ancien régime.

Peu à peu et non sans quelques à-coups, s'opérait ce retour au cérémonial d'autrefois.

Avant de former une cour, il fallait reconstituer une société.

Elle était encore très mêlée, la société du Consulat. Dans le salon jaune des Tuileries, Joséphine recevait, faute de mieux, avec des généraux qui ne s'étaient jamais bien souciés d'apprendre les belles manières, des comédiens, comme Laïs et Molé, des chanteurs, comme Garat. Bonaparte, dans ces réunions, où se détendait son esprit, et surtout dans celles de la Malmaison, plus intimes et plus familières, semblait oublier son titre de Premier Consul, mais déjà il se préoccupait de paraître le moins possible dans les endroits publics. Les Parisiens ne le voyaient guère que tous les quintidis de chaque décade, les jours de parade dans la grande cour des Tuileries (1).

En 1801, un arrêté consulaire, qu'on n'osa pas publier dans le *Moniteur*, avait créé un gouverneur et quatre préfets du palais qui étaient de service deux par deux et se relevaient chaque mois. Quelques jours plus tard, Duroc recevait

(1) Le même jour avaient lieu, dans la galerie de Diane, aux Tuileries, de grands dîners officiels de 200 personnes, où étaient invités les membres des corps diplomatiques, des généraux, des colonels, des hauts fonctionnaires civils et leurs femmes dont les manières embarrassées et gauches rappelaient parfois les origines populaires et les humbles débuts.

le titre, passablement monarchique, de grand maréchal du palais.

Cet arrêté et cette nomination gagnent, ce nous semble, à être rapprochés de la proclamation que la même année, à la veille du 14 juillet, les consuls envoyèrent dans tous les départements, et qui débute ainsi :

« Français, ce jour est destiné à célébrer cette époque d'espérance et de gloire où tombèrent des institutions barbares ; où vous cessâtes d'être divisés en deux peuples, l'un condamné aux humiliations, l'autre marqué pour les distinctions et les grandeurs ; où vos propriétés furent libres comme vos personnes ; où la féodalité fut détruite, et avec elle ces nombreux abus que des siècles avaient accumulés sur vos têtes... »

Ce pathos civique s'adressait aux républicains, dont on s'exagérait le nombre et l'importance, et c'était aussi pour leur donner satisfaction que l'*Almanach National* de l'an XI (1801), en publiant la liste des princes régnants d'Europe, spécifiait — dans une note écrite en petits caractères — que le Premier Consul porterait officiellement le titre de « Citoyen Premier Consul ».

Le Citoyen Premier Consul, avec l'assentiment de la nation qui demandait un maître et qui en



Marie Louise

avait besoin, avec la complicité d'anciens Jacobins qui aspiraient à devenir de hauts dignitaires, rétablissait insensiblement la monarchie.

Paris la rétablissait en même temps à sa manière, en renonçant chaque jour davantage à sa défroque révolutionnaire. En 1802 — c'est un observateur très pénétrant, Miot de Melito, qui le remarque — les bas de soie, les culottes, les souliers à boucles, les fines épées de parade, les chapeaux portés avec grâce sous le bras, remplaçaient les bonnets, les cocardes, les pantalons, les bottes et les sabres. Réforme dans le costume qui témoignait d'un changement complet dans les opinions et dans les mœurs.

Bonaparte obéissait à son ambition, à son impérieux instinct de dominateur, mais il suivait aussi la voie qu'on lui traçait. Cette couronne, qu'il parut conquérir et usurper, la France entière la lui offrit.

Avant 1804 sa cour était déjà celle d'un roi, et Joséphine était traitée en souveraine. Le 22 novembre 1802, on attachait à son service quatre dames du palais, les plus nobles qu'on avait pu trouver, Mmes de Luçay, de Lauriston, de Thalouet et de Rémusat. Les représentants des plus vieilles familles boudaient encore. Ils attendaient le succès définitif.

L'Empire ramena le cérémonial de l'ancienne monarchie. « On régla le costume des hommes autour de l'Empereur ; il était beau et allait très bien. L'habit français de couleurs différentes pour les services qui dépendaient du grand maréchal, du grand chambellan et du grand écuyer ; une broderie d'argent pour tous ; le manteau sur une épaule, en velours et doublé de satin ; l'écharpe, le rabat de dentelle, et le chapeau retroussé sur le devant, garni d'un panache. Les princes devaient porter cet habit en blanc et or ; l'Empereur en habit long, ressemblant assez à celui de nos rois, un manteau de pourpre semé d'abeilles, et sa couronne formée d'une branche de laurier comme celle des Césars (1). »

Cependant, ce ne fut qu'à partir de l'année 1806, qu'il y eut une cour bien organisée, soumise à toute une réglementation (2). On rétablit, on imposa l'usage de la révérence, et beaucoup de dames, pour s'en acquitter sans trop

(1) *Mémoires de Mme de Rémusat*, t. II, p. 56.

(2) Même à cette époque on se croyait encore obligé de faire quelque concession à l'opinion publique. Au mois de février, à l'ouverture de la session législative, Napoléon crut devoir substituer un simple fauteuil, sous un dais, au « trône oriental surmonté de palmiers » qu'on avait placé dans la salle des séances. Ce ne fut que trois ans plus tard, le 1er janvier 1809, que disparut des monnaies l'inscription : *Unité, Indivisibilité de la République.*

de maladresse, durent prendre des leçons de maintien chez Despréaux, l'ancien maître de danse de Marie-Antoinette.

Chez tous ceux qui l'entouraient, l'Empereur exigeait le plus grand luxe dans les meubles, dans les vêtements. Parvenu de la monarchie, il voulait lutter de grandeur et de faste avec les représentants des plus anciennes dynasties. Il voulait aussi, par le cadre magnifique dans lequel il vivait, s'imposer davantage au respect et à l'admiration des foules.

L'étiquette allait toujours en s'aggravant. Depuis le mariage avec Marie-Louise, l'habit habillé fut de rigueur dans toutes les réceptions à la cour. Un uniforme, un costume professionnel, n'en dispensaient pas. Les officiers eux-mêmes, s'ils n'endossaient pas cet habit habillé — peu compatible, assuraient-ils, avec leurs moustaches — devaient du moins porter la culotte blanche et les souliers à boucles.

Napoléon, qui prenait au sérieux son métier d'empereur, veillait avec le plus grand soin à ce que le cérémonial fût rigoureusement observé.

« Un soir, M. de Rougemont de Lowemberg, ayant eu un billet pour le spectacle de la cour, croyant que cette invitation s'étendait au cercle qui suivait ordinairement le spectacle,

accompagna dans le salon des personnes de sa connaissance qui s'y rendaient. Son costume en habit habillé, avec l'épée, n'avait rien qui ne fût parfaitement convenable.

» L'Empereur distingua bientôt une figure qui lui était inconnue et s'approcha du grand maître des cérémonies pour lui demander son nom; M. de Ségur le lui dit, et ajouta que c'était un homme jouissant de beaucoup de considération, ayant une très bonne maison, où il recevait très bonne compagnie, particulièrement les membres du Corps diplomatique. Cette observation n'empêcha pas Napoléon de le charger d'aller prier M. de Rougemont de se retirer. M. de Ségur s'inclina, et fut remplir cette pénible mission (1). »

Cette préoccupation de l'étiquette pesait lourdement sur tous ceux que leurs fonctions ou leurs titres obligeaient de parader à la cour.

Raides, engoncés dans leurs costumes officiels, les hommes, les militaires plus encore que les autres, manquaient de cette aisance et de cette distinction qu'on n'apprend pas au bivouac. Ils essayaient de se donner des attitudes pleines de dignité et n'atteignaient qu'à une

(1) *Souvenirs du Directoire et de l'Empire*, par Mme la baronne de V..., p. 68

morgue ridicule. L'effort et la contrainte chez la plupart d'entre eux n'étaient que trop visibles. Ils adoucissaient leurs gestes, ils étouffaient leurs jurons, quitte à se rattraper largement aussitôt qu'ils pouvaient échapper à la surveillance du maître.

Les femmes avaient toujours peur de s'embrouiller dans une réplique ou de rater une révérence. Elles tremblaient d'attirer les regards de l'Empereur, de ne pas paraître assez richement habillées, de s'exposer par quelque détail de toilette à une brutale critique. Au bal, au concert, au théâtre, elles avaient l'air d'exécuter, avec ensemble et précision, un service commandé. Elles défilaient comme à la parade.

Seule, ou à peu près, la maréchale Lefebvre gardait son franc-parler et ses libres allures. Elle ne portait plus cette robe garnie d'un ruban, sur lequel, pour donner une preuve de son civisme, elle avait fait broder l'inscription placée alors (vers 1793) sur les monuments publics : *Unité, Indivisibilité de la République française ; Liberté, Égalité, Fraternité ou la Mort* (1). Elle se montrait beaucoup moins républicaine, depuis que Lefebvre était devenu

(1) *Souvenirs du Directoire et de l'Empire*, par Mme la baronne de V..., p. 19

maréchal, mais l'extravagance de ses toilettes n'avait pas beaucoup changé, et sa conversation fourmillait encore de locutions imprévues (1).

Au milieu de cette cour si agitée, dans ce va-et-vient de valets et de dignitaires, Napoléon trouvait le moyen de fournir une énorme besogne et de gouverner, du fond de son cabinet, la France et l'Europe. Il ne s'absorbait pas complètement dans ce colossal labeur, mais jamais il ne le sacrifia à ses plaisirs et à ce qu'on pourrait appeler ses obligations mondaines. Cette existence en partie double fut un chef-d'œuvre d'énergie et de méthode.

» Toutes les fois, nous disent les *Mémoires* de Constant, (2) que les circonstances le permettaient, la manière de vivre de l'Empereur était extrêmement régulière, et voici à peu près quelle était la division ostensible de son temps.

» Tous les matins, à neuf heures précises, l'Empereur sortait de l'intérieur de ses appartements; son scrupule pour l'exactitude des heures était poussé à un point extrême, et je l'ai vu quelquefois, étant prêt un peu plus tôt, attendre deux ou trois minutes pour que personne

(1) « Cette femme amuse la cour et la ville par son jargon. » *Lettre de Mme de Maltzam à la comtesse d'Albany. Portefeuille de la comtesse d'Albany*, p.6.

(2) T. VI, p. 164.

ne fût pris en défaut. A neuf heures, il était habillé comme il devait l'être toute la journée. Quand il était dans le salon de réception, les officiers de service étaient les premiers admis, et recevaient les ordres de Sa Majesté pour le temps de leur service. Immédiatement après, ce que l'on appelait *les grandes entrées* étaient introduites, c'est-à-dire les personnages d'un haut rang qui y avaient droit par leurs charges ou par une faveur spéciale de l'Empereur, et je puis dire que cette faveur était bien enviée ; elle était acquise généralement à tous les officiers de la maison impériale, alors même qu'ils n'étaient pas de service. Tout le monde était debout et l'Empereur aussi. Il parcourait le cercle de toutes les personnes présentes, adressait presque toujours un mot ou une question à tout le monde, et il fallait voir ensuite, pendant toute la journée, l'attitude noble et fière de ceux auxquels l'Empereur avait parlé un peu plus longtemps qu'aux autres. Cette cérémonie durait ordinairement une demi-heure. Dès qu'elle était terminée, l'Empereur saluait, et chacun se retirait.

» A neuf heures et demie, on servait le déjeuner de l'Empereur : c'était ordinairement sur un petit guéridon en bois d'acajou, et ce premier repas ne durait matériellement que sept

ou huit minutes ; mais quelquefois il se prolongeait davantage, et je l'ai vu même durer assez longtemps : c'était lorsque l'Empereur était gai, et qu'il aimait à se livrer familièrement aux charmes de la conversation avec des hommes d'un grand mérite qu'il connaissait depuis longtemps et qui assistaient à son déjeuner. Là, ce n'était plus l'Empereur du lever ; il continuait en quelque sorte le vainqueur de l'Italie, le conquérant de l'Égypte, et surtout le membre de l'Institut. Ceux qui y venaient le plus habituellement étaient MM. Monge, Berthollet, Costaz, intendant des bâtiments de la Couronne, Denon. Corvisart, David, Gérard, Isabey, Talma et Fontaine, son premier architecte. Que de grandes pensées, que de choses d'un ordre élevé sont émanées de ces conversations que l'Empereur avait coutume d'annoncer en disant : « Allons, Messieurs, je ferme la porte de mon cabinet. » C'était le signal, et ce qui était vraiment miraculeux, c'était l'aptitude de Sa Majesté à mettre son génie en communication avec des intelligences si fortes et si diverses...

» C'était, en effet, après son déjeuner, que l'Empereur ouvrait à ses ministres et aux directeurs généraux, et ces audiences consacrées au travail spécial de chaque ministère, de chaque direction générale, duraient jusqu'à six heures

du soir, à l'exception des jours où Sa Majesté se livrait encore plus en grand aux soins de son gouvernement, en présidant le Conseil d'Etat ou le Conseil des ministres.

» Le dîner était servi à six heures. Aux Tuileries et à Saint-Cloud, l'Empereur dînait tous les jours seul avec l'Impératrice, à l'exception du dimanche où toute la famille était admise au dîner. L'Empereur, l'Impératrice et Madame Mère étaient seuls assis sur des fauteuils ; tous les autres, fussent-ils rois ou reines, n'avaient que des chaises. On ne faisait jamais qu'un seul service avant le dessert. Sa Majesté buvait ordinairement du vin de Chambertin, mais rarement pur, et guère plus d'une demi-bouteille. Au surplus, le dîner chez l'Empereur était plutôt un honneur qu'un plaisir pour ceux qui y étaient admis, car il fallait, comme on dit vulgairement, *avaler en poste*, Sa Majesté ne restant à table que quinze ou dix-huit minutes. Après son dîner comme après son déjeuner, l'Empereur prenait habituellement une tasse de café ; c'était l'Impératrice qui le lui versait. Sous le Consulat, Madame Bonaparte avait pris cette habitude, parce que le général oubliait souvent de prendre son café : elle la conserva étant devenue Impératrice, et plus tard l'Impératrice Marie-Louise adopta le même usage.

» Après le dîner, l'Impératrice descendait dans ses appartements, où elle trouvait réunis ses dames et les officiers de service. L'Empereur y venait quelquefois, mais il n'y restait pas longtemps.

» Telle était la vie coutumière de l'intérieur du palais des Tuileries les jours où il n'y avait ni chasse le matin, ni concert, ni spectacle le soir ; la vie de Saint-Cloud offrait d'ailleurs bien peu de différence avec celle des Tuileries. On y faisait de plus quelques promenades en calèche quand le temps le permettait, et le mercredi, jour fixé pour le conseil des Ministres, ces messieurs avaient régulièrement l'honneur d'être invités à dîner avec Leurs Majestés. Quand il y avait chasse à Fontainebleau, à Rambouillet ou à Compiègne, l'étiquette était suspendue ; les dames suivaient en calèche, et tout le service dînait avec l'Empereur et l'Impératrice sous une tente dressée dans la forêt. »

Aux Tuileries, comme à Saint-Cloud et dans les autres résidences consulaires ou impériales Joséphine s'efforçait d'échapper le plus possible aux ennuis du cérémonial et aux servitudes de l'étiquette.

A l'époque où elle n'était encore que la femme du Premier Consul elle occupait au rez-de-chaussée des Tuileries — et elle continua à l'occuper

comme impératrice et après elle Marie-Louise s'y installa — un appartement meublé avec goût mais sans luxe. La pièce principale, le grand salon de réception, tendu d'étoffe jaune, avait un très simple mobilier d'acajou recouvert de gourgouran avec des franges de soie.

Dans cet appartement, plus élégant que luxueux, Joséphine recevait ses amis. Elle y donnait, vers 1800, ces déjeuners de femmes, où n'étaient admises que quatre ou cinq intimes, et en général des débutantes dans la vie mondaine qui avaient grand besoin de se former et de s'aguerrir. Elles apprenaient là, dans un milieu familier, cordial, où leur timidité était toujours mise à l'aise, où leur inexpérience était avertie et guidée, à affronter sans trop d'effroi les grandes soirées dans lesquelles elles ne pouvaient compter sur la même indulgence (1).

Aimables et sans façon, égayés par d'intarissables papotages, ces déjeuners ne ressemblaient guère aux fastueux et mornes dîners d'apparat que Joséphine, pendant l'hiver de 1804 à 1805, donnait une ou deux fois par semaine. Une cinquantaine d'hommes — princes, grands officiers,

(1) *Mémoires de la duchesse d'Abrantès*, t. IV, p. 150. Ces déjeuners de femmes continuèrent sous l'Empire.

hauts dignitaires, maréchaux, généraux, conseillers d'État — y étaient invités avec leurs femmes. Ils ne pouvaient y paraître que dans une tenue très soignée et l'Impératrice, comme les sœurs de Napoléon, y étalait de splendides toilettes.

On causait, on jouait, on écoutait, en affectant de les trouver très agréables, des chanteurs italiens et quelquefois des chanteurs français. L'Empereur allait de groupe en groupe, et au souper, servi à onze heures, son fauteuil restait vide. Autour de la table tous les hommes se tenaient debout. Ils étaient sûrs, dans ces soupers de cour, de manger vite et mal. Les plus prudents, avant de venir, dînaient chez eux.

Concerts, bals et théâtre, c'étaient, à la cour comme à la ville, les grandes distractions.

Les concerts, qu'on donnait de temps en temps aux Tuileries, datent de l'année 1806. Ils avaient lieu dans la salle des Maréchaux. On y invitait les plus hauts dignitaires ou fonctionnaires, et, pour éviter les querelles de préséance, chacun avait sa place bien marquée.

Au fond de la vaste salle, l'Empereur avec Madame Mère à sa droite et l'Impératrice à sa gauche, les princesses de la famille impériale, les princes étrangers et les grands dignitaires, l'archichancelier Cambacérès, l'architrésorier Lebrun, le grand maréchal du palais Duroc, etc.

Debout et prenant de majestueuses attitudes dans leurs riches uniformes brodés d'argent, brodés d'or, les chambellans et les grands officiers formaient l'arrière-plan.

A droite et à gauche, la dame d'honneur — c'était en 1806 Mme de la Rochefoucauld — la dame d'atours, Mme de La Valette, et les dames du palais, derrière lesquelles se tenaient debout — car pour qu'un homme pût s'asseoir à la cour, en ce temps-là, il fallait qu'il eût une extraordinaire importance — ministres, ambassadeurs, maréchaux, généraux, conseillers d'État, etc.

Les musiciens venaient se placer devant l'Empereur et, avec beaucoup de talent, jouaient des morceaux que les auditeurs, surtout ceux qui n'étaient pas assis, trouvaient toujours trop longs.

Dans le plus profond silence, avec un ennui résigné et correct, princes, ambassadeurs, maréchaux, écoutaient la musique sérieuse et grave de Spontini, de Méhul ou de Lesueur, mais tous les visages se rassérénaient aussitôt que, pour le ballet final, souriantes et légères, apparaissaient, comme une image charmante du plaisir et de l'amour, les Danseuses de l'Opéra. Et cette partie du concert, la moins artistique, était la seule qui eût réellement du succès.

Les bals, parés ou masqués, à la cour présen-

taient ce même caractère de luxe grandiose et de cérémonieuse froideur. La plupart des femmes qu'on y invitait n'y avaient d'autre rôle — et c'est un rôle assez ingrat pour une femme — que celui de spectatrices. Par leur beauté ou l'éclat de leurs toilettes elles complétaient la magnificence du décor. Presque tout le succès allait à des rivales, aux princesses et aux très grandes dames qui figuraient dans ces merveilleux quadrilles (1), répétés plusieurs mois à l'avance et si compliqués qu'il fallait un homme de théâtre, Dupaty par exemple, pour en tracer le scénario. Les symphonistes de la Chapelle (2) les accompagnaient, puis ils se retiraient pour céder la place à des musiciens moins célèbres, auxquels on abandonnait le soin d'exécuter de vulgaires valses ou contredanses.

Un contemporain, Marco de Saint-Hilaire, nous décrit (3) avec de très curieux détails un

(1) Le premier, depuis la Révolution, fut dansé en 1805, à l'occasion du mariage du grand duc de Bade avec Stéphanie de Beauharnais. Despréaux le dirigea. V. *Mémoires de la duchesse d'Abrantès*, t. IX, p. 66.

(2) « Ces musiciens étaient alors revêtus de costumes de bal, et l'immense carton qui renfermait ces habits portait cette singulière inscription : *Quarante dominos pour la Chapelle.* » Castil-Blaze. *Chapelle-Musique des Rois de France.* Paris, 1832, p. 176. Paer était le directeur de la Chapelle-Musique de l'Empereur.

(3) *Les Petits Appartements des Tuileries, de Saint-Cloud et de la Malmaison...* Paris, 1831, t. II, p. 234.

de ces bals des Tuileries, celui du 11 mars 1807 :

« La salle avait été préparée de manière à former un vaste plain-pied de niveau avec les premières loges ; elle était décorée avec un goût parfait. Dès l'entrée des escaliers, les couloirs et les corridors étaient couverts de tapis : des deux côtés, des arbustes de fleurs naturelles, apportés le matin même de la Malmaison, se reflétaient dans des glaces entourées de verdure et de mousse fraîches : partout enfin un air de fête et d'élégance exquises. Toutes les personnes qui avaient été présentées étaient assises sur des banquettes, et les loges étaient garnies de femmes qui, pour n'avoir pas été présentées, n'en étaient pas moins jolies...

» Un nombre infini de lustres chargés de trois rangs de bougies chacun, pendaient de toutes parts et répandaient une lumière éblouissante sur toutes les parties de la salle. Les loges étaient garnies d'un double et triple rang de femmes parées avec éclat. Dans le parterre, agrandi de toute l'étendue de la scène, des banquettes de velours vert bordées de galons d'or, étaient disposées et fixées de distance en distance, avec de larges intervalles pour les contre-danses, et tout au pourtour de la salle, un vaste espace libre laissait flotter une foule immense, qui avait un air de joie et de plaisir indéfinissable.

L'orchestre, placé au fond du théâtre, était dirigé par Julien. Il se composait de quatorze musiciens y compris les deux nègres, dont l'un tenait le triangle, et l'autre la caisse roulante.

» Trois violons : M. Julien, premier violon ; MM. Beaudoin et Kilken, seconds.

» Une basse et une contrebasse : MM. Duport et Berteau.

» Deux cors : MM. Lamanière et Hœtchesmann.

» Deux hautbois : MM. Wistler et Nima.

» Une clarinette : M. Dumas.

» Un basson : M. Guebeaurd.

» Un galoubet : J'ignore le nom de ce jeune artiste, qui, je crois, est parent de Julien...

» Je présume que les deux nègres appartenaient à la musique du 2e régiment des grenadiers de la garde impériale. C'est la meilleure.

» Une seule chose m'a paru choquante : c'est l'ordonnance de l'orchestre. D'abord, il était placé trop bas, ensuite cette décoration d'arbres étrangers entremêlés de feuillages et d'ornements lui donnait l'air d'un de ces orchestres que l'on voit dans les caveaux du Palais-Royal. Ajoutez à cela un triangle et des sonnettes suspendues d'un côté, et de l'autre une caisse avec un tambourin, n'aurait-on pas cru que l'on avait emprunté la baraque du *Café du Sauvage*.

» Les loges et le parterre étaient mutuellement

un spectacle les uns pour les autres : du parterre l'aspect de la salle avec tous ses étages de loges, pleines de femmes en grande toilette de cour, était merveilleux...

» Sans cesse circulaient les officiers de la maison de LL. MM., des pages et des valets de pied avec des plateaux chargés de glaces et de rafraîchissements qui étaient offerts à tout le monde. Jamais je n'ai vu un bal de cour mieux ordonné et plus brillant, et cependant il ne devait pas y avoir de souper en règle (1).

» Des loges, l'aspect du parterre n'était pas moins curieux. C'était un mouvement, une diversité inexprimables. Des quadrilles de danses, des promeneurs, des spectateurs, tout le monde mêlé, sénateurs, membres du corps législatif, ambassadeurs, conseillers d'État, ministres, savants, généraux, grands artistes, bourgeois, princes étrangers, Allemands, Russes, Américains, Italiens, Hollandais, Westphaliens, Suisses ; il y avait là des représentants de toutes les nations, on y parlait toutes les langues.... Les envoyés du Grand Turc, avec leurs riches costumes orientaux, se promenaient gravement au milieu de la foule ; quelques-uns sans doute

(1) Généralement, un souper dans les Galeries de Diane suivait le bal.

avaient cru faire plaisir à l'Impératrice, en troquant leur longue robe, leur turban et leur poignard contre un claque, un habit à la française et une épée : ils étaient assez grotesques comme cela, et si c'eût été un bal masqué, on n'aurait par fait grande attention à leur costume...

» Quelques personnes ont remarqué que la haute société se tenait plus volontiers dans les loges, laissant le parterre et la danse au second rang de cette réunion de l'élite de l'Empire....

» L'Impératrice accompagnée de toutes ses dames, en arrivant à dix heures, commença par faire deux fois le tour de la salle. Il n'y avait encore que peu de monde. Un moment après qu'elle se fut assise dans sa loge le bal fut ouvert.

» Dans le courant de la soirée, S. M. est descendue deux fois ; la seconde principalement, elle a parlé à une infinité de personnes. Aussitôt après le départ de l'Impératrice, la foule a commencé à diminuer. A une heure, Julien a joué un rond de chat à la demande des officiers supérieurs de la garde qui se trouvaient à ce bal en grand nombre. Tous les spectateurs se sont alors écartés, en laissant toute la longueur de la scène et du parterre pour passage, et puis les danseurs se sont élancés conduits par

M. de Mackau et Mme de Saint-A.... Mais bientôt ne trouvant pas l'espace qui leur avait été cédé assez grand pour exécuter toutes les évolutions que cette espèce de promenade sautante exige, M. de Mackau, sans rien dire, enfila la porte qui donne dans le corridor des appartements de réception, et conduisit la longue chaîne, dont il était le chef, jusque dans un des salons du pavillon Marsan, qui n'était ni décoré ni éclairé (les ouvriers y étaient depuis quelques jours). De là, voulant revenir par un autre chemin, ils sont descendus, en passant près de la chapelle (dont les portes sont fort heureusement toujours fermées, car, sans cela, ces messieurs les officiers auraient été capables, se trouvant plus à leur aise, d'y exécuter leur rond de chat) et ils remontèrent dans la salle de bal en passant par le *Salon de Mars*.... »

Napoléon était mieux doué comme général que comme danseur. Il manifestait cependant quelques préférences pour une sorte de cotillon, assez gai, qu'on appelait le *grand-père*. En 1810, à l'époque où son mariage avec Marie-Louise sembla le rajeunir d'une dizaine d'années, il essaya d'apprendre la valse, mais elle lui donnait des étourdissements, il y renonça.

Un jour, à un bal chez Talleyrand, après avoir esquissé tant bien que mal avec la belle

Mme Walewska une polka ou un grand-père, il lui posa cette question délicate :

— Comment trouvez-vous que je danse ?

— Sire, répondit-elle, vous dansez parfaitement pour un grand homme.

Le Théâtre l'intéressait beaucoup plus. Sous le Consulat il avait fait construire à la Malmaison par l'architecte Fontaine une salle de spectacle en planches qui pouvait contenir deux cents personnes. Elle fut inaugurée le 12 mai 1802 par une représentation de la *Serva Padrona*, de Paesiello, chantée en italien. Des amateurs de l'entourage du Premier Consul y remplacèrent les artistes de profession. Quelques-uns jouaient fort bien, Hortense de Beauharnais, Eugène de Beauharnais, Junot, Didelot (1), le général Lauriston, surtout Bourrienne qui excellait dans les rôles de valets. Caroline était la plus mauvaise de la troupe mais elle n'en savait rien, et on ne le lui disait pas. Michot et Talma s'occupaient de la mise en scène et dirigeaient les répétitions.

On donna entre autres pièces sur ce petit théâtre de la Malmaison les *Héritiers* et les *Pro-*

(1) Le baron Didelot qui avait été nommé, après le 18 brumaire, préfet du Finistère, et, le 23 janvier 1801, préfet de l'Allier.

jets de mariage, d'Alexandre Duval, les *Étourdis* d'Andrieux, *Défiance et Malice*, de Dieulafoy, le *Dépit amoureux* et le *Barbier de Séville*; avec cette distribution :

Rosine. . . . Hortense de Beauharnais.
Almaviva . . Lauriston.
Figaro. . . . Didelot.
Bartholo . . . Bourrienne.
Basile . . . . Eugène de Beauharnais.
L'Éveillé . . . Isabey.

A ces représentations, quoiqu'il n'y parût que comme spectateur, heureusement pour le public, Bonaparte, qui n'était pas encore *l'inamusable* (1), trouvait un vif plaisir.

» Je fus plus d'une fois obligé, raconte Bourrienne (2), de lui faire observer que mes occupations ne me laissaient guère le temps d'apprendre mes rôles ; alors il prenait ses manières caressantes, et me disait : « Allons, laissez-moi donc tranquille ; vous avez tant de mémoire. Vous savez que cela m'amuse ; vous voyez bien que ces réunions animent et égaient la Malmaison ; Joséphine les aime beaucoup, levez-

(1) « M. de Talleyrand disait quelquefois à mon mari (M. de Rémusat, premier chambellan et surintendant des spectacles) : Je vous plains, car vous êtes chargé d'amuser l'inamusable. » *Mémoires de Mme de Rémusat*, t. II, p. 348.

(2) *Mémoires*. Paris, 1829, t. IV.

vous plus matin — En effet, je dors beaucoup, n'est-ce pas ? — Allons, Bourrienne, faites cela pour moi ; vous nous faites tous rire de si bon cœur ! Ne me privez pas de ce plaisir-là, je n'en ai pas trop, vous le savez bien. »

Plus tard dans toutes les résidences impériales il y eut un théâtre de cour.

Au palais de Saint-Cloud on construisit une salle de spectacle qui communiquait par l'orangerie avec les appartements et qu'inaugura une représentation d'*Esther*.

Les premières loges étaient réservées aux princesses de la famille impériale, aux dames d'honneur, aux maréchaux, aux princes étrangers, aux grands dignitaires et à leurs femmes. Les personnages pourvus de titres moins imposants occupaient le parterre et on reléguait aux secondes loges tout ce qui se rattachait à la cour.

Là aussi régnait la plus rigoureuse étiquette. Il était permis d'admirer mais interdit d'applaudir. De temps en temps l'Empereur faisait un geste, agitait la main, et alors s'élevait de toutes les parties de la salle un léger murmure. Les acteurs ne savaient jamais, sauf à ces rares moments, s'ils avaient intéressé ou ennuyé ce public condamné à l'immobilité et au silence. Heureusement leur vanité les rassurait.

En 1805, la Comédie-Française joua à Saint-Cloud les *Templiers*, de Raynouard, et le *Menteur*. Elle y donna en 1806 trente et une représentations. Pendant la campagne d'Allemagne, Marie-Louise, qui n'aimait pas le tragique, se fit jouer tout le répertoire de Grétry.

Napoléon s'intéressait aux pièces nouvelles, surtout à celles qui favorisaient ses projets et pouvaient servir sa politique, mais ses préférences allaient vers la tragédie classique. Souvent du Corneille, dont le sublime un peu tendu et l'âme profondément monarchiste l'enchantaient, quelquefois du Racine, voilà ce qu'il réclamait pour ses théâtres des Tuileries, de Saint-Cloud, de Compiègne et de Fontainebleau. Et dans ses longues conversations avec Talma et d'autres acteurs, en fixant et en discutant le répertoire, il expliquait, avec des phrases enflammées, son admiration pour le grand Corneille en qui il voyait, plus encore que le poète, l'incomparable maître d'obéissance, de sacrifice et d'héroïsme.

Ce répertoire qui lui plaisait entre tous, pour des raisons politiques et littéraires, il ne voulut pas l'imposer trop exclusivement à son entourage. Les femmes n'aiment pas le sublime. Elles ont rarement l'occasion d'en user.

Avec des pièces tragiques, que le public

goûtait peu, on jouait dans les théâtres de cour des comédies, des opéras-buffas, ou des opéras sans épithète :

A Fontainebleau, en 1809, le 3 novembre, le *Secret du Ménage*, comédie en deux actes de Creuzé de Lesser, et un acte de la *Serva innamorata*, de Guglielmi (1), par la troupe de l'Opéra-Buffa ; le 8 novembre, le premier acte de *Léonora*, médiocre opéra de Paër (2) ;

A la Malmaison, la même année, en l'honneur du roi de Saxe : la *Gageure imprévue* et la *Coquette corrigée*, par la troupe de la Comédie-Française ;

Aux Tuileries, le 1er mars 1810, *Monsieur Guillaume*, par Barré, Radet et Desfontaines, avec les acteurs du Vaudeville, et le 11 août, à Trianon — probablement sur la demande de Marie-Louise — une pantomine équestre avec la troupe du cirque Franconi (3).

(1) Représentée pour la première fois en Italie en 1778. On sait que Napoléon préférait la musique italienne à la musique française.

(2) *Léonora ossia l'Amore conjugale*, opéra italien joué à Dresde, en 1805.

(3) La même année, au mois d'avril, un certain Prévost, qui était entrepreneur de voitures, rue Contrescarpe, réclama 3.024 francs pour avoir transporté à Compiègne (et de Compiègne à Paris) tous les acteurs, figurants, machinistes ou employés sur ce théâtre, pour des représentations d'opéras-comiques.

Je me borne à ces quelques exemples. Il n'entre pas dans mon cadre de donner ici une histoire détaillée des spectacles de cour sous le Consulat et l'Empire.

Si Napoléon aimait beaucoup le théâtre, il n'avait probablement pas un goût très vif pour la chasse, mais il voyait en elle un divertissement royal, une tradition de l'ancienne monarchie, qu'il se croyait tenu de conserver comme bien d'autres choses.

Il la voulait, telle qu'elle avait été sous Louis XIV, grandiose, pompeuse, décorative, embellie et relevée par la présence des dames.

Il ordonna que toutes les femmes qui devaient y prendre part eussent un costume spécial. Ce fut une importante affaire. L'impératrice Joséphine tint un conseil, non pas de cabinet mais de garde-robe. On convoqua l'illustre Leroi, l'arbitre des élégances. Les délibérations furent longues, passionnées, et on eût beaucoup de peine à se mettre d'accord. Chacune des princesses, sœurs de Napoléon, appelées par droit de conquête et par droit de naissance, à donner leur avis, s'efforça d'imposer la couleur qui lui allait le mieux. Il fut enfin décidé, pour contenter tout le monde, que le choix resterait libre, à condition de ne pas trop s'écarter du costume qui convenait à une chas-

seresse. Pour elle et ses dames du palais, Joséphine adopta le velours amarante brodé d'or, qui ne nuisait pas trop à son teint. La reine Hortense adopta le bleu, la princesse Borghèse le lilas, et Caroline le rose, mais, n'étant pas impératrices, leurs robes et leurs toques elles ne purent les garnir que d'argent (1).

Les hommes n'y mettaient pas tant de façon. Tous, l'Empereur, le grand veneur — c'était le maréchal Berthier — les simples invités, portaient le même costume : pour la chasse à courre, le tricorne, l'habit à la française, vert, avec boutons et galons d'or et parements de velours amarante, la culotte de casimir blanc, et les bottes à l'écuyère sans revers ; pour la chasse au tir, l'habit à la française, vert, sans autre ornement que des boutons blancs sur lesquels étaient gravés des attributs cynégétiques.

Par les belles journées d'automne, en octobre ou en novembre, chasseurs et chasseresses, les hommes à cheval, les femmes dans d'élégantes calèches, envahissaient de grand matin la forêt

(1) Plus tard, ce costume qui était beaucoup trop théâtral et d'ailleurs très incommode, se simplifia et se rapprocha de celui des hommes. Il était, dans les dernières années de l'Empire, en casimir chamois, avec collet et parements de drap vert, brodés d'argent. Un bouquet de plumes blanches surmontait le chapeau de velours noir.

de Fontainebleau, tout à coup remplie d'aboiements de chiens, de hennissements de chevaux, ou des lointains appels des cors mélancoliques. Et les malheureux cerfs, ces jours-là, arrachés aux sources fraîches sous l'ombre des grands arbres, traqués par les piqueurs, poursuivis par les meutes ardentes, dans ce grandiose décor, au milieu de cette forêt qui prenait soudain l'aspect d'un bois enchanté, d'un bois de contes de fées, étaient impérialement mis à mort.



APPENDICE

NAPOLÉON ET LA CHASSE AU TIR

« Quand l'Empereur va en grande chasse (la chasse au tir par exemple), il part ordinairement du château avec le grand veneur, le capitaine des gardes de service, quelques officiers de sa maison et deux pages. Quelques jours avant ou même la veille, le prince Berthier, à son défaut, le grand maréchal, a transmis les ordres de S. M. au capitaine des chasses de la circonscription où elle a dessein d'aller. Toutes les mesures sont prises pour rassembler dans certaines localités le plus de gibier possible : les gardes le refoulent par des battues dans une enceinte que l'on entoure de poteaux. Cette enceinte a ordinairement une lieue carrée de superficie.

» Quelques heures avant l'arrivée de l'Empereur, on trace dans les bruyères de petits chemins vulgairement appelés *trotins*, que l'on sable. Ces chemins ne sont qu'au nombre de trois : un pour S. M. (celui du milieu), un pour le grand veneur (celui de droite), et le troisième (à gauche de S. M.) pour les personnes

auxquelles l'Empereur accorde la faveur de chasser et de tirer auprès de lui.

» On voit toujours dans les résidences impériales quand l'Empereur y vient chasser, une multitude de gens, soit les militaires de la garnison, soit les paysans du voisinage, accourus pour se mettre volontairement sous les ordres des officiers des chasses. On leur donne de grandes guêtres qui leur montent jusqu'aux hanches ; et pour se faire reconnaître des gendarmes d'élite qui forment une espèce de cordon autour de l'endroit où la chasse doit avoir lieu, on leur remet une plaque qu'ils s'attachent au bras gauche. Armés d'une espèce de manche à balai, ils sont ensuite placés à de grandes distances, et pour ainsi dire hors de la vue des chasseurs, pour effrayer le gibier qui fuit devant l'Empereur et le refouler dans les lieux dont il tenterait de s'échapper.

» Les *rabatteurs*, qui sont quelquefois en si grand nombre qu'ils pourraient presque former une chaîne, avancent au fur et à mesure que l'Empereur marche dans la direction du petit chemin sablé. Par ce mouvement, ils refoulent devant eux le gibier, qui quelquefois se précipite jusque dans ses jambes.

» M. Beauterne, premier porte-arquebuse, fait charger sous ses yeux les fusils de S. M. et les

remet lui-même à l'Empereur qui les reçoit de la main droite tandis qu'il passe à gauche à un page l'arme dont il vient de se servir. Mais lorsque la chasse devient un peu animée, cette étiquette n'est plus gardée. L'Empereur prend alors indistinctement le fusil des mains de ceux qui les chargent : ce sont presque toujours des officiers ou même des sous-officiers de la garde qui sont occupés de ce soin, lors même que ce ne sont pas des piqueurs ou des valets de pied. Au milieu d'eux est un maître armurier qui s'assure de l'état du canon et de la batterie du fusil après le coup tiré.

» L'enceinte de la chasse est ordinairement garnie de filets suspendus à des poteaux de distance en distance, comme pourrait l'être celui qui sépare un jeu de paume, et l'on relance dans l'arène le gibier qui s'est précipité dans cette espèce de blouse. A la fin de la chasse, tous les *rabatteurs*, se rapprochent en cercle, de manière à emprisonner tout le gibier, on tire les derniers coups de fusil, tout ce qui tombe est mis en tas, et c'est ce qu'on appelle le *bouquet de la chasse*.

» Si l'Empereur a ses *ramasseurs*, le grand veneur a les siens ; il en est de même de tous les autres chasseurs. Il est extrêmement défendu aux *traqueurs* de toucher au gibier tué

par d'autres que par les chasseurs au service desquels ils sont employés.

» M. Dannencourt, un carnet et un crayon à la main, marche à la tête des petites voitures traînées par les *ramasseurs*, et destinées à recevoir le gibier de l'Empereur. Il inscrit toutes les pièces tuées par Sa Majesté et dit à la fin de la chasse : « Sire, tant de pièces tuées ! ». Le nombre s'élève quelquefois jusqu'à sept ou huit cents : lapins, lièvres, faisans, perdrix, etc. L'Empereur fait alors lui-même la distribution de toutes les pièces. Quelques personnes en reçoivent un très grand nombre, qu'elles distribuent à leur tour. Tous ceux qui ont contribué à la chasse, emportent au moins une pièce. Si l'Empereur en met quelques-unes en réserve (ce sont ordinairement les plus belles et les plus rares) ce n'est que dans l'intention d'en faire quelques cadeaux particuliers.

» Les *ramasseurs* et les *traqueurs* ne sont renvoyés qu'après avoir reçu une gratification en liquide et en argent, qui leur est distribuée au fur et à mesure qu'ils rendent les guêtres, le bâton et la plaque qui leur ont été prêtés (1).

(1) *Les Petits Appartements des Tuileries, de Saint-Cloud et de la Malmaison*, t. I, p. 333.

VIII

PROFILS ET SILHOUETTES
QUELQUES FEMMES A LA MODE
Mme RÉCAMIER

« On a été étonné dans le Corps diplomatique de voir jeudi dernier Mme Tallien dîner chez M. de Champagny (ministre des relations extérieures), et occuper la place d'honneur. Les étrangers, ainsi que les Français, n'aiment point voir honorer les femmes publiques. » Cet extrait d'un *Bulletin de police* (de Fouché), daté du 22 janvier 1808 (1), montre assez bien le changement qui s'était produit dans les mœurs. En flétrissant ainsi, avec une brutale sévérité, l'ancienne reine du Directoire, Fouché savait très bien qu'il ne déplairait pas à l'Empereur.

(1) *Archives nationales* A. F., IV-1502.

Réagir contre la corruption, contre la liberté passionnelle qui avaient caractérisé l'époque précédente, ce fut une des tâches, et non pas la plus facile, que s'imposa Napoléon. Sans se donner comme exemple, ce qui eût présenté quelques dangers, il s'efforça de resserrer les liens du mariage, de reconstituer la famille qui se désagrégeait, et d'enlever à l'adultère, devenue une institution sociale et comme un nouveau sacrement très simplifié, l'importance de plus en plus grande qu'il prenait dans la haute société, aussi bien que dans la classe populaire. Il n'y réussit que dans une très faible mesure, mais du moins les apparences furent sauvées : le respect des convenances se combina avec le dérèglement des mœurs, que rien ne saurait diminuer, et on put à la rigueur donner le nom de vertu à ce qui n'était que de l'hypocrisie.

La maîtresse de Talleyrand, Mme Grand, bénéficia de ces tendances nouvelles. L'ex-prélat d'Autun fut mis en demeure de la congédier ou de l'épouser. Il préféra l'épouser, ce qui prouve une fois de plus que les gens d'esprit ne sont pas à l'abri des pires sottises. Comment se fit ce stupide mariage (1), avec une femme

(1) Il fut célébré secrètement, sans doute au mois de juillet 1802.

qui avait perdu sa jeunesse et sa beauté, mais gardé soigneusement son caractère hargneux et désagréable. Mme de Rémusat le raconte dans ses *Mémoires* (1).

« Les hommes obligés, par leur état, de fréquenter M. de Talleyrand, prenaient assez bien leur parti de trouver à sa table et dans son salon Mme Grand qui en faisait les honneurs ; seulement ils s'étonnaient de la faiblesse qui avait consenti à mettre dans une telle évidence une femme belle seulement et, d'un esprit si médiocre, et d'un caractère si difficile, qu'elle blessait continuellement M. de Talleyrand par les platitudes qui lui échappaient, comme elle troublait son repos par l'inégalité de son humeur...

Cependant quand il fut question de présenter les ambassadrices chez le ministre, il s'éleva des difficultés. Quelques-unes ne voulurent point être exposées à être reçues par Mme Grand. Elles se plaignirent, et ces mécontentements parvinrent aux oreilles du Premier Consul. Aussitôt, il eut avec M. de Talleyrand, à ce sujet, un entretien décisif, et il déclara à son ministre qu'il devait bannir Mme Grand de sa maison. Celle-ci, à peine eut-

(1) T. II, p. 175.

elle appris une pareille décision, qu'elle vint trouver Mme Bonaparte ; et à force de larmes et de supplications, elle obtint qu'elle lui procurât une entrevue avec Bonaparte. Elle ne fut pas plus tôt en sa présence, qu'elle tomba à ses genoux, et le supplia de révoquer un arrêt qui la réduisait au désespoir. Bonaparte finit par être ému des pleurs et des cris de cette belle personne ; et, après l'avoir un peu calmée : « Je ne vois qu'un moyen, dit-il, que Talleyrand vous épouse, et tout sera arrangé ; mais il faut que vous portiez son nom, ou que vous ne paraissiez plus chez lui ». Mme Grand fut très satisfaite de cette décision. Le Consul le répéta à M. de Talleyrand, en ne lui donnant que vingt-quatre heures pour se déterminer... »

» M. de Talleyrand rentra chez lui, assez troublé de la prompte détermination qu'on exigeait de lui. Il y fut accueilli par des scènes violentes ; on l'attaqua avec tous les moyens qui devaient le plus épuiser sa résistance ; il fut pressé, poursuivi, agité contre ses inclinations. Un reste d'amour, la puissance de l'habitude, peut-être aussi la crainte d'irriter une femme qu'il est impossible qu'il n'eût pas mise dans quelques-uns de ses secrets, le déterminèrent. Il céda, partit pour la campagne, et trouva dans un village de la vallée de Mont-

morency, un curé qui consentit à le marier. Deux jours après on apprit que Mme Grand, était devenue Mme de Talleyrand, et tous les embarras du Corps diplomatique furent aplanis. »

Parmi les femmes qui avaient brillé, comme Mme Grand, sous le Directoire, quelques-unes continuaient à intéresser le public par leur beauté ou leur esprit.

Mme Hamelin (1), plus privilégiée que bien d'autres, se distinguait par cette double supériorité, et elle l'expia cruellement :

« L'Empire la trouva dans tout l'épanouissement de sa jeunesse ; il y eut alors deux cours à Paris, l'une aux Tuileries, l'autre au pavillon de Richelieu ; des fournisseurs et des généraux, Ouvrard, Perregaux, Montholon, Moreau, mirent leur cœur et leur fortune aux pieds de l'enchanteresse. Il faut croire qu'elle fut cruelle, car aux madrigaux se mêlèrent les épigrammes. Les uns accusèrent la belle damnée de répandre sur son passage des miasmes de négresse ; d'autres prétendirent qu'elle ressemblait à Roustan, le mamelouk. Napoléon fermant l'oreille

(1) Sur cet femme extrêmement intelligente, il a paru récemment un livre fort curieux : *Une Merveilleuse. Mme Hamelin*, par Alfred Marquiset.

aux méchants bruits, entoura de ses bonnes grâces la créole, ce qui donna matière à de nouvelles médisances.

» On annonça que Mme Hamelin était dans les secrets de Napoléon, comme le comte Demidoff dans ceux de l'Empereur de Russie ; on parla de lits à double fond, d'alcôve sonore ; la conspiration de Mallet et les fables qu'elle entraîna à sa suite, parurent un instant confirmer ces conjectures, et puis on ne s'en occupa plus.

» Mme Hamelin avait accepté l'hospitalité du duc de Choiseul, dans un gentil castel de Romainville, dont Mme de Carmieu devait être plus tard la châtelaine. Quelques années après, les grâces s'étant envolées à tire-d'aile, Mme Hamelin songea qu'il était temps de faire retraite, et sans trop répandre de larmes, elle dit adieu au pavillon qui avait abrité sa jeunesse (1) ».

Cette jolie femme, trop spirituelle, fut peut-être victime de son goût exagéré pour la médisance. Les accusations d'espionnage diri-

(1) *Paris chez soi*. Paris, 1855, p. 308. (Article de G. Guenot-Lecointe, sur le pavillon de Richelieu, appelé aussi pavillon de Fronsac. Cette *petite maison* du duc de Richelieu était située rue Blanche, à l'endroit d'où partira plus tard la rue Moncey, pour aller aboutir à la rue de Clichy.)

gées contre elle, sans doute par des gens que son esprit n'avait pas assez ménagés, ne s'accordent guère avec d'autres accusations toutes différentes et qui s'appuient non pas sur des bavardages de salons, mais sur un document dont l'authenticité n'est pas contestable.

A la fin de l'année 1807, au moment où se répandaient déjà les bruits de divorce, Fouché fut averti que dans les salons du faubourg Saint-Germain où fréquentait Mme Hamelin, elle clabaudait contre l'Empereur, blâmait ouvertement ses projets et l'accusait même d'impuissance.

« Le Ministre, note un bulletin de police du 4 décembre 1807 (1), a fait dire à cette femme que si dorénavant il lui arrivait de prononcer le nom de l'Empereur ou celui de l'Impératrice, il la ferait arrêter sur-le-champ et conduire à la Salpêtrière. »

Mme Hainguerlot ne se serait pas exposée à cette désagréable aventure. Presque aussi spirituelle que Mme Hamelin, elle l'était avec plus de prudence et de discrétion. Elle respectait les maîtres du jour et sa verve s'arrêtait là où commençait la crainte de la prison ou de

(1) *Archives nationales* A. F., IV-1501.

l'exil. En personne avisée et qui tient à vivre tranquille, elle fuyait avec soin tout ce qui pouvait ressembler à l'opposition, elle écrivait des lettres charmantes, elle faisait de jolis vers et elle ne permettait pas à ses mots les plus piquants et les plus fins d'avoir une opinion politique (2).

Mme Visconti avait moins de précautions à prendre. Ce n'est pas par l'esprit qu'elle s'imposait à l'admiration. Elle se contentait d'être belle, et très belle.

« Je crois, dit la duchesse d'Abrantès, n'avoir jamais vu de tète plus charmante que la sienne. Elle avait des traits délicats, mais réguliers, un nez surtout qui était bien le plus joli des nez. Il était légèrement aquilin et cependant un peu relevé à son extrémité où l'on distinguait une fente presque imperceptible. Ses narines mouvantes donnaient en même temps au sourire de Mme Visconti une finesse impossible à peindre. Elle avait d'ailleurs des dents rangées comme des petites perles et ses cheveux très noirs, toujours parfaitement relevés dans le goût antique le plus pur, lui donnaient beaucoup de ressemblance avec le camée d'Erigone, objet d'art connu de tous les amateurs... Mme Visconti se mettait très bien. Elle avait eu, comme les femmes élégantes de cette épo-

que, le bon esprit de ne prendre des modes grecques et romaines que ce qui était seyant et séant, et vraiment lorsque le soir, à l'*Opéra*, elle entrait dans sa loge avec son châle de cachemire, aussi pittoresquement drapé que celui de Mme Tallien, on ne la trouvait pas beaucoup moins belle (1). »

Par sa durée, dont les femmes s'étonnaient presque autant que les hommes, par l'importance qu'ils lui donnaient l'un et l'autre, par les égards affectueux qu'ils se témoignaient mutuellement, par leur indifférence absolue pour tout ce qui n'était pas leur amour, la liaison du maréchal Berthier avec Mme Visconti désarmait la malveillance. Elle équivalait à un mariage.

C'était un bel exemple et comme une excuse que semblaient donner ces deux amants fidèles et si unis, à tous ceux qui songeaient à s'évader de la forteresse conjugale pour courir les grandes routes de la passion. Dans une lettre écrite en 1811 à la comtesse d'Albany, Mme de Souza enviait le sort de Mme Visconti : « Le prince de N... (Neuchatel) a des soins d'elle qui me pénètrent d'attendrissement : jamais je n'ai rien vu de si doux, de si parfait.

(1) *Mémoires*, t. II, p. 59.

En le voyant on demande à Dieu d'avoir sur la fin de sa vie un ami semblable... (1) »

L'opinion publique montra infiniment moins d'indulgence à une belle femme de ce temps Mme Regnault de Saint-Jean-d'Angély, qui, reprenant les traditions du XVIIIe siècle, ne se croyait pas obligée d'être plus fidèle à ses amants qu'à son mari.

Fille d'une des *berceuses* (2) de Beaujon, ce

(1) *Portefeuille de la comtesse d'Albany*, p. 107. Cependant Mme Visconti, à en croire le *Mémorial de Sainte-Hélène*, n'avait considéré Berthier que comme un pis-aller : « Mme Visconti était dans la foule des Armides qui aspiraient à toucher le cœur du jeune conquérant de l'Italie. Lasse de perdre son temps, elle se rabattit sur Berthier, qui de ce premier instant, ne vécut plus que pour elle. Depuis Mme Visconti n'a cessé de le gouverner dans toutes les circonstances de sa vie. L'Empereur ayant comblé Berthier de richesses et d'honneurs, le pressait souvent de se marier. Berthier résistait toujours : Mme Visconti pouvait seule faire son bonheur. Cependant une duchesse de Bavière étant venue à Paris, dans l'espoir de se faire marier par l'Empereur, le fils de Mme Visconti fit connaissance avec elle. Mme Visconti crut faire merveille, et travailler à la fortune de son fils tout en mariant son amant ; elle décida donc Berthier à épouser cette princesse de Bavière ; mais comme il n'est point de sage projet dont ne se rie la fortune, à peine le mariage était-il consommé, que le mari de Mme Visconti vint à mourir, et laissa sa femme libre. Ce fut alors pour elle et pour Berthier un coup de désespoir ; ils étaient inconsolables... Berthier vint pleurer auprès de l'Empereur qui l'envoya promener. » t. V, p. 32.

(2) Mme de Bonneuil. « Berthier portait une espèce de culte à ses amours, et ce culte l'a conduit plus d'une fois jusqu'au voisinage de l'idiotisme. » *Id.*, t. I, p. 264.

qui l'excuse un peu, Mme Regnault (1) de Saint-Jean-d'Angély avait résolument sacrifié à l'amour sa réputation. Entre la contrainte et le scandale, il ne lui semblait pas qu'il fût permis d'hésiter. Sa beauté lui permit de céder librement à ses goûts. Cette amoureuse par principe et par vocation n'était pas de celles qui passent inaperçues. Elle n'avait qu'à se montrer pour plaire. Les hommages naissaient sous ses pas.

Elle était très brune, avec des cheveux naturellement ondés, de belles dents, une taille admirable qui la dispensait de porter un corset. Un léger défaut l'empêchait d'être parfaite : ses dents avançaient un peu sur la lèvre inférieure.

La duchesse d'Abrantès lui prodigue des éloges où se devine une amitié trop partiale. Elle était, à l'en croire, très instruite, très spirituelle, et, chose rare à cette époque, dénuée de toute prétention. Elle sculptait habilement, chantait avec beaucoup de goût, surtout du Gluck. D'ailleurs, amie très sûre et excellente femme d'intérieur. Cette dernière qualité surprend un peu, elle était cependant indispensable à Mme Regnault de Saint-Jean-d'Angély.

(1) Sur Mme Regnault de Saint-Jean-d'Angély, on peut consulter : *Mémoires de la duchesse d'Abrantès*, t. VI, pp. 233 et suiv., t. IX, pp. 324 et suiv. *Mémoires du général Thiebault*, t. III, pp. 310-312.

Presque tous les salons lui étaient fermés. Seul, dans le monde officiel, le comte de Champagny, deux ou trois fois, feignit d'oublier ou brava la quarantaine où on l'avait mise (1).

Ces rigueurs, qu'on peut trouver excessives et où il entrait sans doute plus de jalousie que d'amour de la vertu, avaient été provoquées ou aggravées par l'antipathie très vive qu'inspirait à Napoléon Mme Regnault de Saint-Jean-d'Angély. Il ne laissait échapper aucune occasion de lui en donner des marques.

Il la rencontre un soir à un bal donné chez la duchesse de Berg, à Neuilly. On l'y avait par hasard invitée. Elle portait une toilette fort jolie, une jupe de crêpe blanc garnie de roses roses ou blanches et un corset de satin rose.

Il s'approche, la toise, et, brusquement, en accompagnant sa phrase d'un regard qui la rendait encore plus brutale :

— Savez-vous, dit-il, que vous vieillissez terriblement, madame Regnault?

Très émue, la jeune femme ne voulut pas donner à ses rivales le spectacle de son trou-

(1) *Mémoires de Mme de Chastenay* (amie d'enfance de Mme Regnault de Saint-Jean-d'Angély). Paris, 1896, t. II, p. 161.

ble. Elle parvint à se dominer et, souriante, elle répondit à l'Empereur :

— Ce que Votre Majesté me fait l'honneur de me dire serait bien dur à entendre si j'étais d'âge à m'en fâcher (1).

Elle avait vingt-huit ans.

Les écarts de conduite de Mme Regnault de Saint-Jean-d'Angély, en empêchant son mari d'être ministre — car c'était alors un cas rédhibitoire — prenaient les proportions d'une affaire d'État.

Un bulletin de police, du 19 février 1808 (2), signalait sa liaison antipatriotique avec un prince de Cobourg, et un an plus tard, le 20 février 1809, Napoléon écrivait à Cambacérès : « Faites venir M. R... (Regnault) et faites-lui connaître que sa femme se conduit de la manière la plus inconvenante; qu'elle a un boudoir qui est le scandale de Paris; qu'elle ait sur-le-champ à le faire changer; car si elle continue à se comporter ainsi, je serai forcé de lui donner une preuve publique de ma désapprobation (3) ».

Mme Regnault de Saint-Jean-d'Angély aimait beaucoup son mari : elle le trompa autant

(1) *Mémoires de la duchesse d'Abrantès*, t. IX, p. 324.
(2) *Archives nationales* A. F., IV-1502.
(3) *Lettres inédites de Napoléon*, Ed. Lecestre, p. 412.

qu'elle l'aimait (1). Quand l'âge l'eut un peu calmée, elle se montra admirable.

Compris dans l'ordonnance de proscription du 24 juillet 1815, Regnault avait passé deux années aux États-Unis. Il en était revenu très malade, pour se fixer en Belgique. Le ministère Decaze l'autorisa à rentrer en France. Il arriva à Paris, le 10 mars 1819, à sept heures du soir et le lendemain, vers deux heures du matin, il achevait sa longue agonie. Il fut enterré au cimetière du Père-Lachaise, entre les tombeaux de Parny, de Delille et de Fourcroy. Sa veuve, inconsolable, lui fit élever un monument sur lequel on grava ces vers :

Français, de son dernier soupir
Il a salué la patrie!
Un même jour a vu finir
Ses maux, son exil et sa vie.

De naissance moins aristocratique que Mme Re-

(1) Orateur emphatique et courtisan très plat, il était, politique et éloquence à part, fort estimable : « Les personnes qui ont vécu dans son intimité s'accordent toutes à le peindre comme un excellent homme dans la vie privée. *La Contemporaine* (Ida Saint-Elme), qui veut, bon gré mal gré, avoir connu tous les personnages remarquables de la Révolution et de l'Empire, n'a pas oublié de le citer, dans son roman, parmi les hommes célèbres qu'elle revendique comme les complices de ses débordements. » *Biographie universelle et portative des Contemporains.* Paris, 1834, à l'article *Regnault de Saint-Jean-d'Angély.*

gnault de Saint-Jean-d'Angély, la maréchale Ney avait, en revanche, et par une conséquence assez naturelle, beaucoup plus de prétention. Fille d'une des femmes de chambre de Marie-Antoinette, Mlle Auguier avait reçu, dans le célèbre pensionnat de Mme Campan, l'éducation donnée alors aux jeunes filles qui pouvaient espérer un riche mariage. Mal renseignée sur les soins du ménage, elle chantait d'une manière agréable, savait faire la révérence et jouait la comédie presque aussi bien qu'une actrice de profession.

C'était, à tout prendre, une assez bonne personne qui, dans les mémoires du temps, même dans ceux qui lui sont le plus bienveillants (1), apparaît passablement insignifiante. Elle ne devait un semblant de personnalité qu'à son mariage avec Ney. Son titre de maréchale, de duchesse d'Elchingen, de princesse de la Moskova, lui firent un peu oublier qu'elle n'était entrée dans le grand monde que par la porte d'une antichambre. Maintenir son rang et ne pas compromettre sa dignité par trop de familiarité avec les inférieurs, elle s'y efforçait en toute occasion ; mais sans cette aisance et ce

(1) Ceux de la duchesse d'Abrantès, par exemple, t. IV, p. 330.

tact, qui ne s'apprenaient pas, même chez Mme Campan, et qui exigent autre chose que de l'orgueil ou de la vanité.

Plus encore par une sorte d'attitude que par goût, la maréchale Ney s'était donné des habitudes de luxe, dans lesquelles des rivales clairvoyantes la trouvaient parfois empruntée et dépaysée. L'achat et l'installation de son hôtel lui avaient coûté plus d'un million, et quand elle allait aux eaux — à des eaux fréquentées par des malades d'élite — elle y traînait une encombrante valetaille et elle y transportait toute une maison montée — lit, meubles, argenterie de voyage, etc., — pour qu'en sa personne, l'aristocratie militaire de l'Empire ne courût pas le risque d'être mal logée et mal servie (1).

Exception faite pour Mme Sans-Gène, qui avait et qui garda toujours une âme de cantinière, pour la maréchale Lannes, très douce, très obligeante et très simple et d'ailleurs fort belle (2), et pour une ou deux autres, ce goût exagéré pour le faste, cet étalage de lourde vanité, nous les trouverons facilement chez les maréchales de l'Empire, infatuées de leur gran-

(1) *Mémoires de Mme de Rémusat*, t. II, p. 381.

(2) « Mme Lannes était la copie d'une des plus belles vierges de Raphaël et du Corrège. » *Mémoires de la duchesse d'Abrantès*, t. IV, p. 330.

deur, même chez celles qui appartenaient, comme Mlle de Faudoas, devenue la duchesse de Rovigo, à d'anciennes familles.

La maréchale Savary était une jolie femme, bien faite, de taille élégante, mais « un peu poupée (1) ». Il lui déplaisait d'être brune et et elle s'était rendue blonde, sans grand profit pour sa beauté. Elle n'allait guère dans le monde que pour y danser. Les bals lui réussissaient mieux que la conversation. Quoiqu'elle ne fût pas foncièrement mauvaise, elle se tenait en garde contre l'amabilité et la bienveillance qui lui semblaient incompatibles avec sa haute situation. Elle s'efforçait de ne pas être trop polie, pour qu'on ne la prît pas pour une personne du commun. Elle exigeait des égards et n'en rendait pas. Voilà ce que la maréchale Savary qui, femme d'un simple colonel, aurait sans doute été charmante, appelait « faire la grande dame (2) ».

La fille de Schœrer qui avait épousé le général Legrand et qui était extrêmement jolie, montrait, comme la duchesse de Rovigo et comme la plupart des femmes de ce temps, un goût immodéré pour le bal. Dans le fameux

(1) Duchesse d'Abrantès. *Histoire des Salons de Paris*. Ed. Garnier, t. III, p. 333.

(2) *Mémoires de la duchesse d'Abrantès*, t. X, p. 262.



ALEXANDRE-BORISSOWITSCH

KOURAKIN, (PRINCE,)

Vice-Chancellier de l'Empire,

Chevallier de tous les Ordres de Russie

Décoré du Grand-Aigle de la Légion d'Honneur

Né le 18 de Janvier 1752

quadrille des saisons, dansé à la cour en 1811, elle avait dû jouer le rôle de l'Amour, qui fut au dernier moment donné à une autre, et on racontait que son mari en partant pour je ne sais quelle campagne et en lui faisant ses adieux, lui avait dit : « Songez surtout, madame la comtesse, que je vous défends de faire l'Amour dans les ballets (1). »

Parmi les femmes qui occupaient ou dont les maris occupaient de grandes charges, on citait pour leur beauté universellement reconnue, Mme de Canisy, Mme Maret et Mme Mechin.

Mme Mechin, fille de M. Raoulx, ancien inspecteur général de la maison de Mesdames, tantes de Louis XVI, avait fait ses débuts dans le monde, et des débuts sensationnels, à un des bals que donnait à l'hôtel Brissac, en 1800, Lucien Bonaparte, ministre de l'intérieur :

« Elle était mise d'une manière qui aujourd'hui serait toute simple, mais qui alors pouvait paraître étrange. Elle avait une longue robe de mousseline des Indes, d'un tissu très fin, dont les plis nombreux se drapaient autour d'elle et cachaient en partie ses bras et sa poitrine. Elle était coiffée d'un turban fait avec une mousseline blanche encore plus fine que

(1) *Mémoires de la duchesse d'Abrantès*, t. XIV, p. 214.

celle de la robe, qui laissait à peine passer quelques boucles de cheveux d'un charmant blond cendré et formant autour de sa tête comme un nuage neigeux. Un bandeau d'or mis sur son front empêchait qu'on ne la prît d'abord pour une statue d'albâtre, car la blancheur étonnante de son visage, celle de ce qui pouvait s'apercevoir de ses bras et de ses jambes était la même que celle de la mousseline qui était auprès. Mme Méchin était grande, parfaitement bien faite. Ses yeux étaient doux et beaux, sa tournure distinguée et les traits de son visage charmants. Elle était fort pâle et n'avait pas du tout de rouge, ce qui, à cette époque, était d'une singularité fort remarquable (1). »

De toutes ces femmes ou de leurs rivales qui faisaient l'ornement de la cour consulaire ou impériale et dont la beauté était une des beautés de Paris, les plus belles paraissaient presque laides à côté de Mme Récamier, de cette énigmatique et délicieuse Juliette qui n'eut jamais de Roméo.

Mme Récamier était, sous le Consulat, dans toute la fleur de sa jeunesse, exquise, virginale et un peu puérile, telle que la jugeait en

(1) *Mémoires de la duchesse d'Abrantès*, t. III, p. 54.

1802 (1). Mme de Gérando, dans une lettre à la baronne de Stein : « C'est une bonne petite créature, point gâtée autant qu'elle pourrait l'être par son immense fortune (2) et la folie de la mode et des hommes qui lui assignent le premier rang parmi les jolies femmes. Mais s'il y a de la sympathie entre nous deux tu n'exigeras pas d'elle des pensées bien graves ni des sentiments bien profonds ».

De quelle femme, même laide, aurait-on la candeur de les exiger? L'extrême beauté de Mme Récamier a pu laisser croire qu'elle était un peu sotte. Elle avait au contraire un esprit très délicat, plein de mesure et de tact, et ses lettres révèlent une âme charmante, mais elle s'aimait par dessus tout. Elle adorait cette beauté qui la faisait reine. Elle est un des plus complets exemples que l'on connaisse de cette admiration de soi-même, si fréquente chez les jeunes femmes et qu'on a appelée le *Narcissisme.*

A peine avait-elle paru dans le monde, qu'elle l'avait séduit et conquis. A une fête, à un bal, son absence enlevait une grande partie de leur attrait. Elle mettait comme un rayonnement

(1) Le 22 juillet 1802.

(2) Cette immense fortune, M. Récamier la perdit quelques années plus tard, dans des spéculations malheureuses.

dans une salle de spectacle ou de concert. On ne pouvait presque plus se passer de l'y voir et de l'y admirer. Le *Journal des Dames* écrivait en l'an XII (1803) : « Les deux femmes les plus renommées de Paris ne paraissaient plus depuis quelques temps ; c'était une calamité publique. Que deviendrait le firmament, privé de ses deux plus beaux astres ? Enfin, l'une d'elles (Mme Tallien) s'est montrée à l'*Opéra*. Nous avons vu la plus belle, nous attendons la plus jolie ».

Elle se devait au public et elle lui offrait avec un orgueil ingénu, le spectacle de sa beauté. Coquette par sentimentalité, par besoin de cœur, désireuse et heureuse de plaire, de semer de la joie, d'éveiller autour d'elle de la sympathie, de la tendresse, elle avait toujours l'air de fuir les regards pour être plus sûre de les attirer (1). Elle était simplement vêtue de robes blanches, et sur ses cheveux arrangés *à la Récamier* — car à cette coiffure la mode avait donné son nom — elle posait un bandeau de linon ou un fichu d'organdi (2). Les sentiments

(1) « Mme Récamier est la coquetterie personnifiée, elle la pousse jusqu'au génie... » *Mémoires de la comtesse de Boigne*. Paris, 1907, t. I, p. 238.

(2) Kotzebue la vit un soir à l'Opéra et, comme les autres, subit son charme : « Elle était dans le fond de la loge,

qu'elle inspirait elle semblait à la fois en être charmée et les craindre. Elle avait, en 1802, deux bracelets qu'elle portait assez souvent. Sur l'un, était gravé en lettres d'or, ce vers de la chanson de Florian mise en musique par Martin : « *Plaisir d'amour ne dure qu'un moment* » et sur l'autre, le vers qui complète cette mélancolique pensée : « *Chagrin d'amour dure toute la vie* (1). » De l'amour elle ne put ou ne voulut connaître ni les déceptions ni les joies.

Elle eut d'innombrables adorateurs — Lucien Bonaparte, Bernadotte, Mathieu de Montmorency, le duc de Laval, le prince Auguste de Prusse, etc. — Elle les repoussa sans trop les décourager, et sa beauté, sa beauté souveraine, que n'osèrent contester les plus clairvoyantes jalousies, qu'aucune critique ou presque n'effleura (2), resta indifférente, en apparence, à tant d'hommages qui l'enchantaient.

comme la violette cachée dans l'herbe; ses cheveux étaient sans ornement; vêtue d'une simple robe blanche, elle n'était parée que des grâces de la modestie et paraissait rougir d'être si belle ». *Souvenirs de Paris en 1804*, t., p. 156,

(1) Article publié dans le *Globe*, par le comte A, de Lagarde, et reproduit dans le *Salon littéraire* (numéro du 4 décembre 1842).

(2) Guizot est un de ceux qui firent quelques réserves : « Je la vis, dit-il, pour la première fois en 1807, chez Mme de Staël, au château d'Ouchy, près de Lausanne; elle était alors dans tout son éclat... Je la trouvai très belle,

Jusqu'au moment où son mari se trouva subitement ruiné, Mme Récamier, dans sa maison de campagne de Clichy et surtout dans son hôtel de la rue du Mont-Blanc (anc. Chaussée-d'Antin) (1), donna des fêtes merveilleuses, des bals où les éventails, les bouquets et même les souliers des danseuses étaient renouvelés plusieurs fois pendant la soirée. Elle fut une de celles qui, après la Terreur, s'efforcèrent de ramener le règne des élégances et de ressusciter la vie de salon, puis, sa fortune perdue, très dignement, très simplement et sans paraître en éprouver de regret, elle se retira, elle essaya de se retirer du monde, mais le monde continua à l'admirer et la maintint au premier plan.

Parmi ceux dont l'amour tendre ou passionné, impérieux ou suppliant, se brisa contre son inflexible douceur, je n'ai pas cité dans la

plus encore parce que tout le monde le disait que par ma propre impression : il y avait même, à mon goût, dans sa beauté, plus de charme que de grandeur et pas assez de feu pour tant d'éclat ». (Article sur Mme Récamier, dans *la Revue des deux mondes*, numéro du 1er décembre 1859.)

(1) Cet hôtel (au numéro 7) qui appartenait à Necker, fut vendu le 16 octobre 1798 à M. Récamier. C'est à cette occasion que Mme Récamier connut Mme de Staël. Le 1er septembre 1808, M. Récamier (qui habitait alors rue du Mail 19) le revendit à un épicier de la rue Saint-Denis, nommé Mosselmann

masse des soupirants vulgaires le plus grand de tous, Napoléon. Comme bien d'autres, Mme Récamier fixa un jour l'attention du maître, peu accoutumé et mal résigné à rencontrer des cruelles. Sa destinée de femme heureuse, adulée, et qui se croyait à l'abri des orages de la politique en fut toute troublée.

Le 10 décembre 1797, le Directoire fêtait le retour triomphal du conquérant de l'Italie. Mme Récamier se trouvait avec sa mère, dans une des tribunes dressées dans la grande cour du Palais du Luxembourg, où devait avoir lieu la réception. La jeune femme — elle avait alors vingt-trois ans — ne connaissait pas Bonaparte. Quand il parut, maigre et de chétive mine, dédaigneux de cet enthousiasme officiel et des acclamations de la foule, elle se dressa pour le voir, et aussitôt on ne vit qu'elle. Tous les yeux se tournèrent de son côté et un murmure flatteur se fit entendre. Bonaparte en fut blessé dans son orgueil. Il s'étonna, il s'irrita de cette admiration qui, dans une fête donnée en son honneur, allait à un autre que lui. Il fixa d'un regard furieux cette belle inconnue qui, pendant quelques minutes, l'avait fait oublier.

L'hiver suivant, en 1800, Mme Récamier revit Bonaparte à un bal chez Lucien, mais elle le

prit pour son frère Joseph. A un signe de tête amical, il répondit, un peu surpris, en s'inclinant. Il adressa ensuite quelques mots à Fouché qui s'empressa de les transmettre à celle à qui ils étaient destinés : « Le Premier Consul, dit le ministre, vous trouve charmante ».

Il la trouvait charmante, en effet, et pour qu'elle ne l'ignorât pas, il avait laissé auprès de lui, au dîner, une place libre avec l'espoir, avec la certitude qu'elle viendrait, très émue et très reconnaissante, l'occuper. Elle s'abstint de le faire, et la place d'honneur qu'on lui réservait, Garat, qui s'en croyait digne, s'y installa. Le plaisir pour Bonaparte fut moins vif.

Fouché, quelques années plus tard, jouant de son mieux le rôle de Mercure, aurait bien voulu donner à Jupiter, pour maîtresse, la plus belle femme de Paris. La persuasion n'aboutissant pas, il employa des moyens qu'il jugeait plus efficaces. « Ce n'est plus moi, dit-il un jour à la jolie rebelle trop dépourvue d'ambition et trop embarrassée de scrupules, c'est l'Empereur qui vous propose une place de dame du palais et j'ai l'ordre de vous l'offrir en son nom. » Avec la même fermeté souriante et invincible, quelque flatteur que fût ce titre, Mme Récamier refusa de l'accepter, et Fouché,

que cette obstination indignait, et qui était très incapable d'en comprendre les raisons, ne manqua pas de l'attribuer à des influences royalistes.

Royaliste peut-être, mais modérément, et sans en être bien sûre, Mme Récamier avait, de même que la plupart des femmes, des sympathies plutôt que des convictions. Elle comptait des amis dans tous les camps, Mathieu de Montmorency, le duc de Laval, Moreau, au procès duquel elle assista et qu'elle eut alors le courage de saluer de sa place, La Harpe, le vieux La Harpe qui lui disait : « Je vous aime comme un ange et j'espère qu'il n'y a pas de danger » et aussi Bernadotte, à qui elle dut, en 1802, la mise en liberté de son père compromis dans une affaire politique (1). Elle s'était liée,

(1) « Napoléon, en entrant au gouvernement, avait été obligé de signer de confiance une foule de listes, mais il eut bientôt établi une grande surveillance dans toutes les parties. Il trouva qu'une correspondance avec les chouans se faisait sous le couvert de M. Bernard, père de Mlle Récamier (et administrateur des postes). Il fut aussitôt destitué et courut risque d'être jugé et mis à mort. Sa fille accourut auprès du Premier Consul, et, sur ses sollicitations, le Premier Consul voulut bien faire grâce du procès, mais il fut inébranlable pour le reste... Cette sévérité de Bonaparte fit jeter les hauts cris. Mme Récamier et son parti, qui était fort nombreux, ne lui pardonnèrent jamais. » *Mémorial de Sainte-Hélène*. Paris, 1823, t. II, p. 310. Quoi qu'en dise le *Mémorial*, Mme Récamier dans cette circonstance, montra

en 1798, avec Mme de Staël, qui s'imposa vite à son esprit et à son cœur et lui inspira la plus affectueuse admiration.

Parce qu'elle avait, à un degré admirable, le besoin et le culte de l'amitié, parce qu'elle ne se résigna pas à sacrifier ceux qu'elle aimait aux rancunes du pouvoir et surtout parce qu'elle avait résisté au grand homme que blessait toute résistance, elle devint bientôt suspecte. Son salon, où un charme toujours nouveau attirait et retenait des gens des partis les plus opposés, passa pour un foyer d'opposition. La police le surveillait. Que ne surveillait-elle pas à cette époque? Trois ministres, un soir, s'y étaient rencontrés. Le lendemain, l'Empereur le leur reprocha aigrement : « Depuis quand, dit-il, le Conseil des ministres se tient-il chez Mme Récamier? (1) »

On n'attendait, pour la frapper, qu'un prétexte. Le danger qui la menaçait, elle l'affronta vaillamment. En 1809, elle se disposait — et on ne l'ignorait pas — à aller voir à Coppet,

sa réserve habituelle, il ne paraît pas qu'elle ait demandé la réintégration de son père dans la place qu'il occupait et sa mise en liberté fut obtenue avec peine par Bernadotte. V. *Suite au Mémorial de Sainte-Hélène* (par Grille et Musset-Pathay). Paris 1824, t. I, p. 87.

(1) *Biographie universelle et portative des Contemporains*, t. V, p. 642.

Mme de Staël. Fouché l'avertit officiellement que ce voyage l'exposerait à des mesures de rigueur. « Qu'importe à l'Empereur, au maître du monde, se borna-t-elle à répondre, que je sois à Paris où à Coppet? On a bien vu des héros avoir la faiblesse d'aimer les femmes, il serait le premier qui aurait la faiblesse de les craindre. »

Elle passa une journée à peine à Coppet. A son retour, elle reçut l'ordre de se retirer à Châlons-sur-Marne. Elle séjourna deux ans, soit dans cette ville, soit à Lyon, où elle connut le plus dévoué peut-être, le plus fidèle de ses amis, Ballanche. Au mois de mars 1813, pour des raisons de santé, elle partit pour l'Italie. Son exil dura jusqu'à la fin de l'Empire. Elle aurait pu, par un semblant de soumission, par une simple demande, l'abréger, mais on exigeait qu'elle reniât et trahît quelques-unes de ses amitiés. Elle ne le voulut pas.



IX

DANS LE MONDE. — LES SALONS. — LES LETTRES

Un profond antagonisme entre une partie de l'ancienne noblesse et la noblesse nouvelle, entre ceux qui représentaient le présent et ceux qui se rattachaient au passé, voilà ce qu'il importe tout d'abord d'indiquer et de mettre en lumière dans un tableau de la société sous le Consulat et l'Empire.

La Révolution avait supprimé les titres nobiliaires, et même un assez bon nombre des gens qui en étaient revêtus. Elle n'avait pas supprimé la vanité et ce besoin de privilèges et de distinctions qui caractérise tous les Français, les Français de toutes les classes.

Napoléon ne trouva aucune résistance chez ces ministres, maréchaux, généraux, hauts fonctionnaires, qu'il voulut, pour donner plus de

prestige à sa cour et plus de solidité à sa dynastie, transformer en barons, en ducs, ou en princes. Ils se prêtèrent le mieux du monde à cette transformation. La plupart se souvenaient à peine qu'ils avaient été républicains, et quelques-uns de ces démocrates de la veille manifestèrent de leur anoblissement une satisfaction si peu discrète, si débordante, qu'elle en parut exagérée et presque scandaleuse. Lorsque Savary, pour ne citer que celui-là, reçut le titre de duc de Rovigo, il fut « tellement bouffi de sa joie qu'il aurait pu s'enlever comme un ballon (1) ». Jamais on ne le vit autant prodiguer ses visites et ses entretiens. Il arrêtait les passants dans la rue pour leur dire : « Savez-vous la grande nouvelle ! je suis duc, je suis duc de Rovigo ! » Et tous ces barons, ducs ou princes, qui portaient des noms de villes, de villages ou de rivières, ressemblaient quelque peu à Savary.

Il y avait désormais deux noblesses, l'une qui jouissait avec une sorte d'ivresse des honneurs et des privilèges qu'elle venait de conquérir ou d'usurper, l'autre qui boudait sous sa tente.

Elle ne bouda pas longtemps. Les aristocra-

(1) *Mémoires de la duchesse d'Abrantès*, t. VII, p. 170.

ties sont plus capables d'un courage momentané que d'un dévouement qui dure. Elles n'ont pas l'habitude de ces sacrifices incessants qu'entraîne, qu'entrainait surtout à cette époque, la fidélité à une cause vaincue. La plupart de ces nobles d'anciennes familles étaient ruinés (1). D'autres qui avaient pu garder leur fortune se résignaient difficilement à ne pas mettre au service de l'Etat les talents qu'ils s'attribuaient. Aussi la misère et l'ambition contribuèrent également à transformer — jusqu'en 1815 — ces royalistes de la veille en défenseurs ou plutôt en exploiteurs du nouveau régime (2).

Beaucoup d'entre eux, s'ils trahirent leur parti, le trahirent du moins avec des mines dégoûtées et en affectant de mépriser le régime auquel ils se ralliaient et ceux qui le représentaient. Cette affectation se rencontra fréquemment chez les femmes, dont la vanité encore plus niaise que celle des hommes, attachait une importance extrême à toutes ces différences d'origine et à toutes ces querelles de préséance. On cite par

(1) « Non seulement la plupart des ci-devant nobles sont pauvres, mais beaucoup d'entre eux sont forcés de mendier. » KOTZEBUE, *Souvenirs de Paris en* 1804, t. II, p. 284.

(2) « Une partie de l'ancienne noblesse fréquente les hommes nouveaux, tandis que l'autre, ayant ou trop d'orgueil ou trop peu de richesses pour cela, fait tout le contraire. » KOTZEBUE, *Souvenirs de Paris en* 1804, t. II, p. 60.

exemple ce mot de Mme de la Rochefoucauld, la dame d'honneur de l'Impératrice Joséphine, un jour où avaient été présentées à celle-ci plusieurs personnes du faubourg Saint-Germain : « Nous avons reçu aujourd'hui bonne compagnie (1) ».

L'expression, plus ou moins franche, de ce mépris était, à vrai dire, encouragée dans une certaine mesure par la secrète préférence que Napoléon donnait à l'ancienne noblesse sur celle qu'il avait créée. Elle lui semblait plus décorative, plus capable d'augmenter l'éclat et de rehausser le prestige d'une cour.

Cette tendance à se rallier devint encore plus marquée après le mariage de Napoléon avec Marie-Louise. Cette fois on, ne pouvait guère le contester, le gentillâtre corse, l'usurpateur, entrait dans une bonne famille. Il épousait une petite nièce de Marie-Antoinette. Il avait presque le droit — et il en usa d'ailleurs — d'appeler Louis XVI son oncle. Beaucoup de fidélités tardives et un peu lasses en furent ébranlées. Elle le furent d'autant plus que onze-ans s'étaient écoulés depuis le coup d'État de brumaire, que l'Empire semblait définitivement

(1) Meneval, *Souvenirs historiques*. Paris, 1845, t. II, p. 138.

affermi, et que les espérances de voir le roi remonter sur le trône de ses pères diminuaient chaque jour.

Pour des raisons diverses une grande partie de la noblesse s'était ralliée. Il y avait des nobles à la cour et ceux-là appartenaient aux plus vieilles familles, à celles dont le nom pouvait se vendre le plus cher. Il y en avait à l'armée. Il y en avait dans toutes les administrations mais surtout dans les droits réunis où leurs candidatures étaient toujours, comme les candidatures de gens de lettres, favorablement accueillies par le directeur général, Français de Nantes, cet ancien jacobin qui, après avoir flétri les « esclaves décorés » s'était laissé décorer lui-même du grand cordon de la Légion d'honneur.

Cependant ces ralliés, quelque nombreux qu'ils fussent, ne représentaient pas toute la vieille aristocratie. Ils n'en représentaient même pas la majorité. En province aussi bien qu'à Paris, existait le parti des émigrés à l'intérieur, des irréconciliables.

Pour ceux-là, qui s'obstinaient à attendre patiemment le roi, Napoléon, malgré le sacre par le pape Pie VII, malgré le mariage avec Marie-Louise, malgré le Concordat qui rétablissait la religion, malgré le Code civil qui raffer-



NOUVELLE MANIERE D'ESSAYER LES CULOTTE DE PEAU

Musée Carnavalet

missait la loi, malgré Austerlitz et Wagram et Iéna, pour ceux-là Napoléon restait toujours « Buonaparté », l'officier de fortune qui avait volé sa couronne au descendant de Saint-Louis.

Ils le raillaient — tout bas, tout bas — dans les majestueux hôtels du faubourg Saint-Germain. Ils le raillaient, avec un peu plus de sincérité et un peu moins d'esprit, dans les salons fanés et vieillots des petites villes mortes, dans les salons où traînait encore un parfum de bergamote. Sous les tableaux poussiéreux où leur souriaient, une rose à la main ou un petit chien dans les bras, quelques belles dames de la cour de Louis XV, la marquise de Pretintaille et son ex-amant, le chevalier de la Jobardière, échangeaient — tout bas, tout bas— non plus des serments, mais des épigrammes contre le Corse et ses sœurs, et ses maréchaux et ses ministres.

Ce qu'ils disaient de lui, ces royalistes impénitents et ce qu'ils en pensaient, ouvrons pour le savoir le livre d'un homme (1), d'un plat coquin,

(1) *Histoire secrète du cabinet de Napoléon Buonaparté et de la cour de Saint Cloud.* Londres et Paris, chez les marchands de nouveautés, 1814. — V. aussi *l'Écho des Salons de Paris, depuis la Restauration* (par Th. Verneur, chef de bureau à la préfecture de la Seine). Paris, 1814.

Lewis Goldsmith, qui a passé son temps à recueillir ces racontars de salons, ces calomnies ignobles et invraisemblables où se complaisait la rancune des vaincus.

Napoléon était le fils du comte de Marbeuf et de Letizia Ramolino. A l'école de Brienne, il empoisonna sa maîtresse. Après la prise de Toulon, il fut chargé par Barras d'espionner ses camarades. Il se signala ensuite comme terroriste, ce qui ne doit point nous surprendre, car il avait un caractère « féroce et sanguinaire ». Quand il revint d'Egypte, où il avait fait assassiner Kléber — en attendant de faire assassiner Desaix — il possédait vingt-quatre millions, volés par lui en quelques mois.

Il était « vain de sa petite personne ». Il puisait sa politique dans Machiavel et sa morale dans le *Compère Mathieu*. Voilà pourquoi il pratiquait habituellement l'inceste et battait sa femme, sa mère et ses sœurs.

Avec cela très surfait comme homme de guerre. Ce n'était qu'un général de second ordre (1).

Madame Mère, après le départ de Marbeuf, avait tenu en Corse une maison de tolérance,

(1) Comme il y a des imbéciles à toutes les époques, on retrouvera facilement ce jugement assez imprévu dans certains pamphlets du second Empire.

et à Marseille elle vécut de la prostitution de ses filles.

Joséphine fut la maîtresse de Tallien et de Barras qui s'en dégoûta bientôt parce qu'elle avait l'haleine mauvaise. Malgré ce petit inconvénient, elle compta des amants nombreux parmi lesquels Rapp, Caffarelli... et Roustan.

Lucien empoisonna sa première femme — c'était évidemment une maladie de famille — et, ministre de l'intérieur, « il osa violer dans un de ses bureaux une jeune personne de dix-huit ans », une jeune personne qui ne dit pas son nom et qu'on n'a point revue.

Joseph, aussitôt placé sur le trône d'Espagne, n'avait eu d'autres préoccupations que de piller ses malheureux sujets.

Quant à Jérôme, « souvent des catins l'ont fait toiser leur escalier pour les avoir occupées (le mot est poli) sans payer leur salaire ».

Les sœurs de Buonaparté valaient encore moins que ses frères, et assurément ce n'est pas peu dire.

Élisa, débauchée et insolente, épousa un tailleur de « Trente-et-un » dans les maisons de jeu, Bacciocchi, dont le père était marqueur de billard.

Pauline, débuta dans le métier de courtisane à quatorze ans, puis elle se maria avec le géné-

ral Leclerc, « un m... de la plus vile espèce ». Pendant l'expédition de Saint-Domingue elle devint la maîtresse de Pétion et de Christophe, « qu'elle a souvent fatigués sur des lits de roses ».

Caroline fut, comme Pauline, la maîtresse de son frère et de bien d'autres. « Il n'y a pas dans toute la France de femme plus vicieuse et plus débauchée. » Elle était digne d'épouser ce Joachim Murat, ex-marmiton de la cuisine du prince de Condé à Chantilly d'où on le chassa pour vol, ex-coupe-jarret qui, le misérable, « portait toujours avec lui l'os d'un orteil qu'il montrait comme un trophée, comme une relique, et qu'il appelait une dépouille d'aristocrate ». Ce Murat, avec son os, fait frémir.

Le vieux cardinal Fesch, sous le Directoire, vivait dans la débauche avec ce qu'il volait au jeu. « Ses intrigues avec le beau sexe, rempliraient un volume ».

Fanny *(sic)* de Beauharnais, « était déjà enceinte du tyran, quand elle fut mariée à Louis (1). »

Cette répugnante famille avait, on le pense bien, l'entourage qu'elle méritait, et les hauts

(1) Louis Bonaparte est le seul de la famille à qui Lewis Goldsmith fait grâce. Il l'appelle « bon et honnête ».

dignataires de cette abominable cour donnaient l'exemple de tous les vices.

Le grand juge, Régnier, « imbécile de premier ordre, maître gourmand et fameux ivrogne » avait eu un enfant de sa blanchisseuse.

Savary, le ministre de la police « un brigand de la plus vile espèce, prit la montre du duc d'Enghien, offerte aux mamelouks chargés de le tuer à Vincennes, et par eux refusée ». Honnêtes mamelouks! ils étaient venus d'Egypte à Paris pour que la vertu y fût représentée, au moins par des Turcs.

Regnault de Saint-Jean-d'Angély, conseiller d'État, « insolent, lâche, crapuleux et criblé de dettes, » avait vendu sa femme au prince Kourakin, pour un collier, mais on ne nous dit pas la valeur du collier (1).

Enfin le grand maître des cérémonies, Philippe de Ségur — un homme de vieille noblesse cependant mais un transfuge — était « le plus vil et le plus abject de tous les valets de la cour de Saint-Cloud ».

Et c'est ainsi qu'on les jugeait, dans les

(1) Sur cette histoire à laquelle aurait été mêlé non pas le prince Kourakin, mais M. de Marcoff, attaché à la légation russe à Paris. V. Remacle, *Relations secrètes des Agents de Louis XVIII*. Paris, 1899 et *Chronique indiscrète du dix-neuvième siècle*. Paris, 1825.

salons de l'opposition, parce qu'ils retardaient le retour triomphal de Sa Majesté Louis XVIII, parce qu'ils représentaient un régime détesté.

Pendant que les plus fidèles parmi les royalistes, et les plus exaltés, essayaient de se consoler de l'amertume de leurs défaites par l'impuissance de leurs haines, la vie mondaine, peu à peu, avec des éléments nouveaux, se reconstituait.

La France en 1799 n'est qu'une sorte de chaos. La Révolution n'a laissé que des ruines. Religion, gouvernement, société, il faudra tout rebâtir. La gloire de Napoléon, sa gloire la plus pure, est de l'avoir tenté et d'y avoir réussi.

On ne sait plus recevoir et on a perdu l'habitude de se présenter dans un salon. Les manières sont rudes et grossières, et beaucoup de parvenus affectent d'être insolents pour ne pas paraître trop gauches.

A la détresse universelle échappent presque seuls les hommes qui sont au pouvoir ou près du pouvoir, les banquiers, Récamier, Perregaux et quelques autres, et surtout les fournisseurs, dont l'élégance est douteuse mais dont les vols ne sont que trop certains (1).

(1) Entre les banquiers et les fournisseurs, Napoléon faisait très bien la distinction. Il écrivait sous le Consulat à Joséphine trop portée à croire que partout où on trouve du

« S'il n'y a plus, disait Geoffroy dans un de ses feuilletons (1), de bourgeois gentilhommes, il y a beaucoup de manants enrichis qui travaillent à se donner des grâces et qui s'y prennent fort maladroitement. On ne rencontre que des Turcarets, libertins par ton, avares par nature, prodigues par vanité, protecteurs des arts et des talents uniquement pour se mettre à la mode, mais qui au fond ne savent pas distinguer Rode (2) d'avec les ménétriers de la Courtille, et Garat, d'avec les chanteurs du Pont-Neuf. »

Ces Turcarets, qui s'appelaient alors Hainguerlot (3), Ouvrard ou Armand Seguin, avaient

plaisir on peut s'y montrer : « Je consens à ce que vous diniez chez des banquiers, ce sont des marchands d'argent, mais je ne veux point que vous alliez chez des fournisseurs, ce sont des voleurs d'argent ». Mme Campan. *Journal anecdotique ou souvenirs recueillis dans ses entretiens*. Paris, 1824, p. 80.

(1) *Journal des Débats* numéro du 20 février 1801.

(2) Pierre Rode, célèbre violoniste, né à Bordeaux, vers 1775, élève de Viotti. Venu à Paris en 1786, il commença à se faire connaître en 1790. Il fut nommé plus tard professeur au Conservatoire et premier violon à la Chapelle-Musique de l'Empereur.

(3) « Ce misérable Hainguerlot » comme l'appelait Napoléon, dans une lettre à Élisa, le 13 novembre 1807, et dont il disait dans une lettre à Jérôme, le 4 janvier 1808 : « C'est un homme très habile, mais de gibet, et dont le domicile n'est qu'aux galères ». *Lettres inédites*. Ed. Lecestre, pp. 195 et 208.

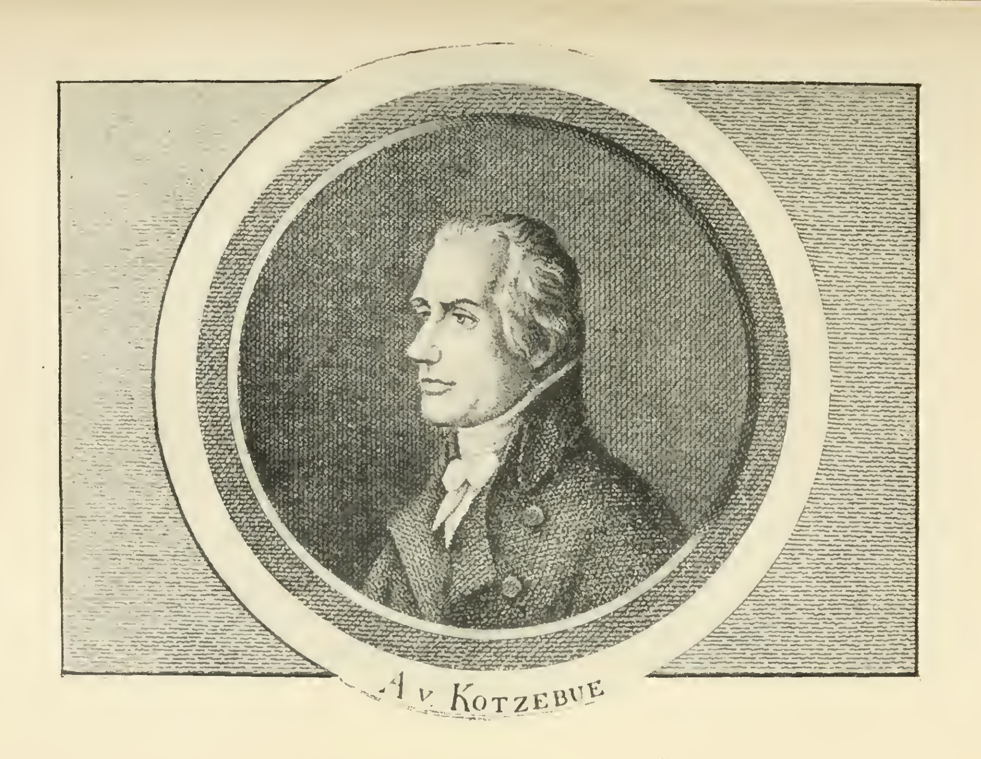
besoin de dépenser leur argent en prodigues pour qu'on ne leur reprochât pas de l'avoir volé. Ils s'imposaient par l'éclat de leur luxe auquel se mêlaient parfois de singulières préoccupations d'économie. Par là se révélait l'enrichi de fraîche date, le parvenu.

Dans son hôtel de la rue d'Anjou, Seguin avait un splendide mobilier et, près de son laboratoire de chimiste, une magnifique galerie de tableaux. Il y donnait de très beaux bals dans lesquels Julien jouait des contredanses, dont il avait acheté le monopole et qu'on ne pouvait exécuter que chez lui, mais à ces fêtes, dont tout Paris s'occupait, il ne paraissait que vêtu d'une sorte de houppelande et chaussé de pantoufles. Il avait dans ses écuries plusieurs voitures, des chevaux de prix, et sa femme était obligée de sortir en fiacre (1).

Ouvrard recevait l'élite de la société parisienne — en admettant qu'il y eût alors une élite — dans son château de Raincy, où on admirait une incomparable salle de bain.

« Cette salle de bain est un lieu ravissant. Il s'y trouve deux cuves en granit gris et noir,

(1) Napoléon le fit arrêter à plusieurs reprises et ne le relâchait que contre rançon. A la fin, Armand Seguin, pour ne pas être complètement ruiné, prit le parti de rester en prison.


A v. Kotzebue

taillées chacune dans un seul bloc, et d'une énorme dimension. Elles sont enfermées dans quatres pilastres de même granit ; trois stores de satin blanc ferment comme un cabinet ces piliers de granit. Le pavé est formé de grands carreaux de jaune antique et de marbre blanc et noir. La cheminée est faite d'un grand vert antique et le pourtour est en stuc parfaitement travaillé. Le fond de la chambre est occupé par un vaste sofa circulaire en velours vert ; au-dessus sont représentés des sujets mythologiques parfaitement exécutés. Une lampe d'un travail précieux était suspendue au plafond (1). »

Ces cuves de granit, et ces sujets mythologiques, et cette lampe d'un travail précieux, voilà de quoi excuser bien des vols.

Chez les fournisseurs, désireux de désarmer la malveillance et qui savent que Paris pardonne toujours à ceux qui l'amusent, ont lieu les premières grandes réunions mondaines du Consulat. Les membres du gouvernement, les hauts dignitaires, par obligation professionnelle, suivent cet exemple. Le 6 ventôse an VIII, c'est-à-dire le 25 février 1800, Talleyrand, ministre des relations extérieures, donne dans son hôtel de la rue du Bac une fête magnifique où se

(1) *Mémoires de la duchesse d'Abrantès*, t. IX, p. 236.

mêlent tous les partis, où se coudoient toutes les ambitions, une fête où La Harpe lit des vers, où Garat chante des romances, où Vestris et Mlle Chameroy dansent une gavotte, et que le Premier Consul honore de sa présence.

Bonaparte encourageait ce retour à la vie mondaine, pour lequel il avait comme alliées toutes les femmes. Il engageait Mme Junot à organiser des réceptions régulières : « Vous obtiendrez, lui disait-il, du succès, si vous le tentez, car vous savez ce que c'est que tenir un salon. Faites voir au citoyen Cambacérès qu'il ne suffit pas pour cela de donner à dîner (1) ».

Le salon de Mme Junot s'inaugura, au mois de décembre 1802, par une très belle fête dans la maison des Champs-Élysées que le premier consul avait donnée à son mari. Joséphine y vint, coiffée d'un couronne de pampres et de raisins noirs, avec sa fille Hortense qui portait un péplum de crêpe rose lainé d'argent. On sait que les femmes s'habillaient en 1802 comme des nymphes ou des muses. Bonaparte y vint aussi et fut le seul à s'y ennuyer.

Quelques années plus tard, lorsque Junot, au mois de juin 1806, fut nommé gouverneur de

(1) *Mémoires de la duchesse d'Abrantès*, t. IV, p. 167.

Paris, le salon de la duchesse d'Abrantès (1) devint une sorte de terrain neutre où se succédaient des officiers, des littérateurs, des artistes et des gens du monde. Tous les quinze jours il y avait un dîner de quatre-vingts couverts pour les officiers supérieurs et leurs femmes, dîner suivi de réceptions réservées surtout à l'élément militaire.

Aux réceptions « civiles » on voyait habituellement le cardinal Maury, le comte Louis de Narbonne, M. de Montrond, qui gardait encore, quoiqu'il ne fût plus très jeune, sa réputation d'homme à la mode, Millin, conservateur du cabinet des médailles, Geoffroy-Saint-Hilaire, Corvisart, Desgenettes, les peintres Girodet, et Gérard, le miniaturiste Augustin, Boieldieu et Nicolo Isouard, Garat et Crescentini, et quelques-uns des principaux musiciens du temps, Mlle Duchamp, le corniste Frédéric Duvernoy, le harpiste Nadermann, les pianistes Libon et Steibelt. Ce Steibelt avait beaucoup de talent mais il fallait surveiller ses mains quand elles n'étaient pas posées sur un piano. On l'accusait de voler tout ce qu'il pouvait trouver de précieux à sa portée

(1) Ce titre lui est ici donné par anticipation. Junot ne le reçut qu'en 1808.

D'autres salons, moins officiels, plus mondains, s'étaient ouverts, et un des premiers, un de ceux où reparurent les traditions d'autrefois, celui de Mme de Montesson.

Charlotte Jeanne Beraud de la Haie de Riou était née en 1737, en Bretagne. Elle avait épousé toute jeune le marquis de Montesson qui mourut peu de temps après. A trente-six ans, un mariage secret l'unit au duc d'Orléans et, en 1785, elle devint veuve pour la seconde fois.

Le duc d'Orléans lui avait assuré par contrat une très belle fortune, mais la Révolution confisqua presque tous ses revenus, Bonaparte les lui rendit, il avait trouvé un jour en feuilletant les papiers de Joséphine une lettre de Mme de Montesson qui lui disait : « Souvenez-vous que vous êtes la femme d'un grand homme ». Sa sympathie pour la veuve du duc d'Orléans venait surtout de cette découverte. Il comptait d'ailleurs sur son esprit, sur son habitude du monde, sur son tact merveilleux, pour rendre à Paris ce que lui avait enlevé la Révolution, cette urbanité dans les manières, cette délicatesse dans les mœurs, sans lesquelles une ville, quelque étendue et peuplée qu'elle soit, ne saurait mériter le nom de capitale.

Cette tâche si difficile nul n'y pouvait mieux réussir que Mme de Montesson.

C'était, à l'époque du Consulat, une petite vieille, proprette, maigre, très droite, et d'une fraîcheur de teint surprenante, invraisemblable. Elle avait encore, à plus de soixante ans, des yeux admirables, des yeux d'un bleu foncé qui donnaient à son regard une expression pleine de charme. On devinait qu'elle avait été très belle et qu'elle l'était resté très longtemps.

Elle s'habillait de blanc, mais avec un goût exquis qui révélait la grande dame et la femme du XVIIIe siècle. Elle portait ordinairement dans la belle saison, un bonnet léger, vaporeux, monté par la célèbre modiste, Mlle Despréaux, et un châle blanc de cachemire. Elle se rajeunissait ainsi chaque été et ne consentait que pendant l'hiver à se vêtir de couleur sombre et à retrouver son âge.

Elle avait des passions élégantes, discrètes et de tout repos qui égayaient sa vie sans la troubler. Elle aimait la littérature, les sciences, et, pour être plus sûre qu'elle les aimait, prenait des leçons de Berthollet et de Laplace. Elle adorait les fleurs, et pour en avoir plus facilement, elle avait loué au marquis de Bièvre son château et ses jardins.

Mme de Montesson donnait à dîner tous les mercredis. Sa maison était une des plus agréables de Paris. On y causait, on y chantait, on

y jouait de la harpe, on y écoutait, d'une oreille souvent distraite, des lectures des livres nouveaux. Les pièces de la marquise y étaient représentées et on n'osait pas, par politesse, ne pas les trouver amusantes. Milieu très simple et société choisie. N'y entrait pas qui voulait. Le brave Suchet, qui n'avait rien d'un muguet de cour, fit longtemps antichambre. On le trouvait un peu fruste. On craignait que parmi ces gens d'esprit, d'éducation soignée, il ne fût pas à sa place et qu'il ne déparât un peu la collection.

Cette collection se composait d'une douzaine de graves personnages, Talleyrand, Suart, Maret, le général Pérignon, etc., de quelques vieux amis, tels que le duc de Guines, qui rappelaient à Mme de Montesson sa jeunesse, et surtout d'aimables petits maîtres qui étaient d'excellents danseurs, Juste et Charles de Noailles, de Montcalm, Archambault de Périgord, de Rastignac, de Montbreton.

On dansait beaucoup chez la marquise. Ses bals avaient un grand succès et deux d'entre eux furent des événements parisiens, celui qu'elle donna en 1802 (1) à l'occasion du mariage d'Hortense de Beauharnais — le premier grand

(1) Il y eut 800 invitations.

bal particulier depuis la Révolution — et celui qui fut offert au roi d'Étrurie.

Là où il se trouve des jeunes hommes, les jeunes femmes ne s'ennuient jamais. Elles ne s'ennuyaient pas chez Mme de Montesson, et elles y venaient assidûment, Mme Bonaparte, Mme Récamier, Désirée Bernadotte, Mme Maret, Mme Regnault de Saint-Jean-d'Angély, Mme Junot, Mme de Staël, Mme de Custine, Mme de Boufflers, Mme de Rémusat, Mme Berthollet qui, avant d'épouser l'illustre savant, avait été la camériste de la marquise, et bien d'autres.

La charmante petite vieille, fatiguée par les réceptions, voulut les fuir. Elle acheta à Romainville une maison de plaisance. Ses amis qui ne pouvaient se passer d'elle l'y poursuivirent. Elle augmenta sa maison de nouvelles bâtisses pour les mieux héberger.

En 1805, sur les conseils de ses médecins, elle revint à Paris qui lui manquait. Elle venait à peine d'y rentrer lorsque la mort la surprit, à soixante-neuf ans, le 6 février 1806 (1).

(1) « Pendant la maladie de Mme de Montesson, un page de l'Empereur ou de l'Impératrice allait tous les jours savoir des nouvelles de la malade, et, en apprenant sa mort, Napoléon ordonna qu'elle reçût les honneurs qu'une princesse recevrait. » Duchesse d'Abrantès, *Histoire des Salons de*

Le salon de Mme de Genlis, ouvert à la même époque que celui de Mme de Montesson, était surtout littéraire.

Après l'établissement du gouvernement consulaire, Mme de Genlis avait obtenu l'autorisation de rentrer en France, vainement réclamée sous le Directoire. Napoléon appréciait beaucoup chez elle sa connaissance des hommes et des choses de l'ancien régime. Lorsqu'elle eut quitté Versailles, sa première résidence depuis son retour d'émigration, pour venir vivre à Paris, il lui donna à l'Arsenal un logement gratuit, contigu à la Bibliothèque, et plus tard elle reçut une pension de 12.000 livres à condition d'entretenir avec lui une correspondance particulière — tous les quinze jours ou tous les mois — qui devait porter sur des questions de politique, de religion ou de morale.

Sauf quatre ou cinq, comme Talleyrand, Caulaincourt ou Bernadotte, les habitués du salon de Mme de Genlis à l'Arsenal étaient des écri-

Paris, t. III, p. 72. Elle fut enterrée avec une grande magnificence, dans l'église de Saint-Port, près de Melun. Cette église était la paroisse du château de Sainte-Assise, où le duc d'Orléans était mort. Il avait demandé dans son testament que son cœur et ses entrailles y fussent déposés « espérant, ajoutait-il, que la dame du lieu serait inhumée à ses côtés et voulant qu'ils fussent aussi unis après leur mort qu'ils l'avaient été pendant leur vie ».

vains, La Harpe, Millin, Choiseul-Gouffier, Radet, Fievée, Fontanes, Tréneuil, auteur d'un insipide poème sur les *Tombeaux de Saint-Denis*.

Les bas-bleus y abondaient, et des bas-bleus de première importance, la comtesse de Beaufort-d'Hautpoul, auteur d'un conte qui eut beaucoup de succès, *Zilia*, Mme Hainguerlot qui se piquait de littérature et que le chevalier de Boufflers, avec quelque exagération, appelait la dixième Muse, Mme Victorine de Chastenay-Lanty, qui publia en 1802 le *Calendrier de Flore*, et en 1808 un volumineux ouvrage dont le titre seul dut faire reculer les lecteurs les plus intrépides, *Du Génie des peuples anciens ou Tableau du développement de l'espèce humaine chez les peuples anciens*.

Aux écrivains jaloux qui accusaient de frivolité leurs concurrents, on pouvait citer comme une preuve du contraire Mme Victorine de Chastenay-Lanty. Cette femme était terriblement sérieuse.

Chez Mme de Genlis qui goûtait, et sans doute à l'excès, ce genre de divertissement, des littérateurs plus ou moins célèbres donnèrent la primeur de leurs œuvres. Le plaintif Millevoye y lut des pièces de vers, le comte de Sabran, des fables qui ne valaient pas celles

de La Fontaine, et Dussault un de ses feuilletons du *Journal des Débats*.

Le salon de la duchesse de Luynes était un de ceux qui essayaient de concilier avec le culte de l'ancien régime une crainte respectueuse du régime nouveau. Madame de Luynes avait fait partie de la maison de Marie-Antoinette, et elle ne l'oubliait pas, mais elle se dispensait, dans l'intérêt de son repos, d'une attitude d'opposition qui présentait bien des dangers.

Dans son hôtel de la rue Saint-Dominique, fréquenté par des émigrés qui venaient de rentrer à Paris et qui désiraient y rester, la politique était interdite et la causerie, exclusivement mondaine, alternait avec le jeu. Le *creps* et le *biribi* avaient là des fidèles, et des femmes autant que des hommes, Mmes de Chevreuse, de Contades, de Beauvau, de Choiseul-Gouffier, de Damas, de Montcalm, de Noailles, de Guemenée, animées de la même passion pour les cartes que Montrond, de Jaucourt ou la Vaupalière. Et par cet amour du jeu ce salon aristocratique se rattachait à ceux de la fin du XVIIIe siècle, trop élégants et trop bien composés pour qu'on ose les appeler des tripots.

En dépit des louables efforts de Napoléon, malgré les leçons de mondanité que donnèrent

dans leurs salons la marquise de Montesson et quelques autres grandes dames, malgré l'éducation très soignée, au moins à ce point de vue, que reçurent chez Mme Campan (1) un grand nombre de jeunes filles, cette société dans son ensemble manqua de distinction et d'élégance.

Des hommes et des femmes très vulgaires, qui ne savaient ni parler ni écouter, ni saluer, ni s'asseoir, s'agitaient dans un décor fastueux, et, chose moins surprenante qu'elle ne le paraît, on retrouvait dans les meubles du temps, raides et compassés, disgracieux et riches,

(1) « Madame Campan, ruinée par les événements politiques, se fit maîtresse de pension à Saint-Germain-en-Laye; elle établit une maison dont le but était de remplacer, pour l'éducation, les couvents détruits. La mode accueillit son projet : toutes les familles de parvenus se hâtèrent de lui confier leurs filles, espérant qu'elles prendraient les belles manières de l'ancienne cour, auprès de la femme de chambre de Marie-Antoinette; et en effet, cette dame donna aux jeunes personnes qui lui furent confiées, les habitudes de Versailles. Ce n'étaient pas peut-être les plus propres à faire de bonnes mères de famille, mais cette éducation était excellente à produire d'élégantes créatures, tout occupées du soin de briller dans un cercle, ou de parler aux cœurs dans la mystérieuse solitude d'un boudoir. » *Mémoires et Souvenirs d'un Pair de France, ex-membre du Sénat conservateur* (par Lamothe-Langon). Paris, 1829, t. I, p. 411. Lamothe-Langon ajoute (et c'était de notoriété publique) qu'on donnait beaucoup trop de bals dans le pensionnat de Mme Campan, et que les jeunes gens y étaient trop facilement reçus.

comme un reflet de leurs goûts et une révélation de leurs défauts.

Si hostile à presque toutes les créations, à presque toutes les théories de la Révolution, Napoléon avait cependant conservé cette imitation servile de l'antique qui dans l'art, sculpture, peinture, ameublement, etc., le caractérisait. Lui aussi avait lu Plutarque, et son admiration allait vers la Grèce ou Rome.

Quelques-uns des vieux maîtres du XVIII[e] siècle, représentants d'un art délicieusement français, vivaient encore, Riesener, inoccupé, Gouthière, misérable, etc. On ne voulut pas s'adresser à eux. On les jugeait démodés, comme si le goût et le talent n'étaient pas toujours jeunes et nouveaux.

Percier, Fontaine, Prudhon, dessinèrent des meubles imités de ceux de Pompéi et d'Herculanum. Après tant de siècles reparurent les mufles et les pattes de lion, les pieds de bouc, les griffons et les dauphins. Vénus, Apollon, Mercure, le berger Pâris et la belle Hélène, Achille aux pieds légers et le prudent Ulysse, les Nymphes et les Amours, les trois Grâces et les neuf Muses, sans compter tous les héros — et Dieu sait s'ils sont nombreux — d'Athènes, de Sparte ou de Rome, peints, ciselés, sculptés, en cuivre, en marbre ou en bronze,

s'appliquèrent sur des panneaux, s'accrochèrent aux murs, se dressèrent sur des cheminées.

Cet engouement se produisit même chez les femmes, qui ne comprenaient pas grand'chose à l'antiquité, et qui ne se faisaient pas embrasser alors pour l'amour du grec. « La chambre à coucher d'une petite maîtresse, écrivait le *Mercure de France*, dans son numéro du 28 juillet 1810, est un vrai cabinet d'antiques. Elle a des pierres gravées sur sa pendule, des camées sur son bonheur du jour, des médailles sur sa toilette, des bas-reliefs sur son lit, une colonne tronquée à son chevet, et des vases étrusques sur sa cheminée. »

Pour avoir une idée plus complète du mobilier gréco-romain d'une femme à la mode, pénétrons dans la chambre de Mme Récamier. Sous le Consulat, on la visite comme un musée, et la belle Juliette, avec une vanité ingénue et charmante, en fait les honneurs.

Presque tous les meubles qui se reflètent dans les grandes glaces d'un seul morceau, sont d'acajou garni de bronze doré. Le lit blanc et or se dresse sur une estrade, à laquelle on accède par des marches de bois de cèdre. Il est à demi-caché par des rideaux de mousseline qui se détachent d'une couronne de fleurs en bronze doré. Sur une des marches, un trépied

de marbre blanc soutient une lampe d'or dans laquelle un génie verse de l'huile et, de l'autre côté, s'érige, au chevet du lit, en marbre blanc comme le trépied, une statue qui semble venir de quelque atrium d'Herculanum et représente le *Silence*. Le reste de l'ameublement est formé d'un divan, d'un piano, d'une table à écrire. L'or brille partout. Nous sommes chez la femme d'un banquier.

Le lit, dans la plupart de ces maisons opulentes, où l'étalage de la richesse nuit à la délicatesse du goût, est un véritable monument. Celui d'un notable financier, en 1813, était porté par des cygnes et des amours, sous des nuages de mousseline, et dans la chambre où il se trouvait, un bas-relief évoquait comme un encouragement et un exemple, les aventures d'Alcibiade (1).

Des ébénistes célèbres qui succédaient à ceux du XVIIIe siècle, mais ne les remplaçaient pas, faisaient payer extrêmement cher leurs prétendus chefs-d'œuvre. Les frères Jacob, dont l'un mourut en 1804 et dont l'autre ajouta à son nom celui de Demalter (2), jouissaient

(1) *L'Hermite de la Chaussée d'Antin*, t. IV, p. 251 (article du 23 octobre 1813).

(2) De la rue Meslée, il transporta ses ateliers rue des Vinaigriers.

d'une extraordinaire vogue, qui étonne un peu aujourd'hui. Jacob Demalter fabriqua l'armoire à bijoux de Marie-Louise (1), plus riche et moins élégante que celle de Marie-Antoinette. Burette, installé rue Chapon-au-Marais, avait la spécialité des meubles en orme noueux, et Antoine Rascalon, rue du Faubourg-Saint-Denis, nº 144, excellait dans les ornements dorés peints sous verre. Les cuivres dont Ravrio ornait ses bureaux à cylindre — bureaux que complétaient souvent dans l'ameublement d'un cabinet de travail, des quinquets à globe sur des tablettes de citronnier — et ceux de Delafontaine, de Damerat, de Cahin et de Chéret, étaient vraiment très beaux. Ils méritent encore leur réputation.

En somme, formes raides, ornementation poncive et d'un archaïsme servile, dorures éclatantes, telles sont les caractéristiques de ce style Empire, et il convenait à une époque dépourvue d'aimable simplicité et de finesse et de grâce, hiérarchique, vaniteuse et gourmée.

Vaniteuse, assoiffée de places, de décorations (2), et de galons, elle l'était au plus haut degré.

(1) Elle est aujourd'hui au Mobilier national.

(2) Dans certains salons, l'usage s'était établi de donner aux décorés de la Légion d'honneur, le titre de chevaliers.

L'art de solliciter, qui est d'ailleurs un art bien français, tous, petits et grands, anciens jacobins, futurs royalistes, le connaissaient et le mettaient en pratique. « Chaque jour, les cartons du grand chambellan du grand maître des cérémonies, du maréchal Duroc (grand maréchal du palais), étaient remplis de demandes, de pétitions instantes, faites par les mêmes personnes qui, plus tard, renièrent cette cour impériale (1). » Ils la renièrent lorsqu'elle cessa, pour des raisons majeures, de donner des titres et de l'argent. En attendant, elle s'imposait à leur respect et à leur admiration.

Pour avoir un habit brodé, une épée de cour, de l'or et de l'argent sur la poitrine, sur les manches — et pour en avoir aussi dans les poches — les jeunes gens qui débutaient et qui disposaient de sérieuses recommandations, visaient surtout la carrière administrative. Elle promettait aux ambitieux souples et habiles de brillantes situations et des appointements très élevés.

Paris était rempli de dignitaires, de fonctionnaires, qui arboraient des uniformes de velours ou de soie, sur lesquels le soleil semblait

Archives nationales. F. 7, 3832. (Note en marge d'un rapport de police du 18 juillet 1804).

(1) *Mémoires de la duchesse d'Abrantès*, t. IX, p. 63.

avoir laissé, pour leur donner plus d'éclat, quelques-uns de ses rayons. On ne voyait que des gens coiffés de chapeaux à plumes, vêtus d'habits multicolores, dont l'arc-en-ciel était jaloux, de toges fourrées d'hermine, de manteaux doublés de satin, — et qui portaient avec orgueil la culotte courte et les bas de soie du valet de cour et les escarpins vernis du maître de danse.

Les officiers qui, au début du Consulat, avaient affecté une certaine négligence dans la tenue, comme les autres, surtout dans l'état-major de Berthier, en exagérèrent bientôt le luxe coûteux. Ceux-là ajoutaient à la morgue de l'homme qui porte des broderies, un panache, des galons, l'insolence agressive de l'homme qui porte un sabre, et, pour ne pas le laisser rouiller, s'en sert, en temps de guerre, contre les ennemis, et en temps de paix contre les Français.

Cafés, théâtres, bals, jardins publics leur appartenaient, par droit de conquête. Ils réclamaient partout la première place, et quand une femme, à moins qu'elle ne fût très laide, prenait un civil pour amant, ils se croyaient insultés. Au demeurant, les meilleurs fils du monde, et qui, à condition qu'on leur cédât le pavé et qu'on s'inclinât devant toutes leurs fantaisies, se montraient d'assez bonne composition.

On les respectait beaucoup, parce qu'ils avaient toujours leur grand sabre à demi sorti du fourreau et aussi, convenons-en, parce qu'ils en assénèrent de rudes coups, et avec un merveilleux entrain, sur le dos des Prussiens, des Autrichiens et des Russes.

A défaut de leur courage, de jeunes bourgeois, qui n'avaient pas l'excuse de porter un uniforme et de revenir d'Austerlitz, imitaient leur fatuité, leur brutalité en matière de sentiment et leur tapageuse arrogance.

En général l'insolence, chez les hommes, était à la mode autant que la vanité, et les femmes n'avaient pas l'air de trop s'en plaindre.

De leur côté, cependant, elles affectaient de se montrer, chaque fois que s'en présentait l'occasion, poétiques, romanesques et *sensibles*. C'est à leur influence, je crois, que l'on dut les extraordinaires prénoms qui sévirent pendant cette période et dont quelques-uns traînent encore dans les provinces reculées. Il fallait avoir lu, et avec un plaisir coupable, beaucoup de mauvais livres — je veux dire de livres insipides — pour appeler ses fils Christian, Lionel, Porphyre, Ossian, Edgar, Primerose, et ses filles Euphrosine, Aglaé, Evelina, Lodoiska, Ida, Zaphlora, Oïna, Martha,

Olivia, Vesta, Minerva, Zoë ou Palmyre (1).

Elles aimaient les fleurs mais elles avaient besoin pour en aimer une plus spécialement que cette fleur fût à la mode. Ainsi, en 1813, le camélia offrait ce précieux avantage et en osant lui préférer un hortensia ou une rose, on se serait fait mal juger.

Sur des *albums* dont la vogue précéda, en 1810 et en 1811, celle du Diable ou Diabolo (1812), elles priaient leurs amis et quelquefois leurs amants, d'écrire des pensées ou des vers. Le *Mercure de France*, constatait le 14 juillet 1810, cette innocente manie qui enrichit les papetiers : « Nos petites maîtresses ne peuvent plus se passer d'un *album*. Ces livrets n'étaient autrefois en usage que pour les artistes. Nos dames, en adoptant ces recueils, leur donnent une plus vaste destination. Comme elles se défient de leur mémoire, et qu'elles veulent se conserver des souvenirs, elles invitent tous leurs amis à s'inscrire sur l'album... ».

Une autre manie caractérisa ces femmes du Consulat et de l'Empire, et celle-là dura plus longtemps. On l'a appelée la manie lacrymatoire.

(1) Ces prénoms bizarres sont indiqués dans un almanach qui parut au mois de novembre 1803 et qui s'intitulait : l'*Indispensable*.

Elles cherchaient, pour se sentir émues, des spectacles pathétiques et douloureux. Elles étalaient à la moindre occasion, une pitié bruyante et versaient des larmes très douces. Elles s'intéressaient aux aveugles, elles se passionnaient pour les sourds-muets.

Mme Récamier avait recueilli dans un village une jeune sourde-muette, élevée à ses frais, et qui venait souvent la voir. Joséphine assista quelquefois aux séances de l'Institut des sourds-muets, dans lesquelles le bon abbé Sicard déployait un remarquable talent de metteur en scène. Ces séances étaient très goûtées. Elles formaient un véritable spectacle comme on pourra en juger par celle que décrit l'*Hermite de la Chaussée d'Antin* (1).

« Midi sonne, et le savant instituteur paraît avec Massieu, son principal élève et son suppléant...

» La première partie de la séance est consacrée à des questions grammaticales que M. l'abbé Sicard développe pour l'instruction de ses auditeurs, et dont la solution est donnée par ses élèves avec une clarté, avec une précision qui feraient honneur aux grammairiens les plus instruits. Pour peu que l'on réfléchisse

(1) T. III, p. 265 (article du 22 mai 1813.)

à ce qu'il a fallu d'efforts, de patience et de combinaison pour faire entrer tant d'idées abstraites, dans la tête de ces enfants, sans le secours de la parole et par la seule entremise des yeux, il est impossible de n'être pas saisi de la plus profonde admiration. Ce sentiment augmente encore, lorsque, passant de la grammaire à la métaphysique, on *entend* des sourds-muets de naissance analyser la pensée humaine par des procédés dont ils ont dû créer jusqu'à l'expression. Entre beaucoup de réponses d'une admirable sagacité, je choisis celles que Massieu et Leclerc, les deux plus forts élèves de M. Sicard, m'ont faites à moi-même : je leur demandai « quelle différence il y a entre le désir et l'espérance ?

MASSIEU

Le désir est un arbre en feuilles, l'espérance un arbre en fleurs, la jouissance un arbre en fruits.

LECLERC

Le désir est une inclination du cœur, l'espérance, une confiance de l'esprit.

» Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que cette dernière définition mériterait d'être remarquée dans un chapitre de Locke ou de Condillac.

» Pour terminer la séance, M. Massieu dicta au jeune Leclerc, le discours prononcé par M. Ledieu, sur la tombe de l'abbé Delille. Ses gestes étaient si distincts et si rapides tout à la fois, que le discours se trouva écrit aussi vite sous la dictée des gestes, qu'il aurait pu l'être sous la dictée des sons. Aux signes de Massieu pour décrire le grand poète francais, Leclerc avait d'abord écrit *Virgile;* mais sur l'observation qui lui fut faite, il écrivit Delille au-dessous et joignit les deux noms par une accolade.

» Les acclamations générales, parmi lesquelles se faisaient remarquer celles que l'enthousiasme arrachait à mon vieil ami, prouvèrent au célèbre instituteur tout le prix que l'on met à ses utiles travaux, et l'extrême intérêt que l'on porte à ses élèves (1) ».

Quoique la plupart des écrivains ou des savants ne fussent ni aveugles, ni sourds-muets, beaucoup de mondaines voulaient

(1) Le 13 février 1806, l'abbé Sicard avait exhibé dans une de ses séances un prétendu sourd-muet, Victor Foy, qui avait pris le nom de Victor Travanait, et exploitait sa pseudo-infirmité. Il était censé n'avoir commencé à parler pour la première fois que depuis quatre ans. Quelques jours après la séance, sa véritable identité fut reconnue et on le mit à la disposition du ministre de la guerre comme déserteur.

paraître s'intéresser aux sciences et à la littérature. C'était déjà un genre.

Les Athénées (1) attiraient un nombreux public féminin, surtout le plus important de tous, l'Athénée de Paris, situé rue du Lycée, ouvert de neuf heures du matin à onze heures du soir, et où l'abonnement coûtait 60 francs pour les femmes et 120 francs pour les hommes. Il y avait une bibliothèque, des journaux, des revues. On y donnait deux concerts par mois, ordinairement le mercredi. Chaque jour avaient lieu un ou plusieurs cours confiés à des sommités littéraires ou scientifiques. Il nous semble assez curieux de donner le programme de 1804.

Lundi : *Chimie* (Fourcroy). — *Botanique* (Mirbel).

Mardi : *Physique* (Biot). — *Histoire naturelle* (Cuvier). — *Langue italienne* (Boldoni).

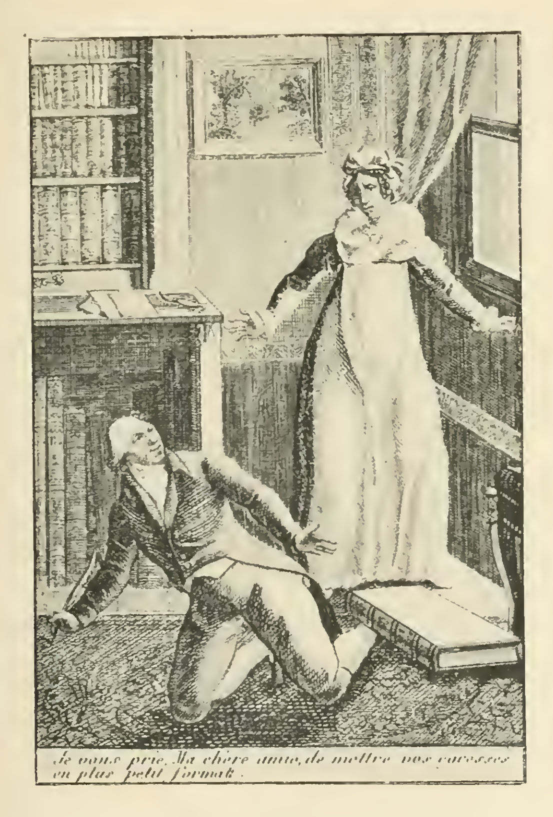
Mercredi : *Perspective* (Lavit). — *Grammaire* (Sicard). — *Langue anglaise* (Roberts).

Jeudi : *Histoire* (Garat). — *Chimie* (Thénard).

Vendredi : *Technologie* (Hassenfratz). — *His-*

(1) *Athénée de Paris.* — *Athénée des Arts*, à l'Oratoire, rue Saint-Honoré. — *Athénée des Étrangers*, fondé vers 1806, rue Neuve-Saint-Eustache, où il y avait des cours, des lectures, des concerts et des bals. L'abonnement était de 72 francs pour les hommes et de 42 francs pour les femmes.

toire de la Littérature (Ginguené). — *Langue italienne* (Boldoni).



DELILLE ET SA FEMME (Collect. H. d'Alméras).

Samedi : *Physique* (Biot). — *Anatomie* (Sue). — *Belles Lettres* (Vigée). — *Langue anglaise* (Roberts).

Plus tard, de 1808 à 1815, les femmes fréquentèrent assiduement les séances anatomiques et physiologiques du docteur Gall (1) et bon nombre d'entré elles, sous prétexte de phrénologie, éprouvèrent un vif plaisir à se faire tâter.

Enfin, en 1815, on les vit aux leçons d'un personnage étrange, à moitié charlatan, à moitié halluciné, qui se donnait le titre et le nom d'abbé Faria.

Ce Portugais métis, né à Goa, « était remarquable par la vivacité et l'originalité de sa physionomie, d'ailleurs assez régulière et assez agréable, malgré sa couleur malabare ; il avait l'œil vif et pénétrant, le regard fin et scrutateur, le débit facile, et s'exprimait assez bien en français, quoique avec un accent étranger (2) ».

L'abbé Faria eut beaucoup de vogue et, honneur très enviable, fut pariodé par l'acteur Potier sur le théâtre des Variétés, mais bientôt Paris, dont les engouements ne durent

(1) « Le docteur Gall tient ses séances sur ses découvertes *anatomiques et physiologiques*, le mercredi et le samedi de chaque semaine, à huit heures précises du soir, rue Napoléon, numéro 8. « *Manuel du Voyageur à Paris*, par Villiers. Paris, 1813, p. 66.

(2) *Biographie universelle et portative des Contemporains..*, t. II, p. 1633.

guère se lassa de lui et de son hypnotisme, et il mourut dans une extrême misère.

Quelque sèche et stérile qu'elle nous paraisse aujourd'hui, la littérature du Consulat et de l'Empire (1), surtout dans le public féminin, excita de la curiosité, de l'émotion, de l'enthousiasme. On admira ces poèmes didactiques, si dépourvus de poésie. Delille, trop habile et trop fécond versificateur que sa femme, pour qu'il rapportât davantage à la communauté, condamnait à un travail intensif, gagna beaucoup d'argent. La *Pitié* seule, fut payée 30.000 francs, et eut un énorme succès. On admira ces froides comédies qui semblent écrites par des cuistres de collège. On admira ces petits vers badins ou amoureux insérés dans les recueils du temps, *Almanach des Muses*, *Chansonnier des Grâces*, *Petit Magasin des Dames*, ou autres, d'où s'exhale une odeur de fleur fanée. On admira ces romans ridiculement

(1) Donnons à ce propos, la liste des principaux cabinets de lecture pendant cette période : Saint-Jorre, galerie de pierre, au palais du Tribunat et rue des Bons-Enfants, 156; — Cardinal, rue des Cannettes; — Mme Brigitte-Mathey, cour du palais du Tribunat; — Philippe-le-Noir, rue Neuve-des-Petits-Champs et ensuite rue Richelieu, 35; — Mongie aîné, boulevard des Panoramas, 7; — Café Zoppi. Ces cabinets de lecture étaient généralement ouverts de dix heures du matin à dix heures du soir et on payait six sous par séance.

lugubres et d'une sentimentalité douceâtre, dont les titres seuls font bâiller.

Lorsque parut en 1802, *Delphine*, de Mme de Staël, le *Journal de Paris*, dans le premier jour de décembre, publia cette prétendue lettre d'un de ses abonnés :

« Savez-vous pourquoi il n'y avait personne, ni hier, ni avant hier aux spectacles ? Pourquoi aujourd'hui dimanche, il y a très peu de monde à la messe ? Pourquoi les fiacres se plaignent de n'avoir rien à faire depuis deux jours ? Pourquoi, enfin, il y a moins, sensiblement moins, de mouvement à Paris depuis dimanche ? C'est que tout Paris est renfermé pour lire le nouveau roman de Mme de Staël-Holstein. La préface a, seule, exigé trois jours d'attention et d'étude ; le reste est plus coulant. Dans quelques jours, on ne parlera, on n'écrira, on ne lira que pour, sur et contre le livre de Mme de Staël-Holstein... »

C'est évidemment une réclame, mais la forme qu'elle affecte montre le succès que pouvait avoir un roman, l'engouement qu'il était susceptible de provoquer.

N'oublions pas d'ailleurs qu'au-dessus de la tourbe de ces fades poètes et de ces insipides romanciers plane un incomparable écrivain et que le maître de la prose moderne écrivit pen-

dant le Consulat et l'Empire ses œuvres les plus connues (1).

Chateaubriand était rentré en France vers le milieu de l'année 1800 et, sans compter beaucoup sur le succès de ce livre, un éditeur de la rue de Lille, Migneret, avait consenti à se charger de l'impression du *Génie du Christianisme*. Un épisode en parut en 1801, *Atala*, et excita non seulement en France mais dans toute l'Europe un vif enthousiasme, auquel se mêlèrent quelques critiques (2). Le nom de l'auteur était désormais célèbre. Il ne fera désormais

(1) Voici d'ailleurs, les livres les plus importants qui parurent de 1799 à 1815 : — 1799: *Cours de Littérature*, de La Harpe ; *Lettres à Émilie sur la Mythologie*, par Demoustier. — 1800 : *le Nouveau Paris*, de Mercier. — 1801 : *Atala*; *le Mérite des Femmes*, par Legouvé. — 1802 : *Delphine*; *Le Génie du Christianisme*. — 1803 : *la Pitié*. — 1804 : *Valérie, de* Mme de Krudener. — 1805 : *René*. — 1807 : *Corinne*. — 1808 : *Histoire des Républiques italiennes du Moyen âge*, par Sismondi. — 1809 : *les Martyrs*; *Des Compensations dans les destinées humaines*, par Azaïs. — 1811 : *Itinéraire de Paris à Jérusalem*. — 1814 : *De Buonaparte, des Bourbons et de la nécessité de se rallier à nos princes légitimes pour le bonheur de la France et de l'Europe*, par Chateaubriand ; *Poésies de Millevoye*. — 1815 : *Harmonies de la Nature*, par Bernardin de Saint-Pierre.

(2) L'abbé Morellet publia en 1800, chez Denné jeune, libraire, rue Vivienne, une petite brochure : *Observations critiques sur le roman intitulé Atala*. Il signalait dans ce roman « l'affectation, l'enflure, l'obscurité des termes et des expressions, l'exagération dans les sentiments, l'invraisemblance dans la conduite et la situation des personnages ». D'ailleurs, il reconnaissait à l'auteur quelque talent.

que grandir, de chef-d'œuvre en chef d'œuvre.

La publication du *Génie du Christianisme* servait la politique de Napoléon, et tendait à créer un mouvement d'opinion favorable au Concordat. Le Premier Consul en sut gré à l'auteur. Il le nomma premier secrétaire d'ambassade à Rome, puis ministre de France à Sion, dans le Valais, mais Chateaubriand était, ou plutôt se croyait royaliste. L'assassinat du duc d'Enghien lui fut un prétexte pour donner sa démission.

Directeur du *Mercure de France*, il y fit paraître, au mois de juin 1807, un article où son opposition à l'usurpateur s'enveloppait dans des attaques contre Sylla et Néron :

« C'est en vain, écrivait-il, que Néron prospère. Tacite est déja né dans l'empire ; il croît inconnu auprès des cendres de Germanicus, et déjà l'intègre Providence livre à un enfant obscur la gloire du maître du monde ... » et il ajoutait : « Nous ne doutons pas que du temps de Sertorius, les âmes pusillanimes qui prennent leur bassesse pour de la raison ne trouvassent ridicule qu'un citoyen obscur osât lutter seul contre toute la puissance de Sylla ».

Napoléon ne ressemblait pas plus à Sylla ou à Néron que l'auteur d'*Atala* à Tacite ou à Sertorius, mais il eut la faiblesse de manifester, quand on lui soumit l'article, une violente

colère. Devant Fontanes et Duroc, il s'écria :

« Chateaubriand croit-il que je suis un imbécile, que je ne le comprends pas? Je le ferai sabrer sur les marches de mon palais! »

Il n'alla pas aussi loin, mais le *Mercure de France* fut pour quelque temps supprimé.

L'Empereur aurait voulu enlever au parti royaliste le plus grand écrivain de son temps. En 1811, il chargea le Ministre de l'intérieur, M. de Montalivet, d'exprimer à l'Institut sa surprise ou plutôt son mécontentement que le *Génie du Christianisme* n'eût pas même obtenu l'honneur d'une mention dans le rapport sur les prix décennaux. Ce fut avec son autorisation et presque sur son ordre que la même année l'Académie française élut celui qu'elle avait jusqu'alors écarté comme suspect.

Chateaubriand succédait, à l'Institut, à un homme dont il n'estimait ni le caractère ni le talent, et dont les opinions politiques lui étaient odieuses. Il le laissa trop voir dans son discours de réception, où l'ancien émigré se montrait peu indulgent pour l'ancien jacobin, et où la Révolution elle-même était sévèrement jugée.

Ce discours fut soumis à l'Empereur et celui-ci, après l'avoir lu, dit à Daru qui le lui avait présenté :

« Je ne puis souffrir rien de tout cela, ni ces

souvenirs imprudents, ni ces reproches au passé, ni ce blâme secret du présent, malgré quelques louanges. Je dirais à l'auteur s'il était là devant moi : Vous n'êtes pas de ce pays-ci, Monsieur. Votre admiration, vos vœux sont ailleurs. Vous ne comprenez ni mes intentions, ni mes actes. Eh! bien, si vous êtes mal à l'aise en France, sortez de France ; sortez, monsieur, car nous ne nous entendons pas... passez la frontière et laissez la France en paix et en union sous le pouvoir dont elle a besoin. »

Chateaubriand refusa de rien modifier à son discours et sa réception n'eut pas lieu. Cette fois, c'était la rupture définitive (1).

La réputation du grand écrivain fut, pendant tout l'Empire et surtout dans les dernières années, une *réputation d'opposition*, de salons royalistes, et voilà pourquoi les détails qu'on vient de lire et ceux qui vont suivre avaient leurs place dans une étude sur la vie parisienne.

Lorsqu'un livre annoncé, attendu, important par sa propre valeur ou par le nom de celui qui l'avait écrit, devait paraître, on en faisait des lectures dans quelques salons littéraires.

(1) En 1814, après son abdication de Fontainebleau, Napoléon, qui venait de lire la brochure : *De Buonaparte et des Bourbons...*, déclarait : « Je n'ai point de reproches à faire à Chateaubriand, il m'a résisté dans ma puissance ».

La maîtresse de la maison invitait ses amis et ceux de l'auteur. Le grand jour venu, vers neuf heures, devant un public qui n'était pas uniquement composé d'admirateurs, le lecteur, un



Mme DE STAEL

peu ému mais rassuré tout de même par la certitude qu'il avait de son talent, s'approchait d'un guéridon sur lequel on avait eu soin de placer deux bougies, une carafe et un verre d'eau sucrée.

Il toussait, se mouchait, jetait de côté et d'autre un regard inquiet et, d'une voix tremblante, commençait la lecture de son roman, de son poème ou de sa tragédie.

Les invités les plus imprudents s'étaient installés aux premières places, bien en vue. Cette situation les condamnait à paraître écouter avec l'intérêt le plus vif ce que lisait l'écrivain, et à donner de temps en temps des marques du plaisir que leur causait son œuvre. Les uns souriaient, les autres hochaient la tête comme quelqu'un qui approuve, ou faisaient entendre un murmure charmé.

Les vieux routiers, ceux qui avaient assisté à de nombreuses lectures, se dissimulaient de leur mieux dans les derniers rangs, derrière un rempart de chaises et de fauteuils. Ils échappaient ainsi à la surveillance de la maîtresse de la maison et à celui de l'homme de talent ou de génie qui essayait, avant de les livrer à l'imprimeur ou au directeur de théâtre, ses vers ou sa prose. Quelques-uns de ces auditeurs, si on peut leur donner ce titre, bercés par le débit monotone du lecteur intarissable, engourdis par une digestion laborieuse, fermaient un œil, puis deux, et, surtout quand on lisait une tragédie ou un poème didactique, ils s'endormaient du sommeil des justes. Ils ne se réveillaient

qu'au bruit des applaudissements, et eux aussi ils se mettaient à applaudir, et avec d'autant plus d'entrain que, pour ne pas se laisser influencer, ils n'avaient rien voulu entendre.

Le lecteur se levait alors, saluait, resaluait, la main sur le cœur, comme un acteur qu'on rappelle sur la scène, et il se hâtait de se mêler au public pour quêter encore çà et là quelques éloges. Il n'exigeait pas de critiques, même justifiées. Les éloges lui suffisaient.

Avec sa verve habituelle, rarement accompagnée d'indulgence, la comtesse de Boigne raconte (1) une de ces séances d'admiration obligatoire à laquelle elle assista et dont le héros fut Chateaubriand.

« Je me rappelle, dit-elle, une lecture des *Abencérages* faite chez Mme de Ségur. M. de Chateaubriand lisait de sa voix la plus touchante et la plus émue, avec cette foi qu'il a pour tout ce qui émane de lui. Il entrait dans les sentiments de ses personnages au point que les larmes tombaient sur le papier; nous avions partagé cette vive impression et j'étais véritablement sous le charme. La lecture finie, on apporta du thé.

(1) *Mémoires de la comtesse de Boigne*. Paris, 1907, t. I, p. 295.

— Monsieur de Chateaubriand, voulez-vous du thé?

— Je vous en redemanderai.

» Aussitôt un écho se répandit dans le salon.

— Ma chère, il veut du thé

— Il va prendre du thé.

— Donnez-lui du thé

— Il demande du thé.

» Et dix dames se mirent en mouvement pour servir l'idole. C'était la première fois que j'assistais à un pareil spectacle, et il me sembla si ridicule que je me promis de n'y jamais jouer de rôle. »

De ces spectacles, ridicules en effet par plus d'un côté mais qui exigeaient tout de même pour s'y plaire un certain sérieux d'esprit, les femmes du Consulat et de l'Empire, il faut le reconnaître, n'en abusèrent pas. La plupart d'entre elles, très peu instruites, entraînées d'ailleurs dans le tourbillon de réceptions et de fêtes qui caractérisent cette époque, préféraient à la littérature et à ces lectures, pendant lesquelles on était obligé de se taire et d'écouter, le bal, le jeu, les exhibitions de toilette, les plaisirs bruyants, les grandes réunions mondaines, où les unes trouvaient des maris et les autres des amants.

X

MODES ET COSTUMES

Au lendemain de Brumaire, la misère presque universelle obligeait la plupart des femmes à restreindre leurs dépenses de toilette, et c'est une habitude que garderont jusqu'aux dernières années de l'Empire les grandes dames du faubourg Saint-Germain, un peu par protestation, un peu par délicatesse de goût, et beaucoup par nécessité.

Les beaux jours revinrent et avec eux le luxe. A la fin de l'année 1800, pour un concert à l'Opéra — le jour de l'explosion de la machine infernale (1) — on commanda à Mme Germon, une des couturières en vogue, pour deux cent mille francs de robes.

(1) Le 3 nivôse an IX (24 décembre 1800).

Napoléon, dès qu'il fut empereur, se montra très favorable à ce débordement de coquetterie, après une période d'obligatoire simplicité. Il tenait à ce que le commerce prospérât et il tenait aussi à avoir une cour brillante et fastueuse. Des femmes de ses dignitaires, de ses hauts fonctionnaires, par lui payés très largement et souvent plus qu'ils ne valaient, il exigeait de riches toilettes. Elles passaient leur temps à s'habiller et à se déshabiller, en tout bien tout honneur, au moins pour quelques-unes. Toilette du matin, toilette d'après-midi, toilette du soir. Le maître les inspectait comme ses grenadiers et sans doute avec autant de plaisir. Si l'une d'elles se montrait trop économe et paraissait trop fréquemment dans le même costume, il lui disait en fronçant le sourcil : « Madame, est-ce que vous n'avez que cette robe-là ?... Ne pouvez-vous pas prier votre mari de vous en acheter une autre ? » Et, bon gré mal gré, il fallait que le mari s'exécutât.

Ce changement continuel de robes et la nécessité de ne pas les porter trop longtemps, développa considérablement le commerce des marchandes à la toilette et permit à la bourgeoisie de se parer, sans le dire trop haut, de la défroque de la cour.

Poussé jusqu'à l'abus, le luxe des diamants

s'ajoutait à tous les autres. La duchesse d'Abrantès, fort coquette et fort dépensière, en avait à une parure en diadème pour 400.000 francs, et ce qui parut scandaleux, ce ne fut pas cette profusion de diamants, mais la forme de la parure elle-même, les princesses de la famille impériale s'étant réservé le diadème, par droit de conquête et par droit de naissance (1).

Si Napoléon voyait avec plaisir les maris se ruiner pour embellir leurs femmes et orner sa cour, il exigeait d'eux qu'ils se ruinàssent patriotiquement.

Les élégants et les mondaines, par esprit d'opposition ou par snobisme, témoignaient d'une prédilection, un peu ridicule et funeste à notre industrie, pour les produits manufacturés venus de l'étranger. Dès 1802, une brochure, peut-être inspirée par le gouvernement (2), signalait et blâmait cette préférence inexplicable accordée « aux goûts, aux usages et aux marchandises des Anglais ». En vain, on essayait d'arrêter à la frontière ces marchandises par des tarifs prohibitifs, elles entraient en contrebande, par suite de cette déplorable anglomanie qui datait de la fin du XVIIIe siècle et

(1) *Archives nationales* IV-1905. Bulletin de police du 19 janvier 1809.

(2) *Observations sur l'Anglomanie.*

dont on n'avait pas encore appris à se corriger. Un étranger, qui voyageait à Paris en 1802, le constate : « Tout le monde, dit-il, a la passion des chevaux, des chiens, des étoffes (1), des voitures venant d'Angleterre ; un élégant serait honteux de se fournir ailleurs (2) ».

L'Empereur s'en indignait et à juste titre. Il écrivait, le 23 novembre 1806, à Junot qui était alors gouverneur de Paris : « Que vos femmes prennent garde que je ne m'aperçoive qu'elles portent des robes d'étoffes anglaises ; *dites cela à madame Junot* ; si les femmes de mes premiers officiers ne donnent pas l'exemple, à qui dois-je le demander ? C'est une grande question. C'est une question de vie et de mort pour la France et l'Angleterre ».

Patriotes ou anglomanes, les femmes obéirent sans trop de peine à l'Empereur, arbitre des élégances, qui daignait s'occuper de leurs atours, et suivirent résolument l'exemple que leur donnait Joséphine (3).

Essayons de fixer année par année cette chose légère et charmante, les caprices de la Mode, mais n'ayons pas la prétention de tout dire. En pareille matière, on n'est jamais complet.

(1) Surtout les mousselines.

(2) Reichardt. *Un Hiver à Paris en* 1802. Paris 1905, p. 270.

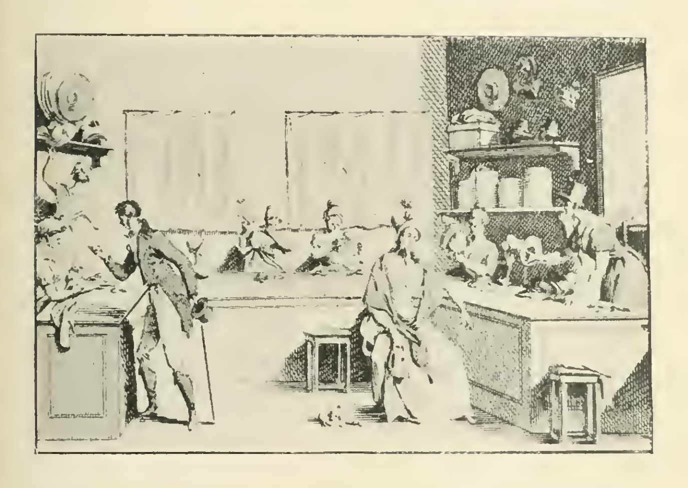
(3) *Mémoires de la duchesse d'Abrantès*, t. IX, p. 287.



L'Élégante surprise à sa toilette.

*
* *

Pendant cet hiver de 1799, qui vit l'écroulement du régime révolutionnaire, le turban



La Marchande de Modes, par Debucourt.

qu'on allait porter pendant tout l'Empire et avec lequel Mme de Staël est représentée dans le célèbre tableau de Gérard, avait fait son apparition, discrète et timide encore. Venait-il d'Égypte, apporté par nos troupes, ou était-il

sorti de quelque tragédie orientale, dans le genre de Zaïre? C'est difficile à préciser.

On l'appela *toque juive, coiffure à la Samarie, coiffure à l'Ionienne.* C'était tantôt un foulard blanc semé de petits dessins et qui cachait toute la chevelure, sauf quelques boucles sur le front et sur les tempes, tantôt un madras enroulé autour du chignon et laissant voir les cheveux ou attaché au sommet du front et enveloppant la nuque. Ce madras ainsi disposé deviendra la coiffure préférée des « ouvrières en chemise » ou autres, et des grisettes.

Le turban s'harmonisait très bien avec les châles-nacarat, gros vert ou jaune soufre.

Sur leurs propres cheveux — car le Consulat remit à la mode les cheveux naturels — les femmes portaient ou le turban ou des chapeaux en velours, où des *bonnets à la Nelson*, créés en 1800, en commémoration de la bataille d'Aboukir, perdue par la France, le 1er août 1798. Ces bonnets formaient une espèce de casque tronqué en haut et muni d'une visière. Dans les journaux, à cause de leur laideur et surtout à cause de leur nom qui rappelait une défaite, à une époque où en fait de victoires on n'avait que l'embarras du choix, ils furent attaqués en vers ou en prose. Un poète s'adressait aux femmes coupables d'avoir adopté un couvre-chef si

peu patriotique, et il leur disait dans son patois :

Pourquoi donner à vos chapeaux
De scandaleuses épithètes ?
Pourquoi nous rappeler nos maux
Et les auteurs de nos défaites
Par vos bonnets à la Nelson ?
C'est trop outrager la nature !
O femme, un cœur sensible et bon,
Voilà ta première parure.

Quoiqu'il soit assez difficile de mettre son cœur sur sa tête, en guise de chapeau, les femmes renoncèrent assez vite aux *bonnets à la Nelson* — qui ne les flattaient pas.

Le *Journal des Dames et des Modes* nous indique par quoi, en 1801, on remplaça ces casques disgracieux : « La coiffure presque générale est le voile sur le devant duquel s'aperçoit une grosse fleur qui appartient à une coiffure en cheveux ou à une touffe en crêpe. Les voiles se portent sur la tête, pendants de côté; fixés par derrière, ils laissent le visage tout à fait découvert ».

A signaler pour la même année une réaction très marquée contre les exagérations des modes du Directoire et plus de réserve chez les fem-

(1) V. *Correspondance des Dames*, an VIII.

mes (1). On le constata à la fête donnée chez Berthier. Il avait suffi d'un changement de régime pour entraîner une épuration des mœurs, qui d'ailleurs ne dura pas. Elle ne dure jamais.

1802 vit paraître et disparaître :

Chez les femmes : les chapeaux de paille jaune *à la Savoyarde*, les chapeaux *à l'Anglaise*, de forme haute et à bords retroussés, les chapeaux *à la Paméla*, en paille avec des bords rabattus, la calotte entourée d'une bande de velours cerise, les couronnes de fleurs *à l'Iphigénie*, demi-diadème de fleurs — de muguet, de roses, de pieds d'alouette, de feuilles de fougère — posé sur un voile, les canezous, à collet bas, garnis de mousseline festonnée ou de dentelles, les robes blanches à manches larges « à la mameluk », les souliers couleur de *terre d'Égypte*, avec des cordons croisés en cothurne sur des bas blancs à jour ;

Chez les hommes : les fracs bleus à boutons d'or, les gilets écarlates bordés d'un liséré d'or, les redingotes d'été « fumée de Londres », mises à la mode par Molé, les larges pantalons bouffants sur l'habit court et étriqué, la cravate volumineuse. La clef de montre devait avoir la

(1) Bonaparte y veillait. « Il fit admonester Mme Tallien, qui avait paradé à l'Opéra en costume de Diane. » de Norvins, *Mémorial*, t. II, p. 250.

forme d'un soufflet et on y plaçait ordinairement le portrait d'une personne chère.

Les femmes portaient en 1803 des turbans de couleur foncée, des coiffures *à la demi-Titus*, *à la Ninon* (diadèmes en feuilles de roses), des toques ou toquets (qui s'attachaient à l'aide d'une mentonnière et portaient sur le devant des petites plumes, dites *follettes*, qui retombaient sur le front,) des coiffures frisées *à la Lantin*, ainsi nommées à cause de leur ressemblance avec celle du Mercure du Vatican, le Lantin. Les capotes avaient une grande vogue. C'étaient des espèces de tuyaux en taffetas gros vert ou jonquille, au fond desquels se cachait la figure. Une caricature du temps, l'*Embarras des Capotes*, nous montre deux dames dans la rue, qui affublées de ces entonnoirs, marchent comme des aveugles et se bousculent, à la grande joie des passants.

Les tuniques étaient en dentelle ou en linon, sans corset, sous des châles de couleur cannelle, les robes de grande parure en mousseline brodée d'or ou d'argent. Au début de l'hiver, qui fut exceptionnellement froid, des redingotes en drap ramoneur, et qui recouvraient les robes de soirée, firent leur apparition aux soirées de Saint-Cloud.

Ce qui caractérisait la toilette des hommes,

avec le gland d'or qui ornait une des cornes de leur chapeau, c'était une profusion de boutons de métal jaune. Ils en mettaient partout, à l'habit, à la culotte, au gilet, et même aux guètres. Les habits étaient très courts, mais en revanche le col de la chemise montait très haut, et la tète y était enveloppée comme un bouquet de fleurs, sans comparaison, dans un cornet de papier.

Les bretelles constituaient alors une nouveauté, un peu ridicule, et dont se moqua plus d'un chansonnier :

En France, depuis quelque temps,
On suit des modes assez belles.
Tout comme des petits enfants,
On nous voit porter des bretelles.
L'inventeur, ma foi, n'est point sot,
Elles nous étaient nécessaires
Il faut espérer que bientôt
Nous irons avec des lisières.

Avant d'entrer dans le détail des modes de 1804, donnons un tableau d'ensemble qui s'applique à toute la période du Consulat (1) :

« On ne met plus de rouge, la pâleur est plus intéressante. On appelle cela *une figure à la Psyché* (d'après le tableau de Gérard). Les dames ne se servent plus que de blanc, et laissent le rouge aux hommes...

» Après le bain, elles emploient le savon des sultanes ou ekmelek, l'essence de rose, l'huile antique, et une certaine eau merveilleuse des demoiselles Mathieu, laquelle a l'heureux privilège de rendre la jeunesse aux vieilles et de donner la beauté aux laides. Chaque partie du monde paie son tribut à la toilette ordinaire des Parisiennes : drap anglais, schalls d'Égypte, souliers d'Irlande, sandales romaines, mousselines des Indes, dentelles de Malines, broderies de Lyon, soieries de Turin. On porte les cheveux *à la Titus*, ou un chignon *à la Nina*, ou un bonnet *au repentir d'Eulalie*.

» Les boucles de cheveux se nomment maintenant *morales*, *religieuses* ou *sentimentales*. Les houppes que l'on porte sur le sommet de la tête s'appellent *tempérament*, ce qui fit dire dernièrement à un plaisant : « Nos femmes ont quitté le sentiment ; elles n'ont plus que du tempérament. »

» Il n'y a que les femmes d'un certain genre qui portent des schalls de casimir et des voiles de dentelles, le reste est abandonné aux *espèces*. La grande parure est très simple, point de fard, point de poudre, les cheveux en désordre, un diadème en brillants, une tunique en dentelle,

(1) Kotzebue, *Souvenirs de Paris, en* 1804, t. I, p. 281.

point de corps, point de parure, et beaucoup de fleurs...

» La fourrure paraît reprendre faveur, même les manchons, ce qui contraste singulièrement avec le reste de l'habillement, qui semble entièrement voué aux zéphyrs (1).

» On ne porte plus de ridicules, ce qui augmente encore l'embarras des femmes, qui ne savent que faire de leurs mouchoirs.

» Une mère demandait dernièrement à sa fille : « Pourquoi souffres-tu que ce gros homme, qui servirait de modèle à un clocher, soit sans cesse sur tes pas ? — Eh ! mais, répartit la fille, il faut bien que je me mouche. » Le monsieur portait son mouchoir...

» L'habillement des hommes consiste dans cinq ou six sacs que l'on appelle *veste* ou *culotte*. Je me rappelle encore le temps où il fallait deux hommes pour entrer dans des culottes ; main-

(1) « Si cela continue, écrit Kotzebue quelques pages plus haut, nos descendants habilleront leurs filles pour rien... Dans un siècle peut-être, on ne sera vêtu que d'une feuille de figuier. » A la même époque, dans une conférence faite à la Société philotechnique, sur le *Costume des Femmes chez les Grecs*, Amaury Duval s'efforçait de prouver « que le costume adopté de nos jours par les Françaises est précisément celui des courtisanes de la Grèce, où les femmes respectables ne se montraient jamais en public la gorge et les bras nus ». (*Décade*, an XII, t. II, pp. 569-590.)



1. Bonnets de Lingères 2. Fichu à Collet en Rotonde. 3. Coëffure à Peau de Chair 4. Diadème d'Epis. 5. Chapeau de Paille à bourelet 6. Chapeau de Taffetas et Paille 7. Cornette à pointes sous un Chapeau de Paille

tenant on pourrait facilement mettre deux jambes de chaque côté.

» On ne porte plus guère de pantalons, et les redingotes à plusieurs collets sont abandonnées aux domestiques.

» Le dernier négligé dans lequel les élégants paraissent au spectacle, consiste en un chapeau à grands bords, en culotte de velours ou de panne, comme en portaient autrefois les montagnards et les chaudronniers ; en bottes à la Souvarow, avec des revers jaunes ; un habit bien serré, pour mieux dessiner la taille, et des gilets à volonté. Ainsi l'un est en paillasse, l'autre en fiacre, celui-ci en postillon, celui-là en jockey, et, pour me servir de l'expression de Schlégel, chacun de ces messieurs se trouve en lui-même. »

A ces élégants du Consulat, la mode avait imposé, en 1802, de mettre des lunettes, même avec une vue excellente, et elle les obligea, en 1804, de ne se promener qu'avec un livre à la main (1).

La moustache était très rare, même chez les officiers. On la jugeait ridicule et choquante. Elle exposait à une sorte de déshonneur ou tout au moins de disqualification. « Vers 1801, des

(1) Kotzebue, *Souvenirs de Paris en* 1804, t. I, p. 286.

adolescents crurent pourtant se donner un air martial en laissant pousser la moustache et les journaux s'en émurent (1). »

Après le 19 brumaire, et peut-être en manière de protestation contre le régime qui venait de disparaître, quelques écervelés avaient eu l'idée de rétablir pour les hommes les cheveux poudrés, mais Bonaparte se montra peu favorable à ce projet, et la poudre ne conserva à cette époque que de rares fidèles, parmi lesquels le ministre des finances, Gaudin.

Sur cette période du Consulat, qu'elle a bien connue, la duchesse d'Abrantès précise certains détails qui compléteront ce que nous avons dit et qui se rapportent plus spécialement aux prix très élevés que coûtaient ces toilettes féminines (2).

« Les femmes les plus attentives à suivre la mode portaient une longue jupe de percale des Indes d'une extrême finesse, ayant une demi-queue et brodée tout autour. Les dessins les plus employés par Mlle Lolive (3) étaient des guirlandes de pampres, de chêne, de jasmins, de capucines, etc. Le corsage de cette jupe était

(1) Aulard, *Paris sous le Consulat*,, t. II, p. 422.
(2) *Histoire des Salons de Paris*, t. III, p. 30.
(3) Lingère très réputée. V. plus loin.

détaché ; il était fait en manière de *spencer* : cela s'appelait un *canezou*. Mais celui-là était à manches *amadices* et montant au col ; le tour et le bout des manches étaient également brodés. Le col avait pour garniture ordinairement du point à l'aiguille ou de très belles malines... Sur la tête, on avait une toque de velours noir, avec deux plumes blanches ; sur les épaules, un très beau châle de cachemire de couleur tranchante. Quelquefois, on attachait un beau voile de point d'Angleterre, rejeté sur le côté, à la toque de velours noir, et la toilette était alors aussi élégante que possible, et ne pouvait être imitée par votre femme de chambre ; d'autant que la femme ainsi habillée portait au cou, suspendue par une longue chaîne du Mexique, une de ces montres de Leroy, que toutes les mariées, dans une grande position, trouvaient toujours dans leur corbeille ; on avait donc ainsi une toilette toute simple, et qui pourtant, avec la robe, le cachemire, la toque et la montre, se montait encore à une somme très élevée... (1) »

Au début de l'année 1804, les femmes sont

(1) « Une toilette comme je viens de la décrire pouvait revenir à 6 ou 8.000 francs. Un beau cachemire coûtait au moins 1.500 à 2.000 francs. Ces canezous très brodés, 4 ou 500 francs, en raison de la dentelle qui était autour du col, et presque toujours en malines, valenciennes, et souvent en

coiffées *à la grecque*. Elles arborent dans les bals des tuniques de crêpe noir sur des jupes de satin blanc garnies de feuilles de laurier.

Au mois de mars, un chapeau de feutre noir ou gris, une longue douillette de soie brune, un châle de drap, des souliers ronds *à l'Iphigénie*, c'est le costume d'une bourgeoise à la promenade. Un chapeau de velours noir ou de paille blanche, avec une guirlande de roses, une redingote de drap noisette, qui dessine la taille, un châle de cachemire, c'est le costume d'une petite maîtresse, en négligé du matin. Un réseau d'or comme coiffure, ou un chapeau de velours noir et de satin blanc, une robe de mousseline brodée et un bouquet sur le côté, c'est le costume de grande parure (1).

Quelques mois plus tard, au début de l'été, les chapeaux, le matin, sont « grands comme des parapluies » et le soir réduits à leur plus simple expression. Le teint varie également d'après les heures de la journée. Les femmes doivent être roses le matin (à l'aide d'une légère couche de rouge) et très pâles le soir.

point d'Angleterre. Le voile, 1.000 francs et souvent bien au delà, lorsqu'il était dans une corbeille de mariage. La montre 2.000 francs. La toque 200 francs, etc. On voit que la chose allait vite. » (*Note de la duchesse d'Abrantès.*

(1) *Journal de Paris*, numéro du 12 mars 1804.

L'hiver venu, tout se fait à l'orientale, et les turbans en étoffes turques ou en mousseline pailletée d'or, et les robes ouvertes par devant sur des jupes de mousseline, et les corsages qui laissent voir les bras, les épaules et la poitrine (1).

Un violent ouragan ayant sévi à Paris, le 23 décembre 1803, les élégants en profitent pour se coiffer, en 1804, *en coup de vent* ou, les plus discrets, *en demi coup de vent.*

Ils ont des habits de couleur *Marengo* et des culottes *Olivier*, des jabots à gros plis empesés, et des chapeaux à trois cornes. Ils ne vont plus dîner en bottes et pendant le jour ne peuvent porter — car c'est la tenue qui convient aux cercles et aux bals — ni souliers à boucles ni chapeaux à cornes.

Ils dansent le mouchoir à la main, et même à cheval ils suivent la mode.

« Un jeune homme qui monte élégamment à cheval, doit avoir aujourd'hui les pieds en dehors, comme s'il faisait un *chassé*, et faire un mouvement d'épaules, comme s'il allait battre un *entrechat*. Il serait d'ailleurs de mauvaise grâce qu'il y eut à la selle de son cheval, ou des fourreaux pour les pistolets, ou des cour-

(1) *Mémoires de Mme de Rémusat*. Paris, 1880, t. II, p. 83.

roies pour le manteau. C'est au jockey, qui se tient dix pas derrière lui, qu'il convient de porter les pistolets et le manteau, quelque menaçants que soient le temps, les *gentlemen* et les rendez-vous (1). »

Ces mêmes jeunes gens, en 1805, remplaceront leur énorme cravate par de minces rubans, et les habits de couleurs claires par des redingotes en drap ramoneur. Ils endosseront des gilets jaunes et verts ou rouges et noirs. Ils ramèneront sur le front leurs cheveux frisés en tirebouchons, mais ils resteront aussi niais et aussi stupides, et le vieux Geoffroy, peu habitué à ménager ses termes, les traitera rudement dans un feuilleton du *Journal des Débats*, le 21 juin 1805. « Un fat d'aujourd'hui, dira ce critique brutal, et un fat de la cour de Louis XV ne se ressemblent point. Un courtisan de Louis XV prendrait un agréable d'aujourd'hui pour un palefrenier ou pour un moine en bonne fortune ; un agréable d'aujourd'hui prendrait le courtisan de Louis XV pour une poupée. »

Pour plaire à ces palefreniers, sur lesquels elles n'avaient pas la même opinion que Geoffroy et dont l'audace, à certaines heures, leur semblait très excusable et même assez commode,

(1) *Journal de Paris*, numéro du 12 mars 1804

les femmes, en 1805, s'ornaient de capotes de crêpe, de chapeaux surmontés d'un demi-fichu en marmotte, de douillettes grises en soie ou de rotondes de velours noir bordées de peluches en soie rose. Elles hésitaient entre les deux couleurs en vogue, le rose et l'hortensia, mais toutes, jeunes ou vieilles, à leurs oreilles — où elles avaient porté, en 1803 des poires, et en 1804 des groseilles — elles suspendaient des cerises de corail.

En 1806, la simplicité reprend ses droits et les chapeaux *à la Glaneuse*, de forme rustique, s'enjolivent de touffes d'épis ou de fleurs des champs.

En 1807, les énormes capotes alternent avec des chapeaux minuscules. Un couplet de comédie (1) caractérise les modes de l'année. L'héroïne de la pièce chante :

> J'avais pris mon petit chapeau,
> Ma robe de crêpe amarante
> Mon châle et mes souliers ponceau ;
> Ma toilette était ravissante.

Le docteur Gall, dont la vogue est très grande en 1808, donne son nom à une toque, pendant l'été, et la percale est l'étoffe à la mode, étoffe

(1) *L'Auberge de Bagnères*, opéra-comique en 3 actes, paroles de Jalabert, musique de Catel, représenté au théâtre Feydeau, le 23 avril 1807.



Le désagrément des Capotes ou le Baiser impossible.

Musée Carnavalet

qui paraît un peu légère et un peu sans façon à un jeune journaliste, Guizot. Il écrit, le 3 juin, dans le *Publiciste* : « Je vois partout les femmes vêtues de blanc, avec des robes que j'entends appeler de perkale (*sic*) et que j'ai grand'peine à distinguer du négligé le plus négligé, dans lequel une femme puisse être même auprès de son mari ; je demande pardon de mon ignorance, mais ne serait-il pas possible de donner à ces robes une forme qui ressemblât un peu plus à une robe et un peu moins à autre chose (1) ».

L'année de 1810 que le mariage de Napoléon avec Marie-Louise remplira de réceptions et de fêtes, est particulièrement importante au point de vue des modes. C'est l'apogée du règne et c'est aussi l'apogée du luxe.

La coiffure à la Titus, avec une de ses variétés, la coiffure pyramidale, inventée par le perruquier-littérateur Palette (2), continue à être

(1) *Le Publiciste* ou *Nouvelles politiques, nationales et étrangères*, commença à paraître le 15 novembre 1792. Dirigé au début par Suard, il eut pour principaux collaborateurs : Dupont de Nemours, Barante, Lacretelle le jeune, l'abbé Morellet et Guizot. Son dernier numéro est du 1er novembre 1810.

(2) « M. Palette, perruquier littérateur, vient d'inventer une coiffure qui supplée les cache-folies, et que l'on nomme *Coiffure pyramidale*. Elle se compose de nattes lisses, entrelacées, et des cheveux de sept à huit pouces de long suffisent. » *Mercure de France*, numéro du 28 juillet 1810.

adoptée par la plupart des femmes, en attendant que la coiffure *à la chinoise* — les cheveux tirés en arrière et tordus sur le sommet de la tête — la détrône. « Combien, écrit Palette, ont le front large et les tempes trop découvertes ! La titus couvre ces défauts. Combien d'autres encore n'ont ni les traits fins et réguliers, ni certains jeux de physionomie que la titus donne à celles qui en sont dépourvues. Combien de personnes enfin ont le malheur d'être nées avec des traits défectueux ou ravagés par la petite vérole, qui deviennent très supportables par la titus ; pour beaucoup elle arrête le temps et fait croire qu'il s'est trompé. »

Sur ces coiffures, qui ont de si précieux avantages, les femmes portent de longs bonnets polonais, des toques polonaises, des chapeaux en cachemire, des capotes mousseline (1). Les robes d'été sont en percale, ou en toile perse de couleur brune, les fichus-guimpes en tricot de Berlin avec des fraises de gaze-linon. Ajoutez des souliers noirs et des bas de coton unis. Le châle de cachemire, quand il ne peut plus

(1) Dans la première quinzaine de juillet, deux dames se montrèrent sur le boulevard des Italiens, avec des guêtres grises sur des bas couleur de chair, et des robes soutenues par des bretelles et qui dessinaient exactement leurs formes. Cette tentative n'eut d'autre résultat que quelques articles railleurs dans les journaux.

servir comme châle, devient au besoin, avec quelques coups de ciseaux, une robe ou un canezou pour madame, un gilet ou un cordon de montre pour monsieur. L'odeur la plus distinguée est l'essence de vanille, la pommade à la mode l'*Eau de Ninon*, le meilleur rouge le *Serkis* (1). Quelque bien vêtue et bien parfumée que soit une femme, elle doit se garder de paraître sur une promenade avec un sac à ouvrage ou une ombrelle.

Les hommes portèrent cette année des chapeaux *à la magicienne*, des chapeaux en *bateau* ou en *barque*, des cravates *à l'artiste*, des pantalons *à l'américaine*, et des gilets *à la matelote*, gilets de coton croisés et rayés transversalement de rouge, de vert tendre et de jaune nankin. Leurs habits furent successivement de couleur

(1) « Mlle Chaumeton compose un *Rouge végétal et serkis*, qui mérite d'être annoncé avec éloge. Il a été admis à l'exposition des produits des arts en 1806, d'après l'examen d'une commission qui en avait reconnu et constaté la supériorité. Le *serkis* qui en est la base lui communique une qualité balsamique, et le rend particulièrement favorable à la peau.

» Mlle Chaumeton fait aussi une pommade qui garantit du hâle, et corrige les imperfections de la peau. Enfin, elle débite une autre pommade qui est un remède pour guérir sur-le-champ les brûlures.

» Sa demeure est toujours rue Cérutti (plus tard, rue d'Artois, aujourd'hui rue Laffitte), numéro 8, à Paris, près du boulevard des Italiens. » Réclame publiée dans le *Mercure de France*, numéro du 7 juillet 1810.

crottin ou de couleur *douteuse*, entre le vert myrte et le vert laurier. Ce costume quand il sortait de chez le bon faiseur, caractérisait le petit maître de 1810, mais à condition de le compléter par un cachet en sardoine, sur lequel était gravé *un diable qui emporte l'amour* (1).

La couleur crottin, reparut en 1811, pour les habits et les culottes, avec les spencers et les carricks, les chapeaux *à la Robinson*, les pantalons de tricot et les bottes *à la hussarde*, tandis que les femmes vêtues de robes de cachemire l'été, de vitchouras à capuchon l'hiver, coiffées *à la Sabine*, *à la Plotine*, ou *à la Cléopâtre*, arboraient tour à tour des casques très compliqués ou des bonnets *à la comète*.

Une comète, à laquelle les Parisiens attachèrent plus d'importance qu'elle n'en méritait, avait baptisé ces bonnets de 1811, ceux de 1812, durent leur nom aux expériences de l'aéronaute Deghen.

La mode ne laissait jamais échapper une occasion de s'accrocher à l'actualité. Le 15 septembre 1812 on avait joué à l'Opéra, avec un grand succès, un opéra de Baour Lourmian, musique de Pertuis : *Jérusalem délivrée*. L'année suivante

(1) *Mercure de France*, numéro du 11 août 1810. Quelques jeunes gens essayèrent cette année, mais sans aucun succès, de remettre à la mode les lunettes.

le casque *à la Clorinde* fut imité de celui que portait Mme Branchu dans cet opéra. Le casque *à la Minerve* s'en rapprochait un peu par la forme et les dimensions, et en général les chapeaux de 1813, *à la Jokey*, etc., comme ceux de 1814, *à la Prussienne*, *à la Russe*, présentèrent l'aspect de shakos. D'ailleurs le culte de l'antiquité continuait à sévir. Les tuniques en 1813, étaient *à la Vénus*, les fichus *à l'Iris*, et les sandales *à la Psyché*. Cette même année, les hommes endossaient des redingotes de casimir taillées en pointe et que remplacèrent, en 1814, des redingotes de ratine à collet et parements d'astrakan.

Et comme la mode est une chose qui recommence toujours, on vit, sur la tête des femmes de 1815, décoré par les modistes du nom de chapeau *à la Van Dyck* (1), le chapeau à bords larges et à grande plume, qu'avait porté pendant la Fronde Mlle de Montpensier.

Ce chapeau à la Van Dyck n'a l'air de rien et il marque une nouvelle époque.

(1) Il s'accompagnait d'une redingote de velours ou d'un vitchoura garni de petit-gris (modes d'hiver). Les femmes portèrent aussi, la même année, des chapeaux *à l'anglaise* et des chapeaux de velours épinglé (petites capotes entourées de plumes).

APPENDICE

LES FOURNISSEURS A LA MODE

MODISTES, LINGÈRES, COUTURIERS ET COUTURIÈRES

Leroy, rue Mandar, 12. — Il n'était d'abord que marchand de modes. Il s'associa au moment du sacre à la célèbre couturière, Mme Raimbaud. C'est de leur magasin que sortirent les vêtements que porta Joseph Bonaparte pendant la cérémonie du sacre.

Leroy avait une fille naturelle reconnue, Adèle Bonneau, à qui il avait fait donner une très bonne éducation dans une des meilleures pensions du temps, chez Mlle Lorphelier. C'était une jolie brune qui dansait à ravir, chantait en italien aussi bien qu'en français, et parlait trois langues. Il la maria à Henri Lucas, fils de l'agent comptable de l'Institut, conservateur du Jardin des Plantes (1).

Le mariage eut lieu à l'hôtel Boutin. Leroy qui se prenait pour un personnage très important,

(1) Ce Lucas, conservateur du Jardin des Plantes, était un fils naturel de Buffon.

avait demandé à Joséphine de lui prêter pour ce jour-là une de ses voitures armoriées. Joséphine qui ne savait rien refuser à personne, avait donné son consentement, mais son premier écuyer, M. d'Harville crut devoir en référer à l'Empereur.

— Ah ça! dit celui-ci, est-ce que Leroy se f... de moi! Qu'il aille en fiacre, si cela lui plaît; mais je n'entends pas qu'on promène ses demoiselles de boutique dans mes voitures.

Et Leroy, à son grand regret, au lieu d'une voiture armoriée, se contenta d'un fiacre (1).

Mlles Lolive et de Beuvry. — Mlle Lolive que la duchesse d'Abrantès, vers 1802, appelait « la lingère par excellence (2) » était la lingère de Joséphine sous le Consulat.

Minette. — « Mlles Lolive et de Beuvry étaient à cette époque (sous le Consulat) les lingères les plus renommées; elles furent ensuite lingères de la cour; mais elles étaient déjà un peu vieilles et avaient été lingères de nos mères. Plus tard (sous l'Empire) ce fut Minette qui prit leur place dans la mode pour être lingère des jeunes femmes. Elle faisait des choses char-

(1) *Les Petits Appartements des Tuileries, de Saint-Cloud et de la Malmaison* (par Marco de Saint-Hilaire). Paris, 1831, t. II, p. 32.

mantes, unissant le goût le plus recherché au plus grand luxe. C'est chez elle que j'ai vu une robe de percale, et par conséquent du matin, du prix de 2,500 francs (1). »

Mme GERMONT. — Couturière de Joséphine. Elle occupait en 1802, le premier étage d'une maison de la rue Sainte-Anne (nº 14), au coin de la rue Clos-Georgeot. Dans la même maison habitait à cette époque Mlle Georges, qui venait de débuter au Théâtre Français.

Mlle COUTANT. — Dont les corsets « ne sont pas seulement faits dans l'intention de serrer la taille et de la maintenir, mais sont encore coupés de manière à faire valoir *les plus petites choses* (2).

Mme DESPÉAUX, marchande de modes, rue de Grammont, 11. — Elle devait en partie sa réputation à une de ses ouvrières, Mlle Annette, qui excellait dans l'art de poser les plumes. » « Après de plus amples informations sur cette jeune personne, nous avons appris que Mlle Annette joignait à ce talent une jolie figure (3). » Mme Despéaux était supérieure à Leroy pour les bonnets.

Mlle SANDOZ, modiste, boulevard Italien. —

(1) Duchesse D'ABRANTÈS, *Histoire des Salons de Paris*. Paris, Ed. GARNIER, t. III, p. 30.

(2) *Almanach des Modes* (publié le 1er janvier 1814).

(3) *Id.*

Mme LEBOUR, modiste, Palais du Tribunat, galerie de bois. — HERBEAUT, manteaux de cour. — LABOULÉE, corbeilles de mariage et de baptême. — Mme LASNIER, modiste. — Mlle LOUVET, modiste. — Mlle NOEL, lingère. — Mme Vve TOULET, fourreur. — Mlle FOURNET, brodeuse. — PICOT, brodeur de l'Empereur et de l'Impératrice, rue Saint-Thomas-du-Louvre. — PANIER, bonnetier. — GOBERT, passementier. — ÉTIENNE, ceinturier. — Mme COLLIAU, dentelles.

MARCHANDS DE DRAP

LE PETIT POUCET.

LE CHAPEAU ROUGE.

LES DEUX ÉLÉPHANTS.

AU JOCRISSE, rue de la Loi (1), 1268. « Entre le passage du café de Foi et la rue Neuve-des-Petits-Champs, au premier. On vient de recevoir une quantité considérable de drap d'ELBEUF, superfin que l'on vendra 20 fr., les bleus teintés en laine pour manteaux 22 fr., d'autres en bonne qualité, 12 à 16 fr., de vrais draps de Louviers à 24 et 28 fr., d'autres en laine de Vigogne, tout ce qu'il y a de plus beau, 36 à 40 fr. (On offre la confrontation de ces draps avec ceux qui se vendent partout 50 et 54 fr.) Draps noirs

(1) Rue de Richelieu.

de Paignon, 28, 36 et 40; Flanelle de santé plus belles que l'anglaise, 5 et 6 fr., des Redingotes toutes teintes en bon drap d'Elbeuf, 32 à 36 fr.; d'autres en drap fin, 42 et 45 francs. (1) »

Lenormand, rue Saint-Honoré. — Le Page, rue Vivienne. — Verpuis, rue de la Loi. — Pourcet, marchand de soieries. — Damas Descombes, fabricant de châles.

TAILLEURS

Chevalier. — Tailleur de l'Empereur. Il fit à Roustan, pour le sacre, un costume dont le prix était de 5.800 francs; la broderie seule du drap rouge coûta 4.000 francs.

Lejeune. — Tailleur de l'Empereur après Chevalier.

Sandoz, rue de Seine.

Catel. — Henry.

GANTIERS

Walker.

BOTTIERS

Jacques, rue Montmartre. — Bottier de l'Empereur.

Asthley. — Bottes russes.

Doche. — Bottes à revers.

(1) Réclame publiée dans le *Journal de Paris*, numéro du 12 mars 1804.

Sakoski. — Bottes à l'écuyère.

Kiggen. — Bottes militaires.

COIFFEURS ET PARFUMEURS

Armand. — Coiffeur pour hommes.

Tellier-Constant. — Coiffeur de l'Empereur.

Plaisir.

Majesté.

Jasmin.

Michalon. — Le premier qui exposa des coiffures sur des têtes de cire.

Joly. — Coiffeur pour dames. « M. Joly est un *artiste en cheveux* et le plus fameux qui existe. Il arrive dans son équipage, entre en sautillant, salue à peine et semble un peu ôter son chapeau, simplement parce qu'il a très chaud. Il s'approche de la glace, arrange son frac, ses culottes de peau et ses bottes ; alors il baise la main de la dame, se fait apporter un carton, en tire toutes sortes de marchandises en cheveux qu'il nomme sentiments, souvenirs, etc., les attache négligemment à la tète de la dame (tout cela n'est que l'affaire d'une minute) puis il disparaît (1). »

Croizat. — Qu'on surnomma « le Napoléon de la coiffure ».

(1) Kotzebue, *Souvenirs de Paris en* 1804, t. II, p. 339.

Gervais Chardin. — « Parfumeur de Leurs Majestés Impériales et Royales. »

Tessier. — Parfumeur, à *La Cloche d'Or.*

FLEURS NATURELLES ET ARTIFICIELLES

Mme Bernard. — Bouquetière de l'Opéra, bouquetière de l'Empereur et de l'Impératrice.

Duplan. — Marchand de fleurs artificielles.

CHAPELIERS

Poupart. — « Chapelier, costumier et passementier de l'Empereur et des princes. »

ORFÈVRES, BIJOUTIERS, JOAILLIERS, etc.

Biennais. — Orfèvre de l'Empereur, à l'enseigne du *Singe violet.*

Dany. — Orfèvre, successeur de Fortin et Baldué.

Auguste. — Orfèvre.

Foncier et Marguerite, rue Saint-Honoré. — « Joailliers de la couronne et de Leurs Majestés Impériales (1) ».

Nitot et fils. — Joailliers (boucles d'oreille).

(1) « Foncier avait beaucoup de goût, mais il était horriblement cher ». Duchesse d'Abrantès, *Histoire des Salons de Paris*, t. III, p. 421.

Simon. — Graveur en pierres fines, au Palais du Tribunat.

Pitaux. — Joaillier (il avait pour spécialité les diadèmes et aigrettes).

Mellerio. — Bagues hiéroglyphiques et lithologiques.

PAPETIERS

Coiffier, rue du Coq-Saint-Honoré, dans le magasin qu'occupa plus tard Giroux. Coiffier était le père de Mlle Mezerai.

COUTELIERS

Grangeret, rue des Saints-Pères, 45.

OPTICIENS

Lerebours, place du Pont-Neuf. — Opticien de l'Empereur.

Chevalier. — « Ingénieur opticien de S. M. le Roi de Westphalie. »

ÉBÉNISTES

Jacob frères, rue Meslée.

Antoine Rascalon, faubourg Saint-Denis.

Burette, rue Chapon.

J.-B. Boulard.

FONDEURS, CISELEURS, DOREURS

Ravrio, rue de la Loi.

Thomire.

HORLOGERS

Lepaute oncle et neveu, rue Saint-Thomas du-Louvre. — Horlogers de l'Empereur.

Mugnier. — Horloger de l'Empereur.

Bailly, rue de Richelieu.

FACTEURS

Erard frères.

CAROSSIERS ET SELLIERS

Devaux, faubourg Poissonnière. — Carrossier.

Braidy, rue de l'Arcade, 4. — Carrossier.

Cauyette et Gœtting, rue des Martyrs, 9. — Carrossiers.

Rasp, rue de Verneuil. — Carrossier.

Leduc, rue du Bac, 28. — Carrossier.

Vosgien, rue Neuve-Saint-Augustin. — Carrossier.

Boutin, rue Saint-Dominique. — Sellier.

Chibourg, rue Neuve-Saint-Augustin, 49. — Sellier et bourrelier.

RELIEURS

François Bozerian, rue de Tournon, 31 bis.

Bradel aîné, rue du Foin-Saint-Jacques.

Meslant, rue de Grenelle.

Simier, rue des Bons-Enfants, 46. — Relieur de l'Impératrice.

PEINTRES EN MINIATURE

Aubry. — Augustin. — Antissier. — Barraband. — Berjon. — Berny d'Ouville. — Barrois. — Bertrand. — Boichard. — Boileau. — Mlle Fanny Charin. — Chasselat. — Chatillon. —Cior. — Cless. — Cossard. — Delacazette. — Delacluze. — Drolling. — Madeleine Doucet. — Juring. — Dubois. — François Dumont. — Jean Guérin. — Jean-François Kollier. — Isabey. — Jacques. — Robert Lefebvre. — Leguay. — Maignen. — Louis-Gabriel Moreau. — Muneret. — Musson (le mystificateur). — Nitot. — Périn. — Quaglia. — Daniel Saint. — Sauvage. — Soiron. — Swebach. — Van Dael. — Van Spaendonck.

CUISINIERS

Prévot.

PATISSIERS

Cauchois.
Leblanc.
Lesage.
Van Rosinall.

CONFISEURS

Berthellemot.
Hemart. — (Pains d'épice et massepains.)
Rouget. — (Confitures.)

Janvel. — (Gelées.)

Benard. — Georges-Oudart.

LIQUORISTES ET LIMONADIERS

Mazurier, à l'entrée des Champs-Élysées.

Tailleur.

Lemoine.

VINAIGRIER

Maille (1).

(1) Je me suis beaucoup servi pour cet appendice de l'excellent ouvrage de M. Maze-Sencier, *Les Fournisseurs de Napoléon Ier et des deux Impératrices*. Paris, 1893.



XI

PLAISIRS MONDAINS. — BALS ET RÉCEPTIONS LA DANSOMANIE

Représentons-nous une de ces mondaines, haut ceinturées, et qui, avec leur taille qui remonte jusque sous les bras, paraissent grandes et élancées.

Elle rappelle ces déesses de la Raison qu'on promenait dans Paris pendant les fêtes de la Révolution.

C'est une forte femme, aux puissantes mamelles.

et même, à vrai dire, avec son teint fortement coloré, sa coiffure à la Titus, ses mains dont le rouge résiste à toutes les pâtes des Sultanes, et ses pieds qui pèsent lourdement sur le sol, elle a un peu l'air d'une virago.

Fille de quelque sous-fournisseur, de quel-

que voleur subalterne, elle a été épousée pour son argent par un fonctionnaire important mais peu scrupuleux, ou par un officier perdu de dettes. On devine aussitôt qu'on la voit que la hauteur de ses prétentions ne supplée que très insuffisamment à la bassesse de ses origines. Elle ne sait ni parler ni marcher. Elle n'a ni la délicatesse d'esprit, ni cette légèreté et cette grâce dans les moindres gestes, qu'on trouvait chez presque toutes les grandes dames du XVIIIe siècle. Elle a des laquais dans son antichambre mais elle en avait eu dans sa famille.

Elle s'avance dans un salon comme un soldat qui va monter à l'assaut d'une redoute. Du reste, même chez les femmes, dans ce pays qui est devenu une caserne, les habitudes militaires, ou du moins quelques-unes, prédominent. La mondaine que nous prenons pour type affecte la rudesse de langage. Elle commande à ses domestiques comme un vieil officier de la garde à son ordonnance. Elle se permet de temps en temps un juron, choisi parmi les plus inoffensifs. Elle ne fume pas la pipe mais elle aime assez à boire sec. Quant à ses amours elle les mène à la hussarde.

Qu'elle ait épousé un militaire ou un civil, un conseiller d'État ou un colonel, elle ne né-

gligera rien pour aider à son avancement — et c'est en cela surtout que les Parisiennes de tous les temps se ressemblent. C'est une solliciteuse acharnée, infatigable, qu'aucun obstacle ne rebute, qu'aucun échec ne décourage. Solliciteuse, elle l'est par instinct, par goût, par ambition, pour humilier ses rivales, mais surtout par l'amour de l'argent. L'argent lui procure ce décor de luxe dont elle ne saurait se passer. Pour en avoir davantage elle exigerait de son mari les pires bassesses, s'il n'y était déjà naturellement disposé.

Sa vie est toute extérieure. Elle va à la promenade, seule, à pied, suivie de deux domestiques blancs et d'un jeune nègre vêtu d'un costume bizarre (1). Elle assiste à toutes les fêtes de cour où elle a pu être invitée. Elle passe la plus grande partie de ses journées à visiter des amies qu'elle n'aime pas. Elle n'est pas de ces femmes du monde qui ont besoin de rester chez elles, non pour s'y occuper de leurs enfants ou de leur mari, mais pour y tenir un tripot de famille, et qui, afin d'exciter la générosité des joueurs, font entendre de temps en temps l'avertissement traditionnel : *Messieurs, au chandelier*! (2) Nous l'avons suppo-

(1) Consulat.
(2) Kotzebue, *Souvenirs de Paris en* 1804, t. II, p. 317.

sée riche et par conséquent libre de choisir ses vices.

Elle n'a qu'un but : s'amuser. Toutes les occasions qui se présentent, elle les saisit avec empressement. C'est pour elle et les femmes qui lui ressemblent qu'on a recommencé à fêter, le 1er janvier 1803, le jour de l'an, supprimé comme anticivique, que le carnaval a repris son ancienne importance (1), et que la promenade du bœuf gras, en 1805, a été rétablie. C'est pour elle et ses pareilles, pour distraire leurs petites âmes de fillettes, autant que pour faire aller le commerce, qu'on multiplie les fêtes, publiques ou privées (2).

Réceptions chez Cambacérès où on s'ennuie

(1) Le Carnaval de 1808 se distingua par son extrême gaîté : « Il y eut à Paris toutes sortes de mascarades. Les plus amusantes étaient celles où l'on mit en jeu le système que professait alors le fameux docteur Gall ; je vis passer sur la place du Carrousel une troupe composée de pierrots, d'arlequins, de poissardes, etc., tous se tâtant le crâne et faisant mille singeries : un paillasse portait plusieurs crânes de carton, de différentes grosseurs et peints en bleu, rouge, vert, avec ces inscriptions : *crâne d'un voleur*, *crâne d'un assassin*, *crâne d'un banqueroutier*, etc. Un masque représentant le docteur Gall était à cheval sur un âne, la tête tournée du côté de la queue de l'animal et recevant des têtes à perruques couronnées de chiendent, de la main d'une mère gigogne qui suivait, montée aussi sur un âne. » *Mémoires de Constant*, t. IV, p. 18.

(2) V. *Appendice.*

considérablement (1) mais où la meilleure société afflue, pour pouvoir dire qu'elle y est allée, Après avoir eu toutes les peines du monde à pénétrer dans l'hôtel, tant la multitude de carrosses en obstrue l'entrée, les invités s'empilent dans les salons, les femmes assises sur trois rangs, les hommes derrière et debout.

L'archichancelier, bouffi, empesé, gonflé comme un dindon qui fait la roue, se promène, couvert de croix et de diamants, dans les vastes salles, passe la revue des toilettes, laisse tomber çà et là quelques mots accueillis avec les marques du plus profond respect. Aussitôt qu'on a été vu de lui on n'a plus qu'à partir (2).

Réceptions chez Talleyrand, où les jolies

(1) « Je n'ai jamais vu une fête gaie chez l'archichancelier, même un bal masqué. » *Mémoires de la duchesse d'Abrantès*, t. VII, p. 373. Le général Lejeune dit le contraire : V. *En Prison et en Guerre*. Paris, 1895, p. 42.

(2) Ces réceptions étaient précédées, pour quelques favorisés, d'un grand dîner, et quelquefois suivies d'un bal, d'un concert ou d'une représentation théâtrale. On y joua, le 23 juin 1810, un petit à-propos de Pain, *le Manuscrit déchiré*, dans lequel un des personnages adressait ces vers à Cambacérès :

> Ami du plus grand des vainqueurs,
> Lumière du siècle où nous sommes,
> Votre nom vivra dans les cœurs
> Et dans la mémoire des hommes.

Quelque démesuré que fût l'éloge, l'archichancelier le buvait comme du petit lait.

femmes abondent et où viennent beaucoup d'étrangers ;

Réceptions chez Maret que la femme de ce haut dignitaire, à la fois pleine de morgue et très timide, contribue à rendre peu agréables ;

Fêtes du mariage de Stéphanie de Beauharnais avec le grand duc de Bade, le 20 avril 1806 ;

Fêtes données par le grand duc et la grande duchesse de Berg au roi et à la reine de Westphalie, le 21 août 1807.

Ministres, dignitaires, hauts fonctionnaires, ambassadeurs, tous ceux qui occupent une situation en vue sont obligés de recevoir beaucoup, d'ouvrir largement leurs salons, et de dépenser pour cela une notable partie de leur traitement.

Une de ces fêtes, comme on sait, fut tragique, celle que donna, le 1er juillet 1810, à l'occasion du mariage de Napoléon avec Marie-Louise, le prince de Schwarzenberg. Sur cette catastrophe les *Mémoires* de Stanislas de Girardin (1) contiennent quelques détails peu connus :

« J'étais indisposé, dit Stanislas de Girardin, j'allai passer la soirée chez Mme Dupuis, au lieu de me rendre à la fête donnée par le prince de Schwarzenberg. Le temps était chaud et

(1) T. II, p. 397.

orageux; toutes les fenêtres étaient ouvertes, on ne voyait que fusées volantes, on n'entendait que détonations de feux d'artifices. C'étaient ceux de Tivoli et du prince de Schwarzenberg. A onze heures et demie, quelqu'un dit: « Voici encore un feu d'artifice d'un genre absolument nouveau; il ne fait pas de bruit, mais il est très brillant. » Ce feu d'un nouveau genre était un incendie qui venait d'éclater chez l'ambassadeur d'Autriche, rue de Provence (1). Les personnes réunies chez Mme Dupuis avaient chacune chez l'ambassadeur un parent ou un ami; l'inquiétude s'empara donc sur-le-champ de tous les esprits. Pour les calmer, j'allais moi-même savoir des nouvelles. Je m'approchais du théâtre de l'incendie, et je vis sur les boulevards et dans la rue du Mont-Blanc beaucoup d'hommes et de femmes en désordre qui revenaient du bal à pied; très peu de foule près de l'hôtel du prince de Schwarzenberg, et aucune des dispositions de police prises ordinairement dans de semblables circonstances.

» Je m'adressai à un monsieur qui paraissait sortir de chez l'ambassadeur, pour m'informer de ce qui s'était passé: il me dit que le feu

(1) L'ambassade d'Autriche avait d'abord été à l'hôtel Montmorency, rue de Lille.

avait pris dans la salle de bal à une draperie; que cette salle construite en bois allait être consumée, mais que fort heureusement il n'était arrivé aucun accident et que leurs majestés étaient parties.

» Je remontai dans ma voiture pour faire partager à la société de Mme Dupuis la sécurité que m'avait donnée ce rapport. Au moment où mon cocher se disposait à entrer sous la porte-cochère, il fut arrêté par plusieurs personnes. Un homme grand, qui avait un habit brodé en or, ouvrit la portière: il était sans chapeau, échevelé; il avait l'air tout égaré: « Monsieur, me dit-il, vous voyez un homme au désespoir, je sors de chez l'ambassadeur d'Autriche... — Heureusement, lui dis-je, qu'il n'y est arrivé aucun accident. — Comment, pas d'accidents! d'affreux, monsieur, d'affreux! Mme To***, qu'est-elle devenue? — Je n'en sais rien. — Comment, vous ne connaissez pas Mme To***? — Non, monsieur. — Elle est dame de la grande duchesse de Lucques; elle demeure rue du Faubourg-Saint-Honoré, je voudrais déjà être chez elle. — Je vous y ménerai si vous voulez. »

» Un homme qui était près de là lui dit de monter dans ma voiture; alors il lui allongea un grand coup de poing. « Si vous ne m'eussiez pas fait arrêter cette voiture, je serais déjà

chez madame To*** » et il se mit à courir à toutes jambes.

» Frappé de l'air égaré de cet homme qui me



(Musée Carnavalet)

Monsieur le Baron et Madame la Baronne de Sottenville, choqués de la mise ridicule des citoyens incroyables et des citoyennes pas possible.

faisait croire à quelques malheurs, je me rendis chez le prince de Neufchâtel, pour savoir des nouvelles de mon frère ; j'appris qu'il ne lui était rien arrivé. En retournant chez moi, je

passai chez ma belle-sœur : il était minuit, elle venait de rentrer ; elle était sortie une des premières de la salle du bal par une issue qui donnait dans le jardin ; du jardin elle était descendue dans la rue de Provence par une échelle, et s'était rendue chez elle à pied.

» Le lendemain, les rues voisines de l'hôtel de l'ambassadeur d'Autriche ont été remplies de monde ; on cherchait à voir le lieu de l'incendie, comme on chercherait à examiner le théâtre d'un grand événement. On avait cru d'abord à la malveillance, mais il est certain qu'elle y a été étrangère. Le feu a été allumé par une draperie flottante, trop rapprochée d'une bougie ; il s'est communiqué avec une extrême rapidité, et la salle composée des matières les plus combustibles a été sur-le-champ dévorée par les flammes. Personne n'aurait péri, personne n'aurait été blessé si l'on avait mis moins de précipitation à fuir. Mais le calme au milieu des dangers est la chose la plus difficile dans une semblable réunion (1). C'était, dit-on, un spectacle épouvantable que celui des mères cher-

(1) « Une chose pénible à dire, c'est que la conduite des hommes fut indigne dans cette nuit désastreuse. Ce fut au point, qu'on en vit prendre des femmes par le bras et les repousser dans la salle embrasée, pour passer plus vite et surtout plus sûrement. » *Mémoires de la duchesse d'Abrantès*, t. XIII, p. 145

chant, demandant à grands cris leurs enfants ; des époux inquiets de leurs femmes ; les clameurs les plus lugubres se mêlaient au craquement des boiseries qui, en moins de vingt minutes, n'étaient plus qu'un amas de cendres.

» Une quantité de filous s'introduisirent dans la maison ; beaucoup de femmes perdirent leurs schalls, leurs bijoux, leurs diamants.

» On retira du milieu des flammes le prince Kourakin, ambassadeur de Russie ; Mme Labinska, femme du consul, Mme de Carignan et une infinité d'autres personnes plus ou moins dangereusement blessées.

» On a retrouvé dans les décombres, vers la pointe du jour, un corps tellement raccourci qu'à peine avait-il deux pieds. On reconnut à des bijoux, que c'était la princesse Pauline de Schwarzenberg, belle-sœur de l'ambassadeur. Cette malheureuse princesse sortait de l'édifice embrasé, tenant une de ses filles par la main ; elle lui demanda où était sa sœur. — « Je n'en sais rien — Appelle-la. » — Sa fille la quitte un moment ; un homme qui s'aperçoit des dangers que va courir cette jeune personne, l'enlève : la princese ne voit plus sa fille, elle s'inquiète, la croit rentrée dans la salle du bal s'y enfonce et y trouve une mort affreuse...

» Cet événement a fait faire des rapproche-

ments fâcheux entre le mariage de Napoléon avec Marie-Louise, et celui de Louis XVI avec Marie-Antoinette — « A cette époque, disait le peuple, ce furent des gens comme nous qui périrent ; aujourd'hui ce sont des grands : chacun à son tour. » Tant il est vrai que les malheurs qui arrivent aux grands de la terre, non seulement n'affligent pas les petits, mais même les réjouissent. L'indifférence du peuple dans cette circonstance a été très remarquable ; mais ce qui ne l'a pas moins été, c'est la conduite de l'Empereur : après avoir reconduit l'Impératrice, il est revenu chez le prince de Schwarzenberg ; et son courage, l'intérêt qu'il a pris à ce malheur, et sa présence d'esprit, ont excité un sentiment général de reconnaissance et d'admiration. »

La danse formait toujours, dans ces grandes soirées mondaines, la partie la plus intéressante du programme, pour les hommes presque autant que pour les femmes. Sous le Consulat et pendant les premières années de l'Empire elle était à la fois un très vif plaisir et un art très difficile. Dans les bals des couples qui excellaient à tourner en cadence et à sauter tantôt sur un pied tantôt sur l'autre s'offraient à l'admiration des foules. On montait sur les banquettes pour ne rien perdre de leurs évolutions.

On les applaudissait comme au théâtre (1).

Il y avait des professionnels, par exemple Vestris II ou Auguste (2), qui brilla en 1803 dans le salon de Mme Récamier. C'est de lui que Dumersan écrivait en 1802 dans le *Coup de fouet* (3) : « chaque fois que Vestris paraît, il excite l'enthousiasme et provoque d'innombrables applaudissements. L'Angleterre qui a tout fait pour se l'approprier a toujours trouvé dans ce danseur un cœur vraiment français ». Où diable le patriotisme va-t-il se nicher ?

Il y avait surtout des amateurs, et au premier rang Trénis dont j'ai déjà eu l'occasion de parler, et dont la grande vogue date du Directoire. Infatué de son mérite, habitué à se faire longtemps prier avant de figurer dans un quadrille, il était le Garat de la danse comme Garat était le Trénis des chanteurs. Ses triomphes chorégraphiques lui causaient les plus douces satisfactions qu'il étalait ingénument. A un de ses amis qui l'avait vu danser la veille et qui lui exprimait son admiration, il demandait, plein

(1) ARNAULT, *Souvenirs d'un Sexagénaire*. Paris, 1833, p. 337. RŒDERER écrivait, le 4 février 1802, dans le *Journal de Paris :* « le *bien danser* tuera la danse ».

(2) Il resta à l'Opéra jusqu'au 1er mai 1815 et mourut très pauvre à 82 ans, le 5 décembre 1842, rue des Trois-Frères.

(3) P. 91

de sollicitude : « Etiez-vous bien placé ? (1) ».

Trénis était d'ailleurs un homme d'esprit, très instruit, d'une parfaite éducation, et qui aurait mérité de laisser une autre réputation que celle d'un danseur et de ne pas finir aussi tristement (2).

Les jeunes filles qui tenaient à se procurer des succès de salon — et elles y tenaient toutes — prenaient des leçons de Gardel, de Saint-Amand, d'Abraham. Elles ne se contentaient pas d'exécuter de vulgaires contredanses, des valses ou des mazurkas (3), ou de prendre part à la fin d'un bal, à ce quadrille fantaisiste qu'on appelait un *grand-père*. Elles déployaient toutes leurs grâces dans une gavotte, un boléro ou un pas de ballet. Tant d'efforts et tant de talent avaient tôt ou tard leur récompense. Les meilleures danseuses étaient celles qui se mariaient le mieux.

Une réaction ne tarda pas à se produire, provoquée en grande partie par la jalousie féminine, et vers la fin de l'Empire, ceux qui essayaient d'attirer l'attention par l'étalage de leurs talents chorégraphiques passaient pour

(1) *Mémoires du général Thiébault*, t. III, p. 173.
(2) Trénis mourut fou à Bicêtre.
(3) La mazurka, danse polonaise, fut introduite à Paris, après la campagne de 1807.

des gens très mal élevés. On continuait à aimer beaucoup la danse et il y avait toujours d'excellents danseurs, mais ils affectaient de n'en pas tirer vanité.

Un bal n'avait tout son éclat que lorsque Julien le dirigeait. Julien était un nègre, excellent chef d'orchestre, compositeur estimable (1), et pourvu d'une collection d'enfants aussi noirs que lui, quoiqu'il eût épousé une femme blanche (2). La couleur de sa peau avait peut-être contribué à sa vogue. On le payait jusqu'à douze louis par soirée, mais il gagnait bien son argent. Il était souvent obligé de jouer jusqu'à cinq ou six heures du matin, et, n'en pouvant plus, vaincu par la fatigue, il finissait par s'endormir sur son violon (3).

Jamais on n'a autant dansé que pendant ces quinze années. Il n'y eut jamais d'aussi beaux bals.

Ceux de l'Opéra, supprimés sous la Révolution, avaient été rétablis. Le premier, pour le

(1) Il a laissé des contredanses qui eurent beaucoup de succès, et qui sont connues sous le nom de *Quadrilles de Julien*.

(2) Un de ses fils fut chef d'orchestre du cirque Franconi.

(3) *Mémoires de la duchesse d'Abrantès*, t. VII, p. 167. Julien mourut dans les premières années de la Restauration, vers 1820.

mardi gras de 1801, attira une foule énorme. Les billets coûtaient six francs, les recettes s'élevèrent à 25.000 francs.

Constant prétend dans ses *Mémoires* (1) que « l'Empereur avait une espèce d'aversion pour les bals et surtout pour les bals masqués, qu'il trouvait la chose du monde la plus ridicule ».

Ce n'est pas tout à fait exact. En réalité Napoléon désirait qu'à sa cour, et dans sa capitale et dans tout son empire, on s'amusât. Il savait que les peuples qui s'ennuient sont les plus difficiles à gouverner. Il conseilla à ses sœurs — et elles suivirent avec empressement ce conseil — de donner à tour de rôle pendant l'hiver de 1807 à 1808 des bals qui furent hebdomadaires. En 1809 il engagea, en lui promettant d'y assister, le comte Marescalchi, ambassadeur d'Italie en France, à donner, pour le mardi gras, un bal masqué, « et le plus magnifique que Venise elle-même, la souveraine des plaisirs et des fêtes, eût jamais vu sur ses lagunes (2) ». Il fut en effet splendide (3), de même que ceux qui eurent lieu, en 1810,

(1) T. IV, p. 12.

(2) *Mémoires de la duchesse d'Abrantès*, t. XI, p. 344.

(3) On y dansa sur une toile à carreaux, le fameux quadrille des *Échecs*, organisé par Despréaux. V. *Appendice*. Chez la reine de Naples, pendant le carnaval de 1808, on avait dansé un quadrille un peu imprévu, celui des *Vestales*.

chez le prince Kourakin, ambassadeur de Russie, et au mois de mars 1811, chez le maréchal Berthier.

Dans ces bals somptueux, il convient de le remarquer, presque toutes les femmes, embellies par le désir de plaire, étaient charmantes, mais beaucoup d'hommes, en revanche, y étaient sans effort ridicules. Et c'est ce qui arriva notamment à Augereau, comme on va le voir par le récit de la duchesse d'Abrantès (1) :

« Nous étions au bal chez l'ambassadeur de Russie (2). Je dansais, et Junot attendait que j'eusse fini ma contredanse pour partir. Il était habituellement fort dormeur ; mais jamais il ne m'a dit une seule fois : *Je veux m'en aller et tu vas me suivre...*

» Le jour du bal du prince Kourakin il baillait donc tout en regardant voltiger nos jeunes têtes couronnées de fleurs, et il lui semblait plus convenable au sommeil qui le pressait qu'elles fussent en bonnet de nuit... mais, comme je l'ai dit, il supportait son rôle de mari à merveille... Augereau n'était pas si patient ; il s'approche de Junot et lui dit, en ouvrant une énorme bouche, de l'une à l'autre

(1) *Mémoires*, t. IX, p. 373.
(2) Le bal de 1810, dont on vient de parler.

oreille, dans laquelle descendait son nez de faucon :

— Eh bien ! *luron*, qu'est-ce que tu fais donc là ?... Est-ce que tu attendras longtemps la bourgeoise ?

» Junot, qui connaissait son jargon, ne fut pas étonné du frère d'armes, et il lui répondit tranquillement en bâillant, mais en étouffant le bâillement :

— Ma femme danse. J'espère qu'elle n'acceptera pas d'autre engagement... Au reste il n'est pas bien tard.

» Il tira sa montre : il n'était pas encore une heure.

— Diable ! lui dit Augereau, tu as là une fameuse *toquante*. Mais tu as toujours été un *muscadin*, toi. A l'armée d'Italie tu étais doré comme un calice ; et puis tu ne voulais pas fumer. Ce n'est pas que je ne sois aussi bien élégant, moi : tiens, regarde-moi donc.

» Junot le regarda alors pour la première fois, car c'était bien assez de l'entendre, et vit en effet que le *frère d'armes* avait fait faire un habit et tout le costume suivant l'ordonnance. Mais, comme de raison, sans consulter d'autre goût que celui de son tailleur, et comme l'artiste aux jambes croisées ne demandait pas mieux que de mettre de la dorure partout, il

n'y avait pas manqué. En conséquence, il avait fait à Augereau un habit de velours bleu, brodé sur toutes les tailles, joignant à cela une culotte de satin blanc dont les jarretières étaient également brodées en or. Cette richesse de mauvais goût, avec cette figure si commune, et cette coiffure de sergent avec cette énorme queue pommadée et poudrée, tout cet ensemble d'un homme si vulgaire avec les insignes de la noblesse, et une volonté manifestée d'être élégant, tout ce luxe faisait mal au cœur (1). Quant à Junot, il n'en fit que rire.

— Pourquoi ris-tu ? lui demanda Augereau d'un air étonné, car il était convaincu qu'il était à merveille, mais le fait est qu'il était fort embarrassé de la surabondance de ses broderies, et qu'il portait son habit comme un paysan endimanché.

» Junot lui répondit qu'il riait de le voir si *doré*, lui qui affectait tant de rigorisme républicain.

— Eh ! que veux-tu, mon fils ! autres temps, autres mœurs, comme dit le proverbe... à la

(1) Rappelons, sans y insister, qu'Augereau, fils d'un domestique — le mot a été rayé sur son acte de naissance, aux Archives de la guerre, mais reste encore lisible — s'était signalé pendant la Révolution, par ses opinions démocratiques et ses théories égalitaires. L'amour du panache vint plus tard.

cour il faut être comme à la cour... d'ailleurs, je m'en tire comme un autre, et puis la fréquenter n'est pas un si mauvais jeu, après tout.

» Et il tirait ses manches, s'appuyait sur la hanche, et se carrait en allongeant le pied d'un air fier et content, comme s'il eût été à la tête d'une brigade d'infanterie. Il abaissait avec complaisance son regard sur sa jambe assez mal faite, recouverte d'un bas de soie *à coins brodés*, et sur sa culotte de satin blanc à jarretières brodées d'or, considérant l'habit bleu clair à revers écarlates brodés d'argent que portait Junot comme *frac* de colonel général, comme étant d'une simplicité dont son mauvais goût ne pouvait comprendre l'élégance. Mais le sommeil fut enfin plus fort que les raisonnements de Junot, et le plaisir de montrer sa belle toilette. Sa femme valsait, je ne me rappelle pas si c'était avec M. de Saint-Aldegonde, mais je crois bien que oui.

— *Avance ici*, dit-il à la maréchale. Et lui jetant plutôt qu'il ne lui mit son châle sur les épaules, il la poussa devant lui en ajoutant élégamment, *et très haut :*

— *Allons, trime !* »

APPENDICE

LES FÊTES DU CONSULAT ET DE L'EMPIRE

1800

20 janvier. Mariage de Murat avec Caroline Bonaparte.

20 mai. Fête en l'honneur du Théisme, dans le temple de la Victoire (Saint-Sulpice), une des huit églises des Théophilanthropes.

14 juillet. Fête de la Concorde (la garde consulaire venue de Marengo y prend part).

22 septembre. Célébration de l'anniversaire de la fondation de la République. (La veille le corps de Turenne a été déposé aux Invalides.)

9 octobre. Fête chez Cambacérès en l'honneur de Bonaparte.

1801

17 février. Fête chez Talleyrand.

21 mars. Fête donnée au Ministère de la guerre pour célébrer la conclusion de la paix.

7 juin. Fête donnée à Tivoli, au comte de Livourne (roi d'Étrurie).

8 juin. Fête donnée à Neuilly, au comte de Livourne, par Talleyrand.

14 juillet. Célébration de l'anniversaire de la prise de la Bastille.

18 septembre. Inauguration de l'Exposition de l'Industrie nationale dans la grande cour du Louvre.

23 septembre. Célébration de l'anniversaire de la fondation de la République.

9 novembre. Célébration de l'anniversaire du 18 brumaire et fête de la Paix.

1802

8 avril. Fête à Notre-Dame pour la promulgation de la loi sur les cultes.

22 septembre. Célébration de l'anniversaire de la fondation de la République.

14 décembre. Bal chez Mme Récamier.

1803

17 février. Bal à l'ambassade d'Autriche.

15 août. Fête pour célébrer la naissance de Napoléon.

24 septembre. Célébration de l'anniversaire de la fondation de la République.

1804

15 juillet. Célébration de l'anniversaire du 14 juillet.

2 décembre. Couronnement et sacre de Napoléon et de Joséphine (1).

(1) Comment les royalistes *virent* cette grandiose cérémonie, on en pourra juger par ce passage des *Souvenirs du*

3 décembre Fête populaire (1).
5 — Fête militaire. Distribution des drapeaux à toute la troupe, au Champ-de-Mars.
9 — Fête donnée par la Ville de Paris.
16 — 2e fête donnée par la Ville de Paris.

1805

9 janvier. Fête donnée à Joséphine, à l'Opéra, par les maréchaux de l'Empire.
24 février. Promenade du bœuf gras (rétablie cette année).

baron de Frenilly (p. 296) : « Toute cette pompe n'était qu'une mascarade où chacun essayait son habit, où personne n'avait encore étudié son rôle, depuis ce beau baladin de Murat, monté du cabaret de son père au gouvernement de Paris, d'où il devait monter sur le trône, depuis les trois sœurs impériales qui avaient quitté le savonnage de leurs chemises à Marseille pour venir, empanachées et couvertes de diamants, porter la queue de la vieille maîtresse de Barras, depuis cette valetaille de grands officiers, installés depuis quinze jours, Montmorency, Cossé, la Trémoille, etc., jusqu'à la petite culotte de peau de vendémiaire, qui figurait dans cette voiture de sacre en dalmatique et manteau blanc. »

(1) On distribua 13.000 volailles, du pain. Des fontaines de vin coulèrent toute la journée. Il y eut un grand enthousiasme, abondamment arrosé, et le peuple chantait, en son ivresse :

Vive, vive Napoléon,
Qui nous baille
De la volaille
Du pain et du vin à foison
Vive, vive Napoléon.

Pendant ce temps, les royalistes irréconciliables manifestaient leur opposition par des calembours. Ils assuraient

19 mars.	Fête donnée par Joséphine à la Malmaison.
24 mai.	Fête donnée par Murat, à Neuilly, à l'occasion du couronnement de Napoléon, comme roi d'Italie.
1er novembre.	*Te Deum* à Notre-Dame.
22 décembre.	Fête pour célébrer la victoire d'Austerlitz.

1806

20 avril.	Concert et Bal aux Tuileries, à l'occasion de la princesse Stéphanie de Beauharnais avec le prince électoral de Bade.
7 décembre.	Fête pour l'anniversaire de la victoire d'Austerlitz.

1807

23 janvier.	*Te Deum* à Notre-Dame pour les victoires sur les Russes.
22 février.	Fête chez Cambacérès.
18 mars.	Fête donnée à la Malmaison, à Joséphine, par les princesses Caroline et Pauline.
17 mai.	Translation aux Invalides de l'épée et des décorations de Frédéric II.
14 juin.	*Te Deum* à Notre-Dame pour la victoire de Dantzig.
24 juillet.	Fête de la publication de la paix entre la France, la Russie et la Prusse.

qu'on avait vu à Fontainebleau, où on le traitait en prisonnier plutôt qu'en souverain, le *pape Pie sans lit.* D'autres lui reprochaient d'être venu sacrer l'Empereur et disaient : le *pape Pie se tache.*

15 août. Célébration de l'anniversaire de la naissance de Napoléon.

14 octobre. Célébration de l'anniversaire de la victoire d'Iéna.

28 novembre. Fête donnée par le Sénat à la grande armée.

6 décembre. Fête pour l'anniversaire du couronnement et de la victoire d'Austerlitz.

19 décembre. Fête donnée à la Ville de Paris, par la Garde impériale.

1808

26 mai. Transfert du cœur de Vauban aux Invalides.

15 août. Célébration de l'anniversaire de la naissance de Napoléon.

21 août. Bal à l'Hôtel de Ville.

4 décembre. Célébration de l'anniversaire du couronnement.

1809

28 mai. *Te Deum* à Notre-Dame pour l'entrée des troupes françaises à Vienne.

15 août. Célébration de l'anniversaire de la naissance de Napoléon.

3 décembre. Célébration de l'anniversaire du couronnement.

1810

28 janvier. Bal masqué chez la reine de Naples.

1er mars. Promenade du bœuf gras.

1er avril.	Célébration à Saint-Cloud du mariage de Napoléon et de Marie-Louise.
2 avril.	Fête populaire à l'occasion de ce mariage.
10 juin.	Fête donnée par la Ville de Paris, pour le mariage de Napoléon.
14 juin.	Fête donnée à Neuilly, par la princesse Borghèse, à Napoléon et à Marie-Louise.
24 juin.	Fête donnée par la Garde impériale au Champ-de-Mars.

1811 (1)

29 janvier.	Bal à l'ambassade d'Italie.
7 février.	Bal chez le ministre de la police, Savary (2).
9 juin.	Fête donnée à l'Hôtel de Ville à l'occasion du baptême du roi de Rome.
23 juin.	Fête à Saint-Cloud à l'occasion de la naissance du roi de Rome.
15 août.	Fête de l'anniversaire de la naissance de Napoléon.
1er décembre.	Fête de l'anniversaire du couronnement.

(1) « Cette année semblait être celle des fêtes. » *Mémoires de Constant*, t. IV, p. 324.

(2) Pendant cette fête, un gros orage éclata : « Les personnes qui se plaisaient à tirer des présages, et celles surtout qui, en très petit nombre, voyaient d'un œil chagrin les joies de l'empire, ne manquèrent pas de remarquer que toutes les fêtes données à Marie-Louise avaient toujours été troublées par quelque accident ». *Mémoires de Constant*, t. IV, p. 320

1812

15 août. Fête de l'anniversaire de la naissance de Napoléon.

1813

3 mars. Fête aux Tuileries.

23 mai. *Te Deum* à Notre-Dame pour la victoire de Lutzen.

15 août. Fête de l'anniversaire de la naissance de Napoléon.

5 décembre. Fête de l'anniversaire du couronnement et de la victoire d'Austerlitz.

1814

7 septembre. Bénédiction et distribution des drapeaux de la Garde nationale au Champ-de-Mars.

1815

21 janvier Transfert des restes de Louis XVI et de Marie-Antoinette, à Saint-Denis.

1er juin. Assemblée dite du Champ-de-Mai (acceptation solennelle au Champ de Mars) de l'acte additionnel.

XII

UN BAL MASQUÉ A L'AMBASSADE D'ITALIE (1)

« Marescalchi ayant pris les ordres de l'Empereur, la fête fut fixée au mardi gras, et les invitations envoyées à temps pour que les costumes fussent faits avec le plus de magnificence possible...

» La reine de Naples n'avait garde de laisser échapper cette occasion de marquer d'une manière si brillante. Elle dominait alors, et voulut dominer également par un quadrille, le plus élégant, le plus somptueusement extraordinaire. On se rappela qu'il avait été question d'un quadrille, *non pas dansé, mais joué sur une toile à carreaux*, et cela avec raison ; car le quadrille était un jeu d'échecs. A peine le mot fut-il prononcé par Despréaux, ordonnateur en chef des ballets de la cour que le quadrille fut organisé, les rôles distribués, et chaque matin nous fûmes répéter les pas de la partie dans la grande

(1) *Mémoires de la duchesse d'Abrantès*, t. XI, p. 344.

galerie de l'Élysée, où la reine de Naples avait été reprendre ses quartiers.

» On choisit pour les seize *pions* seize femmes de même taille ; les deux reines étaient madame de Barral et madame la duchesse de Bassano. Les seize pions étaient en deux couleurs, huit en bleu et huit en rouge. Notre habit était horriblement disgracieux.... nous étions habillés comme des figures égyptiennes, avec une jupe de gros de Naples blanc fort étroite, et puis une petite *pagne* (sic) rayée en bleu et argent, ou bien en rouge et or, qui nous enveloppait les hanches en nous les serrant fortement, tandis que nos bras, recouverts de manches de gros de Naples très étroites, devaient être serrées contre nous parce que nous figurions des momies. Notre coiffure était comme celle de ces sphinx qu'on voit au coin de tous les chenets et au bas des escaliers un peu élégants. Cette coiffure était bien pour celles de nous ayant des traits réguliers, mais je n'ai jamais compris pourquoi la reine l'avait choisie, car elle lui allait horriblement. La duchesse de Rovigo était fort belle, surtout avec le bandeau un peu avancé sur le front ; quant à moi, il m'était égal que la coiffure m'allât bien ou mal, car le costume était si laid que tout le reste m'était indifférent.

« Les deux reines avaient un costume de *reines de théâtre*, extrêmement somptueux et fort bien porté par Mme de Bassano et Mme de Barral; Mme de Bassano était surtout admirablement belle. Les cavaliers étaient coiffés comme nous en sphinx; mais ils avaient en manière de queue une croupe de cheval en osier, avec laquelle ils jouaient le centaure à miracle. Les *fous* étaient les mieux de la troupe : ils portaient un chapeau de fou avec des grelots d'argent et de la couleur de leur cotte ; et puis une jolie petite marotte avec des grelots comme au chapeau. Quant aux *tours*, elles étaient tout simplement représentées par quatre personnes, dont l'une, M. de Ponte, représentait déjà à lui seul la Tour de Londres, sans avoir le besoin d'y joindre une tour en osier recouverte d'une toile peinte dans laquelle il s'enfermait (1). M. de Brigode (2) et M. de Beausset (3) étaient chargés de deux autres tours... Anatole (4) et Eugène (5) de Montesquiou, son frère, M. de Septeuil (6), M. Jules de Canouville (7), Ernest

(1) M. de Ponte était très grand et très gros.
(2) Chambellan de l'Empereur.
(3) Préfet du palais.
(4) Officier d'ordonnance de l'Empereur.
(5) Colonel du 13e chasseurs.
(6) Aide de camp du maréchal Berthier.
(7) Aide de camp du maréchal Berthier.

de Canouville (1), M. Fritz Pourtalès (2), M. de Curneux (3), furent chargés de représenter les cavaliers les fous et les rois. Deux magiciens armés d'une longue baguette devaient jouer la partie dont nous étions les pions. Du reste, l'armée féminime était composée à peu près comme toujours : c'étaient la reine de Naples, la princesse de Neufchâtel, Mme Regnault, moi, Mme Duchatel, Mme de Rovigo, Mme de Colbert (4), Mme de Canisy, la princesse de Ponte Corvo (5), etc.

» La *partie* n'était pas longue, ou plutôt le ballet : le pion du roi bleu faisait une chassé en avant, le pion de la dame rouge lui ripostait par une pareille manœuvre : c'était la reine de Naples qui était le pion du roi bleu. Le second coup était dansé par moi, je m'avançais auprès de la reine pour la soutenir, étant immédiatement à côté d'elle ; les pions rouges faisaient de même ; ensuite à l'air de *Zéphyr* succédait un autre air très vulgaire qu'on chantait alors dans les rues *(amusez-vous, amusez-vous, amusez-vous, belles....);* le pion prenant faisait faire un

(1) Maréchal des logis de l'Empereur.
(2) Aide de camp du maréchal Berthier.
(3) Aide de camp du maréchal Berthier.
(4) Dame du palais de la reine de Naples.
(5) Femme du maréchal Bernadotte.

tour de main au pion pris, et puis le mettait *en pénitence* sur le côté de l'échiquier. Le magicien bleu touchait alors un cavalier, le magicien rouge un fou ; le cavalier arrivait en pas basques, le fou en jetés battus ; on jouait enfin l'échec du berger, et la partie était finie.

» Croirait-on que pour cette sotte manière de ballet, nous ayons répété pendant quinze jours ?... J'en avais par-dessus la tête ou plutôt par-dessus les pieds. Enfin arriva ce fameux mardi gras : nous nous rendîmes à l'Élysée pour nous réunir sous le drapeau de notre premier pion, qui le damait si bien aux autres, et de là nous fûmes d'abord *passés en revue* par le roi de Naples qui, à son gasconnement habituel joignait l'accent italien du patois napolitain qu'il parlait avec les lazaroni, me parut d'un bouffon imconparable.... mais il était bon et excellent, et rachetait d'ailleurs quelques ridicules par tant de qualités qu'il fallait bien le lui pardonner.

» Nous partîmes quatre par quatre : il n'y eut que les tours qui se rendirent, je ne sais comment, et l'une portant l'autre, chez Marescalchi. Je pris dans ma voiture la comtesse Duchâtel, M. de Montesquiou (Eugène) et l'un des deux messieurs de Canouville, je ne me souviens plus lequel...



Désagrément des Chapeaux de Paille

Musée Carnavalet

» En arrivant nous trouvâmes qu'on nous attendait. Deux sauvages prirent une immense toile cirée sur laquelle était figuré un échiquier, et faisant leur entrée dans la salle principale, ils firent taire tous les instruments, étendirent leur tapis, et l'orchestre ayant joué l'air de notre marche, nous arrivâmes en bon ordre, deux par deux. Les magiciens montèrent sur leurs banquettes pour jouer leur partie, et rangèrent leurs pièces ; l'échiquier étant en ordre, l'un d'eux toucha la tête du pion bleu avec sa baguette, et le pion partit... On a dit dans le temps que l'Empereur était l'un des deux magiciens ; mais je n'en ai jamais eu la certitude. Le fait réel de ce ballet, c'est qu'il amusa beaucoup plus les autres qu'il ne nous amusa.

» Il en est toujours ainsi des comédies et des quadrilles... »



XII

AMOUR ET MARIAGE

Heureusement pour les danseuses, tous les hommes ne ressemblaient pas à ce soudard d'Augereau.

Dans les bals, dans les salons, autour des jeunes femmes, et même autour des vieilles femmes, quand elles pouvaient leur être utiles, papillonnaient les petits maîtres, les infatigables valseurs, tels que Charles de Lagrange, le beau Lagrange, et Flahaut.

Pour être un de ces jeunes gens à la mode, un de ces conquérants de cœurs, il avait fallu tout à fait au début du Consulat affecter d'avoir la vue courte et porter des bésicles. Deux ou trois ans plus tard la myopie cessa d'être une genre pour redevenir une simple infirmité sans conséquence. On n'en tira plus vanité, et,

par une sorte de réaction, on la dissimula de son mieux. Les prétentieuses bésicles furent remplacées par un verre de lorgnon caché dans le creux de la main.

Il n'était pas facile d'avoir la réputation et de mériter le titre de petit maître. Cela exigeait tout un ensemble de qualités, naturelles ou acquises, dont nous trouvons la longue énumération dans un ouvrage contemporain (1).

« Ce que l'on appelle maintenant un *petit maître*, un incroyable, doit avoir les pieds très longs (on se les fait faire aussi par son cordonnier) et les bras très courts (ceci regarde le tailleur) ; sa tête doit être un peu penchée en avant. Il ne doit jamais mettre qu'un gant, c'est celui de la main droite (comme étant plus forte et moins effilée que la gauche) ; l'autre main doit être constamment dans le gousset de la culotte. Il doit porter *ad libitum* une petite canne très flexible, appelée jadis *badine*, ou un parapluie qui sert en même temps de canne.

S'il veut se donner le *genre suprême*, il portera des bottes le jour où il fait le plus sec et le plus beau, et s'il pleut ou qu'il y ait beaucoup de crotte, il paraîtra en bas de soie blancs, chinés ou couleur de chair.

(1) *Les Petits Appartements des Tuileries, de Saint-Cloud et de la Malmaison*, t. I, p. 221.

» Lorsqu'il se présentera quelque part, avant d'entrer, il jouera légèrement avec la touffe de cheveux vrais ou faux qui doit orner son front. En saluant une dame, il ne devra incliner que sa tête, serait-ce la femme d'un général de division, mais cinq ou six fois de suite, de manière à imiter ces petites figures de plâtre, au corps immobile et au col branlant, que les Italiens vendent dans les rues.

» Au lieu de dire, comme autrefois, *Monsieur* ou *Madame, j'ai l'honneur de vous saluer*, il n'articulera que des sons confus et inintelligibles, de sorte qu'il parlera sans rien dire ; et s'il peut prolonger ainsi la conversation pendant toute une soirée, on le trouvera *délicieux*.

» Il aura soin de chiffonner tout ce qu'il devra porter, en fait de vêtements ou de linge, avant de s'habiller, de manière à paraître toujours *en négligé*.

Pour cela, il fera étrenner ses habits par son domestique, et il couchera avec la chemise qu'il devra porter le lendemain.

» Il devra tenir un chien en laisse, caresser le chat de la maison, surtout s'il est angora. S'il y a nombreuse société, jouer avec les enfants sera de rigueur. Il ne tentera au billard que les coups de Persicot, et, s'il a une jolie voix, il ne chantera que les romances de Garat, en ne se

faisant accompagner au piano que par une jolie femme.

» Enfin, si ce petit maître ne doit pas avoir un écu dans sa bourse, en revanche, ses poches devront être farcies de bonbons. Mais, comme il y a une étiquette pour tout, il faut qu'il sache qu'il ne devra offrir à une femme que des *pistaches à la Fanchon*, des *pastilles galantes* et des *surprises;* à une vieille maman, des *rébus* et des *dragées à la bonne aventure;* à une jeune personne, des *déjeuners de l'amour;* les *bonbons à ridicule* sont les cadeaux par excellence. Il n'oubliera pas surtout des *gimblettes* pour le carlin, et un petit peigne d'écaille avec lequel il s'amusera à lisser les soies de la queue du chat. »

En nous aidant des mémoires des journaux du temps, essayons de reconstituer la journée d'un de ces coureurs de salons.

Le matin, à peine levé, vers neuf heures, il reçoit la visite de son tailleur qui lui apporte, qui soumet à son goût impeccable, quelques nouveaux vêtements que la mode n'ose pas encore adopter.

Habillé, coiffé — et ce n'est pas pour lui une chose de médiocre importance — il monte à cheval et va se promener dans un de ces endroits où il est de bon goût de se montrer, au Rainey

par exemple. A quelques pas derrière, son domestique le suit, « en redingote carrée nouée par une ceinture de cuir ».

A onze heures il est de retour à Paris. Où va-t-il déjeuner? Sur le boulevard, des Italiens, chez Tortoni, dans une petite salle où se réunit une société élégante, élégante au moins par les prétentions. Pour qu'on se rende bien compte qu'il ne vient pas là par hasard, qu'il mérite d'y venir et qu'il est un des habitués, il dit en passant un mot aimable à la « jeune personne » qui rougit derrière le comptoir, et il appelle à haute voix par son nom le garçon, Prévost, que connaissent et que sont fiers de connaître les familiers de la maison.

Au coin du boulevard, un boguey du dernier modèle attend notre petit maître. Sous peine de disqualification, il ne saurait se rendre à pied au jeu de paume de Charrier, et il ne saurait non plus se dispenser, pour lancer ou recevoir la balle, de revêtir un costume spécial, casquette de feutre gris, pantalon de bazin et pantoufles vertes.

Du jeu de paume il se dirige vers les *Bains Chinois* (1), sur le boulevard des Italiens, ou

(1) « Le 29 juillet 1803, ce superbe établissement fut sur le point d'être dévoré par un violent incendie qui se manifesta dans une écurie voisine et qui dévora en un instant,

vers l'École de Natation. Il en sortira avec de nouveaux vêtements que lui apporte son domestique, un frac vert saule, un gilet *cosaque*, une culotte de casimir et des bas à côtes. C'est ce qu'on appelle une demi-tenue. Avec cette demi-tenue, le jeune mondain va faire quelques visites.

Vers six heures il dîne chez Hardy, devant la fameuse cheminée de marbre blanc où Hardy en personne fait griller chaque jour, de dix heures du matin à trois heures de l'après-midi, sur un gril d'argent les viandes posées sur un buffet et que lui désignent ses clients. Le café Hardy, où l'on boit de l'excellente tisane de Champagne, est encore un établissement où un homme du monde peut paraître sans déroger (1).

Après le dîner, le spectacle, deux ou trois actes aux Français, avec des promenades de loge en loge, et le ballet à l'Opéra, en prenant bien soin de faire attendre sa voiture et de se montrer le plus possible à la sortie. On y va surtout pour cela.

le magasin d'un riche marchand de meubles et l'atelier d'un sellier-carrossier. » *Voyage descriptif et historique de l'ancien et du nouveau Paris*, par L. P. (Louis PRUDHOMME.) Paris, 1821, t. II, p. 187.

(1) Surtout le soir, car le matin, il est le rendez-vous des agioteurs, des croupiers et des banquiers.

Et cette journée si bien remplie se termine par une glace dégustée au café de Foy et par quelques louis perdus au *Salon des Étrangers.*

Nous avons déjà signalé la tendance de ces petits maîtres à se donner, sans avoir l'excuse d'être officiers, des manières militaires. Naturellement ils les exagéraient.

Ils affectaient de parler brusquement et d'invoquer le nom de Dieu, plus souvent qu'il n'était nécessaire. Ils marchaient raides, sanglés dans leurs vêtements, et une simple badine entre les mains prenait les allures d'une épée. Dans leur chambre à coucher, ils étalaient sur les murs des armes de toutes les espèces, de tous les pays, même des casques et des armures (1).

Avec le plus grand soin, ils s'appliquaient à ne pas paraître modestes, réservés ou polis. Ils toisaient les hommes et les femmes, et plus d'un reçut ainsi quelques coups de canne dont il oublia de se vanter.

Comme les officiers, ils allaient à la moindre occasion sur le terrain, mais leurs duels se terminaient généralement de la manière la plus pacifique. « Le restaurateur le plus voisin du

(1) *L'Hermite de la Chaussée-d'Antin*, t. I, p. 30 (article du 31 août 1810).

champ de bataille, aussitôt qu'il voit arriver les fiers champions, prépare vite les côtelettes qu'on ne manque jamais d'aller manger après cinq minutes d'explication (1). »

En somme, ces petits maîtres étaient vaniteux, fats, insolents, et voilà pourquoi les femmes les adoraient.

Elles préféraient cependant les officiers. Si quelque moraliste publie un jour un traité *de l'Influence de l'uniforme militaire sur l'amour*, il pourra prendre comme exemple l'Empire. Ce fut une époque très amoureuse parce qu'il y eut beaucoup d'uniformes. Un assez grand nombre de ceux qu'on appelait les hommes à bonnes fortunes ne durent pas leur succès à d'autres raisons. Habillés comme tout le monde, privés de leurs galons, de leurs dorures et de leurs sabres, aucune femme ne les aurait remarqués. Voyez par exemple ce que la duchesse d'Abrantès, dit de Murat, qui inspira pas mal de passions et qui en éprouva à peu près autant :

« Murat n'avait pas de jolis traits et j'ajouterais même que, en le regardant dégagé de

(1) JOUHAUD, *Paris dans le* XIXe *siècle, ou Réflexions d'un observateur sur les nouvelles institutions, les embellissements, l'esprit public; la société, les ridicules, les femmes, les journaux, le théâtre, la littérature.* Paris, 1809, p. 51.

ses cheveux frisés, de ses panaches et de ses broderies, il était laid. Il avait une figure dans laquelle on retrouvait beaucoup du singe, quoiqu'il n'eût pas le nez épaté, mais de grosses lèvres et un nez qui, bien qu'il fût aquilin, n'avait nulle noblesse, lui donnait beaucoup de rapport avec une physionomie, pour le moins métis (1). »

L'état-major de Berthier, à lui tout seul, aurait pu fournir d'amants une bonne partie de la cour. C'était d'ailleurs ce qu'il faisait. Il y avait là un certain nombre de jeunes gens que l'Empereur n'aimait guère, mais pour qui les femmes se montraient plus indulgentes, Jules de Canouville, Alexandre de Girardin, Achille de Septeuil, Pourtalès, Sopranzi, Ferreri, Lecouteux-Canteleu, Flahaut, etc.

Les généraux de l'ancienne école, les grognards, Lefebvre, Augereau, Lannes, manifestaient peu de sympathie à ces jeunes officiers, dont la tenue leur paraissait trop soignée et les manières trop élégantes. Ils les appelaient ironiquement des muscadins. Ces muscadins prouvèrent en maintes circonstances, qu'ils savaient se battre aussi bien qu'aimer. Achille de Septeuil laissa une jambe en Espagne. Jules

(1) *Mémoires*, t. III, p. 135.

de Canouville, un des amants de Pauline Borghèse, avait la tête un peu légère, mais cette tête fut emportée à Smolensk par un boulet. Clouet, qui faisait partie de l'état-major de Ney, chantait fort bien, mais cela ne l'empêchait pas d'être un excellent officier, plein de bravoure.

Sous l'influence de ces galants sabreurs, dont la vie était sans cesse menacée et qui la voulaient courte et bonne, l'amour se débarrassait peu à peu de presque tous ces préliminaires, des bagatelles de la porte, de ce qui n'en était pas l'essentiel. Savourons l'heure présente, sans nous préoccuper de ce qui fut hier, de ce qui sera demain. On se mit à aimer vite et pour quelques jours. Au moment où on se quittait on avait à peine eu le temps de se connaître.

Comme aux beaux jours de la Régence, le caprice régnait, mais avec je ne sais quoi de plus brutal et de plus violent. Il manquait peut-être à ces amours rapides pour les relever, pour les épurer, un peu de grâce et d'esprit.

Parmi les Faublas et les Lovelaces, quelques Galaors maintenaient les traditions de la vieille galanterie, Junot, Caulaincourt, Berthier, etc.

Berthier n'avait pas le physique de l'emploi. Petit, mal fait, avec une tête trop grosse, des cheveux crépus d'une couleur indécise, des

mains fort laides et des ongles rongés jusqu'au sang, il bredouillait en parlant et était sans cesse agité de mouvements nerveux. Mme Visconti, dont il était le fidèle amant, ne voulut jamais s'apercevoir de ses défauts.

Junot, en 1807, devint très ardemment épris de Caroline Murat et ce fut une des raisons qui poussèrent Napoléon à l'envoyer en Portugal avec le titre de gouverneur.

Quand à Caulaincourt, il se signala par sa vive et durable tendresse pour Mme de Colbert, nommée dame du palais en 1805, et qui avait été mariée à un de ses cousins qui la trompait de son mieux. Caulaincourt commença à l'aimer en 1806, et ce fut une liaison presque légitime que rien ne put rompre.

Vers 1810, l'Empereur avait décidé de faire épouser par ses généraux ou ses hauts fonctionnaires, les jeunes filles dont la dot dépassait 50.000 francs de rente. Il songea pour Caulaincourt à la fille de M. d'Aligre, un de ses chambellans qui était extrêmement riche.

Le duc de Vicence se résigna à demander la main de Mlle d'Aligre. Il espérait qu'on la lui refuserait. Cette alliance avec un homme qui avait joué un assez triste rôle dans l'assassinat du duc d'Enghien, le rusé chambellan feignit de la trouver aussi honorable qu'avantageuse,

mais, quelques jours après, il vint, tout désolé, annoncer à l'Empereur que sa fille, malgré ses prières, s'obstinait à repousser le fiancé qui lui était offert.

Napoléon eut un instant l'intention de réunir un conseil de famille qui aurait essayé d'imposer à Mlle d'Aligre, le mari qu'on lui avait choisi sans la consulter. Il préféra chercher un autre prétendant. Ce fut M. de Faudoas, beau-frère du duc de Rovigo. M. d'Aligre ne donna pas à cette nouvelle candidature le temps de se produire. Il se hâta de marier sa fille avec M. de Pommereu.

Caulaincourt continua à aimer d'amour tendre Mme de Colbert, et, lorsqu'elle se fut décidée à divorcer, il l'épousa.

Ces liaisons prolongées, c'était alors l'exception, et Napoléon lui-même n'en donna jamais l'exemple.

Sans entrer dans des détails qui risqueraient de nous entraîner trop loin, nous nous bornerons à rappeler que dans ces aventures extra-conjugales il eut, et sans doute avec quelque exagération, le mépris de l'âme féminine et la crainte de l'influence qu'elle pouvait prendre sur lui.

Il se montra, en toute occasion, à l'égard des femmes, brusque et brutal, et affecta de

n'estimer chez elles que les mérites qu'elles appréciaient le moins (1).

Hors du mariage, et c'était peut-être un moyen de paraître le respecter, il n'eut et ne voulut avoir que des fantaisies, des passades, dans lesquelles le cœur n'entrait pour rien.

Il disait un jour à Mme de Rémusat, « que l'amour était fait pour des caractères autres que le sien, que la politique l'absorbait tout entier; qu'il ne voulait nullement dans sa cour de l'empire des femmes, qu'elles avaient fait tort à Henri IV et à Louis XIV; que son métier, à lui, était bien plus sérieux que celui de ces princes, et que les Français étaient devenus trop graves pour pardonner à leur souverain des liaisons affichées ou des maîtresses en titre (2) ».

Ce mépris et cette défiance de l'amour sentimental, cette irritation qu'il éprouva parfois contre celles qui lui avaient inspiré un semblant de passion, cette brutalité dans la rupture (3), nulle part on ne la voit aussi bien que

(1) Et voilà sans doute pourquoi la plupart des femmes n'ont jamais admiré sincèrement Napoléon.

(2) *Mémoires de Madame de Rémusat*, t. II, p. 97. Il disait aussi : « L'amour est l'occupation de l'homme oisif, la distraction du guerrier, l'écueil du souverain ». (*Mémorial de Sainte-Hélène*.)

(3) Elle était très réelle, mais les pamphlétaires, sous

dans sa liaison passagère avec Mme Gazani.

« Madame Gazani était genevoise, fille d'une danseuse attachée au *Grand-Théâtre*. L'Empereur, dans un de ses voyages, fut ébloui de sa charmante figure, lui promit une place pour elle et son mari, et la fit venir à Paris où elle fut immédiatement nommée lectrice de l'Impératrice et dans une grande faveur près du souverain. On envoya son mari à Évreux, avec une recette générale.

» La nouvelle favorite voulut marcher de pair avec les dames du palais. Mme de La Rochefoucauld essaya de s'opposer à plusieurs choses; par exemple, de la voir se placer dans le même banc, à la chapelle. Mme Gazani fut se plaindre à l'Empereur qui donna ordre qu'elle y fut reçue. Il fallut se soumettre.

Elle était grande, et avait dans la tournure une grâce parfaite quoiqu'elle fût un peu mai-

la Restauration, ne manquèrent pas de l'exagérer, Lewis Goldsmith entre autres, qui, dans son *Histoire secrète du cabinet de Napoléon Buonaparté* (t. I, p. 102), raconte cette anecdote : « Il y a cinq ou six ans (vers 1808) qu'il distingua Mme Duchâtel, femme de l'un de ses conseillers d'État. Il la fit dame d'honneur de Joséphine. Mme Duchâtel passa une nuit aux Tuileries avec Buonaparté. Les amants se querellèrent le lendemain matin, Buonaparté la mit dehors de son appartement en chemise, et lui jeta ses hardes devant tous les aides de camp, les valets, les sentinelles ». Rien, comme on voit, n'est plus vraisemblable.

gre. Son teint était brun et quelquefois échauffé, mais ses traits si ravissants, qu'on eût été fâché que rien fût changé à son extérieur. Ses yeux étaient les plus beaux que j'aie vus, exprimant avec promptitude tout ce qu'elle disait, tout ce qu'elle contait.

» Les mains de Mme Gazani n'étaient point jolies ; elle avait soin de porter presque toujours des gants. Ses dents, fort blanches, se montraient continuellement par un petit rire de côté, qui rendait sa physionomie plus piquante encore. Elle dansait bien, mais avec un peu trop de prétention et son pied n'était pas très bien fait. Sans être musicienne, elle chantait agréablement quelques morceaux étudiés d'avance. Un grand usage du monde lui tenait lieu d'esprit; et, si sa conversation n'offrait rien de brillant, elle plaisait par le joli son de sa voix et les expressions choisies que l'on entendait sortir de cette charmante bouche.

» Deux mois après son arrivée, l'Empereur, craignant, comme cela lui est arrivé souvent, d'être maîtrisé par une femme, rompit avec elle, et, entrant brusquement chez Joséphine : *Chassez* Mme Gazani, dit-il, il faut qu'elle retourne en Italie.

— Non, Sire, je la garderai près de moi : il ne faut pas livrer au désespoir une jeune femme



Le Thé Anglais.

Musée Carnavalet

que vous avez arrachée à tous ses devoirs. Je serai d'ailleurs bientôt, peut-être, aussi malheureuse qu'elle. (On parlait sourdement du divorce.) Nous pleurerons ensemble : elle me comprendra. Je veux donc la garder ; ce qui empêchera certainement, par la suite, Votre Majesté de la rencontrer.

— Eh bien ! comme vous voudrez, mais que je ne la voie plus.

» Depuis ce moment, Joséphine la combla de bontés (1). »

Des passades et des fantaisies, pour les femmes presque autant que pour les hommes, c'était le mot d'ordre. Officiers et petits maîtres passaient des mondaines aux filles et des filles aux mondaines, sans que leur manière de les courtiser variât beaucoup.

Depuis la Révolution, le nombre des filles n'avait fait qu'augmenter. On l'évaluait, vers 1805, à une trentaine de mille, parmi lesquelles une assez grande quantité de négresses, qui se

(1) *Mémoires sur l'impératrice Joséphine*, par Georgette Ducrest, Ed. Fayard, p. 48. Mme Gazani eut plus tard pour amant un M. de P... qu'elle rendit très malheureux. On aurait dit qu'elle voulait se venger sur lui de l'abandon où l'avait laissée Napoléon. Quant à son mari, c'était un très bon homme qui l'aimait beaucoup et à qui elle ne le rendit jamais. Il souffrait de sa conduite et n'osait pas s'y opposer.

distinguaient par des manières plus réservées. « Elles circulent, remarque Kotzebue, avec timidité et sans bruit, tandis que leurs compagnes blanches étourdissent les passants de leur babil et de leurs ris immodérés; peut-être cela vient-il de ce qu'elles rencontrent peu d'amateurs de leurs charmes noirs (1). »

Noires ou blanches, ces amoureuses professionnelles, qu'on appelait, en 1815, des *chat-en-poche*, avaient leurs postes favoris. Le Palais-Royal restait leur quartier général et elles continuaient à peupler les entresols du premier étage, où elles chantaient et parlaient très fort pour attirer l'attention, mais on en voyait aussi dans les rues voisines, de Richelieu, des Petits-Champs, Croix-des-Petits-Champs, sur les boulevards et dans le jardin des Tuileries. Les plus huppées fréquentaient le théâtre des Variétés, où elles faisaient la chasse aux provinciaux et aux étrangers.

On les surveillait un peu plus que sous la Révolution et la police ne les ménageait guère. Elles ne pouvaient pratiquer leur aimable industrie qu'après le coucher du soleil. Pendant la journée, elles se tenaient dans leurs gîtes.

(1) *Souvenirs de Paris en* 1804, t. I, p. 301. Ces négresses avaient probablement été ramenées de Saint-Domingue par nos troupes.

Le soir venu, elles sortaient, vêtues de leurs plus riches toilettes, et, comme le constate avec indignation un naïf chroniqueur, elles étalaient alors « un luxe au-dessus des moyens d'une simple bourgeoise (1). »

Le peuple a toujours formé, et on l'étonnerait bien en le lui apprenant, la classe la plus corrompue (2). Il fournissait à cette époque, comme il continue à fournir aujourd'hui, un fort contingent de filles séduites et d'enfants naturels. Presque toutes les marchandes de plaisir du Palais-Royal et autres lieux lui appartenaient par leurs origines, aussi bien que par leurs débuts dans la carrière, et il offrait aux gourmets d'amour ce qu'il avait de plus joli, de plus charmant, de plus ingénument vicieux, la grisette, la grisette chantée par Désaugiers et qui est un des sourires de Paris :

P'tite rob' garnie à l'entour,
Chapeaux d'paille ou cornettes,
Ceinture à boucle, bas à jour,
Bouffantes ou coll'rettes,
Jolis p'tits riens au milieu d'çà...
V'là l's atours des grisettes,
Oui, v'là...
V'la l's atours des grisettes.

(1) *Essais historiques sur Paris*. Paris 1805, t. II, p. 27.
(2) Mme Chateaubriand notait en 1808, dans ses *Souvenirs*

Au cirque, à Marbœuf, au Delta,
Danser, s'mettre en goguettes;
Des jeun's moustach's qui s'trouvent là
Écouter les fleurettes,
Pour voir jusqu'où ça les mén'ra
V'là l' plaisir des grisettes,
Oui, v'là...
V'là l' plaisir des grisettes.

Plutôt un p'tit refrain d'chanson
Que d'grands airs à roulettes;
Plutôt un pauvre et bon garçon,
Qu'un' perruque à sonnettes...
Plutôt la Gaîté qu' l'Opéra
V'là le goût des grisettes,
Oui, v'là...
V'là le goût des grisettes.

Au bien consacrant leurs loisirs,
Se montrer toujours prêtes
A mettre un terme à nos soupirs,
A nos peines secrètes;
S'dépouiller mêm' pour en v'nir là
V'là le cœur des grisettes,
Oui, v'là...
V'là le cœur des grisettes.

inédits, « la candeur du vice dans le peuple de Paris, surtout dans celui des campagnes environnantes », et elle ajoutait que: « depuis bien longtemps, on n'avait pas l'idée à Châtenay, d'une fille qui le fût le jour de ses noces ». PAILHÈS, *Cha-*

L'dimanch' au p'tit marchand d' plaqué
D'la ru' des Andriettes,
Donner un rendez-vous sur l'quai
D'la Grève ou des Lunettes...
Et dir' qu' c'est à la mess' qu'on va...
V'là l's allur's des grisettes,
Oui, v'là...
V'là l's allur's des grisettes.

Bref, avec un p'tit nez r'troussé,
De petit's mains drôlettes,
Un p'tit pied bien pris, bien chaussé,
Fair' tourner plus de têtes
Qu'la politiqu' n'en détraqua...
V'là l' secret des grisettes,
Oui, v'là...
V'là l' secret des grisettes

Et tant qu' not' globe ne s'ra pas
Noyé par quelqu's planètes,
Disloqué par quelqu's patatras...
Brûlé par quelqu's comètes...
D'Paris, à Rome, au Kamtchatka...
V'là c' que s'ront les grisettes,
Oui, v'là...
V'là c' que s'ront les grisettes (1).

teaubriand, sa femme et ses amis, p. 424. Il y avait, tous les documents contemporains le prouvent, beaucoup plus de vertu dans la petite bourgeoisie.

(1) *Les Grisettes prises au physique et au moral.* (Chansons *de Désaugiers*. Paris, 1858, p. 503.)

Cette désagrégation morale que Napoléon essaya vainement d'arrêter, l'ancien régime l'avait léguée aux pseudo-réformateurs de 1789 et ceux-ci la rendirent encore plus profonde, encore plus rapide, par les rudes coups qu'ils portèrent au mariage, par l'émancipation exagérée de la femme. « Ne sait-on pas, écrivait Geoffroy en 1801, que les femmes et les filles ont accaparé presque toute la liberté de la Révolution (1). »

Le féminisme, dans ce qu'il a de plus dangereux, date de cette époque. Il eut en 1808 son organe, qui d'ailleurs vécut peu, l'*Athénée des Dames*, et le manifeste que publia son premier numéro disait :

« Cette feuille mettra en évidence les agréments de l'esprit des femmes par des pensées neuves, grandes, élevées (2) ; elles montreront le germe des actions héroïques ; enfin notre tâche sera de faire connaître tant de vertus de talents, que la modestie des femmes leur fait renfermer en elles-mêmes et qui n'ont pour témoins et pour admirateurs que leurs familles et un petit nombre d'amis. »

(1) *Journal des Débats*. Feuilleton du 23 octobre 1801.

(2) C'était une réponse à la brochure publiée en 1801, par Sylvain Maréchal : *Projet d'une loi portant défense d'apprendre à lire aux femmes*.

Un des résultats de ces ambitions féminines avait été l'accroissement du nombre des divorces (1). Le mariage n'était plus qu'une vieille machine détraquée.

On lui avait conservé ses formes anciennes. Il y avait toujours des fiançailles pendant lesquelles s'échangeaient de menus cadeaux symboliques. Sur les corbeilles de noces les guirlandes de myrtes s'entrelaçaient aux branches de lauriers. En réalité l'intérêt et la vanité y avaient plus de place que l'amour.

La plupart de ces unions conclues à la hâte semblaient volontairement exclure toutes les chances de bonheur. Entre le mari et la femme, dans bien des cas, il y avait une grande disproportion d'âge, et de vieux officiers généraux, trop convaincus qu'une supériorité de grade remplace avec avantage la jeunesse, épousaient imprudemment des femmes qui auraient pu être leurs filles.

La fidélité conjugale, dans la haute société, tendait à devenir de plus en plus rare. Stendhal affirmait en 1803, mais avec une évidente exagération « qu'elle n'existe plus que dans les livres

(1) En l'an VIII : 698 divorces pour 3.315 mariages; en l'an IX : 808 divorces pour 3.842 mariages; en l'an XII : 316 divorces pour 3.676 mariages. Chiffres donnés par AULARD, *Paris sous le Consulat*, t. II, p. 632.

et que les époux fidèles ne le sont même plus dans les romans (1) ».

La vie trop mondaine, trop extérieure, qu'on menait à cette époque faisait du mari et de la femme deux étrangers, rendait toute intimité morale impossible, et ne permettait pas de s'occuper de l'éducation des enfants.

Comme l'autorité paternelle subissait la même décadence que l'autorité maritale (2), ces enfants mal élevés, gâtés — au moins chez eux car dans les collèges on les traitait rudement — devenaient secs, vaniteux, égoïstes, et la précocité de leur arrivisme est une des choses qui caractérisent cette époque.

Vers la fin de l'Empire il se produit un curieux phénomène. Il est mort tant de jeunes Français sur les champs de bataille, que les jeunes filles, à qui les veuves très consolables font une sérieuse concurrence, trouvent difficilement à se marier, même avec une dot. Et cette difficulté va faire prospérer entre les mains d'un

(1) Lettre à Édouard Mounier, le 2 juillet 1803. *Lettres inédites*, p. 162. Sous le Consulat, les époux, aussitôt après la lune de miel, faisaient chambre à part. Bonaparte trouvait cet usage « peu moral ».

(2) Ces généraux, ces hommes d'État, qui avaient besoin d'efforts incessants pour réussir dans leur carrière, faisaient chez eux des économies d'énergie. Femme et enfants en profitaient.

homme très habile, Villiaume, une industrie déjà ancienne mais à laquelle, favorisé par les circonstances, il donnera une grande extension.

Ce Villiaume, le rénovateur de l'industrie matrimoniale, fut une manière de grand homme.

Né en 1780, il s'était engagé en 1794, à quatorze ans, dans le premier bataillon de Paris destiné à devenir la 201e demi-brigade. Après la déroute de Mayence, il servit — très vaillamment à l'en croire — dans le 8e hussards, puis dans la 109e demi-brigade. Enfin, il put rentrer dans la vie civile avec deux armes d'honneur, et, ce qu'il apprécia encore plus, sans avoir laissé aucun de ses membres sur le champ de bataille.

Dans les dernières années de l'Empire, Villiaume avait fondé, rue Neuve-Saint-Eustache, nº 46, une sorte d'agence universelle qui, répondant à tous les besoins, fournissait des propriétés, des logements, des domestiques, des femmes ou des maris. Ces deux derniers articles, formaient les principales spécialités et les plus rémunératrices de l'établissement. Villiaume se considérait surtout comme un agent matrimonial : « J'ai fait, disait-il dans ses *Mémoires* (car il se crut obligé de publier des Mémoires), plus de comtesses, de baronnes, de duchesses, de petits comtes, de petits barons et de petits

ducs, que MM. Martainville, Malteblond (Malte-Brun) et de Jouy n'ont dit et ne diront de sottises dans tout le cours de leur vie ».

Il expliquait un jour dans un dîner comment il s'y prenait pour unir tant de gens : « Faites-vous, me dit un des convives, bien des mariages? — Beaucoup. — Et quand les femmes vous manquent? — Je vais à la découverte ; par exemple il ne nous arrive pas un bulletin de la grande Armée que je n'y prenne note des coups de canon qui s'y font remarquer : Bon me dis-je, en voilà encore un qui a tué le colonel un tel, un autre, le général tel autre, etc. Je commence par m'informer de quelle manière leurs femmes étaient avec eux : si elles y étaient bien, je leur accorde généralement trois semaines pour pleurer, et je vais les consoler ensuite ; si elles y étaient mal, j'y mets moins de façon, c'est-à-dire que j'abrège les détails. »

Un exemple fera mieux connaître les ressources dont disposait Villiaume comme courtier matrimonial et de quelle manière il essayait d'en tirer profit, pour ses clients et pour lui-même :

« Mes relations avec Maubreuil (1), raconte-

(1) Le célèbre aventurier. V. sur ce personnage : *L'Affaire Maubreuil*, par Frédéric Masson. Paris, 1907.

t-il, naquirent d'un projet de mariage : ayant tourné ses vues sur Mlle Richard-Lenoir, et s'étant aperçu que le père de cette demoiselle (1) venait fréquemment chez moi, il s'y rendit aussi pour me prier d'être, près de lui, l'interprête de ses sentiments. Je dînais précisément ce jour-là avec cet industrieux manufacturier, M. le comte de Montauban (Montholon), la comtesse son épouse, ma femme ; MM. Lebreton (2), membre et secrétaire perpétuel de la classe des Beaux-Arts de l'Institut ; Roard, notaire ; Cécile, Cordier, Colin-Daples, banquiers, et vingt autres matadors de la Bourse. C'était un repas de noces que nous rendions chez Billotte, au Palais-Royal (3) dans un mariage que j'avais fait : discret par état, je demande seulement d'être dispensé de nommer le marié et la mariée.

» Au dessert, je pris M. Richard à part, et m'acquittai de ma commission près de lui : « Je

(1) Richard-Lenoir avait dans le faubourg Saint-Antoine, une fabrique de basins, de piqués et de mousselines, qui occupait près de quinze mille ouvriers, à qui il payait 800.000 francs par mois.

(2) Joachim Lebreton, qui fut prêtre, avant la Révolution, et tribun sous l'Empire. Il a publié plusieurs études sur les Beaux-Arts.

(3) Il y a là une erreur de Villiaume. Ce n'est pas au Palais-Royal, que Billiotte avait son restaurant, mais rue du Bac, numéro 612.

suis, me répondit-il, sensible à la recherche du marquis de Maubreuil ; mais j'ai pris des engagements avec Lefèvre-Desnouettes (1) ; ma fille l'aime, je crois qu'il l'a rendra heureuse (il ne s'est pas trompé) ; j'aurais pu lui trouver un parti plus riche ; j'ai préféré son bonheur. » M. Richard avait alors une belle fortune ; sa réponse me parut encore plus belle : je la transmis, sur-le-champ, par un billet, à l'impatient et amoureux Maubreuil, que je savais être sur les épines.

» Rentré chez moi, j'y trouvai vingt-cinq louis enveloppés dans ce bout de lettre : « Quand un avocat perd une cause, on ne lui en doit pas moins ses honoraires. Je suis persuadé que la non-réussite de la mienne ne vient pas de vous : je m'y suis pris trop tard, ce que j'attribue à ma mauvaise étoile. Veuillez recevoir les vingt-cinq louis ci-joints comme un faible gage de ma reconnaissance, et croire que je n'aurais pas mis de bornes à ce sentiment si j'avais été plus heureux. J'admire comme vous la réponse de M. Richard-Lenoir ; elle augmente mes regrets. Votre obligé serviteur, *Maubreuil.* » On ne pouvait être en vérité de meilleure composition.

(1) Frère du général Lefebvre-Desnouettes. Il epousa Mlle Richard-Lenoir en 1813.

Je n'oserai pas affirmer que ce furent les remords d'avoir marié tant de gens qui troublèrent le cerveau de cet agent matrimonial, mais, vers 1814, il devint fou ou à peu près fou. Il ne voulut jamais en convenir mais ses nombreux plaidoyers en faveur de sa raison prouvent simplement qu'il déraisonnait.

On l'enferma dans une maison de santé et, bientôt après, Charenton lui ouvrit ses portes.

C'est là qu'il publia, en 1818, des *Mémoires* extravagants, — dirigés surtout contre le journaliste Martainville, à qui il reprochait quelques articles peu aimables, — des Mémoires de mégalomane et de détraqué, qu'on dirait écrits par un Marseillais dans un long accès de fièvre chaude, et dont le titre, que je reproduis *in extenso* (quoiqu'il soit un peu long) pourra donner une idée :

M. Villiaume sommeillant a Charenton, suivi du Réveil de M. Villiaume et de sa Rentrée dans le monde.

Si tous les fous qui sont en Europe m'achetaient, mes affaires seraient bientôt rétablies.

Prix : 6 francs — ou un centime par chaque distraction, contresens, folie, faute de langue, d'ortographe (*sic*), etc. etc.

Se trouve à Charenton, chez l'auteur, corridor Saint-Pierre, chambre numéro 15 ;

A Paris, chez son épouse, Mme Villiaume, rue Neuve-Saint-Eustache, numéro 46 ;

Et chez tous les libraires de nouveautés (1).

Villiaume sortit de Charenton à moitié guéri, mais sa vogue était passée. Alors que l'intervention des gens les plus sains d'esprit n'arrive que rarement à faire de bons mariages on se défiait à juste titre de l'entremise d'un homme qui avait été fou et qui l'était peut-être encore (2).

(1) *A Paris, de l'imprimerie de Mme veuve Cussac, rue Montmartre, numéro* 30, 1818. Ces *Mémoires* sont très rares.

(2) Villiaume mourut obscurément dans les premières années du règne de Louis-Philippe.

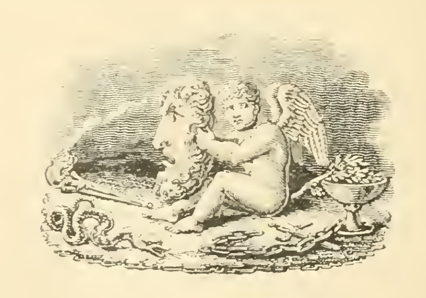


TABLE DES MATIÈRES



Chartres. — Imprimerie Ed. Garnier.

Antonin RESCHAL

Maud *(femme du monde cambrioleuse)*

Ouvrage orné de nombreux hors texte de Raphaël Kirchner. **3.50**

L. GASTINE

La Belle Tallien *(Notre-Dame de Septembre)*

Un vol. in-8° carré, orné de nombreuses illustrations hors texte. 5 »

Pour Paraître en Octobre :

L. GASTINE

REINE DU DIRECTOIRE
La Belle Tallien

Robert DUQUESNE

Vie et Aventures galantes de la Belle Sorel

Un vol. in-8° carré, orné de 16 hors texte. .. .. 5 »

Hector FLEISCHMANN

Une Maîtresse de Napoléon

Préface de M. Jules Claretie, de l'Académie française

Un vol. in-8° carré, orné de nombreuses illustrations, texte et hors texte .. .. 5 »

Arnould GALOPIN

Mémoires de Constant

Premier valet de chambre de Napoléon Ier

Un vol. in-8° carré, illustrations dans le texte. .. .. 5 »

Henri D'ALMÉRAS

Les Amoureux de la Reine Marie Antoinette

D'après les Pamphlets

Un vol. in-8° carré, orné de 14 hors texte. .. .. 5 »

La Vie Parisienne sous la Révolution et le Directoire

Un vol. in-8° carré, nombreuses illustrations texte et hors texte. 5 »

Ces Ouvrages sont expédiés **franco** contre leur montant en mandat ou timbres-poste.

Imp. de l'Art Décoratif, 46, rue St-André-des-Arts, Paris.



